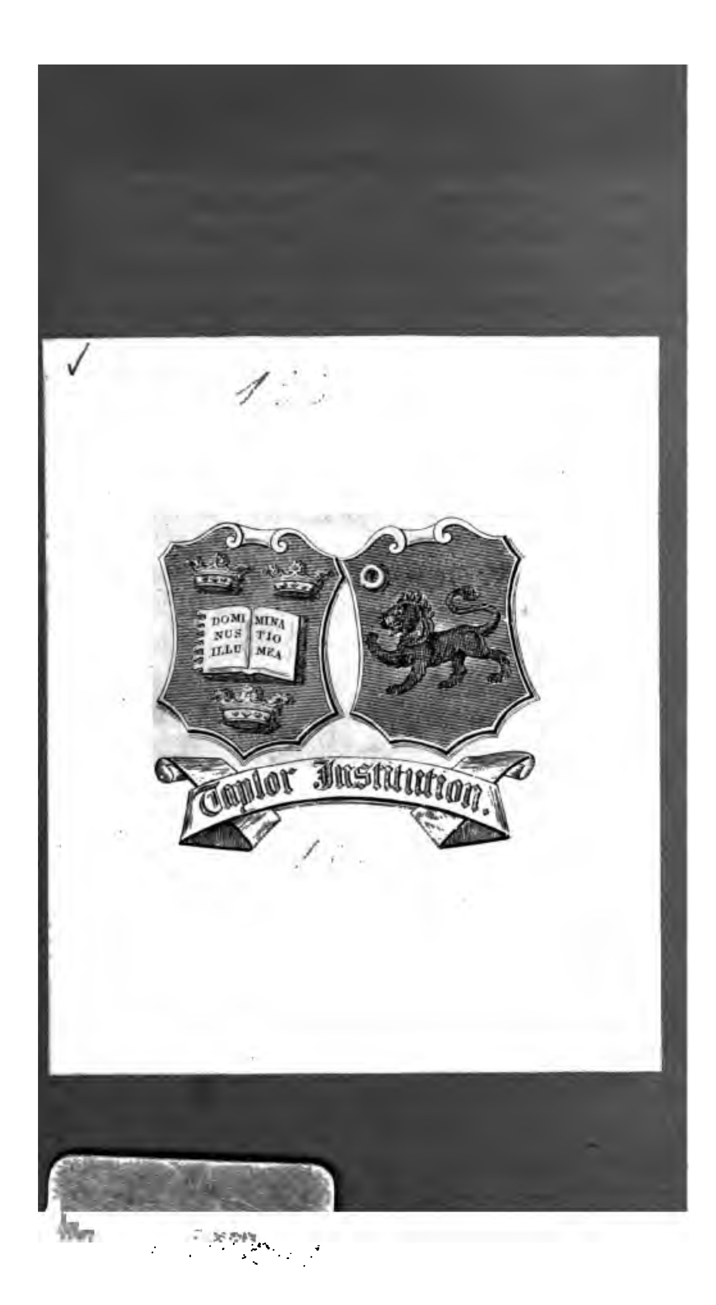



DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.



LE
CURÉ D'ARS

PROPRIÉTÉ.

Charles Douniol

PARIS. — IMP. DE V. GOUPY, RUE GARANCIÈRE, 5.

LE
CURÉ D'ARS

VIE
DE M. JEAN-BAPTISTE-MARIE VIANNEY

PUBLIÉE SOUS LES YEUX

ET AVEC L'APPROBATION DE MGR L'ÉVÊQUE DE BELLEY

PAR

L'ABBÉ ALFRED MONNIN

MISSIONNAIRE

DEUXIEME ÉDITION



PARIS

CHARLES DOUNIOL, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE DE TOURNON, 29

1868

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR.

Humblement soumis de cœur et d'esprit aux décrets du Siége Apostolique, je déclare que si, dans le cours de cet ouvrage, il m'arrive de donner à M. Vianney le titre de Saint ou de Bienheureux, c'est en témoignage de ma vénération et nullement dans la pensée de prévenir les décisions de la sainte Église, ma Mère, à l'autorité de laquelle je suis heureux d'obéir avec le respect le plus sincère et le plus filial amour.

A MONSEIGNEUR

PIERRE-HENRI DE GÉRAULT DE LANGALERIE

Évêque de Belley.

MONSEIGNEUR,

Je dépose aux pieds de VOTRE GRANDEUR l'œuvre dont j'avais été chargé par Votre vénérable prédécesseur et qu'il m'a été donné d'achever sous Vos auspices.

Cet hommage Vous est dû, MONSEIGNEUR, à plus d'un titre.

C'est Vous qui avez reçu le dernier soupir du Curé d'Ars et qui avez béni ses derniers instants. C'est Vous qui, sur sa tombe, avez dit le premier au monde ce que fut *le bon et fidèle serviteur qui venait d'entrer dans la joie de son Maître*. C'est Vous qui avez porté son nom dans les chaires de la Ville Éternelle, et qui avez consolé

le cœur de Notre Très-Saint Père Pie IX par ces bonnes nouvelles venues de la France.

Vous avez été placé sur le siége de Belley pour recueillir le riche trésor que le saint prêtre de Jésus-Christ laisse après lui sur la terre. Ce livre Vous appartient, MONSEIGNEUR, puisqu'il n'est que la bonne odeur de ses vertus. Je le dédie à VOTRE GRANDEUR avec l'assurance de Lui plaire, parce que je suis sûr de Lui parler de ce qu'Elle aime.

Daignez, MONSEIGNEUR, agréer cette humble offrande d'un de Vos fils les plus dévoués, désireux d'imprimer à deux années de travaux le sceau de sa tendre vénération pour Votre personne et de sa vive reconnaissance pour Vos bontés.

Je suis avec le plus profond respect,

DE VOTRE GRANDEUR,

Le très-humble et très-obéissant serviteur
et fils en Jésus-Christ,

ALFRED MONNIN,
MISSIONNAIRE.

Pont-d'Ain, le 29 juin 1861, en la fête des
SS. Apôtres Pierre et Paul.

APPROBATION

DE Mgr L'ÉVÊQUE DE BELLEY

M. Monnin, missionnaire diocésain, avait été encouragé par nous et par notre digne prédécesseur, Mgr Chalandon, à écrire la Vie du vénérable Curé d'Ars. Nous avons pris connaissance de son travail et il nous a autant édifié qu'intéressé.

Cette histoire sera lue avec profit par tous les fidèles, mais plus spécialement par les ecclésiastiques, qui trouveront en M. Vianney un admirable modèle à suivre dans les temps difficiles où nous vivons.

Nous en recommandons la lecture à nos chers collaborateurs dans le ministère des paroisses. La plupart d'entre eux peuvent appliquer au Curé d'Ars ce que saint Irénée, évêque de Lyon et patron de nos contrées, racontait de saint Polycarpe dont il avait été le dis-

ciple : « Je pourrais dire le lieu où était assis le bienheureux Polycarpe, lorsqu'il prêchait la parole de Dieu. J'ai encore présent dans l'esprit sa gravité, sa sainteté, la majesté qui éclatait sur son visage. »

Frères et enfants bien-aimés du diocèse de Belley, soyons tous fidèles à l'héritage de vertus que nous a laissé le saint Curé-d'Ars !

Donné à Belley, sous notre seing, le sceau de nos armes et le contre-seing du secrétaire de notre évêché, le 6 juillet 1861, Octave des Saints Apôtres saint Pierre et saint Paul.

PIERRE-HENRI,
ÉVÊQUE DE BELLEY.

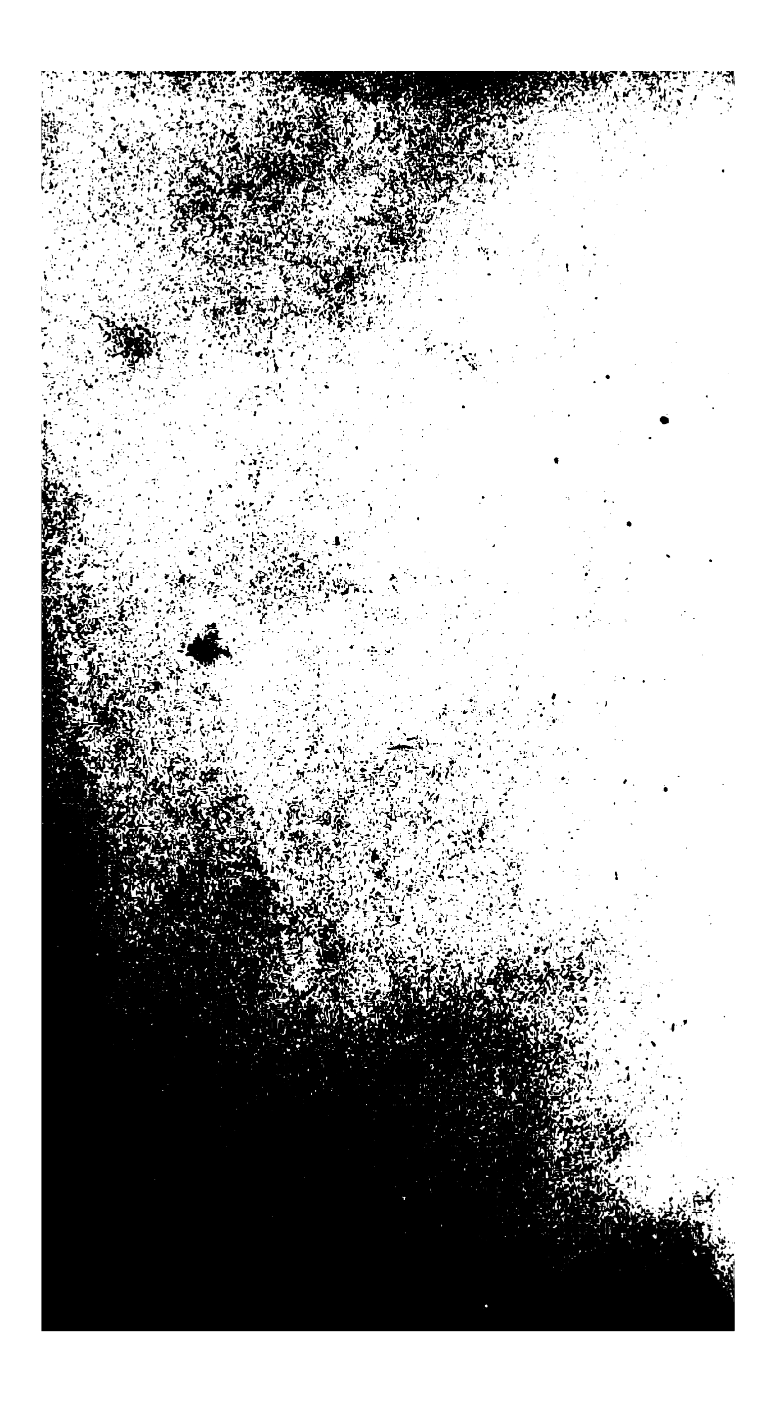
Par mandement :

MAGNIN,
CHANOINE, SECRÉTAIRE.

INTRODUCTION

Quand on s'éloigne de Lyon par le faubourg de Vaise, à quelque distance de l'active et religieuse cité, on rencontre un joli village de treize cents âmes : c'est Dardilly. Là vivait, à la fin du siècle dernier, une honnête famille dont la demeure était la maison des pauvres. Au nombre de ceux qui vinrent un soir y demander asile, il s'en trouva un qui n'était pas un pauvre ordinaire, car moins de treize ans après, il se passait, à son sujet, dans la capitale du monde, quelque chose d'étrange qui étonnait cette ville habituée à ne plus s'étonner de rien, tant elle a vu de spectacles.

Le mercredi saint de l'année 1783, à une heure de l'après-midi, un mendiant, après avoir prié long-



PARIS

[illegible]

[illegible] DE [illegible]

PASSE AVEC EUX. » Pourquoi ne serait-il pas pern de penser que la naissance et la prédestination Jean-Marie Vianney ont été le fruit de ce passa de Dieu sur le seuil hospitalier de ses pères? Ce qı y a de certain, c'est que cet enfant de bénédicti vint au monde l'année même où la puissance Benoît Labre se manifestait sur son tombeau a' le plus d'éclat.



LIVRE PREMIER

Vie domestique de M. Vianney

DEPUIS SA NAISSANCE JUSQU'A SA NOMINATION A LA CURE D'ARS (1786-1818)

CHAPITRE PREMIER

Naissance de J.-M. Vianney. — Sa première enfance.

Matthieu Vianney et Marie Beluse, le père et la mère de celui dont nous écrivons l'histoire, étaient deux justes devant Dieu, qui marchaient, comme Zacharie et Élisabeth, avec fidélité et sans reproche, dans les commandements et les ordonnances du Seigneur. Aussi avaient-ils reçu la bénédiction des patriarches; et, dans l'espace de dix années, le ciel leur avait envoyé six enfants.

Pendant qu'elle portait dans son sein le second de ses fils, Marie Beluse l'avait souvent offert à Dieu

et lui avait demandé de le prendre au service de ses autels. C'est en conséquence de ces désirs maternels qu'à son baptême, qui eut lieu le jour même de sa naissance, le 8 mai 1786, l'enfant reçut le double prénom de Jean-Baptiste et de Marie.

Madame Vianney s'était fait un devoir de nourrir tous ses enfants : elle ne voulut pas qu'un autre sang que le sien coulât dans leurs veines ; Jean-Marie ne devait pas être exclu de ce bienfait ; mais, en même temps qu'elle tirait de son sein pour lui la nourriture qui fortifie le corps, elle tirait de son cœur le lait spirituel qui entretient dans toute sa grâce et toute sa fraîcheur l'innocence de l'âme.

Un jour que le vénérable Curé d'Ars revenait avec attendrissement sur les souvenirs de son enfance : « Vous êtes bien heureux, lui disions-nous, d'avoir « senti de si bonne heure le goût de la prière. — « Après Dieu, répondit-il, c'est l'ouvrage de ma « mère : elle était si sage !... « Mon petit Jean-Marie, « me disait-elle souvent, si je te voyais offenser le « bon Dieu, cela me ferait plus de peine que si c'é- « tait un autre de mes enfants. »

« La vertu, ajoutait-il, passe du cœur des mères « dans le cœur des enfants, qui font volontiers ce « qu'ils voient faire. »

Il nous souvient de lui avoir entendu dire, en d'autres rencontres, qu'*un enfant ne doit pas pouvoir regarder sa mère* SANS PLEURER.

A trois ans, Jean-Marie recherchait déjà la soli-

tude par amour de la prière; il savait à peine parler, qu'il voulait se mêler à tous les exercices de piété qui avaient lieu en sa présence. Dès qu'il entendait sonner l'*Angelus*, il donnait l'exemple à toute la maison et s'agenouillait le premier pour réciter l'*Ave Maria*. Il avait dans la demeure paternelle différentes petites cachettes où il disparaissait souvent, et quand on s'enquérait de lui, on le trouvait là, s'essayant à redire tout ce qu'il savait de prières.

Le premier cadeau qu'il reçut de sa mère fut une image en bois de la très-sainte Vierge; mais déjà, pour cette sérieuse nature d'enfant, sa petite statue était moins un jouet que l'objet d'un culte et d'une vénération pieuse; sa vue était la plus gracieuse de ses distractions et le plus sûr remède à ses larmes.... « Oh! que j'aimais cette statue! disait-il à plus de « soixante ans de distance. Je ne pouvais m'en sé« parer ni le jour ni la nuit, et je n'aurais pas dormi « tranquille si je ne l'avais pas eue à côté de moi, « dans mon petit lit. »

« Il y a longtemps que vous aimez la sainte « Vierge? lui disait une fois son prêtre auxiliaire. « — Je l'ai aimée, répondit-il, avant même de la « connaître : c'est ma plus vieille affection. Étant « tout petit, j'étais possesseur d'un joli chapelet; il « fit envie à ma sœur; elle voulut l'avoir : ce fut « un de mes premiers chagrins. J'allai consulter « ma mère; elle me conseilla d'en faire l'abandon,

« pour l'amour du bon Dieu. J'obéis, mais il m'en « coûta bien des larmes. »

L'âge fortifiait tous ces bons sentiments, et l'on peut dire que la prière fut le plus doux passe-temps du petit Jean-Marie, avant qu'il pût comprendre qu'elle était le premier de ses devoirs. Il avait quatre ans quand il disparut un jour sans qu'on pût savoir ce qu'il était devenu. Sa mère, craignant un malheur, le chercha longtemps avec une anxiété croissante. A la fin, elle l'aperçut à genoux, blotti dans un coin de l'étable et priant avec ferveur; elle retint une explosion de joie et d'admiration, pour ne laisser paraître que la peine qu'elle avait ressentie de son absence, et lui dit, sur le ton du reproche : « Pour« quoi, mon enfant, m'as-tu donné tant d'inquié« tude? Quelle idée d'aller te cacher loin de moi « pour faire ta prière! » Confus du chagrin qu'il pouvait avoir causé à sa mère, l'enfant se jeta dans ses bras en s'écriant : « Mère, pardonnez-moi! Je « n'ai pas voulu vous faire de la peine... Je n'y re« tournerai plus. » Et il répétait ces derniers mots avec une véritable contrition.

Une autre fois, un voisin qui n'était pas des plus dévots, dit à M. Vianney père : « Je crois que votre « petit *brunet* me prend pour le diable; il se mor« fond à faire des signes de croix en ma présence. » Sa mère, craignant que l'enfant, tout petit qu'il était, n'y mît de la singularité et ne cherchât à se faire remarquer, lui adressa quelques remontrances,

qu'il écouta avec une grande docilité; puis il répondit : « Je ne savais pas que notre voisin me re-« gardait; mais, avant de commencer sa prière, et « quand on la finit, ne faut-il pas faire le signe de « la croix ? »

Il est dit du jeune Tobie que, dès ses plus tendres années, il n'avait aucun des goûts de son âge, mais qu'aimant à s'isoler de la foule, il ne connaissait que le chemin du temple, où il allait assidûment offrir au Seigneur les prémices de son cœur et celles de ses champs : telle fut l'enfance de M. Vianney. Avec quelle angélique piété, et quel recueillement au-dessus de son âge, nouveau Samuel, il assistait au saint sacrifice! Loin de se faire tourmenter pour l'accomplissement de ce pieux devoir, comme il arrive à tant d'autres, il était le premier à solliciter cette faveur. « Il faut faire de votre fils un prêtre, » disaient les voisins, témoins de cet empressement et remarquant qu'il savait déjà les litanies.

Cependant le temps approchait où ces joies saintes allaient être troublées. Un jour, la porte de la petite église de Dardilly ne s'ouvrit pas à l'heure des offices du dimanche; la cloche cessa d'appeler le peuple fidèle à la prière, et lorsque l'enfant demanda à sa mère pourquoi elle ne l'envoyait pas à la messe, la pauvre femme se contenta d'essuyer une larme et de mettre la main sur son cœur, pour lui faire comprendre que c'était là désormais le seul temple où il fût encore permis d'adorer Dieu. La révolution

venait, en effet, de fermer les églises, de renverser les autels, de chasser les prêtres et de défendre, au nom d'une liberté de nouvelle espèce, toute manifestation de la pensée chrétienne. Notre cher enfant avait à peine huit ans, mais déjà il était trop tard pour arracher de son âme un sentiment qui y était entré avec la vie. A mesure qu'il voyait tomber toutes les choses qu'on lui avait appris à aimer et à respecter, il les relevait dans son cœur.

CHAPITRE II

Jean-Marie berger. — Son amour de Dieu et des pauvres.

L'âge était venu où Jean-Marie devait commencer à payer sa dette au travail commun ; à la campagne cet âge vient de bonne heure ; à sept ans l'enfant est berger. Matthieu Vianney avait dans son étable quatre ou cinq vaches, un âne et trois brebis le frère aîné les avait gardés ; c'était au tour de Jean-Marie de les mener brouter l'herbe du petit enclos.

Le voyez-vous, son bâton d'une main, tandis que de l'autre il serre contre sa poitrine sa petite statue de la sainte Vierge, qui ne le quitte pas ? Les bergers, ses compagnons, saluent de loin son arrivée de leurs bruyantes acclamations ; ils l'entourent avec une sympathie déjà respectueuse, car sa bonté, sa douceur et sa complaisance lui ont gagné tous les cœurs ; et c'est un désappointement général quand il n'est pas là. Mais lui, au milieu des témoignages naïfs de leur affection, il est occupé de plus graves

pensées. Il avise un petit tertre, il court y déposer religieusement sa chère madone sur un autel de gazon; puis, lorsqu'il lui a offert, le premier, ses hommages, il invite toute la bande à en faire autant. Il ne se sentait pas de joie, quand il voyait ses compagnons à genoux autour de l'image vénérée. C'est alors qu'un naïf enthousiasme s'emparant de son cœur, quelque chose de cette flamme dont l'âme du prêtre devait être l'inépuisable foyer s'allumait déjà dans l'enfant. Après avoir récité la Salutation angélique avec une ferveur communicative, il se levait gravement et se mettait à prêcher à la troupe recueillie la dévotion à la sainte Vierge, dans un langage empreint de la plus expressive tendresse.

D'autres fois, il se retirait à l'écart, installait la sainte image dans le creux d'un arbre, se mettait à genoux et passait à ses pieds de longues heures en prière. Souvent, pour le faire avec plus de recueillement et de liberté d'esprit, il confiait son troupeau à la garde du plus raisonnable de ses camarades, à qui il promettait de rendre à son tour le même service.

Un jour, le petit berger, — il n'avait encore que sept ans, — conduisait, avec Marion Vincent, une voisine du même âge que lui, son âne chargé de blé au moulin de Saint-Didier; il faisait très-chaud, et les deux enfants s'arrêtèrent dans un chemin creux pour s'y reposer à l'ombre; leur petit babil devint alors plus intime.

« Je crois, dit Jean-Marie, que nous nous accorderions bien nous deux.

— Oui, dit à son tour Marion, si nos parents voulaient, nous nous marierions.

— Oh! pour ce qui est de moi, reprit vivement Jean-Marie, n'en parlons pas, n'en parlons jamais!... »

Cet enfant avait-il déjà entendu la voix de l'Esprit-Saint lui révéler les joies du sacrifice et les gloires de la virginité, lui faisant voir et sentir le néant et le vide des choses terrestres au prix des biens invisibles?.... Il est certain que, dès cet âge si tendre, toutes ses pensées, toutes ses émotions paraissent s'être concentrées dans le désir de servir Dieu et de s'attacher uniquement à lui.

Après Dieu ce qu'il aimait avec le plus de passion, c'étaient les pauvres. Ces deux amours se donnent la main et ne vont pas ordinairement l'un sans l'autre; car, comment aimer Dieu sans aimer les hommes que Dieu a tant aimés? L'immense charité qui devait plus tard s'identifier avec sa vie même, enflammait déjà son jeune cœur.

Nous avons vu que la maison Vianney était l'asile ouvert à tous les malheureux; ils s'y donnaient rendez-vous à la nuit tombante, et il n'était pas rare que la grange en reçût jusqu'à vingt à la fois. Dans la mauvaise saison, Matthieu Vianney avait soin de faire allumer, au milieu de la cuisine, un grand feu de fagots pour les réchauffer; puis, on mettait sur

ce foyer une vaste marmite de pommes de terre que les enfants mangeaient ensuite avec les pauvres, assis à la même table. Après le souper, la prière se faisait en commun, et le chef de la famille allait installer ses hôtes soit au fenil, soit dans le cellier. C'est parmi ces pauvres que vint un jour s'asseoir le bienheureux Labre. La mémoire de l'hospitalité qui lui fut donnée par les Vianney s'est conservée dans le pays et dans la famille qui s'honorent de son passage; il n'est pas un habitant de Dardilly qui n'en ait entendu parler.

Jean-Marie n'avait pas de plus grande joie que de seconder ses parents dans l'exercice de cette hospitalité chrétienne. Il amenait à la maison tous les mendiants qu'il rencontrait sur son chemin; une fois, il vint à bout d'en réunir vingt-quatre. A la vue de ces malheureux, dont quelques-uns traînaient avec eux, associés à leur misère et à leur dénûment, des petits garçons et des petites filles de son âge et de plus jeunes encore, son cœur s'attendrissait; rien ne pourrait donner une idée de son industrieuse activité pour subvenir aux besoins les plus pressants de la colonie. Il les faisait approcher du foyer les uns après les autres, en commençant par les plus petits. Son bonheur était de ramasser la desserte de la table paternelle, de la leur distribuer, en y ajoutant tout ce qu'il pouvait retrancher sur sa propre nourriture. Il passait ensuite l'inspection de leurs vêtements et demandait à sa mère,

dont il connaissait la charité, pour l'un un pantalon, pour l'autre une chemise, pour celui-ci une veste, pour celui-là des sabots. Après l'aumône de la main, il n'oubliait pas l'aumône du cœur, mais l'une ne venait jamais qu'après l'autre qui lui servait de véhicule. Quand il avait affaire à des enfants de son âge, il leur apprenait *Notre Père...*, *Je vous salue, Marie...*, les actes du chrétien, les principales vérités de la religion; il leur disait qu'il fallait bien aimer le bon Dieu, ne pas se plaindre de leur sort, et en supporter patiemment les rigueurs en vue de la vie éternelle. Quoiqu'il s'adressât discrètement aux petits, il était écouté des grands avec un intérêt qui tenait à la fois de la reconnaissance et de l'admiration. A leur départ tous le bénissaient, et comme la bienfaisance ne procédait pas en lui du désir de mériter des éloges ou une gratitude purement humaine, mais d'une inspiration céleste, il se dérobait au plus vite à ce concert de louanges.

Tel fut, dans sa première enfance, ce juste à qui le Seigneur réservait une destinée pure et éclatante devant lui. Il l'y préparait par toutes ces grâces, rosée matinale que Dieu accorde souvent à sa créature, pour qu'elle sache plus tard résister au poids et à la chaleur du jour.

CHAPITRE III

Première communion de Jean-Marie. — Il est employé aux travaux des champs. — Ses dispositions à la piété.

Cette vertu précoce du jeune Vianney est d'autant plus digne d'admiration, qu'elle offre le contraste le plus frappant avec les mœurs générales de l'époque désastreuse, où il grandissait en âge et en sagesse devant Dieu et devant les hommes: c'était en vérité le lis fleurissant au milieu des épines.

La France était alors veuve de son clergé; en peu de mois, ce veuvage s'était étendu à toutes les églises, en sorte que le culte public avait presque entièrement cessé. On aurait dit une nation sans Dieu, si la foi des populations n'avait maintenu les exercices religieux dans l'intérieur des familles, et, lorsque cela se pouvait, dans quelques rares sanctuaires. Cependant, le 9 thermidor avait ralenti la violence des persécutions; on commençait à respirer. A la faveur d'une tolérance forcée mais précaire, quelques prêtres proscrits avaient reparu, toutefois avec de grandes

précautions. Dès le commencement de mai de cette année 1794, la paroisse d'Écully dut à sa bonne renommée le privilége de donner une hospitalité clandestine à plusieurs prêtres et à deux religieuses. Ces prêtres courageux étaient un génovéfain nommé M. Balley, deux membres distingués de la congrégation de Saint-Sulpice, MM. Royer et Chaillou, l'un directeur, l'autre économe du grand séminaire de Lyon, et M. l'abbé Groboz. Les religieuses étaient sœur Deville et sœur Combet, de l'institut de Saint-Charles.

On vit alors les familles les plus honorables d'Écully et de Dardilly se concerter, se liguer sous le sceau du secret, organiser la surveillance du culte, l'entretien et la garde des missionnaires. On les vit défendre la vie de ces intrépides confesseurs et leur *incognito* par mille industries, mille sacrifices et quelquefois à travers mille dangers, avides d'entendre la sainte parole, de recevoir les sacrements, de participer au divin sacrifice, et, pour remplir ces devoirs, se réunissant dans les bois, dans les fermes écartées, par les temps les plus rigoureux, et souvent à de grandes distances.

La mère de Jean-Marie était de toutes ces réunions, et son fils l'y accompagnait souvent. Un jour, M. Groboz rencontra cet enfant, et, frappé de son air modeste et pieux, il s'approcha pour le caresser, puis il lui demanda quel âge il avait: « Onze ans, « répondit le petit Vianney. — Et depuis quel temps

« ne t'es-tu pas confessé ? — Je ne me suis jamais « confessé. — Jamais ! » reprit le bon abbé Groboz. Et il voulut que cet acte important se fît à l'heure même. Sans doute il trouva l'enfant bien préparé et digne du don de Dieu, car il exigea de sa mère qu'elle le laissât chez ses grands parents, à Écully, afin qu'il fût plus à portée de suivre les catéchismes préparatoires à la première communion.

C'étaient les deux bonnes sœurs dont nous avons parlé qui remplissaient les fonctions de catéchistes. Jean-Marie leur fut particulièrement recommandé, et elles en prirent un soin que justifiaient d'ailleurs ses heureuses qualités ; elles le proposaient pour modèle à ses camarades. Sa ferveur était tellement reconnue que souvent un sentiment de jalousie leur faisait dire : « Voyez donc, là-bas, le petit Vianney « qui fait assaut avec son bon ange ! »

Des mains des sœurs les aspirants à la première communion passaient dans celles des missionnaires, qui les réunissaient tantôt dans une maison, tantôt dans une autre, et toujours pendant la nuit, pour écarter les soupçons de la police républicaine. Plusieurs familles respectables d'Écully leur offraient un asile pour ces assemblées nocturnes. Personne ne pouvait lutter d'exactitude avec Jean-Marie pour aller à ces rendez-vous où le divin sacrifice, comme aux premiers jours du christianisme opprimé, se célébrait dans l'ombre et le mystère.

Nous n'avons rien pu recueillir de précis et d'in-

téressant sur la première communion de M. Vianney. Il se rappelait seulement que c'était en 1799, dans la maison du comte de Pingeon, qu'il avait accompli ce grand acte de sa vie.

Les circonstances exceptionnelles, qui ne nous ont pas permis de retrouver plus de traces de l'auguste cérémonie, durent ajouter encore aux pieuses impressions du jeune communiant. L'autel, qu'entouraient les parents et un très-petit nombre d'amis sûrs, était ordinairement dressé dans une grange ou dans une chambre haute. C'était avant l'aube, à petit bruit, que se célébrait le saint sacrifice. Il y avait dans les précautions qu'on était obligé de prendre pour se dérober aux soupçons et à la surveillance hostile, dans le mystère qui accompagnait les préliminaires de ce grand jour, je ne sais quel parfum des catacombes; l'âme de l'adolescent n'en était que plus fortement émue, et les souvenirs de cette première participation au pain des forts, dans ces temps d'épreuve et d'apostasie, y laissaient une empreinte qui ne s'effaçait plus. Si les fleurs de la première communion présagent d'ordinaire les fruits de l'âge mûr, on doit croire que le cœur du jeune Vianney fut, en ce jour, un sanctuaire tout embaumé pour le divin Époux.

Lorsque Jean-Marie revint parmi les siens, rapportant dans son cœur et sur son front les plus suaves impressions du jeune âge, la grâce qui l'entourait comme d'une auréole, dès son berceau, et

qui lui donnait déjà des disciples dans ses petits compagnons, avait augmenté avec les années; elle répandait sur sa jeunesse le parfum de l'innocence. Sa présence communiquait à ceux qui l'approchaient le calme de la pureté. Sachant qu'il ne devait l'amour qu'à son Dieu, jamais il ne souilla dans son cœur la source de l'amour; il passa sans transition de l'ignorance à la haine du mal; il fut toujours un ange ou un saint. Nous lui avons entendu dire: « Quand « j'étais jeune, je ne connaissais pas le mal; je n'ai « appris à le connaître qu'au confessionnal, de la « bouche des pécheurs. »

M. Vianney avait une sœur qui a rendu de lui ce témoignage:

« Notre mère était si sûre de l'obéissance de Jean-Marie, que lorsqu'elle éprouvait, de la part de l'un de nous, de la résistance ou de la lenteur à exécuter ses ordres, elle ne trouvait rien de mieux que de se tourner vers mon frère, qui obéissait sur-le-champ, puis de nous le proposer pour modèle, en disant: « Voyez, lui, s'il se plaint, s'il hésite ou s'il mur-« mure! Voyez s'il n'est pas déjà loin! »

« Il allait ordinairement travailler aux champs avec les gens de la maison. Tant que la tâche était commune, il fournissait consciencieusement, selon ses forces, son contingent de travail, et tout se passait amiablement; mais un jour qu'il avait été envoyé à la vigne, seul avec François, il avait dû s'excéder de fatigue pour atteindre son frère qui, en

qualité d'aîné, se croyait obligé d'en faire plus que lui. Le soir venu, le pauvre Jean-Marie se plaint à sa mère que François va trop vite et qu'il ne peut pas le suivre : « François, dit-elle, va donc plus len-
« tement, ou bien, de temps en temps, donne un
« coup de pioche à la *passée* de ton frère. Tu vois
« bien qu'il est plus jeune et moins fort que toi ; il
« faut avoir un peu pitié de lui. — Mais, répond
« François, mon frère n'est pas obligé d'en faire
« autant que moi. Que dirait-on, si l'aîné n'avançait
« pas plus que le cadet ? »

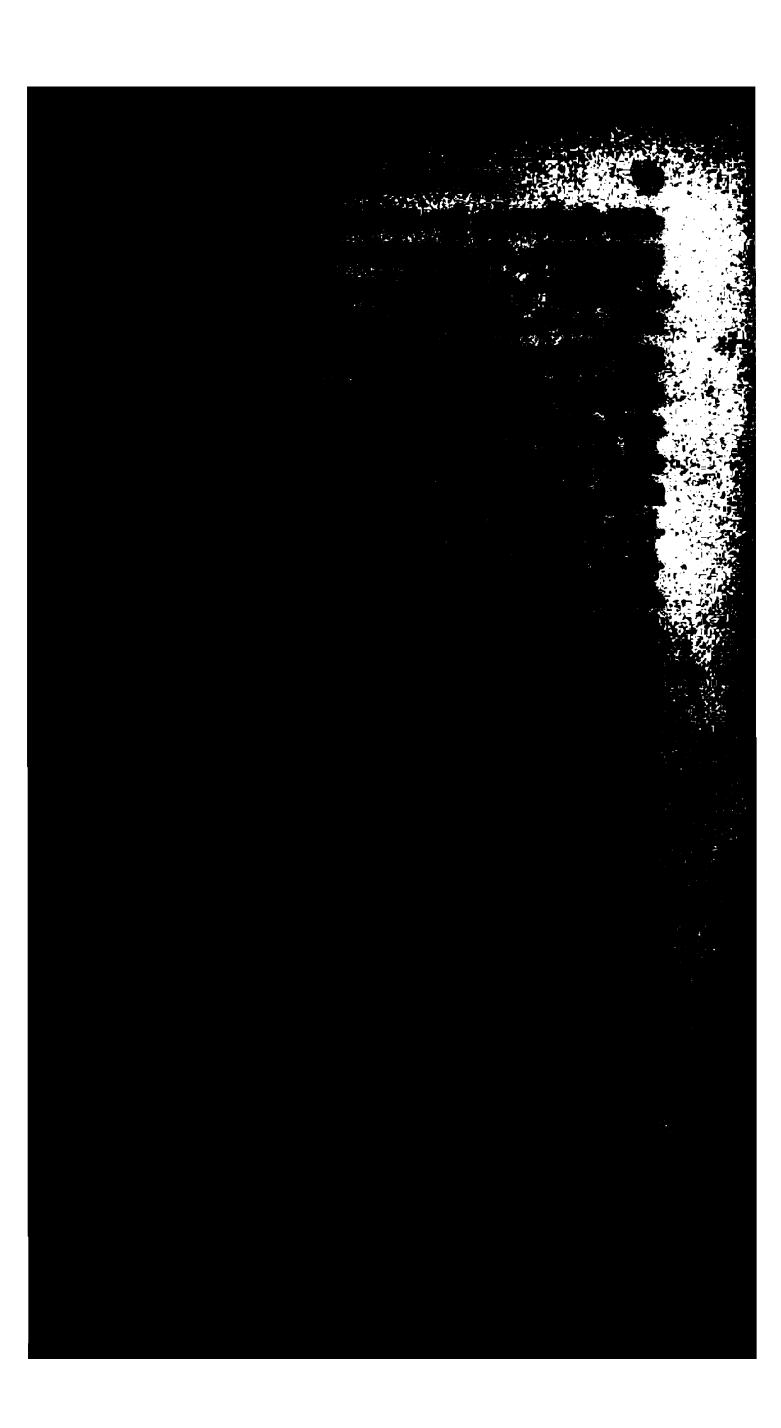
« Le lendemain, continue Marguerite, une religieuse chassée de son couvent par l'orage révolutionnaire, et retirée dans sa famille, à Dardilly, fit cadeau à Jean-Marie, qu'elle avait pris en affection à cause de sa piété, d'une de ces statuettes de la sainte Vierge, renfermées dans un étui cylindrique qu'on ouvre et ferme à volonté. Ce présent vint à propos, et mon frère crut avoir trouvé du renfort dans la sainte image. La première fois donc qu'on l'envoya à la vigne avec François, il eut soin, avant de commencer son ouvrée, de déposer à quelques pas de lui sa petite statue, et, en avançant vers elle, de prier la sainte Vierge de l'aider à atteindre son frère. Arrivé à l'image, il la ramassait lestement, la plaçait de nouveau devant lui, reprenait sa pioche, priait, avançait, tenait tête à son compagnon qui se morfondait, et qui, en rentrant le soir, avoua, non sans quelque dépit, que la sainte Vierge avait bien

aidé son petit frère, et qu'il avait fait autant de besogne que lui. Notre mère, en femme sage et prudente, se contenta de sourire et ne dit pas un mot, de peur de donner prise à l'amour-propre. »

Ces travaux des champs, si pénibles et si assidus qu'ils fussent, ne détournaient jamais le pieux enfant de la présence de Dieu. « Quand j'étais seul aux « champs, avec ma pelle ou ma pioche à la main, a « dit souvent le Curé d'Ars, je priais tout haut, mais « quand j'étais en compagnie, je priais à voix « basse. » Touchante attention d'un enfant de treize ans, qui, dans ses actions les plus louables, craignait déjà de s'imposer aux autres et de leur donner occasion de trouver sa piété trop austère!

« Si maintenant que je cultive les âmes, ajou- « tait-il, j'avais le temps de penser à la mienne, de « prier et de méditer, comme quand je cultivais les « terres de mon père, que je serais content ! Il y « avait au moins quelque relâche dans ce temps-là ; « on se reposait après dîner, avant de se remettre à « l'ouvrage. Je m'étendais par terre comme les au- « tres ; je faisais semblant de dormir, et je priais « Dieu de tout mon cœur. Ah ! c'était le beau « temps ! »

« Que j'étais heureux, répétait-il moins d'un « mois avant sa mort, lorsque je n'avais à conduire « que mes trois brebis et mon âne ! Pauvre petit « âne gris! il avait bien trente ans, quand nous « l'avons perdu... Dans ce temps-là, je pouvais prier



avec de l'argile des petites figures de prêtres et de religieuses, des chandeliers et des autels entourés d'assistants en prière. Quoiqu'il attachât un certain prix à ces récréations enfantines, il n'avait pas de peine à les sacrifier dans le cas où il apprenait qu'une messe se dît quelque part; son premier mouvement était toujours d'y courir; sur l'observation qu'on lui faisait qu'il devait travailler, il n'insistait pas, mais il était facile de voir la peine qu'il en ressentait. Si quelqu'un alors lui proposait de se charger de sa tâche, à la condition qu'il lui donnerait ses *petits saints* et ses *petites saintes*, il ne se faisait pas prier; il abandonnait tout et courait à la messe. On le voyait à genoux dans un coin, les yeux baissés, le corps immobile, plongé dans un profond recueillement. Sa dévotion était si sensible, qu'elle lui arrachait souvent des larmes. Après la messe, il ne manquait jamais de faire une petite action de grâces, tourné contre l'autel où reposait le Saint-Sacrement; puis il allait s'agenouiller devant l'image de la sainte Vierge, et il revenait à sa besogne le visage épanoui, le cœur content.

Pendant son absence, on s'amusait quelquefois à lui cacher ses instruments de travail; il se prêtait au badinage de la meilleure grâce du monde et ne s'impatientait jamais, mais sondant du regard la contenance des personnes présentes, il arrivait facilement à découvrir l'auteur de la mystification; alors il le remerciait gentiment d'avoir pris

soin de ses outils et promettait de lui rendre dans l'occasion le même service. C'est par ces manières douces, aimables et attachantes, qu'il se faisait chérir de tous.

Le souvenir des années de son adolescence, passées dans les durs travaux des champs, est resté cher au Curé d'Ars. Il y revenait volontiers dans ces moments de cordial abandon qui lui étaient naturels. « Pendant ma jeunesse, j'ai travaillé la terre ;
« je n'en rougis pas ; je ne suis qu'un cultivateur
« ignorant. En donnant mon coup de pioche, je me
« disais souvent : « Il faut aussi cultiver ton âme,
« en arracher la mauvaise herbe, afin de la préparer
« à recevoir la bonne semence de Jésus-Christ. »

Ainsi parlait-il de lui-même, dans son humilité profonde ; mais il n'y eut jamais d'ivraie dans cette âme vraiment faite pour Dieu, où la simplicité, la droiture et la pureté semblaient germer d'elles-mêmes et se développer sans effort comme le produit spontané d'une nature saintement féconde.

CHAPITRE IV

J. M. Vianney commence ses études chez le Curé d'Écully.

Cependant Dieu s'était levé, il avait jugé sa cause; et voilà qu'une fois encore les chrétiens redisaient, dans la langue des prophètes, ces chants de triomphe destinés à convaincre d'impuissance les persécuteurs de tous les siècles. Après avoir vu leurs sanctuaires abattus, leurs autels profanés, leurs prêtres proscrits et égorgés, le libre exercice du culte était devenu pour eux le sujet d'une joie immense, que ceux-là seuls peuvent comprendre qui ont été torturés dans leur conscience, ce dernier asile de la liberté et de la dignité humaine.

On était au lendemain du 10 brumaire, les temples étaient rouverts. La commune d'Écully fut une des premières à recueillir le bienfait du nouvel ordre de choses; et ce qui combla de joie tous les habitants du pays, c'est que Mgr de Mérinville, chargé, au nom du cardinal Fesch, de réorganiser le diocèse

de Lyon, eut l'heureuse idée de récompenser cette religieuse population, en plaçant à sa tête l'abbé Charles Balley, un des confesseurs de la foi qu'elle avait abrités durant les jours mauvais.

Dès son arrivée, le nouveau curé se vit en relation avec tout ce que la ville, et les campagnes voisines avaient de familles recommandables; tant était grande la confiance qu'il avait su inspirer par ses talents, ses vertus, la noblesse et la fermeté de son caractère. L'œuvre des premières communions, retardée par la longue interruption du ministère régulier, attira aussitôt son attention. Il organisa les catéchismes; ses recommandations transformèrent chaque maison en sanctuaire, où les enfants recevaient de la bouche de leurs parents les éléments de la doctrine chrétienne; il achevait ensuite à l'église ce qui avait été commencé au foyer de la famille. C'est en chaire principalement qu'il donnait carrière aux ardeurs de son zèle; sa sainte âme se répandait tout entière en des discours où l'on ne savait ce qu'il fallait le plus admirer, de la science qui éclaire, de l'onction qui pénètre, ou de la force qui entraîne.

Ainsi les temps d'épreuves et le deuil de l'Église étaient oubliés. Sorti des retraites ténébreuses où, pour le malheur de tous, on l'avait quelque temps réduit à se cacher, le Sauveur revenait au sanctuaire de son amour, dans la paix des saints tabernacles; il remontait sur les mêmes autels d'où il avait béni les ancêtres; on retrouvait près de lui les

douces émotions des anciennes fêtes chrétiennes. La famille Vianney, grâce à ses nombreuses relations avec Écully, était de celles qui participaient le plus à ces joies divines; mais nul, dans la famille, n'en jouissait autant que notre Jean-Marie. Dès ce jour, il commença à être d'Écully; il n'y avait pas une cérémonie religieuse, dans cette paroisse privilégiée, à laquelle il n'assistât. La distance n'était pas un obstacle : qu'était-ce qu'une lieue? On en aurait fait dix en ce temps-là pour entendre une messe... « Permettez-moi, disait-il à son père souffrant, d'al- « ler encore aujourd'hui à Écully. Je dirai tant de « *Pater* et d'*Ave*, qu'il faudra bien que vos douleurs « cessent. »

Des rapports ne tardèrent pas à s'établir entre le nouveau curé et le pieux enfant de Dardilly. Il y a une attraction des âmes, comme il y a une attraction des corps. Le spectacle de la ferveur de ce saint prêtre à l'autel fit une grande impression sur le jeune Vianney; il voulut le voir, lui parler; et le premier effet de ces entretiens fut de développer en lui un désir qui y germait depuis longtemps. De bonne heure, le sacerdoce s'était présenté à sa pensée comme le sommet de l'échelle sacrée dont il commençait à dresser les degrés mystérieux dans son cœur; ce n'avait été d'abord qu'un instinct, mais à l'âge où il était arrivé, c'était une vocation : « Si j'étais prêtre un jour, disait-il, je voudrais ga- « gner bien des âmes au bon Dieu. »

M. Balley n'eut pas plutôt fixé sur Jean-Marie son œil doux et pénétrant, habitué à lire au fond des consciences, qu'il se prit d'une particulière et tendre affection pour cette nature simple et droite; il l'encouragea à demeurer ferme dans sa résolution : « Soyez tranquille, mon ami, lui dit-il, je me « charge de vous. »

Le patronage du curé d'Écully était trop précieux pour que les parents de Jean-Marie missent à l'accepter l'ombre d'une hésitation. En peu de jours tous les préparatifs furent faits, et le nouvel élève fut installé dans la famille de sa mère, à Écully.

Soit par le malheur des temps dans lesquels s'écoula sa jeunesse, soit aussi par les desseins de ses parents sur sa carrière et son avenir, arrivé à l'âge où la plupart des jeunes gens achèvent leurs études classiques, Jean-Marie ne savait presque rien. Cette considération, qui en aurait peut-être arrêté d'autres, ne découragea point son maître. Quelquefois, le pauvre enfant était à bout d'efforts et de volonté ; l'incertitude et la défaillance le prenaient; il demandait la permission d'aller voir ses parents. M. Balley la lui refusait doucement : « Où veux-tu « aller? lui disait-il avec bonté. Tes parents, voyant « l'inutilité de ton travail et de leurs sacrifices, ne « demanderont pas mieux que de te garder à la « maison. Alors, adieu tous nos projets! adieu « le sacerdoce et le salut des âmes!... » Ces paroles rendaient le jeune homme à lui-même, à son tra-

vail, à ses résolutions; elles amenaient toujours un redoublement d'application et d'efforts que Dieu ne laissait pas sans récompense.

Se trouvant si dénué des facultés sans lesquelles il ne pouvait espérer voir s'ouvrir pour lui la sainte carrière à laquelle il aspirait, notre jeune homme songea à recourir à l'emploi des moyens surnaturels, pour triompher des obstacles qui entravaient la marche de ses études. Après avoir pris conseil de son directeur, il fit vœu d'aller à pied, en demandant l'aumône, au tombeau de saint François Régis, afin d'intéresser en sa faveur l'apôtre du Vivarais, et d'obtenir la grâce d'en savoir assez pour devenir, lui aussi, un bon et fidèle ouvrier du Seigneur. Il partit, mais il eut le long de la route bien des affronts à essuyer; il lui arriva souvent de se voir refuser le gîte que la pitié accorde au dernier des mendiants. Parce qu'on trouvait qu'il n'avait pas l'air d'un pauvre, on le prenait pour un voleur et un vagabond.

Tant de générosité, en regard de si incessantes épreuves, devait avoir sa récompense; ses prières furent exaucées. Saint François Régis lui obtint de Dieu la grâce qu'il désirait, au point d'étonner son maître et ceux qui avaient le plus désespéré du succès. A dater de ce jour, les difficultés s'évanouirent; l'arbre de la science eut des fruits moins amers, et l'élève qu'on avait cru incapable ne trouva plus rien qui fût au-dessus de son courage.

Plus de cinquante ans après, à l'occasion d'une aumône à un pèlerin, le Curé d'Ars faisant allusion à son voyage de la Louvesc : « Il vaut mieux, disait-« il, donner que de demander... Je n'ai mendié « qu'une fois dans ma vie, en allant au tombeau de « saint François Régis ; je m'en suis mal trouvé : on « me prenait pour un voleur, et on ne voulait m'ac-« corder ni pain, ni abri. »

Aussitôt que Jean-Marie eut pris possession de la chambre qui lui était destinée chez ses parents d'Écully, son premier soin fut de conclure avec la maîtresse de la maison certains arrangements relatifs au mode de vivre dont il entendait ne pas se départir : « Ayez bien soin, lui dit-il, de me tremper « ma soupe avant d'y avoir mis du beurre ou du « lait. » Quand la ménagère avait été fidèle à sa consigne, il l'en récompensait par l'air de contentement répandu sur sa figure, la gaîté de sa conversation et la promesse de quelque pieux présent ; si elle y manquait, il lui en faisait de vifs reproches ; elle le voyait « sombre, ennuyé, *mangeant sa soupe*, dit-elle, *comme si chaque morceau eût dû l'étrangler.* »

Dans sa nouvelle résidence, le jeune Vianney continuait d'être l'ami des pauvres ; il amenait coucher à la ferme tous ceux qu'il rencontrait. Allant une fois d'Écully à Dardilly, il en vit un qui n'avait point de chaussures ; il lui donna ses souliers neufs, et, arrivé chez lui les pieds nus, il fut

rait sur aucune liste. Le fait de cette omission, d'abord secret, transpira peu à peu, tomba dans le domaine public et parvint aux oreilles de l'autorité, qui, sans information préalable, lui expédia, un beau jour, sa feuille de route pour Bayonne.

Ce qui rend ici visible à tous les yeux cette sagesse éternelle qui sait, prévoit et dirige les événements d'ici-bas, c'est que l'ordre du départ arriva au jeune étudiant, non pas immédiatement après la conscription, en cette terrible année de 1806, où, Napoléon ayant pour la quatrième fois sur les bras l'Europe coalisée, la France tout entière était debout et avait besoin de ses enfants, mais à l'heure où, maîtresse de tous ses ennemis, elle s'abandonnait à l'ivresse des fêtes avec son héros, qui lui rapportait de Vienne la victoire et la paix.

Néanmoins cette feuille de route fut, comme on peut le penser, un coup de foudre pour la famille. Jean-Marie seul se montra ferme et courageux : ce qui l'affligeait le plus était la douleur des siens. Après quelques tentatives pour conserver à sa vocation le pieux élève de M. Balley, son père se décida à lui faire un remplaçant, au prix de 3,000 fr.; mais, deux jours après la conclusion de cette affaire, le jeune homme avec qui l'on avait traité se ravisa et vint déposer, sur le seuil de la maison Vianney, son argent et son sac.

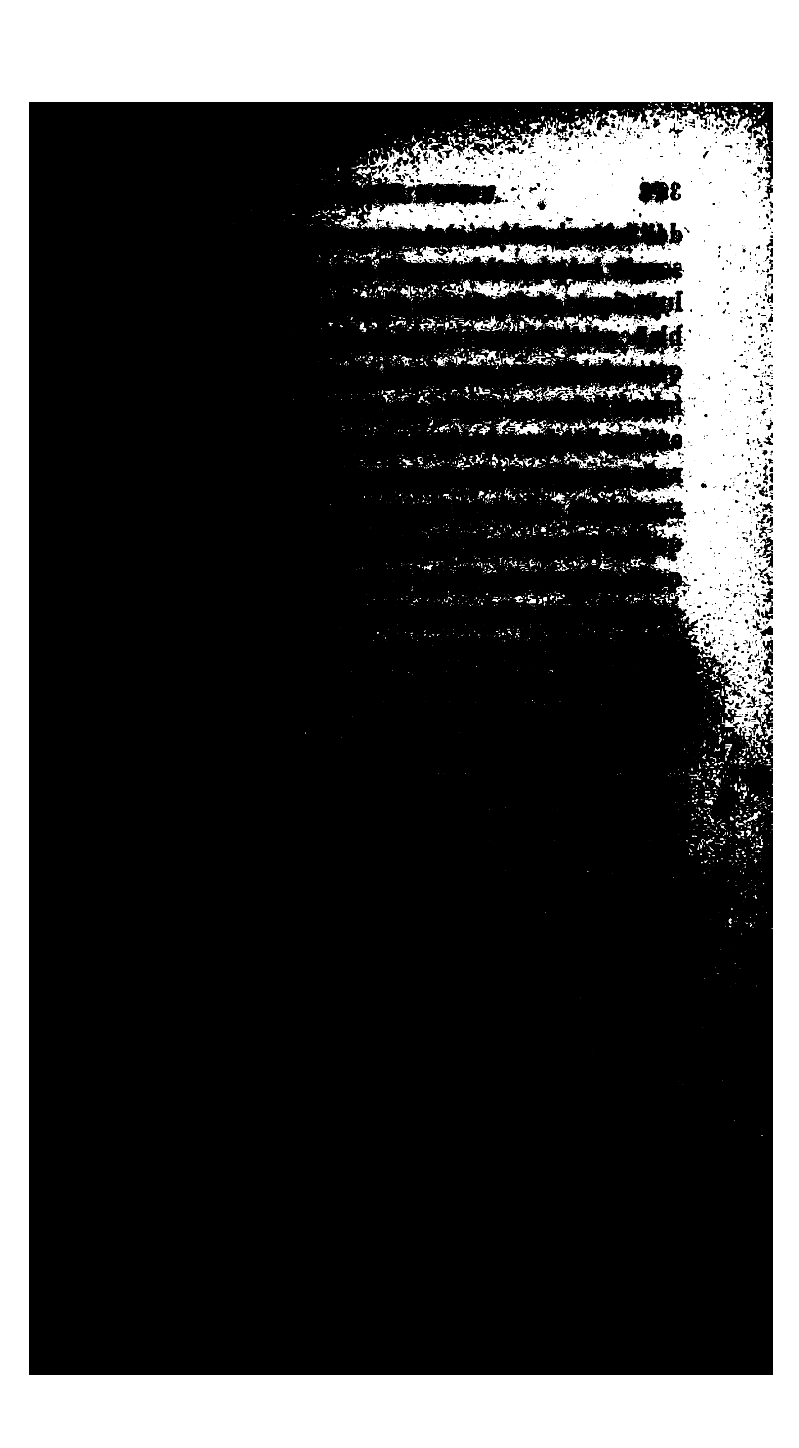
Les efforts que Jean-Marie avait faits jusque-là pour surmonter son chagrin l'avaient brisé; il tomba

malade. L'autorité militaire ne le voyant pas arriver au jour indiqué envoya ses agents, qui proposèrent de l'emmener à l'hôpital de Lyon; il fallut donc se résigner au départ de cet autre Benjamin. Ce fut le 28 octobre 1809 qu'il entra à l'Hôtel-Dieu; après quinze jours de repos et de soins, on le crut assez fort pour supporter les fatigues du voyage, et, le 13 novembre, il fut évacué sur Roanne. Il n'avait pas fait la moitié du chemin que, rompu par les cahots de la charrette sur laquelle il était gisant, transi de froid et trop faible pour aller à pied, un nouvel accès de fièvre le saisit; force fut de le déposer à l'hôpital de Roanne. Pendant les six semaines qu'il y passa, il reçut la visite de toutes les personnes de sa parenté, accompagnées de leurs amis des deux villages.

Ces marques répétées d'estime et presque de vénération excitèrent d'abord l'intérêt des bonnes sœurs Augustines qui desservaient l'hospice; c'étaient chaque jour de leur part des attentions nouvelles : tantôt elles lui prêtaient un bon livre, tantôt elles lui faisaient passer quelques gouttes de vin vieux, ou bien elles prélevaient à son intention, sur le dîner de la communauté, les morceaux les plus délicats. Ces bons soins hâtèrent son retour à la santé; il fut appelé bientôt à faire partie d'un détachement qui se formait, à la destination de l'Espagne.

Le matin du 6 janvier, jour fixé pour le départ de

la colonne; il était allé prier dans une église voisine, et laissa passer l'heure à laquelle il se présenter au bureau de l'intendance pour [illegible] de route. Quand il y parut, le [illegible] d'abord; et [illegible] de ce moment? Le capitaine de recrutement porta beaucoup [illegible] [illegible] jusqu' [illegible]



de l'hôte que le ciel leur envoie; ils lui servent à souper, et pendant qu'il mange et que le mari lui tient compagnie, la femme met des draps blancs à l'unique lit qui fût dans la maison; quelque résistance que Jean-Marie se crût obligé de faire, il fut contraint de l'accepter; ses nouveaux amis allèrent coucher au fenil : c'était un jeune ménage vivant tout petitement de son travail; le mari était sabotier. Le lendemain il dit à son hôte qu'il était pauvre, qu'il ne pouvait pas le garder, qu'il n'avait pas assez d'ouvrage pour occuper un compagnon, mais qu'il allait le mener dans un endroit où il serait en sûreté. Jean-Marie se laissa persuader; l'unique grâce qu'il demanda à son protecteur, fut de ne pas le livrer à la gendarmerie.

La maison du sabotier était à quelque distance d'un village appelé les Noës : c'est là que notre fugitif fut conduit, et le personnage auquel on le présenta était précisément le maire de la commune. Il accueillit fort bien le jeune Vianney, lui répéta qu'il n'aurait rien à craindre, et qu'il allait s'occuper de lui trouver un gîte.

Il y avait aux Noës une bonne mère de famille restée veuve avec quatre enfants, que tout le monde dans le village aimait et respectait. « J'ai connu « bien des saints et des saintes, a dit depuis le « Curé d'Ars en parlant de sa bienfaitrice; mais « M. Balley et la mère Fayot sont les deux plus

« belles âmes que j'aie rencontrées. » Peut-être la reconnaissance est-elle pour une bonne part dans cette appréciation ; quoi qu'il en soit, on aime à l'y trouver, et l'éloge n'y perd rien.

Le maire des Noës pensa que Jean-Marie ne serait nulle part aussi bien que dans cette maison, sous la garde de cet humble dévoûment de chrétienne et de mère. Et, en effet, Claudine Fayot reçut le fugitif comme un enfant qu'elle aurait attendu. « Soyez tranquille, mon ami, dit le maire en se re-« tirant, nous répondons de votre sûreté. Les gen-« darmes ne viendront pas vous chercher ici. Quand « vous aurez peur d'eux, vous n'aurez qu'à frap-« per à ma porte ; elle vous sera toujours ouverte. »

Pourtant le bon maire était moins rassuré qu'il n'affectait de le paraître ; les gendarmes allaient partout, et ils allaient plus particulièrement dans ce village, qui, par sa position isolée au milieu des montagnes et sur la lisière d'une forêt, pouvait facilement servir d'asile aux réfractaires. Afin de donner le change aux agents de la force publique, on eut l'idée de faire cacher au fugitif son vrai nom de Jean-Marie sous celui de *Jérôme.*

On ne saurait dire toutes les attentions que sa nouvelle mère adoptive eut pour *Jérôme* pendant le temps qu'il demeura chez elle ; elle ne le distingua de ses propres enfants que par la part plus large qu'elle lui fit dans sa tendresse. Ayant remarqué qu'il mangeait fort peu, elle allait jusqu'à se lever

[illegible] de [illegible] par elle-même, [illegible] bien [illegible] de [illegible] de son côté, [illegible] utile, et de payer [illegible] qu'il en avait reçu [illegible] de proposer [illegible] pour [illegible]

[illegible]

à peu; il se mit à travailler la terre. « Toute besogne lui était bonne, dit Jean-Marie Fayot, et il savait se plier à tout. » Au temps des fauchaisons, il se multiplia pour rendre service à un plus grand nombre de personnes, au point qu'il tomba malade d'une fluxion de poitrine et garda le lit pendant une semaine ou deux.

La population des Noës comprit que ce jeune homme était un trésor; elle s'y attacha et craignit de le perdre. Pour le mettre à l'abri des investigations et des coups de main de la police, quand on redoutait une descente, on plaçait des vedettes sur les hauteurs, qui dénonçaient de loin, par des signaux convenus, la présence des gendarmes. Un jour qu'ils faisaient une battue générale, *Jérôme* fut se cacher dans un grenier à foin, au-dessus d'une écurie. Il étouffait dans cette atmosphère doublement échauffée, et par l'entassement du fourrage, et par le voisinage de l'étable; il pensa être asphyxié. Cette situation violente dura longtemps. M. Vianney disait qu'il n'avait jamais tant souffert. Ce fut dans ce moment qu'il promit au bon Dieu, s'il sortait de cette terrible passe, de ne plus se plaindre à l'avenir, quoi qu'il lui arrivât. « J'ai bien à peu près tenu parole, » ajoutait-il avec simplicité.

Le Curé d'Ars aimait à parler de son séjour aux Noës. Jusque dans les dernières années de sa vieillesse, le souvenir des bons habitants du village qui lui avait servi d'asile, pendant ses mauvais jours,

revenait à sa pensée. C'est aux Noës qu'il aurait voulu être nommé curé; c'est là peut-être, si l'évêque de Belley avait consenti à sa retraite, qu'il eût fini sa vie.

La reconnaissance de M. Vianney pour la veuve Fayot ne s'affaiblit jamais; au commencement de son ministère, il était dans l'habitude de lui écrire tous les ans. Sa mère adoptive lui rendait son amitié; lorsqu'elle apprit sa promotion au sacerdoce, elle pensa mourir de joie. Ayant su, quelques semaines après, qu'il était vicaire d'Écully, elle se mit aussitôt en route pour l'aller voir. Elle arrive à la cure, au milieu d'une réunion d'ecclésiastiques, parmi lesquels se trouvaient les grands vicaires du diocèse, traverse ce groupe imposant sans se déconcerter; elle était trop au sentiment qui remplissait son âme pour éprouver la moindre gêne et le moindre embarras; elle avise son Jean-Marie, son enfant bien-aimé; elle le reconnaît sous sa soutane, va droit à lui, lui saute au cou et l'embrasse à plusieurs reprises. Le Curé d'Ars prenait plaisir, dans l'intimité, à rappeler cette petite aventure, et tout en riant de la solennelle embrassade de sa bonne mère Fayot, il en rougissait encore aimablement.

Il n'y a rien de nous dans le récit qu'on vient de lire. Nous l'avons composé avec les souvenirs de nos conversations d'Ars. M. Vianney ne craignait pas de dire à qui voulait l'entendre qu'il avait déserté, et il s'étendait avec complaisance sur toutes les péripéties de sa fuite et de sa retraite aux Noës. Un jour

qu'on lui parlait de sa croix d'honneur, il dit en faisant une petite moue très-significative : « Je ne « sais pas pourquoi l'empereur me l'a donnée, à « moins que ce ne soit parce que j'ai été *déserteur.* »

Quand on y regarde de près, ce grave épisode de la vie du Curé d'Ars ne laisse planer sur lui aucun soupçon de culpabilité. Cette omission involontaire d'une formalité qui, si elle avait été remplie comme elle devait l'être, aurait eu pour effet son exemption légale du service militaire; cette maladie, cette absence non calculée, au moment de l'appel et du départ de la colonne, cette simplicité avec laquelle il se présente au bureau de recrutement, l'intervention du jeune inconnu qui fut pour lui l'ange de Tobie, la connivence du représentant de la loi, le bon maire des Noës, toutes ces circonstances extraordinaires ne laissent pas de place à une responsabilité personnelle dans le fait de sa désertion. Il est évident que, depuis le commencement jusqu'à la fin de cette histoire, il a eu, pour tout disposer et tout conduire, un grand complice : LA PROVIDENCE.

CHAPITRE VI

Retour du jeune Vianney. — Il reprend ses études chez le curé d'Écully.

Les douceurs que la Bonté divine se plaisait à répandre sur son exil, ne faisaient point oublier au jeune Vianney cet avenir dont il avait eu de bonne heure la révélation au fond de son âme, ni ce calme heureux des premiers ans, ces joies du matin de la vie qu'aucune joie plus tardive ne peut remplacer, et dont aucune douleur ne peut distraire. Il soupirait après des jours meilleurs qui lui permissent de revoir les champs, la maison paternels, le clocher d'Écully, tous ces lieux que sa pensée habitait encore, et de reprendre, à côté de son respectable maître, le cours inachevé de ses études.

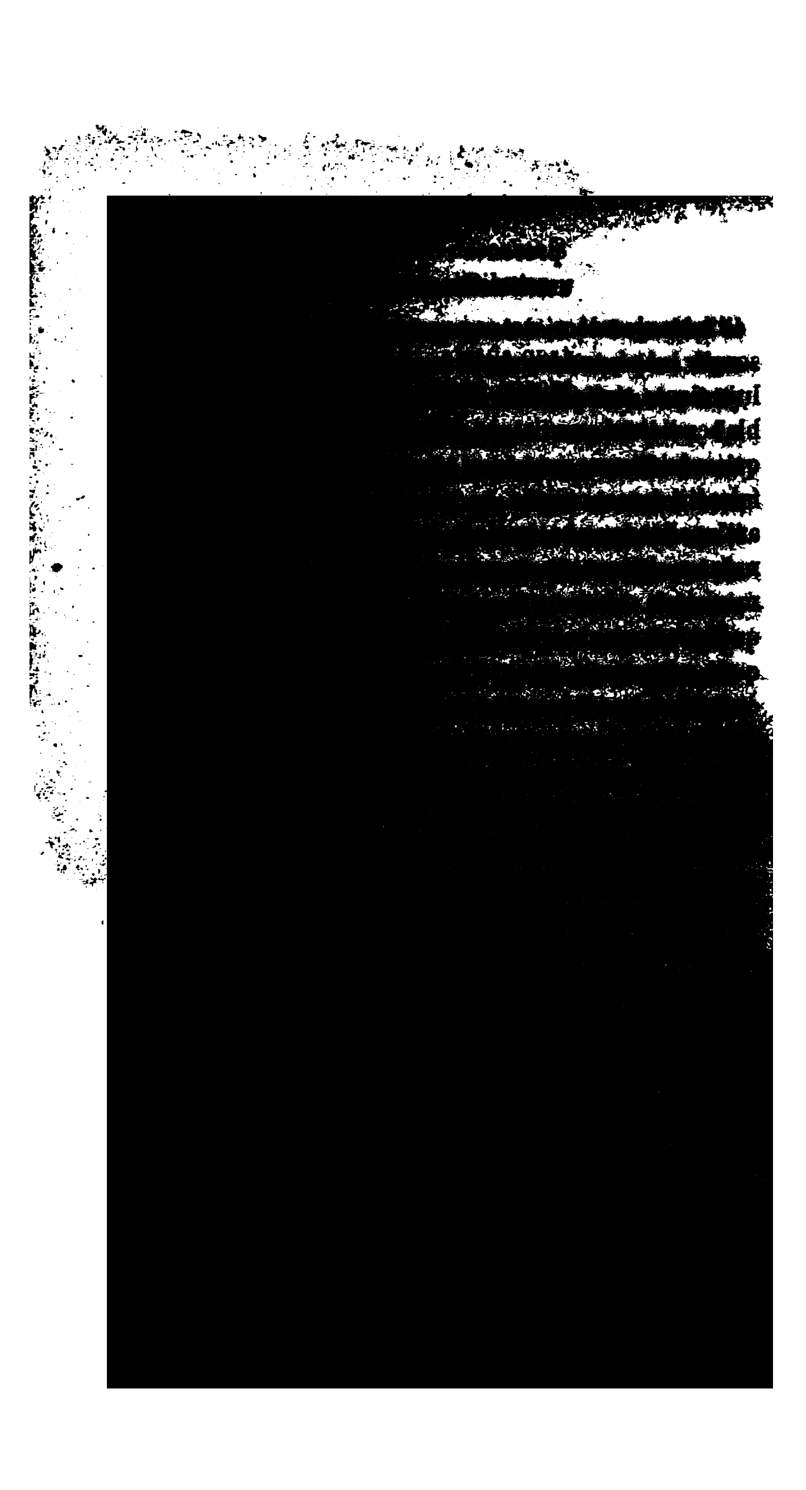
Sur ces entrefaites, la veuve Fayot fut envoyée aux eaux de Charbonnière : « Je vais aller dans votre « pays, dit-elle à *Jérôme*, je verrai vos parents et « leur apprendrai que vous êtes chez moi, sans « ajouter d'où je suis. » Elle partit en effet, vint à

rdilly et se présenta chez les Vianney, à qui elle nna des nouvelles de leur fils. On devine avec elle joie ces nouvelles furent reçues!... Jean-Marie ait; il était en sûreté; il ne manquait de rien. ns le lieu de sa retraite, comme à Dardilly, tout monde l'aimait et l'estimait; c'était à qui l'aide- it de ses deniers, le protégerait de son dévoûment, défendrait même au péril de sa liberté!...

Pendant ce récit, la pauvre mère revenait à la vie. n cœur se fondait de reconnaissance envers Dieu envers celle qui avait tenu lieu de mère à son nfant. Il n'était pas dans la nature de Matthieu ianney de s'attendrir; il aimait également, mais il e laissait moins paraître. « Puisque Jean-Marie se porte bien à cette heure, dit-il, il doit aller rejoindre son corps. Tous les jours, je suis menacé de la perte de mes biens si je n'indique le lieu de sa retraite; je ne veux pas être plus longtemps victime d'une rébellion qui nous met dans la détresse par les frais qu'elle nous occasionne. — Votre fils, reprit la veuve, ne sera jamais soldat; c'est moi qui vous le dis... Il vaut plus que tous vos domaines, et, dans le cas où vous viendriez à découvrir le lieu de sa retraite, je lui chercherais un autre abri; et chaque habitant de la commune en ferait autant. »

Mais si Claudine Fayot crut devoir user de réticence à l'égard du père, elle se dédommagea avec la nère de son protégé; elle l'instruisit de tout et la

3.



vêtements ; il eut bientôt un trousseau complet. On manda un tailleur de Roanne pour lui confectionner une soutane; on voulut l'en voir revêtu avant son départ. Sa bienfaitrice lui donna ses serviettes de noce, qui n'avaient pas encore été détachées de la pièce. Une autre femme charitable le força d'accepter tout l'argent qu'elle avait, et comme il s'en défendait : « Soyez tranquille, lui dit-elle, je suis « encore riche; j'ai ma fortune dans mon étable. » La pauvre femme avait un porc à vendre ; c'était ce qu'elle appelait sa fortune !

Le départ de *Jérôme* fut accompagné de grands et unanimes regrets, adoucis par la pensée du plaisir qu'il aurait de retrouver sa famille, de suivre sa vocation, et par l'espoir de le voir revenir un jour aux Noës comme curé : ce qu'on lui fit formellement promettre.

C'est ainsi que le jeune Vianney fut rendu à ses parents, après quatorze mois d'absence; il retrouva près de son maître cette direction forte et douce à la faveur de laquelle toutes ses bonnes dispositions grandirent et se développèrent. C'est durant cette période qu'il perdit sa sainte mère. Cette mort ouvrit une plaie profonde dans son cœur; mais l'amour de la volonté divine fut sa souveraine consolation.

CHAPITRE VII

Entrée du jeune Vianney au petit séminaire de Verrières. — Son cours de philosophie.

Les études classiques de Jean-Marie Vianney touchaient à leur fin; il était temps que les barrières du sanctuaire s'ouvrissent devant lui. L'abbé Balley aurait pu le conduire d'échelon en échelon jusqu'au sacerdoce; mais il jugea avec raison qu'il y avait pour un jeune homme, dans les épreuves de la vie commune, plus d'un avantage à recueillir, et qu'en plaçant son élève dans un établissement diocésain, les supérieurs ecclésiastiques seraient en position de mieux juger de sa capacité; il l'envoya donc au petit séminaire de Verrières, pour y suivre le cours de philosophie.

En ce temps-là, comme aujourd'hui, la piété était en honneur à Verrières; mais grâce à l'émulation littéraire qui y régnait aussi, comme dans tous les établissements d'éducation publique, chaque nouvel élève était classé d'abord dans l'estime et la con-

gagna de proche en proche, à mesure qu'une circonstance nouvelle mettait dans un nouveau jour les trésors de bonté, de patience et d'humilité qui étaient, dans cette âme, les fruits d'un amour de Dieu et des hommes mûrs avant le temps.

Sa piété avait le rare privilége de se faire accepter de tous, sans aucun compromis préjudiciable à sa libre et naturelle expansion; elle commandait irrésistiblement l'estime et le respect : ce n'était pas un sentiment isolé, sans relation avec l'ensemble de sa conduite; c'était l'âme de toutes ses qualités, la racine sacrée où puisaient leur séve ces dispositions généreuses qui donnent à la jeunesse son principal charme. La grâce en répandait un si grand sur sa personne, que tous ses condisciples se disputaient la douceur de sa conversation et de sa présence.

Mais, des encouragements mêmes que recevait sa vertu et des admirations qu'elle provoquait devait naître pour Jean-Marie une épreuve d'un nouveau genre. Parmi ses condisciples il en était un qui ne pouvait supporter les éloges donnés à sa conduite; il lui semblait y voir sa propre condamnation. Si c'est le privilége de la piété d'attirer à elle, par une douce sympathie, les cœurs bons et honnêtes, il arrive aussi qu'elle aigrit les caractères mauvais qui ne veulent point de son joug. Aux outrages et aux voies de fait dont il était souvent l'objet de la part de ce méchant camarade, l'angélique

jeune homme n'opposait que la tranquillité et la patience dont est rempli le cœur des saints.

Un jour que les menaces avaient succédé aux injures et les coups aux menaces, avec un redoublement de violence, on raconte qu'il se mit à genoux devant son persécuteur, et lui demanda pardon... Terrassé par un coup si inattendu, rougissant enfin de sa lâche conduite, ce fut au tour du vrai coupable de tomber à genoux et d'implorer sa victime. L'homme qui a résisté à tout cède au bien ; ses yeux s'ouvrent, son cœur fléchit, sa colère tombe ; c'est l'arrêt de Dieu : « Bienheureux les doux, parce qu'ils posséderont la terre ! » Quand on rencontre dans les premières années d'un homme de semblables traits, on est moins étonné d'y trouver plus tard l'héroïsme de la sainteté. Il était aisé de prévoir quels fruits devait porter la maturité d'une vie dont les commencements produisaient de telles fleurs.

C'est ainsi que Jean-Marie Vianney grandissait dans la prière, l'étude, l'exercice de toutes les vertus, le culte de tous les nobles sentiments, la pratique de tous les devoirs, pour cette mission encore cachée dans les ombres de l'avenir et pour laquelle Dieu, devant qui l'avenir n'a pas plus de mystères que le passé, l'ornait et le préparait en secret.

CHAPITRE VIII

Le jeune Vianney commence son cours de théologie. — Nouvelles épreuves. — Son entrée au grand séminaire. — Sa promotion aux saints ordres.

Au mois de juillet de cette même année 1813, Jean-Marie Vianney revint à Écully pour commencer, sous la direction de M. Balley, son cours de théologie.

Dès les premiers pas qu'il fit dans cette grande science, il se sentit plus à l'aise ; l'horizon changeait, le terrain s'affermissait sous ses pas. Ce n'était plus à son esprit seulement et à sa mémoire, c'était à son cœur et à son âme que le nouvel enseignement s'adressait. Il n'y rencontra pas les difficultés et les dégoûts qui avaient pensé, plus d'une fois, le décourager dans la carrière des lettres. Il est vrai que son professeur crut devoir simplifier les procédés ; il renonça à la méthode scolastique et remplaça par un enseignement plus simple le livre que l'on suivait généralement, à cette époque, et qui était devenu classique. Un secret pressentiment l'avertissait que

aint-Esprit mettrait la dernière main à l'édifice
t il préparait les fondements.
près un ou deux ans de soins assidus de la part
maître et d'efforts persévérants de la part du
iple, le jugeant suffisamment préparé, le curé
ully crut qu'il pouvait produire son théologien
public et le présenter aux examens du grand
inaire de Lyon. Hélas! cette présentation de-
aboutir à l'épreuve suprême par où il plut
Seigneur d'achever, dans ce jeune homme, le
ail de dépouillement universel qui allait en faire
tard, entre ses mains, un instrument d'une
irable souplesse. Quand Dieu a fait choix d'une
, quand il la prédestine à quelque chose de
d, il la marque de son sceau ; et le sceau de
, c'est la croix.
evant l'attitude imposante des examinateurs,
mide théologien se troubla, et ne sut que balbu-
On le renvoya avec des paroles peu encoura-
tes. M. Balley, sur qui retombait une part de
déconvenue, alla bien vite trouver le supérieur
grand séminaire, et le décida à venir, le lende-
, au presbytère d'Écully, avec l'un des grands
ires. Il espérait par là ménager à son élève
asion de se relever dans une nouvelle épreuve :
ce qui arriva. Ces messieurs se déclarèrent
faits, et promirent de faire à l'archevêché un
ort favorable sur la séance qui venait d'avoir
Jean-Marie fut admis au grand séminaire

de Saint-Irénée, pour s'y préparer à l'ordination.

Réunir par la pensée toutes les vertus que l'on propose aux élèves du sanctuaire comme but de leurs efforts, c'est faire l'histoire du temps que l'abbé Vianney y passa. Il avait vécu dans le monde en séminariste, il vécut au séminaire comme un ange du ciel. On le vit croître en humilité, en douceur, en piété. Ces vertus ne pouvaient guère se cacher aux yeux de ces condisciples; mais les actes de renoncement et de pénitence par lesquels l'homme intérieur se forme, sur les ruines du vieil homme, ne furent connus que de Dieu seul. Il avait acquis dès lors un si grand empire sur lui-même, qu'il put s'appliquer uniquement à faire toujours ce qu'il y avait de plus parfait. Jamais on ne le vit enfreindre la règle dans ses prescriptions les plus minutieuses. Jamais on ne le surprit parlant aux heures consacrées au silence, faisant bande à part au moment des récréations, se montrant froid et impoli envers aucun de ses condisciples. Il abordait les premiers qui venaient à sa rencontre, sans choix ni préférence. Il se faisait tout à tous, afin de les gagner tous à Jésus-Christ. Quoique ses dispositions et son goût le portassent plus particulièrement à tout ce qui se rattachait à la piété, il n'affectait pas d'y ramener la conversation pour se mettre plus à l'aise, faire ressortir sa compétence ou briller sa vertu. Il se prêtait à tous les entretiens, à tous les esprits, à tous les caractères, sans contrainte comme sans

ostentation, et s'effaçait toujours le plus qu'il pouvait. C'est le souvenir qu'en ont gardé et le témoignage qu'en ont rendu tous ses condisciples de cette époque.

On a peut-être exagéré l'infériorité d'esprit de M. Vianney. Il est certain que la nature avait peu fait pour lui, et que la grâce avait dû refaire l'œuvre de la nature, en lui donnant ces vertus intellectuelles et ces qualités infuses qu'aucun de ceux qui l'ont vu au milieu des travaux difficiles de son apostolat ne peut méconnaître; mais il nous semble aussi qu'on a trop répété que le Curé d'Ars était incapable. Ce qui a donné lieu à ce préjugé, c'est la manière dont il parlait de lui-même, en toute rencontre. Un jour que nous voulions vérifier le nombre d'années qu'il avait passées à Écully, sous le préceptorat de M. Balley, il protesta contre le mot d'études dont nous nous étions servi : « Je n'ai point « fait d'études, dit-il. M. Balley a bien essayé, pen- « dant cinq ou six ans, de m'apprendre quelque « chose ; il y a perdu son latin, et n'a jamais rien « pu loger dans ma pauvre tête. »

Cependant l'époque de l'ordination était proche. Avant de faire le redoutable appel, les directeurs du grand séminaire de Saint-Irénée se recueillaient devant Dieu ; ils pesaient au poids du sanctuaire la valeur des sujets sur lesquels ils allaient avoir à se prononcer. Quand on en vint au jeune Vianney, leur perplexité fut grande : sa tendre piété, sa régu-

larité exemplaire, la pureté de ses mœurs étaient des titres sérieux; mais il était si peu instruit! Fallait-il, en dépit des examens et de leur accablant témoignage, passer outre et l'appeler aux ordres sacrés? fallait-il l'ajourner encore? On alla jusqu'à mettre en question s'il ne serait pas plus sage de le rendre à ses parents et aux travaux de la campagne... Toutefois, avant d'en venir à cette extrémité, on voulut avoir l'avis préalable des représentants de l'autorité diocésaine.

En l'absence du cardinal-archevêque, que les nécessités de la politique retenaient loin de son troupeau, il y avait alors à la tête de l'administration métropolitaine un homme qui est resté, dans le souvenir de ceux qui l'ont connu, comme le type de la pénétration s'alliant au bon sens; on eut recours à lui. M. Courbon réfléchit un instant, puis, avant de rien décider, il fit à ceux qui étaient venus le consulter différentes questions: « Le jeune Vianney est-il pieux? sait-il bien dire son chapelet? « a-t-il de la dévotion à la sainte Vierge? — C'est « un modèle de piété, répondirent unanimement « les directeurs. — Eh bien! reprit le grand vicaire, « je le reçois; la grâce du divin Maître fera le « reste. »

Il faut dire que l'abbé Courbon, que l'on prenait rarement au dépourvu, était fixé d'avance sur le mérite du candidat dont on discutait les titres devant lui. A l'annonce des nouvelles difficultés qui remet-

taient en question l'avenir de son élève, le curé d'Écully était accouru; avec l'autorité que lui donnaient à l'archevêché son expérience et ses vertus, il avait plaidé la cause de son enfant bien-aimé, et il avait fini par dissiper les craintes et fixer les incertitudes. Le Curé d'Ars a souvent dit à ce propos: « Il est une chose dont M. Balley aura de la peine « à se justifier devant Dieu: c'est de s'être fait ma « caution, et d'avoir pris à sa charge un pauvre « ignorant comme moi. » C'est le seul reproche que l'élève ait jamais fait à la mémoire de son maître vénéré.

La présence continuelle du cardinal Fesch à Paris, au déclin de l'empire, avait mis les vicaires généraux de Lyon dans la nécessité de s'adresser aux évêques voisins, pour l'ordination de leurs sujets. Lorsqu'un appel avait lieu aux quatre-temps de Noël ou de Pâques, les jeunes ordinands avaient coutume de se rendre à Grenoble ; mais, à la fin du cours annuel, cette imposante cérémonie se célébrait à la Primatiale ; le prélat demandé s'y transportait. C'est ce qui arriva pour l'abbé Vianney ; ordonné sous-diacre le 2 juillet 1814 et promu au diaconat l'année suivante, six mois après, ses supérieurs le jugèrent mûr pour le sacerdoce. La cérémonie se fit pour lui seul dans l'église cathédrale de Grenoble.

Si rien n'a transpiré des sentiments qui agitèrent l'âme du jeune lévite à cette heure d'éterne

souvenir, à l'aide des brûlantes paroles qui s
échappées tant de fois au Curé d'Ars, quand il
arrivait de parler de l'éminente dignité du prêtr
de la sublimité de ses fonctions, il est aisé d
conjecturer... O murs qui fûtes témoins de c
consécration! voûtes saintes qui redîtes les par
par lesquelles il fut fait prêtre pour l'éternité! p
du sanctuaire sur lequel posèrent les pieds du n
vel apôtre et qui recueillîtes se larmes! autel
vant lequel il se prosterna pour offrir à Dieu, par
mains du pontife, son premier sacrifice, un jo
vous nous direz vos secrets!...

CHAPITRE IX

M. Vianney est nommé vicaire d'Écully. — Sa charité et sa mortification. — Mort de M. Balley.

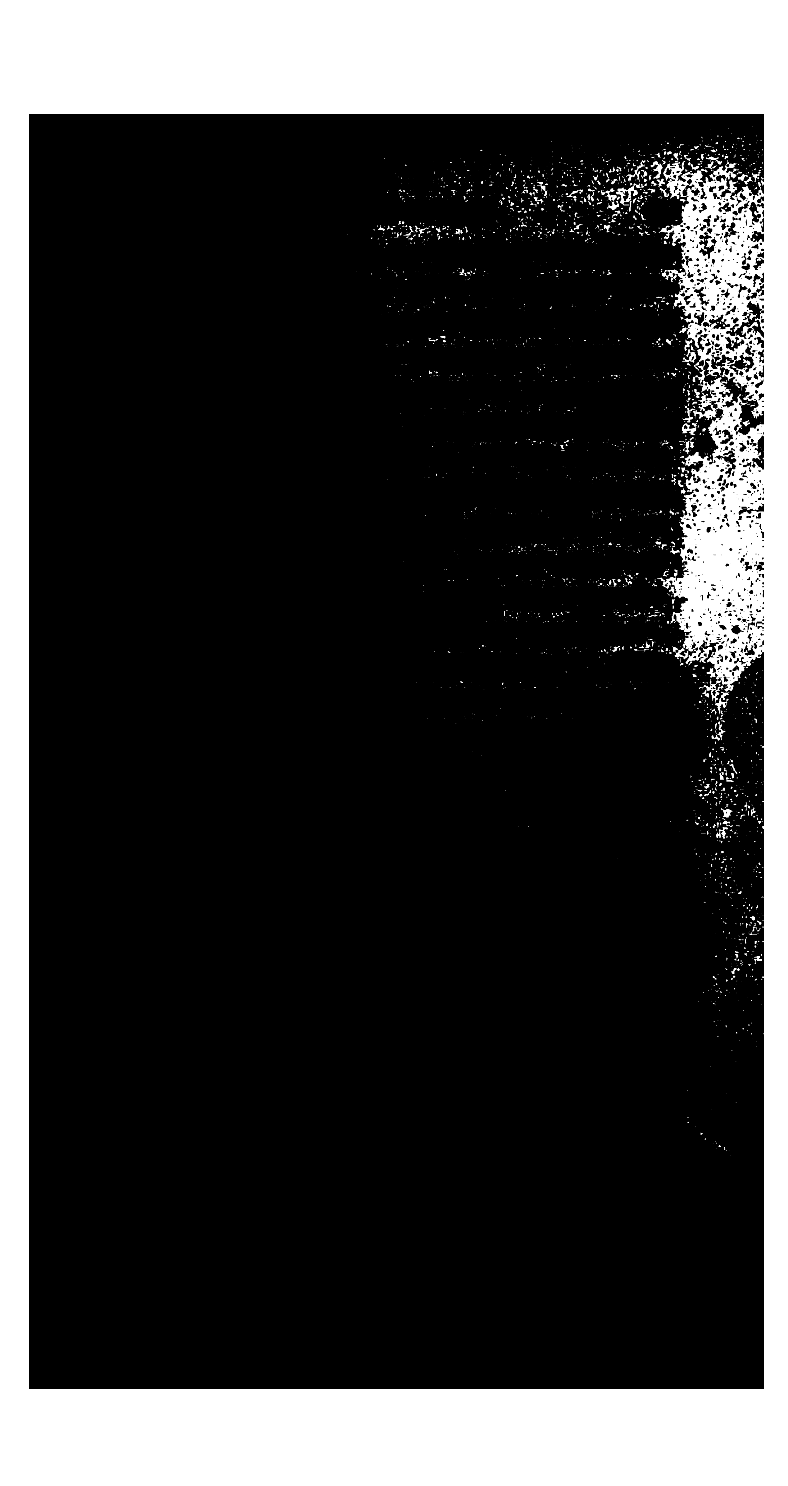
Dès que M. Vianney eut été revêtu du caractère sacerdotal, le curé d'Écully le demanda et l'obtint pour vicaire. Son arrivée fut un jour de fête pour la paroisse. Il eut bientôt obtenu, auprès de toutes les classes, un de ces succès d'estime et de considération qui honorent le plus un prêtre. Le premier qui lui donna sa confiance fut son maître lui-même. La veille des grandes fêtes, il passait le jour et une partie de la nuit au confessionnal trouvant à peine le temps de monter à l'autel, de dire son bréviaire et de prendre à la hâte son unique et modeste repas.

M. Vianney n'avait pas deux poids et deux mesures. La perfection qu'il prêchait aux autres, il en faisait la règle de sa conduite; il accomplissait le premier les sacrifices qu'il leur demandait ou plutôt ses sévérités n'étaient que pour lui; autant il était dur à lui-même, autant il était doux au

prochain. Affable, obligeant, gracieux envers tous, il avait des tendresses particulières pour les pauvres et les petits; il ne ferma jamais à personne ni sa bourse ni son cœur. On a conservé, à Écully, la mémoire de son inépuisable charité ; nous n'en citerons qu'un trait.

Il y avait longtemps, et on le voyait bien, qu'il portait la même soutane. Souvent averti qu'il devait à l'honneur de son ministère d'avoir une mise plus soigné, il répondait : « J'y songerai... » et, en attendant, son petit traitement de vicaire continuait à se fondre en aumônes. Un jour pourtant, pressé plus que de coutume, il s'était décidé à remettre à la femme du marguillier la somme nécessaire à l'emplette d'une soutane. Mais quelques heures après, il recevait la visite d'une grande dame, que le malheur des temps et une bienfaisance qui donnait toujours sans jamais compter avaient réduite à la plus douloureuse extrémité. Le bon vicaire n'y tient pas ; au sortir d'un entretien plein de confidences navrantes, il ne songe plus qu'à secourir cette noble infortune. Il court chez son *banquier*. On lui oppose mille raisons, toutes plus persuasives les unes que les autres : « C'est bon! c'est « bon! » se contente de dire l'entêté vicaire, « rendez-moi mon argent ; nous verrons ensuite.... » On devine aisément le reste.

M. Vianney était toujours prêt à se dévouer pour le salut du troupeau. Les malades, au moindre



au contraire il était si exténué de jeûnes, qu'il semblait ne pas pouvoir porter son grand corps.

A la fin, la paroisse s'émut de tant d'austérités; on raconte qu'elle alla en députation à l'archevêché, pour obtenir des supérieurs une ordonnance qui enjoindrait au curé et au vicaire de se mieux traiter.

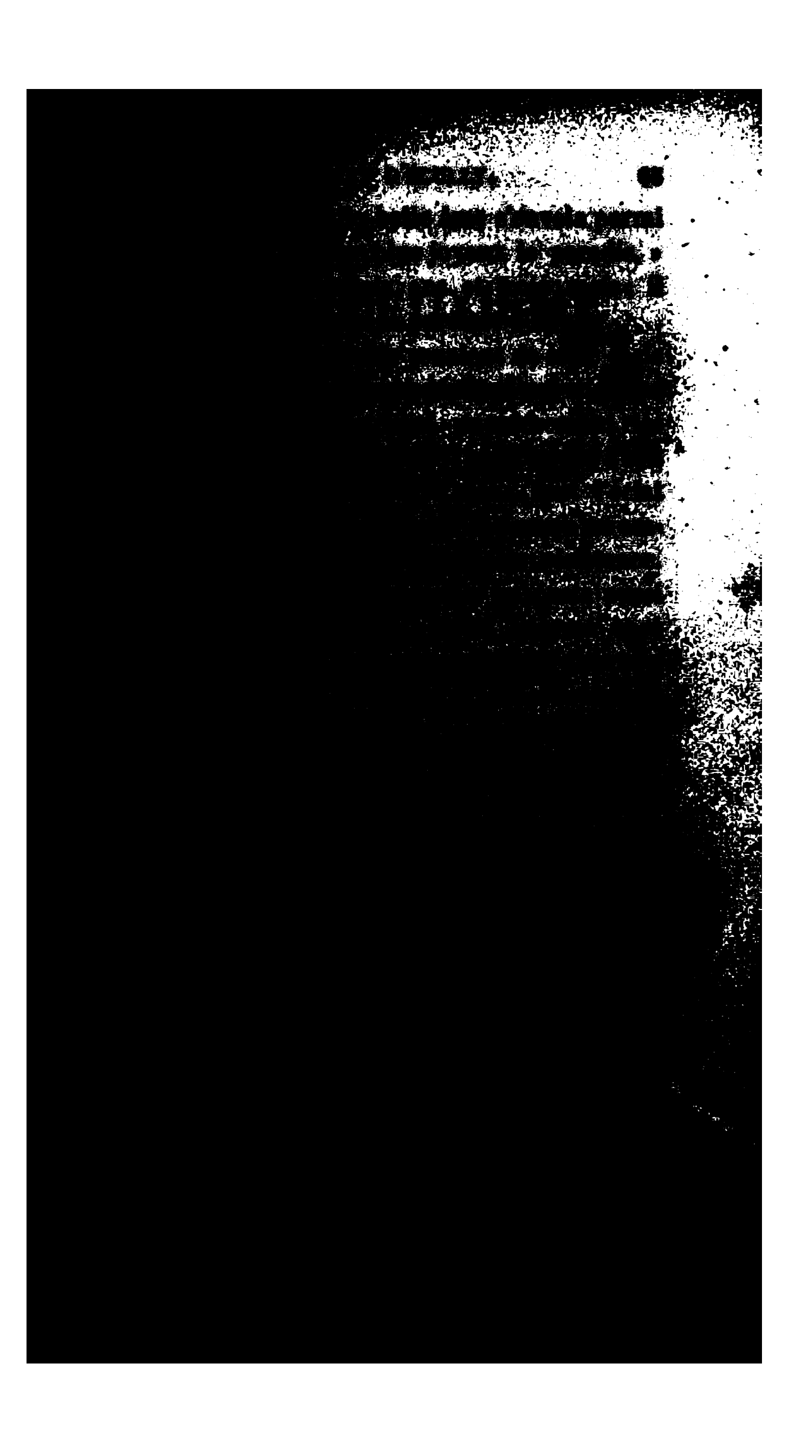
Mais déjà M. Balley avait comblé la mesure de ses mérites et de ses années. Il était usé, avant le temps, par les souffrances de corps et d'âme qu'il avait endurées sous la Terreur. Le vieux serviteur de Jésus-Christ attendait, dans un sentiment de joie sereine et confiante, l'heure où son Maître viendrait compter avec lui et régler son salaire. Bientôt son état de faiblesse se compliqua d'un ulcère à la jambe, qui le retint six mois au lit. Les premiers froids aggravèrent sa situation; la plaie s'envenima; on aperçut des traces de gangrène.

Les prêtres du voisinage, qui aimaient M. Balley comme un père et le vénéraient comme un saint, se donnèrent rendez-vous tour à tour auprès de son lit de douleur. Ils voulaient apprendre à bien mourir de celui qui leur avait appris à bien vivre. Le malade profita de leur présence pour dire à son vicaire qu'il avait besoin d'être fortifié par la grâce des derniers sacrements. L'abbé Vianney entendit la confession de son maître, et lui administra le saint viatique. La scène fut émouvante. Tous les assistants fondaient en larmes en voyant un jeune saint

donner au vénérable vieillard, son bienfaiteur et son guide spirituel, les consolations suprêmes que la religion réserve aux mourants. Avant de recevoir le corps de Notre-Seigneur, le malade se leva sur son séant, et, s'adressant à son vicaire et aux personnes présentes, il leur fit amende honorable pour les scandales qu'il leur avait donnés. Le vicaire à son tour, en son nom et en celui des assistants, lui demanda pardon des peines et des chagrins qu'ils lui avaient involontairement causés.

Le lendemain, l'abbé Vianney célébra pour le malade une messe à laquelle tout le village assista. Après le saint sacrifice, il revint près du lit de son ami, qui avait désiré l'entretenir une dernière fois seul à seul. Dans cette suprême et secrète entrevue le mourant lui remit ses instruments de pénitence. « Tenez, mon pauvre Vianney, lui dit-il, cachez cela « si on le trouvait après ma mort, on croirait que « j'ai fait quelque chose pour l'expiation des péchés « de ma vie, et on me laisserait en purgatoire jus- « qu'à la fin du monde. » Puis il ajouta, en bénissant encore de ses mains défaillantes le jeune prêtre qui sanglotait à ses pieds : « Adieu, cher enfant « courage ! continuez à aimer et à servir le bon « Maître... Souvenez-vous de moi au saint autel.. « Adieu ! nous nous reverrons là-haut !... »

Quelques instants après, ses yeux se fermèrent à la lumière de cette vie pour s'ouvrir à celle des félicités éternelles. « Il mourut, dit M. Vianney, comme



LIVRE DEUXIÈME

Vie pastorale de M. Vianney

; SA PRISE DE POSSESSION DE LA CURE D'ARS JUSQU'A L'ORIGINE DU PÈLERINAGE (1818-1828).

CHAPITRE PREMIER

;e de M. Vianney à Ars. — Sa prière continuelle. es prémices de son ministère. — Mademoiselle 's.

fut à l'entrée du carême de 1818 que l'abbé ıey vint occuper son poste. Grâce au soin que ıveau pasteur prenait de cacher ses vertus et faire oublier, Ars eût ignoré longtemps peut-e trésor que le ciel lui avait envoyé, si des 'ations nombreuses n'eussent apporté d'Écully, n ne pouvait s'habituer à son absence, l'écho ;grets qu'il y avait laissés. D'ailleurs, ce qu'il uvait cacher et qui faisait, malgré lui, trans-

paraître au dehors les richesses de son âme, c'était la vivacité de sa foi, sa piété au saint autel et son recueillement dans la prière. A peine l'eut-on vu dire la messe, que ce fut un concert universel : « Avez-« vous remarqué notre nouveau curé ? Ce n'est pas « un homme comme un autre. On nous a envoyé « un saint. »

Dès son arrivée, M. Vianney choisit l'église pour son domicile ; on le voyait passer de longues heures prosterné au milieu du sanctuaire, dans l'immobilité la plus complète. Il se *baignait*, suivant son expression, dans les flammes de l'amour, devant Notre-Seigneur présent sur l'autel. Il entrait à l'église avant le soleil et il n'en sortait qu'après *l'Angelus* du soir ; c'est là, quand on avait besoin de lui, qu'on était sûr de le trouver. Dès lors l'arrangement de sa cure, l'ameublement de sa chambre, les agencements nécessaires à une confortable installation devenaient superflus ; il ne s'en préoccupa jamais. Aussi, le presbytère d'Ars commença-t-il d'avoir cet aspect singulier qui a frappé dans la suite tant de visiteurs. On sentait bien qu'il y avait là quelqu'un de vivant ; mais on était tenté de croire que c'était la demeure d'un esprit, tant on y remarquait l'absence des choses les plus nécessaires à la vie.

Rien n'échappait à l'œil attentif des paroissiens, et chaque jour leur apportait un nouveau sujet d'édification.

Voici les impressions d'un jeune séminariste de ce temps-là, qui eut plusieurs fois le privilége d'être de moitié avec M. Vianney dans la récitation du bréviaire : « Sa piété était affectueuse et tendre : elle ne présentait rien de bizarre et de singulier; elle découlait naturellement de son cœur, comme l'eau d'une source pleine; elle avait une douceur et une suavité angéliques. Tout ne se montrait pas au dehors, et il était facile de reconnaître que la fontaine ne donnait que de son abondance. Il m'était impossible de contenir mes larmes quand de longs soupirs s'échappaient de sa poitrine épuisée par le jeûne, et surtout quand ses regards affectueux s'élevaient vers le ciel. Je rougissais d'être si froid, si imparfait; une sainte honte me prenait : c'était le mécontentement de moi-même; je l'aurais voulu moins séraphique... Mais tout à coup la grâce me réprimandait intérieurement, et transporté hors de moi-même, je n'avais plus qu'une envie, celle d'imiter sa ferveur et sa piété. »

« Que j'aime à voir M. le Curé à l'église, écrivait un autre témoin, quand il dit ses prières le matin, au petit jour ! Avant de commencer, et de temps en temps pendant la récitation de l'office, il regarde le tabernacle avec un sourire qui fait plaisir. On dirait qu'il voit Notre-Seigneur. J'étais vraiment frappé de ma misère spirituelle en la présence de Dieu, quand je considérais, à la lueur

« de la lampe qui brûlait devant lui, sa figure sèche
« et décharnée, son regard brillant qui se fixait
« sur la porte du tabernacle avec une expression de
« bonheur impossible à rendre. »

M. Vianney avait pris possession de son poste avec une joie que tempérait l'humilité. Dans le champ du Père de famille, le coin de terre qu'il avait à cultiver était petit, mais il l'estimait encore trop grand pour son mérite, et, lorsque des hauteurs qui entourent sa chère paroisse il en regardait les toits et les champs, son cœur se fondait de reconnaissance et de tendresse, en songeant qu'il avait été jugé digne de conduire des âmes à Dieu. Il aurait voulu les rassembler toutes, comme la poule rassemble sa couvée sous son aile; il les étreignait au fond de sa pensée, leur promettant de les aimer, de leur être fidèle, et de ne plus chercher en ce monde qu'elles seules; elles seules suffisant à ses peines aussi bien qu'à ses joies.

Ses joies, hélas! elles furent lentes à venir. Il s'en fallait qu'Ars fût la paroisse exemplaire que nous avons connue : là, comme en d'autres parties de la Dombes, beaucoup d'âmes croupissaient dans cette indifférence, qui emprunte des conditions inférieures de l'intelligence et de l'asservissement du corps à un travail continuel un caractère aussi obstiné qu'affligeant. La vertu y était peu connue et peu pratiquée. Les jeunes personnes n'avaient en tête que les amusements et les plaisirs. Chaque di-



anche on s'assemblait sur la place, à quelques pas e l'église ou dans les cabarets du village, selon la ison, pour s'y livrer aux danses et aux divertisse-ents de toutes sortes.

Qui saura jamais ce que le cœur du saint prêtre eut à souffrir ! combien l'inutilité apparente de on ministère, au milieu de la population où il de-ait passer sa vie, a dû, dans le commencement, ésoler son âme ! Cette douleur n'allait pourtant mais jusqu'à la défaillance. Le Curé d'Ars, tout en econnaissant la difficulté de l'entreprise, crut qu'il n viendrait à bout avec la grâce de Dieu. A la rière il associa, dès l'origine, la parole sainte ; il y tachait une souveraine importance, et consacrait s'y préparer, dans un travail opiniâtre, le temps ue les exercices spirituels ne remplissaient pas. ien ne lui coûtait pour se mettre en état de l'annon-er à son auditoire, avec toute la force et toute l'élo-uence dont il était capable. Il se renfermait des ournées entières dans sa sacristie, pour composer ses prônes et ses homélies ; lorsqu'il les avait écrits, seul et sans témoin, il les récitait comme s'il eût été en chaire.

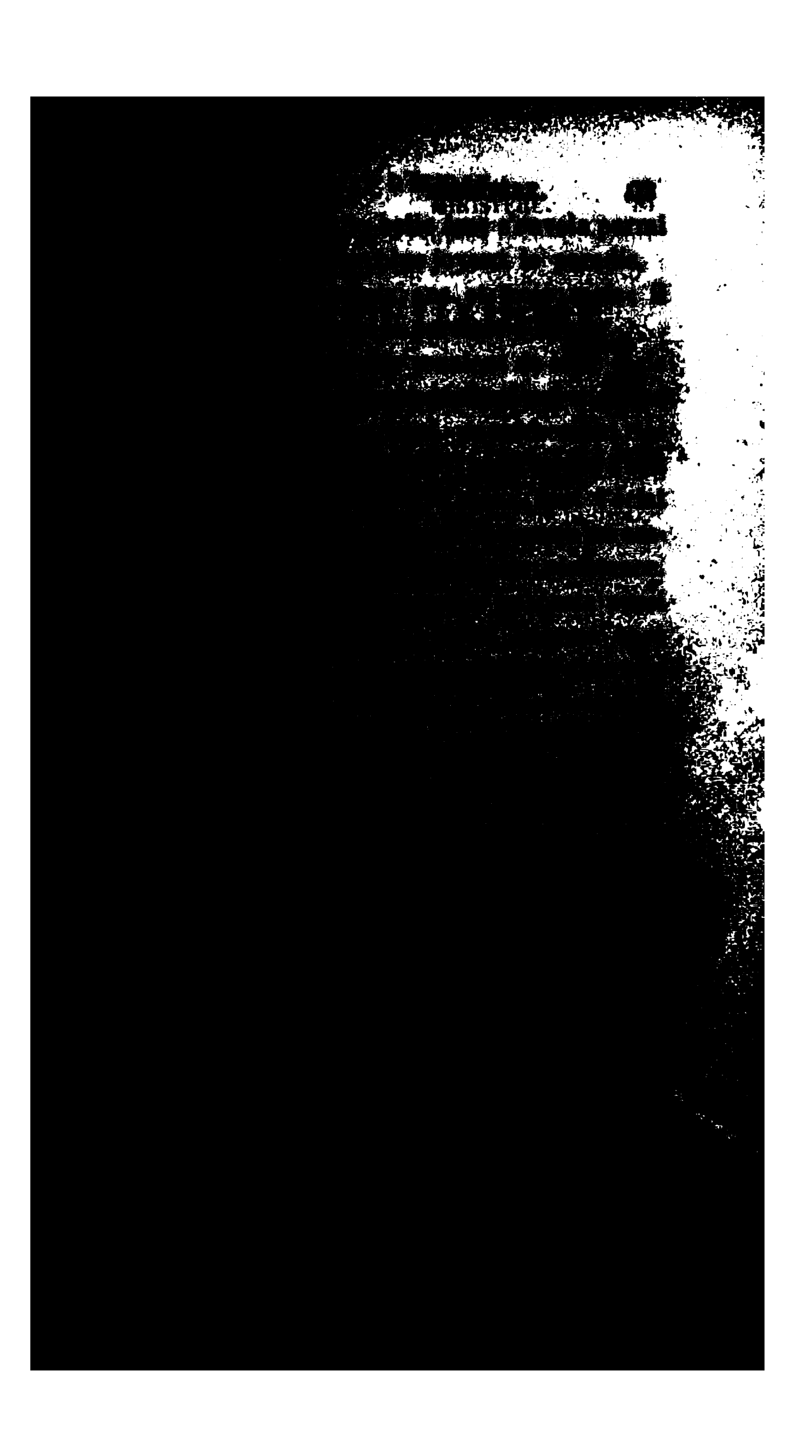
Peut-être cette pratique lui avait-elle été suggé-rée par les souvenirs vifs encore dont un prélat des États-Romains avait laissé derrière lui le pays tout embaumé. Transporté en France à la suite de Pie VII, l'illustre proscrit avait choisi Trévoux pour rési-dence, et il avait pris le village d'Ars en affection,



à cause sans doute du charme qu'il trouvait dans la société des habitants du château ; il y dirigeait souvent ses promenades solitaires. L'exil, en l'arrachant de son siége, n'avait déplacé que son corps ; le cœur du saint évêque était resté au milieu de son troupeau ; et les liens par lesquels il lui était uni subsistaient encore, pieusement entretenus par le souvenir et la prière. Que de ferventes adorations il a faites dans la petite église d'Ars!... Mais voici qui est plus touchant : il lui arrivait quelquefois de s'y enfermer, de monter en chaire et de prêcher à haute voix, comme s'il avait eu des auditeurs invisibles. On prit un jour la liberté de lui demander l'explication de cette conduite : « Il ne faut pas que cela « vous étonne, répondit-il. J'ai les anges de Dieu « pour auditeurs à la place de mes chers diocé- « sains ; ils leur portent mes paroles. »

Bon évêque ! Dieu semblait n'avoir permis son séjour prolongé sur une terre étrangère, qu'afin d'en faire, comme de Joseph, le sauveur d'un peuple qui n'était pas le sien et de son propre peuple. Longtemps les populations qui furent témoins de l'austère grandeur avec laquelle il supporta les douleurs de l'exil vénérèrent sa mémoire ; et qui sait si ses exemples ne furent pas une des sources auxquelles s'inspira la piété du jeune Curé, qui, quatre ans après, devait prier et prêcher là où l'évêque de Nocera avait prié et prêché lui-même ?

Il est pour le prêtre un autre apostolat que celui



saisissait la moindre occasion de donner individuellement à ses paroissiens des marques privées de son estime et de son dévoûment, en sorte que chacun pouvait se croire uniquement aimé. Ouvert, complaisant, affable envers tous, il n'aurait pas rencontré un enfant dans la rue sans s'arrêter pour le saluer et lui adresser, à travers un sourire, quelques mots aimables.

La visite des familles l'occupait aussi dans certaines limites. Il ne se contentait pas d'aller où on l'appelait, il se présentait même là où on ne l'appelait pas, mais toujours d'une façon discrète, attendant les occasions favorables ou les faisant naître; il choisissait volontiers l'heure des repas, afin de trouver toute la maison réunie, et pour ne causer ni dérangement ni surprise, il s'annonçait de loin, en appelant par son nom de baptême, avec une douce familiarité, le maître du logis; puis il entrait, faisait signe à tout le monde de continuer, d'un geste qui n'admettait pas de réplique, s'appuyait un instant contre un meuble, et, après avoir demandé des nouvelles de tout ce qui pouvait intéresser la famille, par une transition ménagée avec autant d'adresse que de douceur, il en venait à parler des choses divines auxquelles son âme était continuellement appliquée. Sa conversation était formée du suc qu'il avait retiré de ses lectures assidues dans la *Vie des saints*. Il avait une grâce de Dieu pour dire ces choses qu'un autre n'aurait pas vues, ou

n'aurait pas comprises, et qui étaient restées dans son cœur comme autant de flèches de l'amour divin. Tous l'écoutaient avec une religieuse attention. Quand il s'en allait, sa visite n'avait pas seulement charmé, elle avait instruit, consolé, affermi dans le bien. Ce qui, après la grâce, donne le plus d'efficacité à de pieuses paroles, c'est la sainteté reconnue de celui qui les profère : tel était dès lors l'ascendant de sa sainteté, que de nombreux retours à Dieu furent le fruit de ces simples entretiens.

C'est ici le lieu de parler d'une ressource que la Providence avait ménagée, dès le principe, au Curé d'Ars. Au moment où il inaugurait son ministère avec un si ardent amour du bien et si peu d'éléments de succès, le vieux château seigneurial était habité par mademoiselle d'Ars. C'était une de ces femmes aimablement et héroïquement chrétiennes, dont la vue console et repose, dont le contact, les paroles et l'exemple sanctifient. Quoiqu'elle appartînt au meilleur monde par son éducation et les habitudes de sa jeunesse, mademoiselle d'Ars menait une vie fort retirée, partageant son temps entre le travail des mains et les exercices de la vie dévote. Rien n'était plus simple que l'emploi de sa journée : toujours levée la première, elle réunissait de grand matin ses domestiques, dans son salon, pour la prière et une lecture spirituelle en commun ; elle en faisait autant le soir, avant l'heure du sommeil. Elle allait tous les jours à la messe de son Curé, faisant

à pied, en toute saison et par tous les temps, le quart d'heure de mauvais chemin du château à l'église. De retour chez elle, elle était plus occupée à faire chauffer et reposer son vieux serviteur, le fidèle Saint-Phal, qu'à se soigner elle-même.

Un jour qu'elle était venue à la messe dans la neige jusqu'à mi-jambe, M. Vianney, touché de compassion, ne put s'empêcher de lui dire : « Mademoi-
« selle, vous devriez bien avoir une voiture. — Mon
« bon Curé, lui répondit-elle, j'ai calculé ce qu'il
« me faudrait dépenser pour cela : c'est une somme
« assez ronde, et toujours autant que les pauvres
« n'auraient pas. »

Le reste du jour se passait à surveiller la tenue de sa maison, dont elle savait les moindres détails, à assigner leur tâche aux domestiques, à leur faire quelque bonne lecture, par exemple celle de la *Vie des saints* qui défrayait tous les repas, à exécuter divers travaux d'aiguille et à prier dans le bréviaire avec Saint-Phal.

Le château d'Ars n'était pas seulement la maison de la prière, c'était l'asile des malheureux, l'hôpital, la banque et la ressource du pays. Mademoiselle d'Ars avait réglé ses dépenses bien au-dessous de ses revenus, et trouvait de la sorte le moyen de donner avec une inépuisable charité. La charité était l'âme et comme la passion de sa vie. Ses aumônes savaient trouver des routes pour arriver partout ; Villefranche en avait sa large part, et de nom-

breuses familles des malheureux quartiers de cette ville manufacturière recevaient d'elle, chaque année, l'argent de leur loyer.

Mais donner n'était pas assez pour la pieuse châtelaine, elle se condamnait au travail, à un rude et incessant travail. A l'exemple d'autres illustres dames qu'on a vues porter le dévoûment jusqu'à faire le lit des pauvres, préparer leur nourriture, reccueillir leurs vieux haillons qu'elles avaient le courage de nettoyer, en quelque état qu'ils fussent, et de raccommoder de leurs nobles mains, mademoiselle d'Ars était occupée, depuis le matin jusqu'au soir, à préparer des vêtements de toutes les tailles pour les vieillards, les femmes, les nouveau-nés. Elle connaissait par cœur toutes les familles pauvres du voisinage; elle savait leur généalogie, le nom et l'âge des enfants. Chacun de ses ouvrages avait sa destination marquée; elle avait soin de réserver pour elle les plus rebutants et les plus grossiers.

Mademoiselle d'Ars fut la première que frappa l'éminente vertu de son saint Curé, la première à le comprendre et à se réjouir de l'inestimable présent que le ciel, venait de faire à son village. Tous les ans elle avait l'habitude d'offrir à M. Vianney, pour sa fête, un bouquet de lis. Une année, elle ne put, comme à l'ordinaire, s'acquitter de cet hommage la veille, elle le fit le jour même de la Saint-Jean, à la sacristie. M. Vianney prit le bouquet, en admira la

fraîcheur et l'arrangement, et le déposa ensui
la fenêtre, qui est en plein midi et où le soleil
de cette saison devait le flétrir en quelques h
Au bout de huit jours, les lis avaient encor
éclat et leur parfum. Ce prodige fit grande sens
Mis en demeure de se prononcer sur la singu
du fait, M. Vianney eut bien soin de dire, d
qu'on ne s'avisât de croire qu'il y était pour qu
chose : « Il faut que mademoiselle d'Ars so
« sainte pour que ses fleurs se soient cons
« ainsi. »

CHAPITRE II

Renouvellement de la paroisse d'Ars. — M. Vianney établit l'Adoration perpétuelle, la pratique de la fréquente communion, la prière du soir en public et les confréries.

Toute l'ambition de M. Vianney était de former un foyer vivant de piété dans sa paroisse : pour cela trois moyens s'offraient à son zèle, tous trois autorisés par la pratique de l'Église et par l'exemple des hommes qui ont été les plus habiles dans le maniement des âmes. Le premier est la dévotion au très-saint sacrement : ce moyen a été celui des saints ; tous ont cru que le renouvellement de la piété ne s'opérait que par là. A peine arrivé, le nouveau pasteur chercha donc à établir dans son église l'Adoration perpétuelle.

Mademoiselle d'Ars n'était pas tout à fait la seule personne qui tirât Notre-Seigneur de la solitude de son temple. Il y avait à Ars, dans ce temps-là, un bon père de famille, un simple cultivateur, dont

nous avons entendu souvent, dans son catéchisme, M. Vianney nous redire en pleurant la très-simple et très-touchante histoire. Soit qu'il allât aux champs, soit qu'il en revînt, ce brave homme ne passait jamais devant l'église sans y entrer. Il laissait à la porte ses instruments de travail, et on le voyait de longues heures, assis ou à genoux, en présence du Dieu de l'Eucharistie. Le Curé d'Ars en était très-consolé : une chose l'étonnait pourtant : c'est qu'il n'avait jamais surpris, dans cet homme en prière, le plus imperceptible mouvement des lèvres. « Mon « ami, lui demanda-t-il un jour, qu'est-ce que vous « dites à Notre-Seigneur pendant les longues visites « que vous lui faites? — Eh, M. le Curé, lui répondit « ce brave homme, je ne lui dis rien : JE L'AVISE ET « IL M'AVISE... » Belle et sublime réponse! Cet homme ne disait rien, il n'ouvrait aucun livre; il ne savait pas lire; mais il avait des yeux, les yeux du corps et les yeux de l'âme; il les ouvrait, ceux de l'âme surtout; il regardait Notre-Seigneur : « JE L'AVISE! » Il se plongeait dans cette ardente et silencieuse contemplation ; il s'y perdait délicieusement. C'était comme une parole muette qui allait et venait du cœur du serviteur au cœur du Maître, et dans ce colloque intime il y avait un échange d'ineffables sentiments dans d'ineffables regards. C'est là le grand secret pour arriver à la sainteté. Être saint, c'est se faire soi-même à l'image de Jésus-Christ; et, pour former en soi Jésus-Christ,

il faut le regarder souvent, le regarder longtemps; car, plus on le regarde, plus on l'aime, et plus on l'aime, plus on est porté à l'imiter.

On voyait encore avec mademoiselle d'Ars, assistant à la sainte messe, et le soir, récitant dévotement son chapelet devant l'autel de Notre-Dame, une pauvre veuve qui habitait une petite maison près de l'église et qui faisait le ménage de M. le Curé. Enfin, pour compléter ce groupe fidèle, la Providence permit qu'une personne fort connue à Lyon par son éminente piété, attirée par la réputation que M. Vianney s'était acquise pendant son vicariat d'Écully, vînt s'établir à Ars. Mademoiselle Pignaut connut en arrivant la bonne veuve, et lui demanda à partager son toit. Cette sainte fille avait quelque fortune, et, comme elle ne faisait aucune dépense, elle pouvait disposer en œuvres pies de tout l'argent qu'elle économisait. Son bonheur était de faire passer ses aumônes par les mains de son Curé qui tirait à vue sur elle. « Allons, lui disait-il, j'ai besoin « de cinq francs: donnez-les-moi vite... » Et elle s'exécutait de bonne grâce. Ce fut là le commencement de cette liste civile, que nous verrons s'augmenter plus tard et atteindre des chiffres vraiment miraculeux.

Ainsi, dans la petite église d'Ars, naguère abandonnée comme le sont tant d'églises de campagne, on pouvait voir, à toute heure du jour, deux anges adorateurs, l'un dans le sanctuaire, l'autre dans la

chapelle de la sainte Vierge. Mademoiselle d'Ars et la bonne veuve y paraissaient aussi ; mais les devoirs de leur position respective ne leur permettaient pas la même assiduité.

La journée, commencée par l'offrande du saint sacrifice, se terminait régulièrement par la récitation du chapelet et la prière du soir en commun. Il n'était pas possible qu'un spectacle si édifiant fût perdu pour ceux qui en étaient les témoins. Le bien a sa contagion comme le mal. De jour en jour, le nouveau Curé avait la consolation de voir un plus grand nombre de brebis jusque-là fugitives rentrer au bercail. Ce noyau se grossit encore par l'adjonction de personnes étrangères qui vinrent successivement s'établir à Ars. M. Vianney n'était pas connu ; on ne parlait pas du Curé d'Ars dans le monde, et déjà il semblait qu'une influence secrète attirât vers lui les âmes qui avaient faim et soif de la justice, et leur désignât, pour venir y adorer Dieu en esprit et en vérité, l'église que ce saint prêtre de Jésus-Christ remplissait du parfum de ses prières.

La réunion du soir ne tarda pas de devenir un exercice public auquel un nombre toujours croissant d'habitants du village prirent part. On l'annonçait au son de la cloche. La joie du pasteur était au comble, lorsque, à la chute du jour, il voyait s'acheminer vers l'église, en groupes nombreux, des représentants de toutes les familles qui venaient s'y reposer un instant de leurs rudes travaux. A partir

de ce jour, M. Vianney ne manqua jamais une seule fois de présider cet exercice. Ses avis en chaire, ses exhortations pressantes au saint tribunal, contribuèrent à accélérer et à étendre le mouvement. « Ah! disait-il, mes Frères, si nous avions les yeux « des anges, en voyant Notre-Seigneur Jésus-Christ « qui est ici présent, sur cet autel, et qui nous re- « garde, comme nous l'aimerions! Nous voudrions « toujours rester à ses pieds : ce serait un avant- « goût du ciel; tout le reste nous deviendrait insi- « pide. Hélas!... c'est la foi qui manque. Nous som- « mes de pauvres aveugles; nous avons un brouil- « lard sur les yeux. La foi seule pourrait dissiper « ce brouillard... Tout à l'heure, mes Frères, quand « je tiendrai Notre-Seigneur dans mes mains; quand « le bon Dieu vous bénira, demandez-lui donc qu'il « vous ouvre les yeux du cœur. Dites-lui comme « l'aveuge de Jéricho : « Seigneur, faites que je « voie! » Si vous lui disiez sincèrement : « Faites « que je voie! » vous obtiendriez certainement ce « que vous désirez, parce qu'IL ne veut que votre « bonheur : IL a ses mains pleines de grâces, cher- « chant à qui les distribuer, et personne n'en veut... « Nous sommes trop malheureux de ne pas compren- « dre ces choses! Nous les comprendrons bien une « fois; mais ce ne sera plus temps!...» Et les larmes étouffaient sa voix; l'auditoire aussi était ému.

Un autre but qu'il poursuivait sans relâche, c'était d'amener ses paroissiens à un usage plus fré-

quent des sacrements. Il avait joui de ce triomphe à Écully; il y avait vu la table eucharistique continuellement entourée; à Ars, c'était bien différent. Le zélé pasteur en gémissait. « Je n'ai rien à faire « ici, disait-il avec tristesse; j'ai peur de m'y dam- « ner. Ah! si je pouvais voir une fois notre divin « Sauveur connu et aimé! si je pouvais distribuer, « tous les jours, son très-saint corps à un grand « nombre de fidèles, que je serais heureux! » Cette consolation lui fut bientôt donnée.

Déjà mademoiselle d'Ars s'agenouillait souvent à la sainte table; elle s'y montra encore plus assidue. Mademoiselle Pignaut communiait presque tous les jours. Prises d'une noble émulation et entraînées par les instructions si touchantes qu'elles recevaient en chaire et au confessionnal, la pieuse veuve dont nous avons parlé et d'autres personnes intelligentes suivirent cet exemple; si bien qu'au bout de très-peu de temps, un nouveau germe de salut, et le plus fécond de tous, était déposé dans cette terre qu'on avait crue stérile.

On le voit, la doctrine de M. Vianney n'était pas celle de certains docteurs de l'époque à laquelle il appartenait. Il croyait avec saint Alphonse de Liguori, saint François de Sales, saint Vincent de Paul, avec tous les saints et toute la tradition, que l'adorable Eucharistie est le pain *de chaque jour* que nous demandons à Dieu, dans l'Oraison dominicale; il croyait avec Fénelon que « si Jésus-Christ se donne

à nous, sous l'apparence du pain qui est l'aliment le plus familier de l'homme, c'est pour nous familiariser avec son corps ressuscité et glorieux (1); » Il n'ignorait pas que, dans un de ses canons (2), le saint concile de Trente avait exprimé le vœu formel que les fidèles qui assistent à la messe y communiassent, non-seulement en esprit et d'affection, mais encore par la réception sacramentelle de l'Eucharistie, afin qu'ils reçussent un fruit plus abondant du saint sacrifice. Enfin, il était convaincu, par tout ce qu'il avait vu et senti, que la divine Eucharistie est le fondement de la vie chrétienne, le secret de toutes les merveilles de foi, d'abnégation et de dévoûment que le catholicisme enfante tous les jours, sous les yeux du monde qui ne s'en étonne plus, tant il y est habitué, le foyer où s'allume le désintéressement des apôtres, la constance des martyrs, la générosité des confesseurs et la pureté des vierges. Il ne cessait de répéter :

« Allez, mes Frères, allez à Notre-Seigneur avec « amour et confiance! allez vivre de lui, afin de « vivre pour lui! — Ne dites pas que vous avez « trop à faire. Le divin Sauveur n'a-t-il pas dit : « Venez à moi, vous qui travaillez et qui n'en pou- « vez plus ; venez à moi et je vous soulagerai. » Pour- « riez-vous résister à une invitation si pleine de ten- « dresse ? — Ne dites pas que vous n'en êtes pas

[1] Lettre sur la fréquente communion.

[2] Sess. XXII, can. 6.

« dignes. C'est vrai, vous n'en êtes pas dignes; MAIS « VOUS EN AVEZ BESOIN. Si Notre-Seigneur avait « eu en vue notre dignité, il n'aurait jamais insti- « tué son beau sacrement d'amour; car personne « au monde n'en est digne, ni les saints, ni les anges, « ni les archanges, ni la sainte Vierge elle-même;... « mais il a eu en vue nos besoins, et nous en avons « tous besoin. — Ne dites pas que vous êtes pé- « cheurs, que vous avez trop de misères et que c'est « pour cela que vous n'osez pas en approcher. J'ai- « merais autant vous entendre dire que vous êtes « trop malades, et que c'est pour cela que vous « ne voulez ni faire de remède ni appeler de mé- « decin. »

Il disait encore : « Mes Frères, tous les êtres de « la création ont besoin de se nourrir pour vivre: « c'est pourquoi le bon Dieu a fait croître les « arbres et les plantes : c'est une table bien servie « où tous les animaux viennent prendre chacun la « nourriture qui lui convient. Mais il faut que « l'âme aussi se nourrisse. Où est donc sa nourri- « ture? La nourriture de l'âme, c'est Dieu. O la « belle pensée!... L'âme ne peut se nourrir que de « Dieu! il n'y a que Dieu qui lui suffise! il n'y a « que Dieu qui puisse la remplir! il lui faut absolu- « ment son Dieu!... Il y a dans toutes les maisons « un endroit où l'on conserve les provisions de la « famille: c'est l'office. L'Église est la maison des « âmes: c'est notre maison à nous, qui sommes

« chrétiens. Eh bien! dans cette maison, il y a un « office. Voyez-vous le tabernacle? si l'on demandait « aux âmes des chrétiens: Quest-ce que cela? vos « âmes répondrait : c'est l'office... »

Telles étaient en substance les instructions que M. Vianney donnait à son peuple pour allumer dans tous les cœurs le désir et l'amour de la sainte eucharistie. Il ne pensait pas que les travaux des champs et les soins du ménage fussent incompatibles avec la communion fréquente : comme si le travail offert à Dieu et sanctifié par l'esprit de foi, de prière et de sacrifice n'était pas la meilleure de toutes les préparations! Il ne se montrait pas non plus d'une exigence outrée dans les conditions auxquelles il attachait cette faveur. Trouvait-il une âme faible, mais qui se défiait de sa faiblesse, une âme imparfaite, mais qui gémissait sur ses imperfections et travaillait à s'en corriger, il tâchait de former en elle la vie intérieure, puis il lui conseillait d'avoir recours à l'aliment céleste pour se fortifier.

Restait un troisième moyen de sanctification pour son peuple, non moins cher que les autres au zèle de l'infatigable pasteur: c'était l'établissement de quelques confréries. Parmi celles qui sont les plus autorisées dans l'Eglise, il en est deux qui ont pour elles la consécration du temps, les encouragements du Saint-Siége et l'estime des fidèles : c'est la confrérie du Rosaire et celle du Saint-Sacrement. Ce fut à ces confréries qu'il s'attacha : par la première, il

voulait atteindre les mères et les filles; par la seconde, il espérait s'entourer des hommes et des jeunes gens.

Déjà nous l'avons vu, au milieu de son troupeau d'élite, faire précéder la prière du soir de la récitation du chapelet; mais il ne voyait pas jusque-là figurer à ces réunions beaucoup de jeunes personnes dont la légèreté l'avait souvent fait gémir. Le ciel lui fournit un jour l'occasion de tenter contre elles un coup décisif. C'était un dimanche soir, à l'issue des vêpres; plusieurs, et non pas des plus ferventes, étaient restées à l'église pour se confesser. M. le Curé était au chœur comme à l'ordinaire, et, en les observant du coin de l'œil: « Cette fois, pensait-il, « je les tiens! voilà ma confrérie trouvée! » Quand elles se furent rassemblées autour de son confessionnal, il s'approcha d'elles: « Mes enfants, leur « dit-il, si vous voulez bien, nous réciterons ensem- « ble le chapelet, pour demander à la Reine des « Vierges qu'elle vous obtienne la grâce de bien « faire ce que vous allez faire. » Puis il commence les prières, et la petite troupe de répondre. Il n'en fallut pas davantage. « C'est de ce jour dit Catherine Lassagne, que date la conversion de plusieurs. L'une d'elles, et c'était la première aux plaisirs, m'a avoué souvent qu'elle fut si émue et si déconcertée, lorsque M. le Curé leur proposa de réciter le chapelet, qu'elle se trouva heureuse d'avoir su y répondre. « Je crois « bien, ajoutait-elle, que ce fut alors qu'il obtint

« mon changement. » La vérité est qu'elle devint, par la suite, un modèle de régularité pour ses compagnes. »

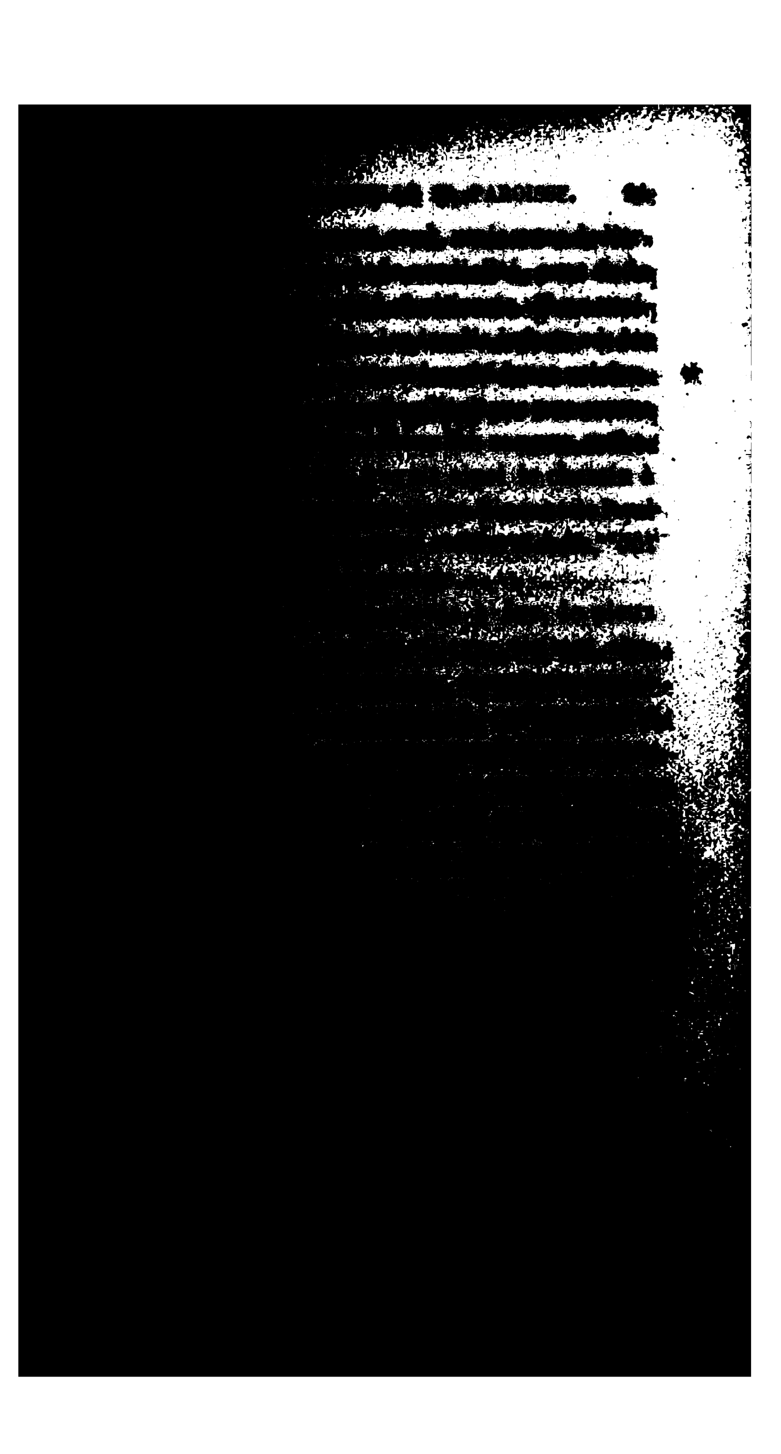
Ce fut la première conquête du Curé d'Ars. Bientôt la paroisse changea de face. Cette transformation ne se fit pourtant pas tout à coup : il faut le temps à la grâce et la grâce au temps. Chacune des victoires de l'abbé Vianney fut le prix d'une patience, d'une longanimité et d'un zèle à toute épreuve. Le terrain ne fut défriché et fécondé qu'à petites journées et à grand labeur. Le difficile n'était pas d'amener ces jeunes filles à se confesser, mais à renoncer à la danse ; elles y vinrent cependant, petit à petit, une à une. A mesure qu'elles se détachaient, M. Vianney les invitait à passer la soirée du dimanche dans le jardin de la cure, où il ne se tenait jamais lui-même ; là, pendant que le bal s'agitait sur la place, on parlait du bon Dieu, on lisait la *Vie des saints*, on s'exerçait au chant des cantiques, on s'animait au bien.

La confrérie du Saint-Sacrement date de la même époque. Bon nombre d'hommes s'empressèrent de répondre à l'appel qui leur fut fait ; les chefs des principales familles donnèrent l'exemple. « Les hommes, « disait le bon Curé, ont une âme à sauver, aussi « bien que les femmes ; ils sont les premiers par- « tout : pourquoi ne seraient-ils pas les premiers à « servir Dieu et à rendre hommage à Jésus-Christ « dans le grand sacrement de son amour ? La dévo-

« tion devient plus influente quand elle est pratiquée
« par eux. »

Déjà l'ébranlement était considérable, et la renommée du Curé d'Ars commençait à dépasser les limites de son humble paroisse.

Le bon Maître, qui prenait plaisir à voir les efforts de son ministre et à les bénir, lui ménageait un nouvel encouragement dans la connaissance qu'il fit, à peu près vers ce temps-là, du frère de mademoiselle d'Ars. Le vicomte d'Ars vivait à Paris, au milieu de tout ce que le clergé et le grand monde d'alors comptaient de personnages éminents par leur piété. Sa première visite en arrivant chez sa sœur fut pour le Curé : son air le frappa extraordinairement; il ne douta pas qu'il n'eût devant lui un saint. Aussi longtemps que dura son séjour au château, il eut avec M. Vianney de fréquents entretiens. Ils s'enfermaient ensemble à la sacristie et y passaient de longues heures, qui leur paraissaient dérobées au ciel, tant ils y trouvaient de douceur et de consolation mutuelle. Les âmes qui ont choisi Jésus-Christ pour leur partage et qui l'aiment d'un amour unique ont entre elles des affinités mystérieuses et profondes. Si M. Vianney était un prêtre selon le cœur de Dieu, le vicomte d'Ars était un de ces hommes qui deviennent plus rares de génération en génération ; il passait sa matinée à l'église et sa soirée chez les pauvres : à l'église, il servait les messes qui se disaient en sa présence ; chez les pauvres, il



« de mes biens! » La suite fera voir que ce n'était point ici une manière de parler, mais que ces dispositions généreuses étaient au fond du cœur de ce noble chrétien. Au moment de prendre congé, il sollicita de M. Vianney la faveur d'être associé à ses prières et à ses bonnes œuvres, et il lui demanda sa bénédiction.

CHAPITRE III

Comment M. Vianney travaille à la réforme des abus, à l'abolition des danses et des cabarets, à la sanctification du dimanche.

M. Vianney avait organisé l'armée du bien dans sa paroisse; il n'était plus seul, il avait une force sur laquelle il pouvait s'appuyer; le moment lui paraissait venu d'attaquer ouvertement les ennemis qui ravageaient son troupeau. Dans la guerre aux abus, il y a deux écueils à éviter : le premier est d'agir avec un zèle inconsidéré, de revêtir la vérité des paroles dures et hautaines; c'est ainsi qu'on pousse les méchants aux derniers excès, qu'on décourage les faibles et qu'on envenime les cœurs aigris. Les ouvriers de Dieu doivent prendre garde de ne pas ravager le champ, par trop de hâte à détruire cette ivraie que le Père de famille veut bien laisser croître jusqu'à la moisson. Le second écueil, c'est de se tromper sur le choix des moyens. Il est bon que le prêtre oublie un instant sa haine contre le vice pour lui arracher des victimes; qu'il attache

sa pitié à chaque faute. On ne guérit pas le cœur en le froissant. « Je ne me suis jamais fâché contre « mes paroissiens, disait M. Vianney, je ne crois pas « même leur avoir fait de reproches. »

Nous avons vu que les populations de ce plateau des Dombes étaient ardentes aux plaisirs. La danse surtout y faisait le passe-temps favori du dimanche et des fêtes; elle est rarement un exercice innocent, mais, au village, elle emprunte du laisser-aller qui s'établit dans les rapports, de l'affranchissement de tout contrôle grave et prudent, de l'absence de toute barrière imposée par le respect et les bienséances, un caractère particulièrement dangereux. Les jeunes gens y trouvent un aliment à leurs passions, et les jeunes filles y perdent, avec leur pudeur, le goût de la piété et le sentiment des joies simples. Le Curé d'Ars y voyait le principal obstacle à ses projets de réformation.

Un jour, il apprend qu'un ménétrier est arrivé dans sa paroisse, et qu'il s'apprête à faire danser. « Mon ami, lui dit-il, vous faites là un métier que « le bon Dieu n'aime pas. — Monsieur le Curé, il « faut bien vivre. — Oui, mon ami, mais il faut « aussi mourir; et j'ai quelque crainte qu'à la mort « vous ne vous trouviez pas bien d'avoir vécu de la « sorte. Tenez, nous allons faire un marché. Com- « bien vous donne-t-on par jour? — Vingt francs « — En voici quarante, et laissez-nous la paix. »

La fête du patron approchait : c'était une époque

tique ; elle ne passait jamais sans son cortége ligé de danses, de fanfares et de joies tumul-euses ; les environs y accouraient ; Trévoux et Iefranche envoyaient leur contingent. Cette foule sipée, cette agitation et ce bruit gâtaient le pays ar longtemps. Le Curé d'Ars était résolu d'en ir avec un scandale qui désolait son âme. Le ficile était de savoir comment il s'y prendrait. vectiver en pareil cas, fulminer des anathèmes chose facile ; mais les invectives touchent peu convertissent encore moins. Il dira pourtant sa nsée à son peuple. Écoutez le :

« Dans le monde, mes frères, on ne pense qu'à se divertir. Cependant, on ne peut pas offrir une danse en expiation des fautes de sa pauvre vie. Si vous ne voulez que vous amuser en ce monde, alors n'offensez pas le bon Dieu !... Mais ce sont justement ceux qui ont le moins peur d'offenser le bon Dieu qui ont toujours les plaisirs en tête...

« Voyez, mes frères, les personnes qui entrent dans un bal laissent leur ange gardien à la porte, et c'est un démon qui le remplace : en sorte qu'il y a bientôt dans la salle autant de démons que de danseurs.

« Celui qui veut s'amuser avec le diable, dit saint Pierre Chrysologue, ne pourra pas se réjouir avec Jésus-Christ. On ne va pas au ciel sans l'avoir mérité, et on ne le mérite pas en désobéissant à Jésus-Christ qui a condamné le

« monde et ses plaisirs. N'a-t-il pas dit : « Ce mau-
« dit monde! ce malheureux monde! je ne prierai
« pas pour lui ?...» Voyez, mes frères, Notre-Sei-
« gneur ne dit pas : « Bienheureux ceux qui rient!
« bienheureux ceux qui dansent! » il dit, au con-
« traire : « Bienheureux ceux qui pleurent! bien-
« heureux ceux qui souffrent! »

Ainsi parlera le Curé d'Ars; mais ses supplications, ses larmes et son visage empreint d'une tristesse profonde en diront encore plus que ses paroles. C'est au tribunal de la pénitence surtout qu'il épanchera l'amertume de son âme; c'est là qu'il s'adressera tour à tour, avec force et avec douceur, à ces jeunes filles qui sacrifient ce qu'elles ont de plus précieux à un moment de vertige; et à ces mères qui, pour n'avoir pas aujourd'hui le courage de résister à un caprice de leur enfant, pleureront demain sur les suites de leur funeste complaisance.

Cependant, on était à la veille du grand jour, et déjà les têtes fermentaient. Une députation de jeunes gens était allée trouver le maire du village et lui avait demandé l'autorisation de tenir le bal comme les années précédentes. A ce mot de bal, le vieux maire avait froncé le sourcil. C'était un honnête homme, plein de vénération pour son Curé; jaloux d'appuyer ses projets de réformes, il avait pris l'engagement d'empêcher désormais le retour de scènes qui pouvaient l'affliger. « Mes amis, leur « dit-il, j'ai promis à notre Curé de m'opposer au

bal; je lui tiendrai parole. Faites comme moi, suivez ses sages conseils; vous ne vous en repentirez pas. » Les étourdis, à qui cette réponse s'aressait, partirent pour Trévoux, et en revinrent vec une permission du sous-préfet. « M. le sous-préfet est mon chef, dit le maire; je ne puis défendre ce qu'il autorise; mais la police de la commune me regarde. Faites-y bien attention : s'il y a du tapage, je serai là. »

Le jour de la fête étant venu, après les offices le al fut installé sur la place, au grand déplaisir du uré, qui gémissait devant Dieu sur l'obstination et 'aveuglement de cette folle jeunesse. Il est vrai, le riomphe de l'esprit de désordre ne fut pas comlet. Les organisateurs de la fête eurent beau 'intriguer, leur programme manqua dans une de es parties les plus importantes. Ils avaient compté ur le concours des jeunes filles; toutes ou à peu rès leur firent défaut; elles restèrent en prière à 'église, sous l'aile de leurs mères. Leur absence tait à la fête une partie de son intérêt; aussi uand, à la nuit tombante, le maire ceint de son charpe vint intimer aux attroupements qui s'é-aient formés sur la place l'ordre de se disperser, n ne se le fit pas dire deux fois. En même temps la loche donnait à toute volée le signal de la prière. e soir-là l'église fut comble; on sentait que cette éparation était due au pasteur qu'on avait affligé. ous regrettons de n'avoir pu retrouver les traces

du discours que M. Vianney tint à ses ouailles; nous savons seulement qu'il fut très-touchant et qu'il leur fit répandre des larmes.

Pendant que l'on combat pour lui au dehors, Dieu achève son travail dans les cœurs. Confus, désappointés de leur triomphe, qui avait l'air d'une défaite, les jeunes gens d'Ars firent leurs réflexions, et, les conseils maternels aidant, ils vinrent en grand nombre demander à leur Curé d'être agrégés à quelqu'une des confréries qu'il avait établies. En dépit des efforts faits par une bande de meneurs pour conserver à la fête patronale son caractère baladoire, elle le perdit entièrement par la suite; elle devint une fête religieuse, sanctifiée par la fréquentation des sacrements et une joie toute chrétienne. Il y eut encore çà et là des tentatives malheureuses et des manifestations avortées; mais ces scandales vinrent du dehors.

Une fois pourtant il y eut une démonstration regrettable à la tête de laquelle figurèrent quelques pères de famille de l'endroit; ce fut la dernière; elle tomba sous le ridicule que le bon Curé sut lui infliger, tout doucement, sans froisser personne, par une innocente saillie. Après avoir complimenté la jeunesse sur son honorable abstention: « J'ai aperçu dimanche dernier, ajouta-t-il, quel-« ques hommes de ma paroisse, à qui leur âge « conseillerait une tenue plus grave et une conduite « plus sage, qui portaient des rubans à leurs cha-

peaux. J'ai pensé qu'ils voulaient se vendre. » Il en fallut pas davantage pour faire honte aux coupables. Le Curé d'Ars avait déjà donné tant de gages à son amour des âmes, que son ascendant était devenu presque irrésistible.

Vaincu sur le terrain où il s'était lentemenf fortifié, l'esprit de désordre essaya bien encore de se relever sous une autre forme, prenant prétexte des réjouissances qui sont le cortége accoutumé des noces campagnardes. Mais, grâce à l'influence qu'il s'était acquise auprès des pères et des mères de famille, M. Vianney eut promptement raison de cet abus. Il put dès lors reporter sa sollicitude sur cette grande question du dimanche, dont tous les bons esprits se sont vivement préoccupés depuis quelques années; il n'y avait aucun point de la loi divine que le Curé d'Ars rappelât plus souvent en chaire.

« Vous travaillez, vous travaillez, disait-il; mais ce que vous gagnez ruine votre âme et votre corps. Si on demandait à ceux qui travaillent le dimanche: « Que venez-vous de faire? » ils pourraient répondre: « Je viens de vendre mon âme au démon, de crucifier Notre-Seigneur et de renoncer à mon baptême. Je suis pour l'enfer; il faudra pleurer toute une éternité pour rien... » Quand j'en vois qui charrient le dimanche, je pense qu'ils charrient leur âme en enfer.

« Oh! comme il se trompe dans ses calculs, celui qui se *démène* le dimanche, avec la pensée qu'il

« va gagner plus d'argent ou faire plus d'ouvrage!
« Est-cé que deux ou trois francs pourront jamais
« compenser le tort qu'on fait à soi-même en vio-
« lant la loi de Dieu? Vous vous imaginez que tout
« dépend de votre travail; mais voilà une mala-
« die, voilà un accident... il faut si peu de chose!
« un orage, une grêle, une gelée. Le bon Dieu a
« tout sous sa main; il peut se venger quand il
« veut et comme il veut; les moyens ne lui man-
« quent pas. N'est-ce pas toujours lui qui est le
« plus fort? ne faut-il pas qu'il reste le maître à la
« fin?

« Que vous revient-il d'avoir travaillé le dimanche?
« Vous laissez bien la terre telle qu'elle est quand
« vous vous en allez; vous n'emportez rien. Ah!
« quand on est attaché à la terre, il ne fait pas bon
« s'en aller!... Notre premier but est d'aller à Dieu;
« nous ne sommes sur la terre que pour cela... Mes
« frères, il faudrait mourir le dimanche et ressuciter
« le lundi.

« Le dimanche, disait-il encore, c'est le bien du
« bon Dieu; c'est son jour à lui, le jour du Seigneur.
« Il a fait tous les jours de la semaine; il pouvait
« tous les garder; il vous en a donné six, il ne s'est
« réservé que le septième. De quel droit touchez-
« vous à ce qui ne vous appartient pas? Vous savez
« que le bien volé ne profite jamais. Le jour que vous
« volez au Seigneur ne vous profitera pas non plus.
« JE CONNAIS DEUX MOYENS BIEN SURS DE DEVENIR

« PAUVRE : C'EST DE TRAVAILLER LE DIMANCHE ET DE « PRENDRE LE BIEN D'AUTRUI. »

C'était là une des sentences favorites du Curé d'Ars. A la fin de sa vie, on la retrouvait plus que jamais sur ses lèvres, comme le fruit de sa longue expérience.

Soyons juste, le zèle de M. Vianney rencontra sur ce point des cœurs dociles. Ars devint promptement sous sa conduite, et fut toujours depuis, la paroisse exceptionnelle que tout le monde a pu admirer. Jamais, le dimanche, un travailleur dans les champs, même au temps des récoltes ; partout l'honnête et doux repos de la prière.

Un dimanche du mois de juillet, on était en pleine moisson et tous les blés par terre. A l'heure de la grand'messe, le vent soufflait avec violence et amoncelait déjà de gros nuages noirs; on pouvait croire à l'orage. M. Vianney monte en chaire, défend de toucher aux gerbes, et promet à ses paroissiens plus de beau temps qu'il ne leur en faut pour mettre à l'abri leur récolte. Tout se passa comme il l'avait prédit; il y eut encore quinze jours sans pluie.

« Je me trouvais à Ars au temps de la fenaison, raconte un témoin oculaire. Sauf quelques rares éclaircies, qui avaient permis aux habitants de faucher leurs prés, la semaine avait été pluvieuse; le fourrage n'avait pu être rentré le samedi, parce qu'il n'était pas sec. Le dimanche, bien que la journée fût magnifique, et que la récolte eût été exposée

[illegible]

un faneur dans les ch[illegible]

[illegible]

« ami, votre récolte va se g[illegible]

[illegible]

assez rapidement leur [illegible]

[illegible]



pas à être abandonnée et enfin fermée. A la place de ces foyers de désordre, dès que le pèlerinage commença, le Curé d'Ars permit d'établir des hôtels modestes pour loger et nourrir les étrangers. Dans ces hôtels, tout se passait avec ordre et convenance : fermés régulièrement, les dimanches et les jours de fête, pendant les offices divins, ils ne s'ouvraient que pour le repas des pèlerins. Les gens de l'endroit ne s'y réunissaient pas.

Ars prit alors cette physionomie grave et religieuse qui ne ressemble à rien de ce que l'on observe ailleurs et qui nous reporte bien loin en arrière, vers des temps qui ne sont plus. Durant le jour, tout le mouvement se concentre autour de l'église; le soir, on y veille en famille; la nuit, on y dort en paix. On n'a pas d'exemple que le sommeil des habitants ait été troublé par ces cris et ces chants si communs ailleurs, et qui accusent autant l'insuffisance de nos règlements de police qu'ils font peu d'honneur à l'organisation musicale des paysans de nos contrées. Tant il est vrai que, pour la réforme des mœurs, il faut peu compter sur les lois; il leur manquera toujours cette force sympathique qui donne le branle à la volonté humaine. Or, cette force qui remue et change les cœurs et qui n'est pas dans les lois, elle est dans la parole aimée et respectée d'un prêtre qui parle au nom et avec l'esprit de Jésus-Christ.

Si le Curé d'Ars se fût contenté de faire cesser le

scandale des œuvres serviles, des danses et des cabarets, il aurait fait beaucoup pour la régénération morale et religieuse de sa paroisse; il n'aurait pas établi le jour du Seigneur, ni procuré directement la gloire que le dimanche rend à Dieu et la paix qu'il donne aux hommes de bonne volonté. Oter au peuple ce qui le distrait et l'amuse sans rien mettre à la place, c'est le condamner au désœuvrement et à l'ennui. Pour que le dimanche soit le vrai dimanche du bon Dieu, il faut qu'il fasse succéder aux exercices corporels qui abaissent l'âme, les exercices spirituels qui la relèvent, la rapprochent du ciel et lui font respirer l'air pur de la vérité. La sollicitude pastorale, semblable à la tendresse maternelle, doit être toujours en éveil pour faire participer le peuple fidèle aux bienfaits de cette divine institution.

C'était un bonheur de se trouver à Ars un jour de dimanche ou de fête; les communions y étaient nombreuses et les prières continuelles; l'église ne désemplissait pas. Aux offices, qui se succédaient à de courts intervalles, l'affluence était si considérable qu'on tenait à peine dans l'enceinte trop étroite. Le bon pasteur faisait régulièrement le catéchisme à une heure après midi : on y assistait presque aussi assidûment qu'à la messe. Les vêpres étaient suivies des complies. Après le chant de l'antienne à la sainte Vierge, M. Vianney présidait la récitation du chapelet, à laquelle tout le monde prenait part. Au déclin du jour, la cloche appelait pour la troisième fois les

fidèles à l'église, et pour la troisième fois la paroisse entière répondait à cet appel. M. le Curé sortait de son confessionnal et montait en chaire pour faire la prière, toujours suivie d'une de ces touchantes homélies où son âme s'épanchait en des paroles à la fois si simples et si élevées, si fortes et si pathétiques.

Il est difficile, à présent qu'un terrain de seconde formation a recouvert cette végétation primitive, de ressaisir les traces profondes du travail fait par cette main habile. L'affluence des pèlerins, le grand nombre d'étrangers qui sont venus se fixer à Ars pour exploiter ce concours, ont changé la face du pays; mais, il y a vingt-cinq ou trente ans, c'était une véritable oasis chrétienne.

« Je me suis promené très-souvent dans les champs, au moment des récoltes, nous a dit un habitué d'Ars; je n'ai pas entendu un seul blasphème, pas une seule parole inconvenante. J'en fis un jour mon compliment à un des habitants; il me répondit avec simplicité : « Nous ne valons pas mieux que les « autres; mais nous aurions trop de honte de nous « livrer à de semblables désordres si près d'un *saint*.» Au son de la cloche de midi, je voyais avec admiration les hommes s'arrêter au milieu de leurs travaux, se découvrir et réciter l'*Angelus*. Point de ces scènes violentes, de ces éclats scandaleux qui sont les suites ordinaires de l'ivrognerie. Les sacrements sont très-fréquentés : tous les samedis res-

semblent, sous le rapport des confessions, à une veille de fête.

« Je sais qu'il y a quelques endurcis qui ont résisté à tous les efforts du zèle de leur pasteur. Le mal se glisse partout, et lorsqu'il est à côté d'un grand bien, il semble emprunter de ce voisinage un plus haut degré de perversité ; mais pour qui connaît les Dombes, pour qui veut bien se rappeler ce qu'était Ars avant l'arrivée de M. Vianney, ce que sont encore les paroisses environnantes, le bien que cet homme de Dieu a fait parmi son peuple est son premier miracle. »

CHAPITRE IV

Comment M. Vianney pourvoit à la décence du culte et à l'ornement de son église.

Retenu loin de la cité permanente qui est le terme de son douloureux voyage, l'homme a besoin de rencontrer, de sept jours en sept jours, la sainte et joyeuse station du dimanche, de s'y arrêter pour reposer ses bras et son cœur entre les bras et sur le cœur de Jésus-Christ ressuscité, et pour reprendre, le lendemain, avec un courage plus jeune, le bâton, les fatigues et les tristesses du pèlerinage. Mais encore faut-il que ce relais lui plaise, que ce repos ait l'air d'une fête; car l'homme a besoin de fêtes. L'Église le sait et elle y a pourvu. Seule elle est demeurée en possession de donner au peuple les fêtes qui lui procurent des émotions dignes de son âme et cette joie rare où la conscience est satisfaite comme le cœur et comme les yeux. Il n'en coûtera au peuple que de se rassembler. Le temple est ouvert à tous; les lumières brillent dans son enceinte parée et em-

ellie; des flots d'encens parfument le sanctuaire; les chants remplissent les voûtes et les cœurs. Toutes les richesses, toutes les pompes réservées aux princes dans leurs palais sont offertes ici aux yeux du chrétien. Elles relèvent et glorifient son humble existence et lui apprennent que, dans l'Église et là seulement, les petits et les pauvres sont traités comme de nobles enfants de Dieu.

Le Curé d'Ars comprenait cette sainte poésie du dimanche; il en avait respiré les parfums dès son enfance, il en avait joui pendant son vicariat. Il savait que l'église est tout pour le peuple : sa vie, sa foi, son espérance; que les statues et les tableaux sont sa bibliothèque, où il lit à livre ouvert l'histoire de ses destinées. Quand il vint à Ars, il trouva sa pauvre petite église bien nue et bien froide; son cœur souffrit de ce dénûment. Il consentait bien, pour sa part, à n'avoir rien; mais il voulait pour son Maître le luxe et l'éclat des ornements sacrés. Il avait la passion du beau dans les choses qui touchaient au culte divin : « Oh! j'aime bien, disait-il « à chaque nouvelle acquisition, augmenter le *mé-« nage* du bon Dieu! Comment ne donnerait-on pas « à Notre-Seigneur tout ce qu'on a de plus riche et « de plus précieux? Quelle ingratitude ce serait de « se montrer avare envers un Dieu qui se montre si « prodigue! N'a-t-il pas donné tout son sang pour « nous sur la croix? ne se donne-t-il pas à nous tout « entier dans la sainte Eucharistie? »

L'abbé Vianney conçut, dès le principe, un plan de restauration pour son église, et il commença par l'autel ; l'ancien était plus que rustique et tombait de vétusté ; il en fit faire un neuf à ses frais. Ce fut une grande joie pour lui d'aider les ouvriers à placer son bel autel. Cette première réparation en demandait une autre. Les boiseries du chœur contrastaient par leur délabrement avec les dorures et les brillantes couleurs de l'autel. Le menuisier se fit décorateur, et on le vit, pendant plusieurs mois, le pinceau à la main, essayer de redonner aux vieilles moulures et aux antiques panneaux un peu de fraîcheur et d'éclat.

Ces travaux occupaient l'activité naturelle du Curé d'Ars et le sauvaient du désœuvrement et de l'inertie, dont il redoutait les dangers pour son âme depuis qu'il était en Dombes. « L'air mou de ce pays « m'inquiète, disait-il en soupirant. J'ai peur de me « damner faute de travail. » Témoin du zèle de son pasteur, la population compit que tout est grand dans le culte du Seigneur ; elle le récompensa de son amour pour la maison de Dieu par un concours de plus en plus empressé. Aux jours des grandes solennités, la petite église commençait à offrir un aspect imposant.

Dans la couronne des fêtes chrétiennes, celle du Saint-Sacrement est au premier rang ; elle est restée populaire en France, malgré l'affaiblissement de la foi ; elle était chère entre toutes à la piété du Curé

d'Ars. Aussi, dès l'année qui suivit son installation, voulant la célébrer avec toute la pompe possible, il fit des frais considérables pour mettre sur pied une troupe de beaux petits *anges* habillés de blanc. Il se rappelait que Notre-Seigneur avait aimé les enfants. Il lui semblait qu'en présentant les siens au bon Maître, en les rangeant sur son passage au jour de son triomphe, il lui rendait un hommage selon son cœur. Il se plaisait à les parer lui-même de leurs tuniques blanches, et, avec cet air de bonté qui gagne les cœurs : « Allons, mes enfants, leur disait-il, « vous serez bien sages. Vous penserez que vous êtes « devant le bon Dieu et que vous tenez la place « des anges. Vous lui direz du fond du cœur : « Mon « Dieu, je vous aime ! » Pour plaire à Notre-Sei« gneur, il faut que votre âme soit blanche comme « les habits que vous allez prendre. » Animée par ces paroles, la petite phalange assistait à la procession avec une bonne grâce dont les mères étaient fières et la paroisse édifiée.

En apprenant ce que son Curé avait fait en vue de relever l'honneur du culte dans sa petite église, le vicomte d'Ars ne voulut pas rester en arrière d'un si beau zèle, car lui aussi aimait la gloire de la maison de Dieu ; il envoya de Paris, pour l'ornement du nouveau maître-autel, six chandeliers, deux grands reliquaires et un tabernacle en cuivre doré, d'un excellent travail. Vinrent ensuite un dais éblouissant, de riches bannières, de superbes

chasubles, et enfin un grand ostensoir en vermeil.

A l'aspect de toutes ces magnificences, on se figure la joie du saint homme. Ceux qui en ont été témoins le voient encore riant, pleurant, joignant les mains, levant les yeux au ciel, appelant les bénédictions divines sur le bienfaiteur de son église, allant et venant dans la paroisse, rassemblant les grands et les petits, et voulant les amener tous, pour jouir avec lui de la vue de ces trésors. Pendant quelques jours, il chercha comment il marquerait à Dieu sa reconnaissance. « Mes frères, dit-il le dimanche « suivant, vous avez vu ce que M. d'Ars vient de « faire pour nous. Eh bien! j'ai formé le projet « de vous mener en procession, à Fourvières, ren- « dre grâce à la très-sainte Vierge et lui faire hom- « mage de ces richesses. » On pense si cette proposition fut du goût de tout le monde. Au jour indiqué pour la cérémonie, avant l'aube, la population en habits de fête remplissait l'église. Le pasteur y était déjà; il avait tant à demander! c'était un monde de joies, de pressentiments, d'espérances qui s'éveillaient dans son âme.

On se souvient encore à Trévoux de l'impression produite par l'arrivée de cette procession champêtre. Mais ce qui frappa pour le moins autant que l'or étincelant des bannières, ce fut le Curé d'Ars lui-même, avec ses traits pâles et mortifiés et l'air de sainteté répandu sur sa figure. Après une petite halte sur les bords de la Saône, on partit en deux

ıdes barques traînées par des chevaux, et l'on va à Lyon assez tôt pour que M. Vianney pût brer la sainte messe, à laquelle la plupart de ses ›issiens communièrent.

ɘtte édifiante journée est restée inscrite comme date mémorable dans le souvenir des habitants ·s. Non-seulement elle inaugura les présents ptueux faits à leur église, mais elle attira du sur ce petit coin de terre les grâces qui devaient, ; tard, faire y affluer les pèlerins du monde entier; marqua pour ce peuple l'époque précise d'une ıde transformation religieuse. Il se fit en même ps dans l'âme du saint prêtre une lumière soudıe. M. Vianney pressentit la gloire de son humble ıge; il vit les multitudes accourir dans son enıte agrandie, y chercher la santé du corps et celle ; précieuse de l'âme... il entendit comme un ɔ du chant d'Isaïe : « Réjouissez-vous, stériles n'enfantez pas; poussez des cris de joie, vous n'avez pas d'enfants... Étendez l'enceinte de vopavillon; développez les voiles de vos tentes; diz-vous à droite et à gauche. »

J'ai été prophète une fois dans ma vie, disait . Vianney sur la fin de sa carrière. J'ai prédit ı'il viendrait un jour où Ars ne pourrait plus ntenir ses habitants! »

CHAPITRE V

M. Vianney signale sa piété par l'érection de plusieurs chapelles.

Peu à peu, en se transformant sous sa main et d'après les inspirations de sa foi, la petite église d'Ars était devenue à son Curé ce que le corps est à l'âme, un calque et un reflet. Cette remarque s'applique surtout aux cinq chapelles dont elle a été successivement augmentée et qui sont toutes de la création de M. Vianney. Son but, en ouvrant ces chapelles, n'était pas seulement de donner à son église une plus grande étendue; ce développement architectural, qui offre une série de compartiments dont chacun rappelle quelque mystère de la foi ou la mémoire particulièrement vénérée de quelque saint, agrandit d'une manière très-heureuse le caractère symbolique d'un édifice sacré. Dans le temple, comme dans la vie, on aime à rencontrer, de distance en distance, diverses stations de douleur, de consolation, d'espérance, en avançant vers le sanctuaire, image du ciel.

La première chapelle que le Curé d'Ars fit construire s'ouvre au nord de l'église, vis-à-vis celle de la sainte Vierge. Il l'a dédiée à son patron saint Jean-Baptiste. C'est une croyance traditionnelle dans le pays que son érection se rattache à un fait merveilleux, contemporain des premières années du ministère de M. Vianney. Un jour, dit la chronique, pendant la messe, il vit le saint précurseur debout au coin de l'autel, du côté de l'Évangile, lui faisant entendre qu'il voulait être particulièrement honoré dans l'église d'Ars, et que, par son intercession, beaucoup de pécheurs reviendraient à Dieu.

Quoi qu'il en soit de cette apparition, il y eut une autre circonstance non moins extraordinaire qui accompagna la construction de la chapelle de Saint-Jean-Baptiste. Quand elle fut finie, le bon prêtre, qui donnait tout aux pauvres sans jamais rien garder, se trouva fort embarrassé avec ses ouvriers : il n'avait pas d'argent. Avouer son insolvabilité et demander un délai était chose facile, mais qui ne le menait pas loin. Sa ressource, lorsqu'il se voyait sous le poids de quelque grande complication, était de faire une promenade dans la campagne, son rosaire à la main; la prière et le grand air le soulageaient un peu. A peine, cette fois, avait-il dépassé les dernières maisons du village et suivi le bord des champs, qu'il vit arriver à lui un cavalier, lequel, arrêtant sa monture et le saluant respectueusement lui demanda avec intérêt des nouvelles de sa santé :

« Je ne vais pas mal, répondit l'homme de Dieu, « mais je suis bien ennuyé. — Eh quoi! vos parois- « siens vous font-ils de la peine? — Non, Monsieur, « au contraire, ils ont plus d'égards pour moi que « je n'en mérite; c'est autre chose qui me donne de « l'ennui. Je viens de faire bâtir une chapelle, et je « n'ai pas de quoi la payer. » L'inconnu sembla réfléchir, puis, comme M. Vianney se disposait à prendre congé par discrétion, il l'arrêta, et tirant de sa poche vingt-cinq pièces d'or : « Monsieur le Curé, « dit-il, voilà pour payer vos ouvriers. Je me recom- « mande à vos prières... » Et il disparut au grand trot de son cheval, sans laisser à M. Vianney le temps de se reconnaître.

Son ancien compagnon d'étude à la cure d'Écully, le vénérable abbé Loras, vint bénir la nouvelle chapelle; le concours fut énorme à cette fête. « On eût dit, selon la remarque naïve de Catherine, que le saint précurseur avait passé dans toutes les paroisses environnantes, appelant les populations à Ars. » Quelques jours après la cérémonie, M. Vianney dit à ses paroissiens : « Si vous saviez ce qui s'est passé « dans cette chapelle, VOUS N'OSERIEZ PAS Y METTRE « LES PIEDS... »

Que s'était-il donc passé? qu'avait vu le Curé d'Ars? C'est là une de ces demi-révélations, comme il lui en échappait par mégarde : son humilité se hâtait ensuite d'en réparer l'imprudence et d'en atténuer les effets sur l'opinion... Ce que nous savons,



brisées, les traces du sang versé pour Jésus-Christ.

Ce dépôt sacré resta quelque temps à Rome, d'où, à la prière d'un pieux missionnaire napolitain, don François de Lucia, Mgr Ponzetti, gardien des saintes reliques, permit qu'il fût transporté à Mugnano, au diocèse de Noles. Là, Notre-Seigneur, qui ne veut pas que ses saints manquent en ce monde des hommages qu'ils ont méprisés pour lui, fit éclater la puissance de la jeune martyre par de nombreux prodiges. Un concours merveilleux se forma auprès de ses virginales dépouilles. Sa réputation ne fit que grandir; dès 1816, elle avait dépassé les frontières de Naples, franchi la mer et les Apennins, et elle rayonnait en France, où de nouveaux miracles attestaient combien le culte de la Vierge des catacombes était agréable à son Époux céleste.

Mais ce qui a contribué plus que tout le reste à populariser le nom et la mémoire de sainte Philomène en deçà des monts, c'est, sans contredit, la dévotion que le Curé d'Ars a senti naître pour elle, l'amour ardent et presque chevaleresque qu'il lui a voué. On peut dire que ces deux gloires ont grandi l'une à côté de l'autre, ou plutôt c'est derrière la gloire de sainte Philomène que M. Vianney a toujours voulu cacher la sienne; c'est dans le bruit des miracles de la jeune martyre qu'il a tâché d'ensevelir et d'étouffer le bruit qu'on faisait autour de sa sainteté. C'est sur le compte de *sa chère petite sainte* qu'il n'a cessé de mettre toutes les fa-

veurs et tous les prodiges qui ont contribué à la célébrité du pèlerinage d'Ars.

Nous ne décrirons pas la chapelle de Sainte-Philomène, non plus que celle de l'*Ecce Homo*, qui lui fait face, ni celle des Saints-Anges, qui est la première topographiquement et la plus récente par son ordre d'érection. L'art n'a absolument rien à voir dans ces créations naïves, du style le plus simple et le plus populaire. Leur architecte n'a pu y mettre un sentiment qu'il n'avait pas et qui manquait à beaucoup d'autres, dans le temps que ces travaux s'exécutaient. Son culte pour les saints et leurs images y respire dans un paradis de statues et de tableaux. Le peuple aime la dévotion qui entre par les sens, et il est particulièrement accessible à cette prédication du bois et de la pierre. L'inaugurateur de ces chapelles désirait avant tout qu'elles parlassent le langage de la peinture, qui est entendu des ignorants et des petits; que le ciel s'y rendît visible; que les anges et les saints y demeurassent présents par leurs images, afin de consoler et de prêcher les peuples.

On serait tenté de croire que M. Vianney, prévoyant l'avenir, voulait aussi marquer d'avance aux pèlerins qui viendraient un jour prier dans son église les différentes étapes par où ils s'achemineraient, les uns jusqu'à la vie de la grâce, les autres jusqu'au complet apaisement des douleurs de l'âme et du corps. Il y a dans la disposition de ces cha-

pelles comme le symbole prophétique des opérations divines dont chacune d'elles a été le théâtre. Ordinairement les conversions, commencées dans la chapelle de la Sainte-Vierge, se continuaient dans celle de Saint-Jean, et s'achevaient aux pieds de Celui « qui a porté nos langueurs, et qui nous a guéris par ses meurtrissures. » Dire quelles scènes se sont passées là, entre Jésus-Christ et les âmes, est impossible. On est ému en pensant combien de fronts fatigués se sont prosternés en ce lieu, combien de larmes généreuses ont coulé sur ces dalles, combien de coupables y ont retrouvé la paix, combien de malheureux y ont déposé leurs espérances et leurs douleurs.

La chapelle de l'*Ecce Homo* est particulièrement aimée et connue de ceux qui, éprouvés déjà par les mystérieuses duretés de la Providence, pressentent que des tribulations encore plus amères les attendent là où le devoir les rappelle. « Je me trouve ici, « disait un pèlerin connu de nous, à l'ombre de la « croix, sur le Calvaire, à côté de Notre-Seigneur, « et si loin du monde, que je n'en aperçois plus la « figure et n'en entends plus les bruits; c'est à peine « si je me souviens qu'il y a un monde. »

Telles étaient les inspirations qui sortaient de ces saintes images pour qui voulait entendre leur langage instructif.

CHAPITRE VI

Comment M. Vianney aimait les âmes. — Ses travaux évangéliques au dedans et au dehors de sa paroisse.

Après avoir tracé les principaux traits de la vie de M. Vianney, pendant les premières années de son ministère à Ars, il nous reste à raconter quelques-uns des épisodes qui ont varié la sainte uniformité de cette vie.

Le cœur du bon Curé était tout entier à ses paroissiens; il les aimait, il savait s'en faire aimer. Dès ce moment, il y avait une chose que les habitants d'Ars craignaient par-dessus tout : c'était de le contrister. Cette crainte, plus puissante chez un grand nombre que la voix de la conscience, n'a pas peu contribué à éloigner de ce troupeau privilégié les désordres et les scandales.

Pourtant le zèle de M. Vianney se sentait à l'étroit dans cette paroisse de quelques centaines de fidèles, et toute la sollicitude pastorale ne suffisait

pas pour alimenter le feu sacré qui brûlait au fond de son cœur d'apôtre. Ses supérieurs devinant cette souffrance lui offrirent un poste plus important dans un des plus jolis cantons du Beaujolais. Mais, chose singulière ! à chaque tentative qu'il fit pour traverser la Saône et visiter sa nouvelle paroisse, il fut arrêté par une de ces larges crues qui interceptaient les communications d'un bord à l'autre, avant l'établissement des ponts suspendus.

Les habitants d'Ars, enchantés du contre-temps, et ne demandant pas mieux que d'avoir un prétexte pour ressaisir leur Curé, envoyèrent une députation à l'archevêque pour exposer l'état des choses, à savoir : que M. Vianney consentait à rester ; que ses paroissiens, de leur côté, désiraient le garder ; qu'en conséquence, ils priaient l'administration de surseoir à son changement. Si on avait eu, à Lyon, le pressentiment de l'avenir, et que, dans le prochain démembrement du diocèse, on eût entrevu la possibilité de l'annexion qui allait faire entrer Ars et son Curé dans la circonscription d'un nouveau siége, il est à croire qu'on n'aurait pas accédé aux vœux de cette députation ; le village béni que le souvenir du saint homme devait entourer d'une si pure auréole serait resté dans son obscurité première, et l'Église de Lyon, qui se fait gloire de posséder le berceau de notre thaumaturge, aurait aussi gardé sa tombe. Dieu ne l'a pas voulu ; il entrait dans les desseins de son éternelle sagesse que l'Église de

Belley restât en possession de ce trésor incomparable : qu'il en soit à jamais béni !

Dès lors M. Vianney s'identifiera de plus en plus avec ses paroissiens; son horizon en ce monde se bornera désormais à ce petit coin de terre chrétienne où toutes les préparations providentielles de sa vie vont trouver leur dénoûment.

A l'époque où nous sommes arrivés, il y avait eu un grand travail de Dieu dans le cœur des habitants d'Ars. La paroisse n'était plus reconnaissable : les danses, les cabarets, la profanation du dimanche et tous les autres genres de scandale en avaient été bannis. La guerre du mal contre le bien ne se faisait plus que dans l'ombre. Pourtant quelques âmes, que le zèle et la parole du pasteur n'avaient point encore atteintes derrière leur couche épaisse d'ignorance et d'insensibilité religieuse, restaient étrangères à ce mouvement; d'autres n'avançaient pas. Ces exceptions, si rares qu'elles fussent, désolaient le généreux apôtre; il les attribuait à ses péchés.

Ceux qui se souviennent de l'avoir vu alors, nous le représentent à peu près tel que nous l'avons connu plus tard. Déjà les grandes lignes de sa physionomie se dessinaient, mais avec un cachet plus austère et un ton plus énergique; la force en était le trait saillant, force exubérante encore, qui le rendait très-dur pour lui-même et très-rigide envers les autres. Avec le temps, avec la grâce, avec la pratique des hommes et l'expérience de leur fai-

blesse, on verra graduellement s'adoucir ces rudes contours, et M. Vianney revêtir, par-dessus sa sévérité native, les grâces de la mansuétude et l'onction consolante de la miséricorde. Et comme il y a une généalogie des vertus, et qu'elles naissent l'une de l'autre, la force enfantera l'humilité d'abord, la charité ensuite, l'indulgence, la longanimité, la douceur; et l'autorité du Curé d'Ars dominera d'autant plus qu'elle s'imposera moins. Il profitait de toutes les occasions pour faire rentrer ses paroissiens en eux-mêmes, rattachant leurs malheurs à leurs fautes et leur faisant entendre la voix de Dieu dans celle des événements qui traversaient leur vie. Nous trouvons, dans une lettre datée de cette époque, la description d'un affreux orage qui anéantit en un instant l'espoir des laboureurs, à la veille de la moisson. De mémoire de vieillard, on n'avait vu pareil désastre. Cette lettre ajoute : « Le saint Curé nous a conseillé, ce matin, de pleurer non sur nos pertes, mais sur nos péchés, qui en sont la première cause... « Vous faisiez vos « récoltes, s'est-il écrié, sans penser à Dieu qui vous « les donnait. La plupart l'offensaient. Il vous a dit: « Je veux vous montrer qu'elles sont à moi, ces ré- « coltes que vous recueillez en me méconnaissant. « Sauvez-vous! courez de toutes vos forces!... Je vais « tout reprendre; je vais tout détruire ! »

M. Vianney entretenait sans cesse ses auditeurs de la miséricorde et de la justice de Dieu; il cher-

lait, par-tous les moyens possibles, à leur inspirer
terreur de ses jugements. Il ouvrait tour à tour
leurs regards les sombres profondeurs de l'enfer
t les radieuses perspectives du ciel; il parlait des
oies du juste et des malheurs de l'impie avec une
véritable éloquence. Il écrivit longtemps ses prônes
du dimanche; il a avoué que ce travail lui coûtait
beaucoup; il les composait tout d'une haleine et y
employait les nuits, enfermé dans sa sacristie. Il
était convaincu que le prêtre, pour devenir apôtre,
doit préparer à la sueur de son front le pain de la
parole, et que le mérite de ses efforts attire la bénédiction de Dieu sur son ministère.

Ne voyant pas au gré de ses désirs ses paroissiens croître dans l'amour de Dieu, et craignant que son ignorance et ses péchés ne fussent la cause de leur indifférence, il appelait souvent à son secours ses confrères du voisinage. Il n'aimait rien tant que d'être rassuré contre la crainte de mal faire par la présence d'un prêtre qu'il estimait plus sage et plus éclairé que lui. C'est ainsi que l'on vit paraître successivement dans la chaire d'Ars les curés de Saint-Trivier, de Jassans, de Chaneins et d'autres encore. Dieu bénissait toujours ces pieux exercices. Les pécheurs se convertissaient, les bons devenaient meilleurs et plusieurs embrassaient la pratique des conseils évangéliques.

« Je crois, dit un témoin, que jamais on ne pourra savoir les grâces de conversion et de salut que

[illegible]

d'assez près ; [illegible]

plaindre. [illegible]

ment ou par la mort du titulaire, il se chargeait de l'intérim. C'est ainsi qu'on l'a vu desservir à plusieurs reprises, et pendant plusieurs années, Savigneux, Rancé, Saint-Jean-de-Thurigneux, Ambérieux-en-Dombes.

Le curé de Misérieux se nommait M. Ducreux. C'était un aimable et beau vieillard de quatre-vingt-deux ans, qui avait les manières distinguées et l'exquise politesse de l'ancien clergé, et qui relevait ce mérite, commun à la plupart des hommes de son temps, par beaucoup de piété, de savoir et d'esprit. M. Vianney lui servait de vicaire; il en avait les égards, la soumission et la respectueuse condescendance.

Comme la plupart des curés de campagne, à cette époque de rénovation où l'on comprenait mieux la nécessité de réparer les vides du sanctuaire, M. Ducreux aimait à s'occuper d'enseignement. Il avait chez lui deux ou trois élèves, qu'il initiait au chant et aux cérémonies de l'Église, en même temps qu'il leur apprenait le rudiment. Le Curé d'Ars était pour ces enfants un objet d'étude pleine de remarques, de surprises et de naïves découvertes. A leurs yeux, ce n'était pas un homme ordinaire, c'était un saint. Ils voulaient savoir comment parlait, agissait et se comportait un saint. Quand il était là, tout le petit collége avait l'oreille tendue et l'œil au guet, en sorte que pas un geste n'était perdu, pas une syllabe ne tombait par terre. L'un

d'entre eux nous a raconté que ce qui le frappait le plus, outre le visage exténué et l'effrayante maigreur de M. Vianney, c'était son refus immuable d'accepter les invitations du bon M. Ducreux et de s'asseoir à sa table frugale. Sa complaisance sans borne sur tous les autres points s'arrêtait à cette limite inflexible ; elle n'alla jamais au delà d'une goutte de café sans sucre, qu'il consentait à prendre après qu'on l'avait bien tourmenté.

Souvent on venait le chercher au milieu de la nuit pour confesser les malades ; il partait alors, quelque temps qu'il fît. Une fois, il était si malade lui-même qu'il fut obligé en arrivant de s'étendre sur un lit : c'est dans cette posture qu'il entendit la confession du mourant. On dut le ramener en voiture.

Les premiers jours de l'année 1823 ouvrirent à son activité un nouveau champ, fertile en fruits de salut. Il fut appelé par M. Pasquier, curé de Trévoux, à prendre part aux travaux de la grande mission que donnèrent à cette époque les prêtres de la Société des Chartreux de Lyon. M. Vianney ne consultait pas ses forces ; quand le bien des âmes et la gloire de Dieu l'invitaient, il multipliait ses fatigues, se confiant en la vertu divine. Il partait le dimanche soir ou le lundi matin, et faisait neuf kilomètres à pied, son surplis sous le bras, par un temps très-rigoureux, car on était au cœur de l'hiver. Le samedi soir le retrouvait à son poste, passant la nuit à entendre les confessions de ses pa-

roissiens. M. Morel, chef d'institution à Trévoux, un de ses anciens condisciples de Verrières, avait désiré qu'il prît chez lui le vivre et le couvert. Cette offre fut acceptée du même cœur qu'elle était faite, à une condition pourtant, c'est qu'on s'en tiendrait à l'humble pot-au-feu du pensionnat. « Je suis plus « tranquille chez vous, avait dit M. Vianney à son « camarade d'autrefois; j'y ai mieux ma liberté et « je ne suis pas pressé de manger comme ailleurs. »

Quoiqu'il redoutât les modestes dîners de la cure, il était obligé d'y figurer de temps en temps. Un jour, en veine de s'égayer un peu, ses confrères voulurent procéder à un inventaire de sa toilette; ce qui aurait déconcerté tout autre que le bon Curé d'Ars. Cachant leur intérêt pour lui sous le voile d'une innocente plaisanterie, ils convinrent qu'on ouvrirait une souscription à l'effet de subvenir aux réparations les plus urgentes. Le samedi suivant, ils lui firent cadeau d'un haut-de-chausses en bon velours neuf, avec prière de le porter en souvenir d'eux. M. Vianney l'accepte et regagne sa paroisse par un froid très-piquant. Arrivé au point le plus élevé de la route, appelé les *Bruyères*, il rencontre un pauvre à moitié nu et tout transi : « Vous avez bien froid, « n'est-ce pas, mon ami ? » lui dit le nouveau saint Martin. Puis, sans attendre sa réponse, il se cache derrière un buisson et reparaît bientôt, son haut-de-chausses à la main. A quelques jours de là, on veut savoir, à la cure, s'il fait honneur à la sous-

cription de ses amis. Embarrassé de ce qu'il appelle leur visite domiciliaire, il leur dit sur le ton d'un aimable badinage : « Ce que vous m'aviez donné, je « l'ai prêté à fonds perdus à un pauvre que j'ai ren- « contré sur les *Bruyères.* »

Le dimanche suivant, revenant de sa paroisse, à la nuit tombante, il atteignit, à l'endroit dit les *Grandes-Balmes*, un autre mendiant qui, tout courbé sous le poids des années, n'osait se risquer le long de la rampe abrupte et verglacée. Le Curé d'Ars le prend par le bras et l'aide à descendre. Ils arrivent ainsi, l'un soutenant l'autre, au bas de la côte. M. Vianney charge ensuite sur ses épaules la lourde besace du vieux bonhomme, et ne la lui rend qu'à l'entrée de Trévoux, pour ne pas être surpris dans l'exercice de cette action charitable.

Les notes de Catherine Lassagne nous apprennent que, pendant cette mission qui dura cinq semaines, le Curé d'Ars fut écrasé sous le poids de la confiance générale. Sa chapelle ne désemplissait pas et la presse était si grande, qu'un jour, le flot poussant le flot, elle emporta son confessionnal, qui n'était pas solidement fixé. Ces marques d'estime lui vinrent surtout de la classe éclairée. Les magistrats de la cité, le tribunal, les fonctionnaires, les hommes de loi s'adressèrent presque tous à lui. Le sous-préfet ne parlait du saint prêtre qu'avec admiration, et quoiqu'il se louât extrêmement de la hauteur de ses vues, de la sagesse de ses conseils, de la douce

fermeté de sa direction, il constatait avec un léger sentiment de tristesse soumise et résignée, que « ce « petit Curé d'Ars avait été impitoyable pour les « soirées et les bals de la sous-préfecture. Au reste, « ajoutait-il, il a raison, et je tâcherai de lui obéir. »

Les merveilles de la mission de Trévoux rendirent le nom de M. Vianney célèbre dans tout le voisinage. A compter de ce moment, il ne s'appartint plus. Les curés se disputèrent à qui l'aurait. Le jubilé de 1826 vint procurer à un grand nombre le bienfait de cette coopération tant désirée. L'humble missionnaire fut tour à tour appelé à Montmerle, à Saint-Trivier, à Savigneux, à Chaneins, à Saint-Barnard, près Trévoux. Dans cette dernière paroisse, il était seul pour tout faire et il suffit à tout. Dès le commencement, le village changea de face. Au premier coup de cloche, les paysans quittaient leurs travaux : on ne voyait plus personne dans les champs. Les domestiques tourmentaient leurs maîtres pour qu'ils leur permissent d'aller entendre le Curé d'Ars : « Nous aimons mieux, disaient-ils, que vous rete- « niez sur nos gages l'équivalent du temps que nous « passerons à l'église. — J'ai un bon ouvrier, disait « de son côté le curé de Saint-Bernard, on n'a jamais « vu le pareil : il travaille beaucoup et ne mange « rien. »

Dans une circonstance solennelle M. Vianney fut invité à prêcher à Lima, charmante paroisse, qui est comme un faubourg de Villefranche. Il s'en défendit

de son mieux, ne se jugeant pas digne de cet honneur. Mais il y avait là un curé qui l'aimait beaucoup et tenait à son idée ; il insista, alléguant que, comme cette fête tombait dans la semaine, l'auditoire ne serait pas nombreux. M. Vianney était la complaisance même ; il ne savait rien refuser : seulement, le jour venu, il ne s'était pas préparé ; les confessions lui avaient pris tout son temps. Dans l'extrême défiance où il était de lui-même, avant que, par un exercice continuel de la chaire, il eût acquis la grande facilité que tout le monde lui a connue, il éprouvait, chemin faisant, ces douleurs de la parole publique qu'il faut avoir ressenties pour les comprendre ; c'est le cauchemar de l'homme condamné à marcher sans jambes ; il lui semblait qu'il ne trouverait ni un mot ni une idée. Enfin il arriva : les vêpres étaient commencées ; il vit une église comble. A l'annonce que le saint Curé d'Ars allait prêcher, l'élite de la société de Villefranche était accourue dans un sentiment de vive curiosité. Vingt à vingt-cinq prêtres garnissaient le sanctuaire. La vue de cette imposante assemblée acheva de déconcerter le prédicateur ; il crut que le cœur lui manquerait. Après s'être recommandé à Celui qui a promis une voix et des paroles à ses apôtres, quand ils en auraient besoin pour faire son œuvre, il sort de son recueillement comme d'un sanctuaire intérieur ; il est simple, incorrect peut-être, mais il est plein de la vérité, et il la répand à flots pressés sur

ı auditoire. Il parle de l'amour de Dieu avec des :ents enflammés, comme savent en parler les nts; il arrache des larmes aux yeux les moins :outumés d'en répandre sur un pareil sujet.

Ɛn travaillant incessamment au bien des âmes, Vianney ne négligeait pas la sienne; il se sanc-ait lui-même pour être plus apte à sanctifier les tres; il n'oubliait pas le repos dans la prière que Maître conseille à ses disciples; il avait acquis te habitude des hommes apostoliques de sortir Dieu par l'action quand ils le doivent, et de ıtrer en Dieu par la prière dès qu'ils le peuvent. ıatisfaisait son besoin d'oraison par ces élévations ıtinuelles et spontanées de l'âme qui remonte à :u comme le rayon à son foyer, et la flamme à sa ıère. Il consacrait un temps considérable à la mé-ation, sans parler de celui qu'il donnait à la *Vie* : *saints*, sa lecture favorite, et à la visite du s-saint Sacrement; et ce n'étaient pas de ces ites rapides, faites en passant; on le voyait pros-né de longues heures aux pieds de Notre-Seigneur, vant le tabernacle où son amour le tient enchaîné. travail n'était pour le Curé d'Ars que le prolon-ment de la prière : ou bien il parlait à Dieu, ou :n il parlait de Dieu; il l'aimait ou le faisait aimer.

CHAPITRE VII

La Providence d'Ars. — De ses humbles commencements et de plusieurs miracles que Notre-Seigneur fit pour la soutenir. — Des vertus qu'on y pratiquait.

Jusqu'ici nous avons vu M. Vianney dépenser sa flamme dans les œuvres de l'amour de Dieu; c'est bien là, en effet, la première des charités; mais cette charité n'est jamais seule, elle en produit toujours une autre. « Celui qui aime Dieu aime aussi son frère[1]. » Il fallait donc des œuvres au besoin d'aimer du saint prêtre. Depuis qu'il était à Ars, il y songeait; il se voyait entouré de misères sans nombre, il aurait voulu les soulager toutes, ou du moins courir aux plus pressées. L'établissement d'un asile d'orphelines fut le dessein auquel il s'arrêta: c'était venir en aide d'un seul coup à une triple faiblesse, celle de l'âge, du sexe et de l'abandon.

Cette œuvre, comme toutes les œuvres de Dieu,

[1] S. Jean, IV, 20.

née petitement. Il y avait derrière le chœur de la tique église, à l'orient de la grande place du age, une maison nouvellement et assez propre-nt construite. « Si ce bâtiment était à moi, disait I. Vianney, j'en ferais une *Providence*. En sortant le l'église, je n'aurais que la place à traverser our visiter ma petite famille, y faire mon caté-hisme et y prendre mon repas. La *Providence* ne donnerait mon pain; je lui donnerais la arole de vérité qui est le pain des âmes. Je rece-rais d'elle la nourriture qui fait vivre le corps n échange de celle qui fait vivre l'esprit. J'aime-ais bien ça. »

Peu à peu cette idée germa dans sa tête; mais nt d'adresser une demande directe au proprié-re voulant comme toujours consulter le Seigneur, annonça une neuvaine en l'honneur de la très-nte Vierge : « Elle aime tant les pauvres, qui sont les amis de son Fils, pensait-il, qu'elle viendra certainement à mon secours. » Et pour ne pas raître tenter Dieu et lui demander des pro-ges, il fit par devers lui tout ce qui était en son uvoir.

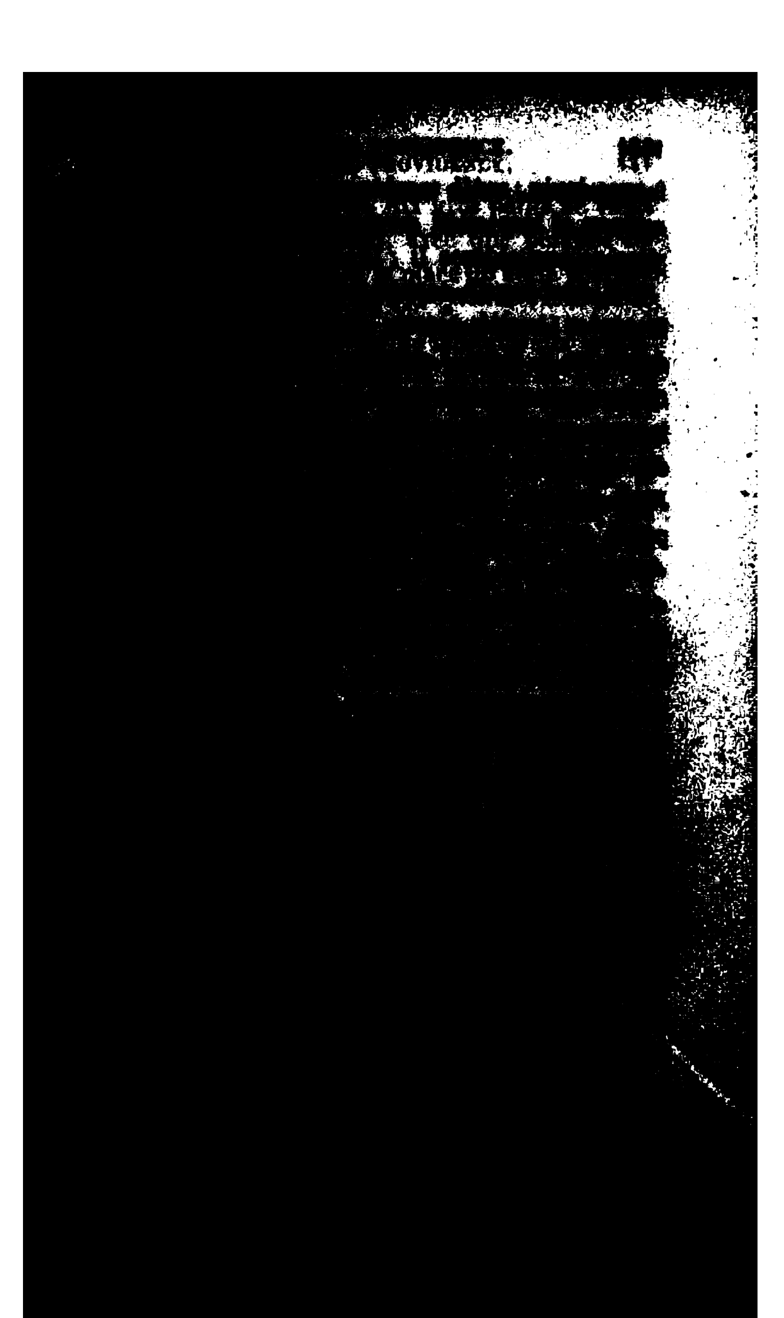
Les effets de sa bienfaisance journalière le lais-ient, chaque soir, sans le premier sou pour le ndemain. L'argent de son traitement était toujours pensé d'avance. Il en était de même de la petite nsion, équivalant à sa part de biens patrimoniaux, le son frère François lui servait. Cette fois, ses

modiques revenus ne lui suffisant plus, il résolut d'aliéner tous ses biens et d'en mettre le capital dans les fondements de sa *Providence*. La maison lui coûta 20,000 francs : cette somme représentait à peu près la valeur des immeubles qu'il possédait à Dardilly.

Mais une œuvre comme celle qu'il méditait n'existe pas, quand les murs de l'établissement sont debout ; à qui en confierait-il le soin ? Parmi les filles de sa paroisse susceptibles d'une direction plus forte et d'une culture plus avancée, il y en avait deux, Benoîte Lardet et Catherine Lassagne, qu'il jugea propres à l'exécution de son plan. Elles se distinguaient entre toutes par leur bon esprit, leur sens pratique, leur vertu éprouvée. Il les envoya pendant un an chez les Sœurs de Fareins pour compléter leur éducation, après quoi il les reprit sous son aile, et sans les lier par des vœux il s'appliqua à les former à la pauvreté, à l'obéissance, à l'humilité, à la simplicité, à l'abandon réel à la divine Providence. C'était au plus haut degré l'exercice de la vie religieuse ; mais celles qui devaient être revêtues intérieurement de ce qu'il y a de plus parfait dans la religion ne devaient pas se trouver dignes de porter les livrées des épouses de Jésus-Christ.

Au bout de quelque temps, il crut pouvoir se servir d'elles pour commencer son œuvre. « L'une, « dit-il, sera la *tête* et l'autre le *cœur*. » Rien de

ıple et de touchant comme ce commencement; nain de Dieu s'y manifeste de la manière la plus ire; on peut suivre son action travaillant, au ›ours de la sagesse humaine, dans la bassesse et ımilité. Catherine Lassagne en a fait le récit :
: Il n'y avait dans la maison, dit-elle, pour toutes ›visions qu'un pot de beurre et quelques fromages s, quand les deux fondatrices vinrent l'habiter. es apportèrent de chez leurs parents leur lit, r linge et les autres objets de première nécessité. jour de leur entrée, *il n'y avait pas de pain.* rès avoir nettoyé la maison, elles devaient s'en ourner chez elles, *en attendant qu'elles eussent de ıi manger.* Elles se dirent : « Restons; peut-être ue la Providence nous enverra à dîner. » Cela manqua pas. La mère de l'une d'elle pensa à sa e et lui envoya son dîner, qu'elle partagea avec compagne; un peu plus tard, l'autre reçut le ı. Elles eurent tout ce qu'il fallait, et le lendein on fit du pain. »
'eu de jours après, la colonie s'accrut d'une ıne veuve de Chaleins, puis d'une fille de Jass, Jeanne-Marie Chaney. C'était le *bras* qui venait oindre au *cœur* et à la *tête.*
I. Vianney commença par ouvrir une école gra-e pour les petites filles de la paroisse. Il admit uite quelques enfants des paroisses voisines, qui ıourrissaient à leurs frais, bien qu'elles fussent ıes dans la maison. Il en reçut non pas autant



fois surtout, cette intervention de Dieu fut si directe et si soudaine, qu'il est impossible de ne pas y voir un miracle.

Un jour, les directrices n'avaient presque plus de farine et la provision de pain était épuisée; cependant près de quatre-vingts bouches attendaient leur nourriture ordinaire. Que faire? La supérieure de la maison, Benoîte Lardet, était à bout de voie. Une des maîtresses, Jeanne Filliat, dit à sa compagne, Jeanne-Marie Chaney, qui était chargée de faire le pain : « Si on cuisait le peu qui reste de farine, en « attendant? » Celle-ci répondit : « J'y ai pensé; « mais il faut auparavant avoir l'avis de M. le Curé. » Jeanne-Marie va donc confier son embarras au saint prêtre : « Monsieur le Curé, lui dit-elle, le meunier « ne nous a pas rendu notre farine, et, avec ce qui « nous reste, nous pourrions tout au plus faire deux « pains. — Mettez votre levain dans le peu que vous « avez de farine, répondit M. Vianney; fermez votre « pétrin, et demain, faites comme si de rien n'é- « tait. » Cette recommandation fut prise à la lettre et suivie de même.

« Je ne sais comment cela se fit, dit Jeanne-Marie Chaney, toujours est-il que le lendemain, à mesure que je pétrissais, la pâte montait, montait sous mes doigts, *je n'abondais pas à y mettre de l'eau;* plus j'en mettais, plus elle se gonflait et s'épaississait, tant et si bien que le pétrin se trouva en un moment comble jusqu'aux bords... On fit, comme à

ıaire, une fournée de dix gros pains de vingt
;t-deux livres chacun, avec une poignée de
; ce fut comme si, à la place de cette poignée
ine, on en avait eu un sac. »
autre fois, le pain même manqua aux orphe-
l'Ars. Il n'y avait dans la maison ni blé, ni
, ni argent. Pour le coup, le bon Curé crut
ieu l'abandonnait à cause de ses péchés ; ayant
peler la supérieure de la maison, il lui dit, le
ɔien gros : « Il nous faudra donc renvoyer nos
res enfants, puisque nous ne savons plus où
dre pour les nourrir ! » Avant d'en venir à
xtrémité, il voulut encore visiter son grenier.
vidence ! il était comble, comme si on eût
lu blé à pleins sacs.
ıouvelle de ce prodige eut bientôt franchi les
de l'orphelinat, où elle avait été accueillie
es larmes de joie et des cris d'admiration. Le
d'Ars, qui depuis a souvent raconté la chose
ils, accompagné d'un grand nombre de nota-
vint voir le blé miraculeux. Le meunier fut
ıppelé, et, en remplissant ses sacs, il confessa
n'avait jamais manié d'aussi beau froment.
ɜs fois on a entendu le Curé d'Ars rappeler ce
le, y faire allusion ; il l'attribuait à saint Fran-
égis qu'il avait établi administrateur de sa
n d'orphelines, et dont il avait placé les reli-
ıu milieu de sa provision de grains.
s tenons de la même source que M. Vianney

pas au bout de la [illegible]

[illegible]

A l'échéance, toujours [illegible]

[illegible]

s les signes par lesquels la divine bonté se dé-
a, pendant plus de vingt ans, en faveur de celui
se dépouillait entièrement pour Notre-Seigneur
our les pauvres. A la *Providence* d'Ars, l'argent
vait toujours par quelque conduit secret, d'une
ıière inattendue, à l'heure où l'urgence se dé-
'ait. Souvent M. Vianney trouva dans son petit
sor des sommes importantes qu'il était sûr de
avoir pas mises. Malgré son humilité, il fut sou-
ıt contraint d'avouer que tout avait été providen-
à Ars, et il disait avec un sourire reconnaissant :
'ous sommes bien un peu les enfants gâtés du
on Dieu. Quand je pense au soin qu'il a pris de
ıoi, quand je récapitule ses miséricordes, la re-
ɔnnaissance et la joie de mon cœur débordent de
ıus côtés. Je ne découvre qu'un abîme d'amour
ıns lequel je voudrais pouvoir me noyer... Je l'ai
'connu particulièrement deux fois. Lorsque j'é-
ıdiais, j'étais accablé de chagrin ; je ne savais plus
ıe faire... Je vois encore l'endroit ; il me fut dit,
ımme si c'était quelqu'un qui m'eût parlé à l'o-
:ille : « VA, SOIS TRANQUILLE, TU SERAS PRÊTRE
N JOUR... » Une autre fois que j'avais beaucoup
'inquiétude et d'ennuis, j'entendis la même voix
ui me disait distinctement : « QUE T'A-T-IL MAN-
UÉ JUSQU'A PRÉSENT? » En effet, rien ne m'a
ıanqué... Il fait bon s'abandonner uniquement,
ans réserve et pour toujours à la conduite de la
ivine Providence. Nos réserves tarissent le cou-

« rant de ses miséricordes, et nos défiances arrêtent « ses bienfaits... J'ai souvent pensé que, si nous sor- « tions de notre état de pauvreté, nous n'aurions pas « de quoi faire... Vivons donc doucement dans le « sein de cette bonne Providence si attentive à tous « nos besoins. C'est la confiance surtout que Dieu « demande. Quand il est seul chargé de tous nos in- « térêts, il y va de sa justice et de sa bonté de « nous aider et de nous secourir. »

C'est par ces paroles et d'autres semblables qu'aux heures difficiles, quand l'espérance des directrices chancelait, M. Vianney savait relever leur courage. Il n'y avait rien qu'il leur recommandât plus instamment que de se jeter, à corps perdu, dans le sein de la Providence et d'y ensevelir leurs préoccupations et leurs craintes, s'inquiétant seulement d'aimer Dieu, et de se dévouer à l'instruction de leurs élèves. Ces braves filles le faisaient joyeusement. D'ailleurs, en prenant possession de leur maison, elles n'y étaient pas entrées seules, elles y avaient amené Notre-Seigneur, qui a promis que, lorsque deux ou trois personnes se rassembleraient en son nom, il serait au milieu d'elles.

Le but de M. Vianney, en fondant son petit institut de la *Providence*, était d'ouvrir un asile aux orphelines sans ressources, sans asile, et sans moyens d'éducation ; s'il y avait des préférences, elles étaient pour les plus déshéritées. C'est ainsi qu'on accueillait avec une prédilection marquée les pauvres

nes filles de quinze, dix-huit et même vingt ans, avaient passé leur enfance dans le vagabondage au service de gens peu soucieux de leur âme et leur vertu. Cette préférence fut justifiée par les ultats. « On a remarqué, dit Catherine, que les ts heureux fruits de conversion et de persévé-ıce ont été recueillis parmi ces pauvres filles qui taient plus des enfants. Elles n'avaient pas plu- entendu les catéchismes de M. le Curé, qu'elles croyaient transportées dans un autre monde. esque toutes, sans qu'on leur dît rien, deman-ient à faire une confession générale; elles pleu-ent leurs péchés avec des larmes sincères et deve-ient de ferventes chrétiennes. »

Il y en avait de bien plus jeunes. On les recevait l'âge de six ou sept ans, et on ne les renvoyait nais avant la première communion. Quand elles aient passé, dans ce noviciat, une période d'an-es plus ou moins longue, suivant les besoins de ır intelligence et de leur cœur, on leur cherchait ıe condition. La plupart étaient placées chez des aîtres choisis avec discernement. Les plus jeunes allaient au service que l'été; l'hiver elles reve-ient à la *Providence* pour s'y retremper et y ache-r de se prémunir contre les dangers du monde. rès leur sortie définitive, qui avait lieu vers l'âge dix-huit ans, ces filles avaient l'habitude de ve-r encore de temps en temps revoir leur bienfaiteur. était pour elles comme pour lui un jour de fête. Il

les exhortait, les encourageait, les renvoyait contentes et affermies dans la résolution d'être à Dieu et de le servir avec un redoublement d'amour et de fidélité.

Si quelques-unes témoignaient le désir de se consacrer au Seigneur, M. Vianney faisait choix de la congrégation où il les croyait appelées à se sanctifier; il leur fournissait, de ses deniers ou de ceux que la Providence lui envoyait, leur dot, leur trousseau, leurs frais de route, d'installation et de noviciat. Pour celles qui songeaient à se marier, il les faisait entrer dans une famille chrétienne, leur tenait lieu de père et en remplissait les devoirs jusqu'à la fin. Elles fondaient une maison, élevaient leurs enfants dans la crainte de Dieu et dans l'estime de la sainte pauvreté, qu'on leur avait appris à aimer et à pratiquer.

Ailleurs, ce mélange hétérogène d'enfants ramassées de partout, de pensionnaires et d'externes, de grandes et de petites filles, aurait offert des dangers; ces éléments divers n'auraient pu s'unir sans se gâter; là, nulle difficulté, nulle complication; la vertu ingénieuse qui avait formé les maîtresses s'imposait doucement aux élèves. Ce n'était pas le régime suivi dans nos écoles publiques et nos institutions charitables, c'était quelque chose de plus simple et qui rappelait mieux l'intérieur d'une famille pauvre mais chrétienne, où tout est réglé par la foi, où la présence de Dieu pénètre et domine

tout, où les pensées de l'ordre surnaturel ne sont point reléguées au commencement et à la fin de la journée, dans les étroites limites d'une prière de quelques instants, mais forment le cadre même où se meut toute l'existence.

L'instruction, sans cesser d'être élémentaire, y était solide. Les enfants savaient bien ce qu'elles savaient. On leur apprenait, suivant leur aptitude et le besoin probable qu'elles en auraient, à lire, à écrire, à coudre et à tricoter. Mettant de côté les choses dont elles n'avaient que faire, on ne leur laissait rien ignorer de ce qui pouvait, en donnant des pensées religieuses à leur intelligence et de saines émotions à leur cœur, préparer leur bonheur à venir et la prospérité des maisons qu'elles auraient plus tard à diriger.

En toute chose, le côté extérieur et purement réglementaire, regardé comme si important à notre époque, avait été négligé. La Providence a ses voies, qui diffèrent un peu des méthodes officielles. Il n'y avait pas d'uniforme ; les jeunes filles restaient dans le costume qu'elles avaient apporté en entrant. On ne donnait rien à l'ostentation. On mangeait du pain noir ; on dormait sur la dure. La pensée de l'UNIQUE NÉCESSAIRE était rendue plus sensible par le mépris des superfluités vaines, et par l'ignorance absolue des pratiques de la vie commode.

On le voit, la vertu favorite du Curé d'Ars était vivement empreinte sur son œuvre. On ne peut se

figurer jusqu'où allaient chez les maîtresses et les élèves le détachement des biens de la terre et l'abandon à la toute-puissance divine. On ne voulait d'autre protecteur que Dieu ; on n'avait pas besoin d'autre ami. On savait comment on provoque sa miséricorde et comment on l'oblige à venir en aide aux œuvres entreprises pour son amour. Cette confiance en Dieu était illimitée, aveugle, enfantine ; elle inspirait tout et tenait lieu de tout. Une réponse des directrices le fera mieux voir que ce que nous pourrions ajouter : interrogées par une personne recommandable et amie de l'œuvre, sur le nombre de leurs orphelines, elles répondirent du ton et de l'air le plus naturels, qu'*elles n'en savaient rien*. « Comment, vous n'en savez rien ! — Non, en « vérité ; Dieu le sait, et cela nous suffit. » Grande stupéfaction de la part de la visiteuse ! « Mais si « l'une de vos pensionnaires venait à s'échapper ? « — Oh ! nous les connaissons trop, et nous en « sommes trop occupées pour ne pas nous en aper- « cevoir aussitôt. »

Les malheureuses créatures qu'on avait adoptées et qu'on instruisait ne résistaient pas aux salutaires influences dont elles étaient entourées. La lumière pénétrait dans leur cœur avec l'amour ; la charité qu'on exerçait envers elles leur faisait connaître Jésus-Christ. Ces pauvres âmes égarées, même avant d'avoir vécu, dans toutes sortes d'ignorances et de vices, apprenaient à goûter, à aimer et à bénir le

doux Sauveur qui avait pris pitié d'elles, et leur avait envoyé, dans leur délaissement, des mères si dévouées et si bonnes.

Les dimanches et les jeudis étaient consacrés à l'œuvre de l'adoration réparatrice. Ces jours-là, les élèves restaient tour à tour une heure devant le très-saint Sacrement pour faire amende honorable à Notre-Seigneur. Lorsqu'on apprenait qu'un scandale avait éclaté quelque part, les grandes, qui étaient les plus ferventes, demandaient à leurs maîtresses de passer la nuit en prières; elles se relevaient d'heure en heure, pour qu'il n'y eût pas d'interruption dans l'exercice de l'adoration nocturne. Outre cela, elles pratiquaient la mortification des sens comme de bonnes religieuses auraient pu le faire dans le couvent le mieux réglé.

C'est à l'établissement de la *Providence* que se rattachent les catéchismes qui ont fait, pendant plus de trente ans, l'enchantement de la foule et une partie de la réputation du Curé d'Ars. C'est alors qu'il en eut l'idée; c'est pour l'instruction de ses petites orphelines qu'il les institua. Il commença à nourrir de pauvres enfants de sa parole avant d'en nourrir les pèlerins de la France, de l'Allemagne, de la Belgique et de l'Angleterre.

A l'heure de l'*Angelus*, après le dîner de la communauté, quand l'unique pièce servant d'ouvroir, de salle d'étude et de réfectoire avait été balayée, M. Vianney arrivait, s'asseyait sur le bord d'une

dication familière, outre l'

aux contem

LIVRE TROISIÈME

Vie héroïque de M. Vianney

DEPUIS LA FONDATION DE LA *PROVIDENCE* JUSQU'A SA SUPPRESSION (1825-1847).

CHAPITRE PREMIER

Comment M. Vianney s'est fait saint par l'exercice de la pénitence et du renoncement à soi-même.

Nous voici arrivé au point de notre histoire, où elle s'illumine d'éclairs et de prodiges. C'est à partir de l'établissement de sa *Providence*, que commence, à proprement parler, avec le bruit qui se fait autour de son nom et le concours qui se forme autour de sa personne, la vie miraculeuse du Curé d'Ars. Jusque-là, on voyait en lui le prêtre pieux

et mortifié, humble et charitable; on n'avait pas encore été frappé, comme on le fut dès lors, de ce quelque chose de singulier et d'incomparable, qui est le SAINT.

Ceux qui n'ont approché M. Vianney qu'à la fin de sa vie, ont admiré un travail tout fait. Mais si l'on jugeait qu'en voulant être saint, il a été dispensé de vouloir l'effort et la peine qui font les saints, on se tromperait étrangement. La sainteté est le fruit du sacrifice: c'est une mort et une renaissance. On ne meurt pas sans souffrir, et l'enfantement ne va pas non plus sans la douleur.

Au commencement M. Vianney avait avec lui sa mère adoptive, la veuve Bibost d'Écully, qui était venue pour l'aider à faire sa petite installation, sans qu'elle eût la pensée de rester à son service; il ne conserva que peu de temps cette aide dévouée; Claudine Renard lui succéda. C'est elle qui lui rendait tous les bons offices dont il pouvait avoir besoin; la difficulté était de les lui faire accepter; il fallait pour cela prendre beaucoup de détours et revenir souvent à la charge. Quand, à force de manœuvres adroites, elle avait à peu près obtenu un oui, elle courait à sa cuisine; mais, pendant qu'elle allumait son fourneau, M. le Curé avait eu le temps de se mettre sur un bon pied de défense, et, quand elle arrivait avec ses provisions, elle trouvait la porte close. C'était alors des larmes, des gémissements, un vrai désespoir. Ce qui ne la consternait pas moins, c'était

de voir que M. Vianney ne se réservait rien. Quelque soin qu'elle prît de renouveler son trousseau, il s'en allait pièce à pièce. Elle se mit alors à ne lui rendre son linge qu'au fur et à mesure qu'il en avait besoin. Cette précaution était excellente; mais elle s'en avisa trop tard, et quand déjà il ne restait plus rien à donner.

Quoique Claudine Renard logeât près du presbytère, elle n'y avait pas ses entrées. Lorsque, de loin en loin, elle venait à bout de s'y introduire, elle en profitait pour nettoyer, frotter et mettre en ordre de son mieux le petit mobilier. Quelquefois, si le maître était absent, elle s'enhardissait jusqu'à oser faire son lit et soulever un peu cette pauvre paille, qui, sans cela, n'eût jamais été remuée. Or, il arriva qu'un matin elle trouva le matelas d'un côté et la paillasse de l'autre. Elle crut devoir, sans façon, tout remettre en place. A quelques jours de là, ce fut la même chose, tant et si bien qu'à la fin, ne voulant pas en avoir le démenti ni se fâcher contre elle, M. Vianney prit le parti de trancher la question en donnant son matelas à un pauvre. Il y avait encore dans son lit une couette remplie de plume, qui ne tarda pas à aller rejoindre le matelas, et un traversin qui prit la même route, en sorte qu'il ne resta plus que la paillasse. Mais il s'était trop avancé pour s'arrêter en si beau chemin, et son amour de la pénitence fit que, se trouvant encore trop bien sur la paille, il imagina de mettre une planche dans

son lit, puis il résolut de quitter sa chambre et de coucher au grenier.

Le Curé d'Ars avait lu, dans la Vie de sainte Françoise Romaine, qu'elle faisait sa nourriture ordinaire du pain sec et moisi, qui avait traîné longtemps dans la poche des mendiants, et qu'elle le échangeait contre du beau pain blanc. Il avait été touché de cette pratique. Pendant les premières années de son ministère, quand il rencontrait un pauvre, il lui proposait de le débarrasser du contenu de sa besace, qu'il lui payait grassement. On trouvait toujours chez lui une corbeille remplie de ce méchant pain noir, dont la vue était bien ce qu'il y avait au monde de plus repoussant, et qu'il mangeait avec délice, parce que la mortification, la pauvreté et la charité y mêlaient leur céleste saveur : « Je suis heureux, disait-il, de manger le pain des « pauvres : ce sont les amis de Jésus-Christ. Il me « semble que je suis là à la table de Notre-Sei- « gneur. » Quelques pommes de terre cuites à l'eau complétaient le menu, encore le saint Curé n'en avait-il pas toujours. Il lui arriva plus d'une fois d'aller, sa petite marmite à la main, quêter chez les voisins la provision de la semaine. Il faisait cuire ces pommes de terre lui-même, et les mangeait tant qu'elles duraient. Il y en avait pour huit jours. Chaque soir après la prière, en rentrant chez lui, il découvrait sa marmite, en tirait une ou deux pommes de terre, et son souper était fait.

Ayant pris à la lettre la recommandation de Notre-Seigneur de ne pas se mettre en peine du lendemain, il n'y songeait pas plus que s'il ne devait point y avoir pour lui de lendemain. Jamais la pensée de ses besoins personnels présents ou à venir ne le portait à se limiter dans ses aumônes. Un jour, sa voisine lui avait donné un beau pain blanc qu'elle avait fait exprès pour lui de pure farine ; un instant après, elle lui porta un peu de lait qu'elle aurait voulu lui voir prendre devant elle, présumant qu'il était à jeun depuis longtemps ; mais quelque insistance qu'elle y mît, il lui fut impossible de le lui faire accepter. Elle ne comprit pas d'abord le motif d'un refus si persévérant, puis, tout à coup : « Je « parie, Monsieur le Curé, lui dit-elle, que vous « n'avez plus de pain !... » Un pauvre avait passé dans l'intervalle, et le pain s'en était allé tout entier dans sa besace.

Dès ce temps-là, M. Vianney semblait avoir pour principe d'aller jusqu'au bout de lui-même. Après de longs jours de jeûne, lorsqu'il n'en pouvait plus, il prenait une poignée de farine, c'était la seule provision qu'il se gardât, la délayait dans un peu d'eau et en faisait des *matefaims*. « Que j'étais donc heu-« reux dans les premiers temps ! lui avons-nous en-« tendu dire. Je n'avais pas tout ce monde sur les « bras... Quand je voulais dîner, je ne perdais pas « beaucoup de temps. Trois *matefaims* faisaient l'af-« faire. Pendant que je cuisais le second, je man-

« geais le premier; pendant que je mangeais le se-
« cond, je cuisais le troisième. J'achevais mon repas
« en rangeant ma poêle et mon feu; je buvais un
« peu d'eau là-dessus, et il y en avait pour deux
« ou trois jours. »

Le Curé d'Ars se livrait à ces rigueurs quand il avait une grâce importante à obtenir, ou lorsqu'il croyait devoir satisfaire à la place d'un grand coupable que la miséricorde divine lui avait amené. Il avait une grande confiance dans le jeûne comme moyen de fléchir la justice divine et de lutter contre l'enfer : « Le démon, disait-il, se moque de la disci-
« pline et des autres instruments de pénitence, et
« trouve encore moyen de s'arranger avec ceux qui
« en font usage; mais ce qui le met en déroute, c'est
« la privation dans la nourriture et le sommeil. »

Son prêtre auxiliaire, le questionnant sur cette époque de sa vie, lui disait : « Monsieur le Curé, on
« raconte qu'autrefois vous restiez facilement huit
« jours sans manger. — Oh! non, mon ami, dit le
« bon Curé, sans s'apercevoir qu'il donnait dans un
« piége; on a exagéré. Le plus que j'aie fait, c'est de
« passer une semaine avec trois repas. »

Dans d'autres circonstances, M. Vianney a avoué s'être privé de nourriture pendant des journées entières; il a passé tout un carême sans consommer deux livres de pain; il a même essayé de vivre sans pain. Il y avait à côté du presbytère, quand il vint à Ars, un assez joli jardin planté d'ar-

es à fruit; il le laissa bientôt sans culture, et les isins en faisaient leur paquis. Un jour que, suint sa coutume, Claudine Renard y avait conduit vache, elle le surprit mangeant une poignée herbe: « Eh quoi! Monsieur le Curé, fit-elle en 'apercevant, vous mangez de l'herbe? — Oui, ma bonne mère Renard, répondit-il en souriant; c'est un essai que je fais. Mais ça ne me réussit pas. »

« On voit bien, disait-il longtemps après à son prêtre auxiliaire, dans un moment de naïf abandon, on voit bien que nous sommes faits autrement que les bêtes. J'ai voulu une fois entreprendre de vivre comme elles, en ne mangeant que de l'herbe; je n'avais plus de forces. »

Un jour Catherine Lassagne engageait M. Vianey à prendre un peu plus de nourriture. Elle lui sait : « Vous ne pourrez pas tenir en vivant de la sorte. — Oh! que si! répondit-il gaîment. Que dit Notre-Seigneur? « J'ai une autre nourriture, qui est de faire la volonté du Père qui m'a envoyé. » Puis il ajouta : « J'ai un bon *cadavre;* je suis dur. Après que j'ai mangé n'importe quoi, ou que j'ai dormi deux heures, je peux recommencer. »

Il arrivait quelquefois cependant que ce bon *davre*, à force d'être surmené, n'en pouvait réellement plus. M. Vianney était forcé lui-même d'en nvenir : « Il y a des jours que je ne peux presque plus parler, surtout quand viennent sept heures

« du matin et sept heures du soir ; mais, pour parler « du bon Dieu, on a toujours des forces. » Cet épuisement se remarquait particulièrement à la prière du soir, où il ne lui restait qu'un filet de voix si mince, qu'il fallait prêter l'oreille pour l'entendre. « Monsieur le Curé, lui dit quelqu'un, d'où vient « que, lorsque vous priez, on vous entend à peine, « et que vous parlez si fort quand vous prêchez? « — C'est, répondit-il, que quand je prêche j'ai « souvent affaire à des sourds ou à des gens qui « dorment ; mais quand je prie j'ai affaire au bon « Dieu, et le bon Dieu n'est pas sourd. »

La vérité est que M. Vianney était presque toujours à bout de forces. C'était le désespoir de mademoiselle d'Ars, qui lui disait : « Mon bon Curé, ayez « donc un peu plus soin de vous ; vous me donnez « trop de distractions. Quand je vous entends ré« citer le chapelet d'une voix si faible, si éteinte... « au lieu de répondre : « Sainte Marie, mère de « Dieu ! » je me surprends à dire : « Mon Dieu ! « ayez pitié de lui ! faites-lui la grâce d'aller jus« qu'au bout... »

Ce n'était pas seulement de l'inquiétude que causaient à mademoiselle d'Ars les saintes rigueurs de son Curé, c'était parfois de la belle et bonne colère. Elle le querellait et le menaçait de le dénoncer à son archevêque. Mais déjà les supérieurs ecclésiastiques s'étaient émus de tout ce qu'ils apprenaient d'une vie si pénitente ; ils craignaient

te M. Vianney ne manquât de discrétion, et le ses pieux excès ne détruisissent sa santé : Vous ferez mes amitiés à l'abbé Vianney, dit un jour M. Courbon à un ecclésiastique qui allait à Ars. Mais recommandez-lui de ma part de manger un peu plus. Faites-lui comprendre qu'on ne prend pas le ciel par famine. — M. le grand vicaire est trop bon, répondit le saint homme, quand on lui transmit ces paroles. Je ne mérite pas qu'on s'occupe de moi. » Et il en fit ni plus ni moins.

La seule occasion où il sortît un peu de ses austres habitudes, c'est quand la charité l'y obligeait pour faire honneur à un confrère qui venait le visiter. Le cas d'ailleurs était fort rare. Alors il dépêchait quelqu'un à mademoiselle d'Ars, et elle s'empressait de lui improviser un dîner convenable. Si était trop près de midi pour qu'il eût le temps de courir au château, Claudine Renard se chargeait de la cuisine qui était alors des plus simples, mais toujours bien différente de la sienne. Il usait de la même condescendance à l'égard de ses parents, lorsqu'ils venaient à Ars; il interrompait pour eux ses rudes privations. Il faisait gracieusement les honneurs de sa table; il encourageait à manger et mangeait de tout lui-même sans affectation.

Prenant prétexte des services qu'elles lui rendaient, mais en vérité pour satisfaire un peu de curiosité, peut-être aussi par une secrète intention de

l'éprouver, mademoiselle Pignaut et la veuve Renard reprochaient souvent à M. Vianney de ne pas les inviter : tant de repas qu'elles avaient préparés pour d'autres méritaient bien, leur semblait-il, ce léger retour! Un soir donc que M. le Curé avait renouvelé sa provision de pain des pauvres et qu'il en avait une corbeille pleine, il alla trouver sa voisine: « Claudine, lui dit-il d'un ton plus dégagé qu'à « l'ordinaire, vous viendrez tout à l'heure chez « moi avec votre fille et mademoiselle Pignaut. Je « vous veux toutes les trois. » Voilà des femmes bien heureuses et surtout bien impatientes de voir arriver l'heure du rendez-vous, afin d'apprendre ce que M. le Curé leur veut: « Ce que je vous veux, « leur dit-il, quand elles furent entrées ; ne le devi« nez-vous pas? Je veux vous faire souper avec moi. « Prenez des chaises et asseyez-vous. Comme nous « allons nous régaler! Nous mangerons le pain des « pauvres, qui sont les amis de Notre-Seigneur; « nous boirons de la bonne eau du bon Dieu : voilà « pour le corps. Nous lirons ensuite la Vie de ces « bons saints, si pénitents, si mortifiés: voilà pour « l'âme. Allons, vite à l'ouvrage! »

Le bon Curé avait ainsi organisé le festin : au milieu la corbeille remplie du pain des pauvres, à droite la *Vie des saints* en un gros volume in-folio, à gauche un seau d'eau avec une écuelle de bois. En voyant ce bel ordre, Claudine Renard, qui était dans le secret, échangea un coup d'œil avec son hôte et sourit; ses

deux autres compagnes furent un peu décontenancées. Sans paraître s'apercevoir de leur embarras, M. Vianney bénit la table et offrit à chacune un morceau de pain. « Je n'osai pas refuser, dit Anne Renard en racontant cette histoire; je vins à bout de ma portion de pain, et ma mère aussi; mais mademoiselle Pignaut, quelque volonté qu'elle y mît, ne put jamais avaler la sienne. Tout le temps que dura la séance, elle fut sur les épines, ne se souvenant pas d'avoir jamais été à pareille fête. Elle ne reparla plus de se faire inviter une seconde fois. »

Avec un oubli aussi complet de lui-même et un tel empire sur son corps, le Curé d'Ars aurait pu bien souvent manquer du nécessaire, si la très-aimable Providence n'avait pris soin de l'assister par une suite de bienfaits dont l'enchaînement, jusqu'à la fin de sa vie, forme un des plus rares et des plus singuliers traits de cette existence si singulière. Peu de temps avant sa mort, il disait en montrant une noble et sainte demoiselle dont on ne connaîtra jamais l'admirable dévoûment: « Voilà ma nour- « rice! » Et c'était vrai. Il fallait bien une nourrice à l'homme qui s'était réduit volontairement, pour tout ce qui regarde le corps et les exigences du corps, à l'état passif de l'enfant qui vient de naître.

Nous avons déjà vu se succéder auprès de M. Vianney, sans aucune sollicitation de son côté, sans aucun intérêt du leur, la bonne veuve d'Écully, mademoiselle Pignaut et Claudine Renard. Quand

soir avec impatience, et, quand M. Vianney renа chez lui, sa journée faite, elle lui dit du ton de ›ix le plus insinuant : « Monsieur le Curé, voulez-vous manger un morceau de pâté ? — Oui, répondit-il aussitôt, je veux bien. » Très-satisfaite d'une adescendance à laquelle on ne l'avait point habiée, elle court à sa cachette ; mais, le pâté n'y était us. Elle remonte tout en courroux : « Monsieur le Curé, c'est bien mal ! mon pâté était à moi ; je ne vous le donne pas ! — Pourquoi l'avez-vous mis à la cure ? répondit tranquillement M. Vianney. J'ai toujours cru que ce que je trouvais chez moi m'appartenait et que j'en pouvais disposer. »

Il y avait une vieille aveugle qui demeurait à côté le l'église, et qui était particulièrement chère au uré d'Ars. C'est chez elle qu'il portait de préférence es secours, parce que la pauvre infirme avait sur ɜs autres l'avantage de ne pas voir par qui sa misère tait soulagée. Souvent il la trouvait assise, occupée teiller du chanvre ; il s'approchait d'elle à petit ruit, déposait dans son tablier ce qu'il tenait sans ouffler mot. Quand elle s'en apercevait, elle palait avec la main ce qu'on venait de lui donner, et, royant que c'était le fait d'une voisine, elle disait : Grand merci ! ma mie, grand merci ! » M. Vianney 'en allait en riant de tout son cœur. Il ne se contentait pas de porter lui-même à la bonne vieille out ce qu'il pensait devoir lui faire plaisir, il lui

payait encore son loyer et pourvoyait à ses différents besoins. Bien des personnes, connaissant son inclination à faire l'aumône, pensèrent l'exploiter, et lui promirent de l'argent pour ses pauvres, à condition qu'il se nourrirait mieux. On ne voit pas qu'il se soit laissé prendre à ce piége, sauf une fois qu'il consentit pour dix francs à manger du poulet.

Quand son orphelinat fut en activité, M. Vianney y transporta bien vite sa cuisine et sa table. Il était le père de cette maison et il voulait en être le premier enfant, aimant à se regarder comme un orphelin réduit à l'aumône. Il donnait tout à la *Providence*, et c'est d'elle qu'il tirait tout. Si minces que fussent les apprêts de son dîner, il était toujours disposé à trouver qu'on en faisait trop. Il s'en plaignait doucement aux directrices : « Je pense « que, si vous aviez plus de charité pour moi « vous ne me prépareriez jamais rien. Je ferais « un peu pénitence, et tout le monde s'en trouverait « mieux. »

Souvent il revenait de l'église tombant d'inanition, obligé de s'asseoir, parce que ses jambes se dérobaient sous lui. Il était alors content comme un homme qui vient de faire un exploit, il riait d'un bon et franc rire ; il plaisantait et gourmandait *Adam* (c'est ainsi qu'il appelait son corps) ; il lui disait avec une douce ironie : « Allons, mon pauvre « *Colon*, debout !... tiens-toi bon ! » faisant allusion à un ivrogne de ce nom, qui, lorsqu'il avait bu à ne

us pouvoir se tenir, s'apostrophait ainsi pour se
›nner des jambes.
Une fois il se trouva mal au confessionnal, et se
ntant défaillir : « Il faut sortir, pensa-t-il, pendant
que je le peux encore ; tout à l'heure on sera
peut-être obligé de m'emporter. » Et le voilà qui
ssemble ses forces et se traîne comme il peut à la
'ovidence, haletant, pâle comme la mort. En arri-
nt il demande un peu d'eau de Cologne. « Eh
bien! Monsieur, lui dit Catherine, tout en s'em-
pressant autour de lui, vous devez être content
cette fois... vous êtes bien allé jusqu'au bout ! »
; en effet, sous la pâleur et l'altération de ses traits,
ı voyait percer la joie de son âme.
« Ordinairement quand son catéchisme est fini,
ɔute Catherine, il trouve auprès du feu un petit
ıt de terre contenant du lait *troublé* avec du cho-
lat. Il n'y a que fort peu de temps qu'il accepte ce
ēlange. C'est une bonne demoiselle qui lui fournit
chocolat dans l'intérêt de sa santé. D'habitude il
ənd son repas, si l'on peut appeler cela un repas,
bout au coin de la cheminée. Il lui arrive souvent
boire son lait sans pain ; c'est bientôt fait. Quand
ɘst pressé, il s'en retourne à la cure, son pot à la
ıin. A le voir ainsi traverser la place, volontiers
le prendrait pour un pauvre qui vient de rece-
r l'aumône. C'est alors qu'il est le plus gai et le
ıs en train. »
Un ecclésiastique fraîchement arrivé le surprit

un jour dans ces dispositions : « Est-ce vous qui
« êtes le Curé d'Ars dont tout le monde parle, lui
« dit-il ? — Oui, c'est moi qui suis le pauvre Curé
« d'Ars. — C'est un peu fort ! dit le prêtre en s'é-
« loignant avec les marques d'un profond désap-
« pointement ; je m'étais figuré un homme impo-
« sant, ayant de la tenue et des manières. C'est tout
« le contraire. Ce petit curé n'a point de dignité ; il
« mange en pleine rue comme un mendiant : c'est
« une mystification ! » Ces paroles furent rapportées
au saint prêtre, qui s'en amusa beaucoup. Il aimait
à rappeler cette histoire : « Ce bon monsieur a été
« bien attrapé ; il s'attendait à trouver quelque
« chose à Ars, et il n'y a rien trouvé du tout. »
Hâtons-nous d'ajouter cependant, qu'après une seconde entrevue, l'ecclésiastique sentit que l'admiration le gagnait avec la confiance. Il fit une bonne retraite et s'en alla sous le charme.

En ce temps-là, M. Vianney pouvait assister aux réunions périodiques du clergé cantonal, qui commençaient à s'établir sous le nom de conférences. Il se faisait une loi de n'y jamais manquer. Seulement, quand la série des questions venant à l'ordre du jour était épuisée et la discussion close, il s'esquivait discrètement, et, pour l'ordinaire, on ne le trouvait plus au moment du dîner. Lorsque le tour de la paroisse d'Ars arrivait, et que c'était à lui de recevoir ses confrères, le repas se donnait au château, et mademoiselle d'Ars, toute fière de suppléer son

ré, y présidait avec cette grâce aimable et digne i met tout le monde à l'aise.

Les vêtements de M. Vianney répondaient à sa urriture. Bien qu'il aimât l'ordre et la propreté, e saint François de Sales appelle des demi-vertus, ıtefois, par esprit de pénitence et de détachement, n'avait jamais qu'une soutane; il la portait jus-'à ce qu'elle tombât presque en lambeaux; il ısentait à la laisser raccommoder et laver quand e en avait trop besoin, mais il n'en acceptait une uve qu'après que la vieille n'était plus portable. Il n allait aux conférences et autres réunions ecclé-ıstiques, bravant les railleries de ses confrères, i trouvaient matière à de joyeux commentaires r la pauvreté de sa mise. Sa réplique était invaria-ement la même : « C'est assez bon pour le Curé d'Ars ! Qui voulez-vous qui s'en offusque ? Quand on a dit : c'est le Curé d'Ars ! on a tout dit. »

CHAPITRE II

Comment M. Vianney fut persécuté par les démons.

Il y avait six ans que M. Vianney était à Ars : il venait d'ouvrir aux petites orphelines du pays sa chère maison de refuge, quand des bruits étranges commencèrent à troubler le repos de ses nuits et le silence de son presbytère. Voici comment on lui a entendu raconter à lui-même l'origine de ces persécutions diaboliques : « La première fois que le dé« mon est venu me tourmenter, c'était à neuf heu« res du soir, au moment où j'allais me mettre au « lit. Trois grands coups retentirent à la porte de ma « cour, comme si on avait voulu l'enfoncer avec une « énorme massue. J'ouvris aussitôt ma fenêtre et je « demandai : « Qui est là ?... » mais je ne vis rien, et « j'allai tranquillement me coucher en me recom« mandant à la sainte Vierge et à mon bon ange. Je

« n'étais pas endormi que trois autres coups plus « violents me firent ressauter. Je me levai et m'é- « criai une seconde fois : « Qui est là?... » Personne « ne répondit.

« Lorsque ce bruit commença, je m'imaginai que « c'étaient des voleurs qui en voulaient aux beaux « ornements de M. le vicomte d'Ars, et je crus qu'il « était bon de prendre des précautions. Je priai deux « hommes courageux de coucher à la cure pour me « prêter main-forte, en cas de besoin. Ils vinrent « plusieurs nuits de suite; ils entendirent le bruit, « mais ne découvrirent rien et demeurèrent con- « vaincus que ce vacarme avait une autre cause que « la malveillance des hommes. J'en acquis moi- « même bientôt la certitude; car, pendant une nuit « d'hiver qu'il était tombé beaucoup de neige, trois « énormes coups se firent entendre vers le milieu « de la nuit. Je sautai précipitamment à bas de mon « lit; je pris la rampe et descendis jusque dans la « cour, pensant trouver cette fois les malfaiteurs en « fuite et me proposant d'appeler au secours. Mais, « à mon grand étonnement, je ne vis rien, je n'en- « tendis rien, et, qui plus est, je ne découvris sur la « neige aucune trace de pas... Je ne doutai plus « alors que ce ne fût le démon qui voulait m'ef- « frayer. Je m'abandonnai à la volonté de Dieu, le « priant d'être mon défenseur et mon gardien, et de « s'approcher de moi avec ses anges quand mon en- « nemi viendrait de nouveau me tourmenter. »

[illegible]

[illegible]

que [illegible] les [illegible]

ces bruits mystérieux n'[illegible]

[illegible]

du presbytère l'avertissaient de la présence de l'ennemi ; et, suivant que son sommeil était profond ou léger, d'autres coups plus ou moins rudes se succédaient en approchant. Après s'être donné le divertissement d'un horrible tintamarre dans l'escalier, le démon entrait ; il se prenait aux rideaux du lit et les secouait avec fureur, comme s'il avait voulu les arracher. Le pauvre patient ne pouvait comprendre qu'il en restât un lambeau. Il arrivait souvent que l'esprit malin heurtait comme quelqu'un qui veut entrer ; un instant après, sans que la porte fût ouverte, il était dans la chambre remuant les chaises, dérangeant les meubles, furetant partout, appelant d'une voix moqueuse : « Vianney ! Vianney ! » et ajoutant des menaces et des qualifications outrageantes : « *Mangeur de truffes !* nous « t'aurons bien !... nous te tenons ! nous te te- « nons !... » D'autres fois, sans se donner la peine de monter, il le hélait du milieu de la cour, et, après avoir longtemps vociféré, il imitait une charge de cavalerie ou le bruit d'une armée en marche. Tantôt il enfonçait des clous dans le plancher, à grands coups de marteau ; tantôt il fendait du bois, rabotait des planches, sciait des lambris, comme un charpentier activement occupé dans l'intérieur de la maison ; ou bien il taraudait toute la nuit, et il semblait à M. Vianney qu'il allait, le matin, trouver son plafond criblé de trous ; ou bien encore il battait la générale sur la table, sur la cheminée et principale-

ment sur le pot à eau, cherchant de préférence les objets les plus sonores.

Quelquefois le Curé d'Ars entendait, dans la salle basse au-dessous de lui, bondir comme un grand cheval échappé, qui s'élevait jusqu'au plafond et retombait lourdement, des quatre fers, sur le carreau. D'autres fois, c'était comme si un gendarme chaussé de grosses bottes en eût fait résonner le talon sur les dalles de l'escalier. D'autres fois encore, c'était le bruit d'un grand troupeau de moutons qui paissait au-dessus de sa tête. Impossible de dormir avec ce piétinement monotone. Une nuit que M. Vianney était plus agacé que de coutume, il dit : « Mon Dieu, je vous fais volontiers le sacrifice de « quelques heures de sommeil pour la conversion « des pécheurs. » Sur-le-champ, l'infernal troupeau s'en alla, le silence se fit, et le pauvre Curé put reposer un instant. Pendant plusieurs nuits consécutives il entendit dans la cour des clameurs si fortes et si menaçantes qu'il en tremblait d'effroi. Ces voix parlaient dans une langue inconnue et avec la plus grande confusion, en sorte qu'elles réveillaient en lui le souvenir encore récent de l'invasion. Il comparait leur tumulte au bruit qu'aurait fait une armée d'Autrichiens, ou bien il se servait d'un autre mot non moins caractéristique, disant que des bandes de démons avaient tenu leur *parlement* dans sa cour.

Ces histoires, on le pense bien, firent grand bruit

elles excitèrent, comme il arrive toujours, des rumeurs en sens divers et de vives contradictions. Toutefois il n'est pas permis de supposer que M. Vianney se soit trompé, ni qu'il ait voulu tromper. Ceux qui l'ont connu savent que la mort eût été pour lui préférable au mensonge. Il n'avait pas le tempérament d'un visionnaire; il n'était point du tout crédule; il possédait toutes les qualités d'un bon témoin. Ces choses ne se passèrent pas une fois, mais cent et cent fois par an, pendant trente ans; elles furent attestées par lui des milliers de fois; il n'y avait rien dont il parlât plus volontiers. N'importe! les démentis persévérèrent; ils partaient surtout des rangs du clergé. Les confrères du Curé d'Ars se montraient, en général, peu disposés à admettre la réalité de ces manifestations diaboliques; ils leur cherchaient des causes naturelles et physiologiques, et croyaient en trouver dans les jeûnes et les veilles immodérés du saint homme. « Si le Curé « d'Ars vivait comme les autres, disaient-ils, s'il « prenait sa dose de sommeil et de nourriture, son « cerveau ne se peuplerait pas de fantômes. »

Il y avait à Saint-Trivier-sur-Moignans un vénérable curé, nommé M. Granger, qui s'était mis en rapport avec l'abbé Vianney, dès les premiers jours de son ministère à Ars; il avait su l'apprécier et il le voyait souvent. Jaloux de procurer à ses paroissiens le bienfait de la présence au milieu d'eux d'un prêtre si mortifié et si zélé, il e pria de

se joindre aux missionnaires qui donnaient alors les exercices du grand jubilé. C'était dans l'hiver de 1826. M. Vianney consentit à tout ce que son voisin voulut ; il resta trois semaines à Saint-Trivier, prêcha de temps en temps et confessa beaucoup. Comme les vexations auxquelles il était en butte, de la part du démon, faisaient alors grand bruit, ses confrères s'en amusaient et lui disaient sur le ton du badinage : « Allons ! allons ! faites comme les « autres ; nourrissez-vous mieux : c'est le moyen « d'en finir avec toutes ces diableries. » Un soir, la discussion s'anima du côté des contradicteurs, et leur raillerie s'échappa en jets plus amers. Il fut convenu que toute cette mystique infernale n'était qu'une fantasmagorie absurde, et le pauvre Curé fut traité, en toutes lettres, de visionnaire et de maniaque. Il ne répondit pas un mot à ces savantes diatribes, se retira dans sa chambre, insensible à tout, sauf à la joie d'avoir été humilié. Un instant après, messieurs les rieurs se souhaitaient une bonne nuit et gagnaient leur appartement respectif, avec l'insouciance de philosophes qui, s'ils croyaient au démon, n'avaient du moins qu'une foi très-médiocre à son intervention dans les affaires du Curé d'Ars. Mais voilà qu'à minuit ils sont réveillés en sursaut par un affreux vacarme : la cure est sens dessus dessous ; les portes battent ; les vitres grincent ; les murs chancellent ; en un instant, tout le monde est debout. On se souvient que le Curé d'Ars a

dit : « Vous ne serez pas étonnés si, par hasard, « vous entendez du bruit cette nuit. » On se précipite dans sa chambre... il reposait tranquillement. « Levez-vous, lui crie-t-on, la cure va tom« ber ! — Oh ! je sais bien ce que c'est, répond-il « en souriant. Il faut aller vous coucher; il n'y a « rien à craindre. » On se rassure, et le bruit cesse. A une heure de là, quand tout est redevenu silencieux, un léger coup de sonnette retentit. L'abbé Vianney se lève et trouve à la porte un homme qui avait fait plusieurs lieues pour venir se confesser à lui. Il se rend aussitôt à l'église et y reste jusqu'à la messe, occupé à entendre un grand nombre de pénitents. C'était chose ordinaire : chaque fois que les taquineries du démon redoublaient de fréquence et d'intensité, le Curé d'Ars prévoyait que la grâce lui amènerait bientôt quelque grand pécheur à convertir : ses pressentiments étaient rarement trompés.

L'esprit du mal variait ses moyens d'attaque : il ne se contentait plus de frapper aux portes et de troubler le repos de M. Vianney par des bruits effrayants, il était sans cesse à imaginer de nouveaux tours dont l'audace déguisait mal la faiblesse. Souvent il se cachait sous son lit, voire sous son chevet, et faisait, toute la nuit, retentir à son oreille tantôt des cris aigus, tantôt des gémissements lugubres, des plaintes étouffées, de faibles soupirs ; quelquefois il l'entendait geindre bruyamment

comme un homme qui se livre à un travail pénible, d'autres fois râler comme un malade à l'agonie. « Le démon est bien fin, disait-il un jour, dans « son catéchisme, mais il n'est pas fort. Un signe « de croix le met en fuite. Tenez, il n'y a pas en- « core trois jours qu'il faisait un grand tapage au- « dessus de ma tête. On aurait dit que toutes les « voitures de Lyon roulaient sur le plancher... Pas « plus loin qu'hier soir, il y avait des troupes de « démons qui secouaient ma porte. J'ai fait le signe « de la croix; ils sont tous partis. »

Il y eut une nuit où le Curé d'Ars fut réveillé en sursaut et se sentit soulevé en l'air : « Peu à peu *je* « *perdais mon lit*, dit-il ; je m'armai vitement du « signe de la croix, et le *grappin*[1] me laissa. » Une autre nuit, le diable imagina de prendre la forme d'un coussin très-doux, très-moelleux, dans lequel la tête du pauvre Curé enfonçait voluptueusement comme dans de la ouate; en même temps il en sortait un gémissement plaintif. Il avoua que cette fois il eut grand'peur; il lui sembla que ce nouveau genre de piége mettait son âme en péril. Il invoqua le secours du ciel, et l'illusion disparut.

M. Vianney ayant été appelé à Montmerle, le démon le suivit sur ce nouveau théâtre de son zèle. Dès la première nuit, il le traîna dans son lit tout autour de sa chambre, en sorte qu'il ne put pas fer-

[1] Nom de guerre sous lequel M. Vianney avait l'habitude de désigner le démon.

l'œil. Le lendemain, le saint prêtre se rendit glise de bonne heure, suivant son habitude 'ouva la foule entourant son confessionnal; à peine y fut-il entré, qu'il se sentit sou- et ballotté comme s'il avait été emporté dans frêle barque sur un courant rapide. Quand a à Saint-Trivier pour y prêcher le jubilé, tit à pied, avant le jour, et sans être accom- é; il marchait en récitant son chapelet. L'air ır de lui était rempli de lueurs sinistres; osphère était comme embrasée, et, de chaque le la route, les buissons lui paraissaient en C'était Satan qui, prévoyant les heureux fruits M. Vianney allait faire dans les âmes, enveloppé iide ardent qui le dévore, le suivait pas à pas, hant à l'effrayer et à le décourager. Lui, ce- ınt, n'en continuait pas moins son chemin, yant dans ces nouvelles manœuvres de l'en- que le présage des bénédictions de Dieu sur avaux. En effet, son passage à Saint-Trivier fut ué par les plus consolants triomphes de la grâce. des fantaisies les plus bizarres du démon, qui trahit le mieux ses ignobles instincts, est ire du tableau contre lequel il s'est acharné gtemps. Le Curé d'Ars avait sur son palier une de la sainte Vierge qu'il aimait beaucoup; es jours le démon la couvrait outrageusement ue et d'ordure. On avait beau la laver, on la ıvait, le lendemain, plus noire et plus macu-

lorsque le vent [illegible]
lèrent jusqu'à [illegible]
connaissions qu'à [illegible]
faire enlever [illegible]
Nous [illegible]
ter la série [illegible]
combats qui [illegible]
héros. Il y avait [illegible]
lesquels il fut plus [illegible]
sur celui-là. Il [illegible]
pondre aux questions [illegible]
tait à ce propos [illegible]
même pas [illegible]
sur un ton [illegible]
aventures avec [illegible]
Il est venu [illegible]
dormir [illegible]
[illegible]

« ney! Vianney! viens donc! » lui donnant à entendre que de nombreux pénitents l'attendaient.

On se demande si Satan a quelquefois pris un corps pour tourmenter sa victime, s'il lui est apparu visiblement et sous quelle forme. Nous ne pouvons répondre que par deux faits. M. Vianney vit, un jour, à trois heures du matin, un gros chien noir, les yeux flamboyants, le poil hérissé, grattant la terre du cimetière, à l'endroit où avait été déposé, quelques semaines auparavant, le corps d'un homme mort sans confession. Il a encore raconté que le diable lui était apparu sous la forme de chauves-souris qui remplissaient sa chambre et voltigeaient autour de son lit; les murailles en étaient toutes noires.

Il est une autre question que le lecteur se sera faite sans doute. Le Curé d'Ars a-t-il été seul à entendre les bruits dont nous avons parlé, ou bien a-t-on des exemples que d'autres personnes aient été témoins immédiats de ces manifestations surnaturelles?

En 1829, au plus fort de cette lutte, un jeune prêtre du diocèse de Lyon vint à Ars faire une retraite auprès de l'homme de Dieu. M. Vianney le reçut avec bonté, et voulut qu'il logeât chez lui. L'abbé Bibost assure qu'il a entendu le diable toutes les nuits : « Il avait, dit-il, une voix aigre et sau-
« vage imitant le cri d'une bête fauve. Il s'attachait
« aux rideaux de M. le Curé et les agitait avec vio-

« lence. Il l'appelait par son nom; j'ai saisi très-
« distinctement ces paroles : « Vianney! Vianney!
« que fais-tu là? Va-t'en! va-t'en! »

En 1842, il vint à Ars un ancien militaire, attaché dans ce temps-là à une brigade de gendarmerie. Ce brave homme s'était levé à minuit, et, mêlé à un groupe de pieux fidèles, il attendait, à la porte de l'église, l'arrivée de M. Vianney. Comme le saint confesseur tardait à paraître, il avait fait quelques pas autour de la cure. Cet homme avait eu des chagrins; il lui en restait un sentiment vague d'inquiétude et de terreur religieuse dont il ne se rendait pas compte. Ce sentiment le poussait vers Dieu, mais il hésitait sur le seuil du confessionnal. La vérité l'attirait et elle lui faisait peur. Tout à coup, il est arraché à sa rêverie par un bruit étrange qui semblait partir de la fenêtre du presbytère. Il écoute... une voix forte, aigre et stridente répète, à plusieurs reprises, ces mots qui arrivent très-distinctement à son oreille : « Vianney! Vianney! viens donc! viens donc!... » Il s'éloigne, en proie à la plus vive agitation. Une heure sonnait en ce moment à l'horloge du clocher. Bientôt le Curé d'Ars paraît, une lumière à la main. Il trouve cet homme encore tout ému; il le rassure, le conduit à l'église, et avant d'avoir entendu le premier mot de son histoire, il le renverse par ces paroles : « Mon ami, vous avez des chagrins; vous
« venez de perdre votre femme, à la suite de ses

couches. Mais ayez confiance; le bon Dieu viendra à votre aide... Il faut d'abord mettre ordre à votre conscience; vous mettrez ensuite plus facilement ordre à vos affaires. — « Je n'essayai pas de résister, dit le gendarme, je tombai à genoux comme un enfant, et je commençai ma confession. Dans mon trouble, je pouvais à peine lier deux idées; mais le bon Curé m'aidait. Il eut bientôt pénétré le fond de mon âme; il me révéla des choses dont il ne pouvait avoir connaissance et qui m'étonnèrent au delà de toute expression. Je ne croyais pas qu'on pût lire ainsi dans les cœurs. »

A la *Providence*, au dire de Catherine et des autres directrices que nous avons interrogées, on entendait, la nuit, des bruits de pas dans les escaliers et dans les dortoirs; on faisait enquête sur enquête, et l'on ne découvrait rien.

Parmi tant d'âmes bourrelées qui ont trouvé le repos à Ars, nous savons deux malheureux qui, la veille du jour où sont tombées leurs chaînes criminelles, ont entendu toute la nuit des bruits affreux, des coups frappés à la porte et contre le mur de l'appartement où ils avaient leur dernière entrevue. Le moment était grave; il décidait de leur éternité.

Cette étude serait incomplète si nous ne rappelions qu'il est venu à Ars, à différentes époques plusieurs personnes donnant des marques de possession. Deux de ces infortunés, un homme et une femme, sont connus de tous les habitants d'Ars;

[illegible]

saint prêtre de Jésus-[illegible]

[illegible]

hagiographiques [illegible]

[illegible]

e raccourcissent pour se mettre à sa portée : c'est lui de s'étendre et de se proportionner à elles, n complétant par l'expérience les lois qu'il s'est ites, et en se mettant ainsi en état de saisir ce ui lui échappait auparavant. Car de nier simple- ent serait ici comme ailleurs un procédé par trop éril et antiphilosophique : c'en serait fait alors : toute vérité; nous ne pourrions plus croire à tre propre témoignage.

Une fois que la critique s'est emparée de ces faits a rempli son devoir en les discutant sincèrement, aut se résigner à les adopter tels qu'ils se pré- tent; il ne s'agit plus dès lors que de savoir nment la raison doit les comprendre. Or, il en de l'explication de ces phénomènes comme de r acceptation : il ne s'agit pas de ce qui a dû être, is de ce qui a été réellement. Si des percep- ns aussi claires et aussi fréquentes ne sont que rêves, rien n'empêche de regarder comme un e la vie tout entière. On aura beau faire et beau e, il y aura toujours des choses qui resteront explicables autrement que par l'intervention d'une issance au-dessus et en dehors de la nature. Et n'est pas une des moindres preuves de la gran- ur de l'homme que le ciel et l'enfer se disputent nsi sa conquête, et l'estiment assez pour entrer ectement en lutte à cause de lui.

CHAPITRE III

Comment les hommes contredirent M. Vianney.

La vertu de M. Vianney n'était pas ordinaire; aussi a-t-elle été extraordinairement persécutée. Il a connu tous les procédés de l'injustice et de la haine; il a été poursuivi, décrié publiquement, troublé jusque dans ses souffrances, dans sa pauvreté, dans l'exercice de son zèle, dans les œuvres de sa charité, dans le sanctuaire intime de ses plus humbles et de ses plus discrètes vertus, sans pitié pour sa douceur, sans égard pour sa simplicité et sa bonté. Dieu l'a permis, pour faire voir que les merveilles d'Ars furent toutes de sa main, et que les hommes n'y ont été pour rien, puisque ceux qui semblaient intéressés à favoriser ce mouvement régénérateur de tout un pays se sont efforcés au contraire de le combattre et de l'étouffer dans son germe.

Pendant que la renommée de M. Vianney amenait à ses pieds une foule de chrétiens toujours plus

ıbreux et plus charmés, ses confrères murmunt. A leur insu et sans qu'ils s'en rendissent ı compte sans doute, ils puisaient, dans une ıse inquiétude du salut et de la direction de 's ouailles, un prétexte spécieux pour justifier :ois d'amères critiques et des sentiments d'huır mal déguisés. D'autres, et il faut dire que ꞁit le plus grand nombre, s'alarmaient d'un ouement si nouveau et si étrange. Désabitués ıls étaient des prodiges que la sainteté opérait refois au milieu des peuples, ils s'étonnaient; ne comprenaient pas; ils redoutaient l'effet que ırrait produire sur une société incrédule et leuse la réapparition soudaine d'une puissance ıliée.

Ine chose contribua beaucoup aussi à fortifier préventions. Parmi les étrangers qui affluaient rs, il y avait dès lors, en proportion considéle, de cette classe de pénitents et surtout de pénites, qui ont de tout temps assiégé le confessionde M. Vianney, comme si elles avaient eu la ısion de faire reluire sa patience par leur imporité. Ces victimes plus ou moins volontaires d'une sse conscience et d'un faux christianisme, proıent leur incurable malaise de pèlerinage en ırinage et de confesseur en confesseur, partout les pousse le vent de l'instabilité, soutenues par poir de rencontrer non pas une parole qui les ne, car leur mal est de ne vouloir pas être

calmées, mais une décision qui consacre leur plan de conduite, sanctionne leurs idées de perfection, justifie leurs alarmes et leur permette de continuer à trembler en liberté. Ars devint bientôt le refuge de ces imaginations tourmentées et le centre de leurs pérégrinations inquiètes. On comprend le tort que cela dut faire à M. Vianney avant qu'il fût parfaitement connu. Au retour de leurs voyages, ces habituées d'Ars faisaient parler leur confesseur à tort et à travers, dans un sens qu'elles s'efforçaient de rendre favorable à leurs étroites visées.

C'est ainsi que d'excellents esprits, trompés par les clameurs qui commencèrent à assaillir le saint prêtre, se trouvèrent amenés à prendre parti contre lui, et que ceux mêmes qui rendaient justice à la droiture de ses intentions, ne laissèrent pas que de suspecter l'opportunité de son zèle, la sagesse de ses conseils et la prudence de ses moyens de direction.

Un jour que nous causions ensemble de cette époque douloureuse de sa vie, nous lui demandâmes si la contradiction ne l'avait jamais ému au point de lui faire perdre la paix. Nous n'avons pas oublié l'admirable réponse qu'il nous fit : « La « croix? s'écria-t-il avec une expression céleste, « la croix faire perdre la paix! C'est elle qui a « donné la paix au monde ; c'est elle qui doit la « porter dans nos cœurs. Toutes nos misères vien- « nent de ce que nous ne l'aimons pas. C'est la

« crainte des croix qui augmente les croix. Une « croix portée simplement, et sans ces retours « d'amour-propre qui exagèrent les peines, n'est « plus une croix. Une souffrance paisible n'est plus « une souffrance. Nous nous plaignons de souffrir! nous aurions bien plus de raison de nous « plaindre de ne pas souffrir, puisque rien ne nous « rend plus semblables à Notre-Seigneur que de « porter sa croix. Oh! belle union de l'âme avec « Notre-Seigneur Jésus-Christ par l'amour et la « vertu de sa croix !... Je ne comprends pas comment un chrétien peut ne pas aimer la croix « et la fuir! N'est ce pas fuir en même temps « Celui qui a bien voulu y être attaché et y mourir « pour nous? »

Une autre fois il disait : « Les contradictions « nous mettent au pied de la croix, et la croix à « la porte du ciel. Pour y arriver il faut qu'on nous « marche dessus, que nous soyons vilipendés, « méprisés, broyés... Il n'y a d'heureux dans ce « monde que ceux qui ont le calme de l'âme, au « milieu des peines de la vie : ils goûtent la joie « des enfants de Dieu... Toutes les peines sont « douces quand on souffre en union avec Notre-Seigneur... Souffrir ! qu'importe? Ce n'est qu'un « moment. Si nous pouvions aller passer huit jours « dans le ciel, nous comprendrions le prix de ce « moment de souffrance. Nous ne trouverions pas « de croix assez lourde, pas d'épreuve assez

« amère... La croix est le don que Dieu fait à
« ses amis.

« Que c'est beau de s'offrir tous les matins en
« sacrifice au bon Dieu, et de tout accepter en ex-
« piation de ses péchés !... Il faut demander l'amour
« des croix : alors elles deviennent douces. J'en ai
« fait l'expérience pendant quatre ou cinq ans. J'ai
« été bien calomnié, bien contredit. Oh ! j'avais des
« croix !... j'en avais presque plus que je n'en pouvais
« porter. Je me mis à demander l'amour des croix ;
« alors je fus heureux. Je me dis : Vraiment, il n'y
« a de bonheur que là... Il ne faut jamais regarder
« d'où viennent les croix : elles viennent de Dieu.
« C'est toujours Dieu qui nous donne ce moyen de
« lui prouver notre amour. »

Avec de pareils sentiments, on conçoit que le serviteur de Dieu restât calme au milieu des orages. La sagesse humaine la plus sublime n'a pu inspirer à l'homme que de la patience et une froide sérénité ; mais le Saint-Esprit, par la force de sa grâce, l'élève jusqu'au contentement dans les douleurs. M. Vianney acceptait les siennes avec une joie pieuse : « Oh ! quand le jour du jugement
« viendra, disait-il, que nous serons heureux de
« nos malheurs, fiers de nos humiliations, et riches
« de nos sacrifices ! »

Ces épreuves lui étaient encore bonnes et précieuses à un autre point de vue. Elles le délivraient de la crainte qu'il avait d'être hypocrite, quand il

se voyait l'objet des empressements de la foule : « Au moins, se disait-il, je ne trompe pas tout le « monde. Il y en a qui me mettent à ma place et « m'apprécient à ma juste valeur. Combien je leur « ai d'obligation! car ce sont eux qui m'aident à me « connaître. »

Un jour, on lui remit un pli dans lequel se lisait cette phrase : « Monsieur le Curé, quand on a aussi peu de théologie que vous, on ne devrait jamais entrer dans un confessionnal... » Le reste était à l'avenant. Cet homme qui ne trouva jamais le temps de répondre à aucune lettre crut qu'il ne pouvait pas se dispenser de témoigner la joie et la reconnaissance qu'il éprouvait d'être traité enfin d'une manière conforme à ses mérites. Il prit immédiatement la plume et il écrivit : « Cher et vénéré confrère, que j'ai de raisons de vous aimer! VOUS ÊTES LE SEUL QUI M'AYEZ BIEN CONNU. Puisque vous êtes si bon et si charitable que de daigner vous intéresser à ma pauvre âme, aidez-moi à obtenir la grâce que je demande depuis si longtemps, de pouvoir me retirer dans un petit coin « pour y pleurer ma pauvre vie... Que de pénitences « à faire! que de larmes à répandre!... »

Vers le même temps, il fut résolu, dans une réunion d'ecclésiastiques, qu'on informerait l'évêque de Belley des entreprises maladroites et du zèle intempestif d'un de ses curés, à qui son ignorance et son incapacité auraient dû inspirer une conduite

plus prudente et plus discrète. Un des membres de la conférence crut devoir en prévenir M. Vianney dans une lettre officieuse. Comme ce n'était pas la première fois qu'on le menaçait de la disgrâce et des censures de son évêque, et que, d'ailleurs, il ne trouvait rien en lui-même qui ne fût digne des dernières rigueurs, le saint homme ne douta plus qu'on ne vînt un jour le chasser honteusement de sa cure : « Je m'attendais d'un moment à l'autre, « disait-il, à être mis à la porte *à coups de bâton*, « interdit et condamné à finir mes jours dans les « prisons. Il me semblait que tout le monde aurait « dû *me faire les cornes*, pour avoir osé demeurer si « longemps dans une paroisse où je ne pouvais être « qu'un obstacle au bien. » Une de ces pièces accusatrices tomba un jour entre ses mains; il l'envoya à ses supérieurs, après l'avoir lui-même apostillée : « Cette fois, dit-il, ces messieurs sont bien sûrs de « réussir, puisqu'ils ont ma signature. »

Mgr Devie était l'homme le moins disposé à se laisser prendre à de faux rapports. Il n'eut pas plustôt vu M. Vianney qu'il aima sa simplicité, sa mortification, sa piété; il ne jugea pas qu'elle fût exagerée, il n'y vit rien de bizarre ni de ridicule. En toute rencontre, il se déclara pour lui et prit sa défense avec éclat : « Je vous souhaite, Messieurs, « dit-il un jour, dans une réunion nombreuse d'ec« clésiastiques, d'un ton qui ferma la bouche aux « railleurs, je vous souhaite un peu de cette folie

dont vous vous moquez : elle ne nuira pas à votre sagesse. Le Curé d'Ars est un saint que nous devons admirer et prendre pour modèle. »

Quant à la question du zèle et de la science, avant l'avoir approfondie par lui-même, Mgr Devie vait fait éclaircir par d'autres. Ses grands vicaires ıient venus à Ars; ils avaient suivi de près le bon ré, ils l'avaient vu à l'œuvre, ils l'avaient interé. Trop modeste pour justifier sa conduite. Vianney s'était contenté de la leur exposer avec nplicité, les priant ensuite de lui permettre de réner ses fonctions : « Je voudrais, répétait-il, me acher dans un trou pour pleurer mes pauvres échés. »

On parlait une fois devant l'Évêque du peu de ence et d'autorité du Curé d'Ars en matière de suistique : « Je ne sais pas s'il est instruit, reprit l vivement, mais il est ÉCLAIRÉ. »

Cependant M. Vianney continuait d'opposer aux trages qu'on faisait pleuvoir sur lui la même ferté douce et inébranlable. Il savait agir avec cette ble indépendance qui place une âme au-dessus toute crainte humaine, souffrant tout en silence, ribuant tout à ses péchés, ne répondant à tous e par des paroles respectueuses.

Bientôt les épreuves devinrent plus sensibles. occupation d'un grand nombre de personnes, dont serviteur de Dieu troublait le repos coupable, en igellant leurs vices ou en révélant l'hypocrisie de

leurs vertus, en gênant leurs passions ou en leur enlevant des complices, fut d'épier et de faire épier ses discours et ses démarches. On en vint à le décrier jusque dans ses mœurs; on lui écrivit des lettres anonymes remplies d'injures; on couvrit d'infâmes placards les murs de son presbytère.

« De pareilles horreurs ne pouvaient être le fait que d'hommes bien pervers, lui disions-nous un jour pour éprouver sa charité.

— Oh! non, répondit-il avec une grande douceur, ils n'étaient pas méchants; ils en savaient plus que les autres; ils me connaissaient mieux. Que j'étais content, ajouta-t-il, de me voir ainsi foulé aux pieds de tout le monde comme la boue des chemins!

— Mais enfin, Monsieur le Curé, comment pouvait-on vous reprocher votre mauvaise vie?

— Hélas! ma vie a toujours été mauvaise. Je menais, dans ce temps-là, la vie que je mène encore. Je n'ai jamais rien valu. »

Un prêtre vint un jour demander des conseils au serviteur de Dieu : « Monsieur le Curé, lui dit-il, je « suis las d'être en butte à la calomnie et à la per- « sécution; ma patience est à bout; je veux me re- « tirer. Avant de prendre un parti, je désire avoir « votre sentiment. — Mon ami, faites comme moi, « répondit le Curé d'Ars, laissez tout dire. Quand il « n'y aura plus rien à dire, on se taira. »

Au milieu de ce déchaînement, rien n'interrom-

it en M. Vianney l'uniformité de ses habitudes cachait dans son âme, désolée mais tranquille, ıtes les douleurs dont il ressentait la pointe, et raissait au dehors toujours aussi calme, aussi ux, aussi peu soucieux de sa propre gloire. Jaais on ne vit poindre dans ses paroles aucun senent d'aigreur, de mécontentement ou de trisse. Il pratiquait à la lettre ce mot qui revenait ıvent dans sa conversation : « LES SAINTS NE SE AIGNENT JAMAIS. » Il ne connut pas même ce trou et ces défaillances qui, dans les grandes crises, nt souvent la liberté d'action et la présence d'est nécessaires pour bien s'acquitter des emplois on est appelé à remplir. Quand on lui demandait nment il avait pu, sous le coup d'une menace peruelle de changement, en butte à tant de tracasies, conserver l'énergie de son âme et ce qu'il t d'empire sur soi-même pour se livrer à ses trax avec la même application et la même ardeur : n fait beaucoup plus pour Dieu, répondait-il, en isant les mêmes choses sans plaisir et sans goût. 'est vrai que j'espérais tous les jours qu'on viendrait me chasser; mais en attendant je faisais omme si je n'avais jamais dû m'en aller. »

C'est à ce prodigieux degré d'humilité, d'abnéion et d'acquiescement en Dieu que la grâce avait t arriver le Curé d'Ars, et la force qu'elle lui comıniquait est d'autant plus admirable que la vioıce et la continuité de ses douleurs étaient de na-

ture à l'abattre davantage, et que sa sensibilité exquise, son extrême délicatesse, sa grande défiance de lui-même, les lui rendaient plus vives et plus plus pénibles à supporter. Mais au contraire, jamais son cœur n'était plus haut et plus ferme, qu'aux heures où sa volonté se courbait plus humblement sous les coups redoublés qui l'accablaient. Comme sa confiance n'avait pour fondement que Dieu seul, rien de ce qui lui arrivait de la part des hommes ne pouvait en ébranler la solidité. Cette expérience de l'injustice des créatures devint comme un lien de plus entre Notre-Seigneur et lui; il y puisa de nouvelles forces pour le servir et pour l'aimer. A la manière dont il parlait de cette époque de sa vie, on est autorisé à penser que ce fut celle où le ciel le favorisa des grâces les plus extraordinaires. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce fut le temps où le pèlerinage s'accrut au delà de toute proportion. Plus on attaque la sainteté, plus on la met en relief. On commença à venir de tous les pays, et des pays les plus lointains, à cet homme perdu, à cet ignorant, à ce fou, à cet hypocrite, pour lui découvrir ce qu'on avait de plus secret dans la conscience, pour le consulter dans les situations les plus difficiles, pour le recommander à ses prières. C'était à qui aurait de lui un conseil, une lumière, une décision, la promesse d'un souvenir devant Notre-Seigneur; lui, de son côté, a souvent déclaré qu'il obtenait de Dieu et des hommes tout ce qu'il souhaitait. Ses grands

miracles et ses grandes œuvres, alimentés par de grandes aumônes, datent de là.

Après avoir vu s'amonceler, sur cette douce et chère existence, tant de sombres nuages, il serait intéressant de savoir par quels moyens Dieu mit fin à la tourmente et dissipa l'aveuglement de ceux qui s'étaient laissé tromper; mais cette action directe et souveraine de la Providence, qui opère le triomphe surnaturel du bien sur le mal, n'est pas toujours visible; le plus souvent Dieu cache sa main.

Hâtons-nous aussi de le dire : les passions soulevées contre le plus inoffensif et le plus vertueux les hommes fermentaient à l'ombre et au loin. Il l'était pas possible de l'insulter en face; la touhante sérénité de son visage et la transparence de on regard faisaient tomber le soupçon. La foule de es admirateurs se recrutait chaque jour parmi ceux qui étaient venus à Ars avec l'intention de railler et le blasphémer. Depuis huit ans que durait l'épreuve, on n'avait jamais vu M. Vianney descendre de ce degré sublime de résignation où il n'est donné qu'à un saint d'arriver et de se maintenir. A peine avaient-ils contemplé de près ce spectacle que les détracteurs de la veille devenaient les amis du lendemain. Le clergé surtout a été remarquable dans ce retour. Le prêtre peut se laisser influencer par des sentiments humains; il ne résiste pas à la vérité, quand elle se dégage des ombres qui l'enveloppent. Ainsi, tous les curés du voisinage, tous ceux du dio-

cèse, furent bientôt gagnés à l'homme qu'ils avaient contredit; s'ils ne donnèrent pas l'exemple d'une confiance aveugle et empressée, ils donnèrent, ce qui vaut mieux, celui d'une confiance éclairée et persévérante. Le simple cours des choses devait donc amener le terme de ces odieuses persécutions. La justice allait se retrouver pour le serviteur de Dieu dans l'excès d'injustice avec lequel on le traitait. C'est la victoire promise à l'humilité, cette force miraculeuse de la faiblesse.

CHAPITRE IV

le de M. Vianney; sa merveilleuse guérison. — Sa première fuite.

ianney se livrait à un travail et à des morti·
ıs qui auraient usé plusieurs vies d'hommes.
longtemps déjà il était évident qu'il ne se
ıit que par miracle. Il sembla pourtant que
ıcle allait cesser. Plusieurs fois déjà sa santé
échi et donné des inquiétudes. Il avait, à son
à Ars, payé son tribut à l'insalubrité du
ːs Dombes. La fièvre paludéenne était venue
ırs fois le visiter. Depuis lors, il ne s'était
remis parfaitement. Il était sujet à des dou-
'entrailles et à des maux de tête continuels.
ılles infirmités survinrent bientôt.

dans le temps que son *pauvre cadavre*,
il l'appelait, était le plus torturé, son esprit
ujours libre, l'expression de son visage tou-
alme et souriante; rien dans son humeur ou
a conversation ne trahissait ses douleurs

même les plus vives. Il avait une constitution tellement forte et tellement mobile, que la guérison était aussi subite que la maladie. Au moment où l'on croyait qu'il allait succomber, il se trouvait tout à coup comme ressuscité par une puissance supérieure. Le soir il était excédé ; on le voyait, le lendemain matin, frais et dispos, aller et venir comme s'il n'avait pas souffert.

Au mois de septembre 1842, il fut atteint d'une fluxion de poitrine ; on eut quelques craintes, qui se dissipèrent promptement. « Je ne me trouble plus sur sa santé, disait le médecin : elle relève d'un autre que moi. Au moment où il semble qu'il va nous échapper, il reprend soudain et comme par enchantement de nouvelles forces. »

On était aux premiers jours de mai de l'année 1843. La foule était plus grande qu'on ne l'avait encore vue. Seul et sans auxiliaire, M. Vianney succombait sous le poids de cet écrasant concours. Il avait coutume de monter en chaire, chaque soir du mois de Marie, et d'adresser la parole aux fidèles rassemblés. Le troisième jour, il se trouva si mal, au milieu de son exhortation, qu'il fut forcé de l'interrompre. Il essaya d'une lecture et ne put l'achever ; il commença la prière, la voix et les forces lui manquèrent tout à fait. Il descendit de chaire à grande peine et se mit au lit. Comme il arrive après des efforts excessifs, le premier instant de repos fut celui d'un perfide abattement : presque

ıssitôt les symptômes les plus graves se manifes-
rent.

Les fragments de lettres qu'on va lire, et qui
onnent de si intéressants détails sur cette maladie,
nt empruntés à la correspondance d'une famille
u'il ne nous appartient pas de louer, mais dont le
oins que nous puissions dire est qu'en succédant
mademoiselle d'Ars, elle l'a remplacée dans son
mour de Dieu et de l'Église et dans son dévoûment
M. Vianney.

« Ars, 6 mai 1843.

« ..... Notre saint Curé est malade à nous faire penser que
couronne est prête et que les cieux vont s'ouvrir pour
i. Je ne puis vous peindre la consternation et les larmes de
ute la paroisse... Des cierges brûlent à tous les autels, les
apelets sont à toutes les mains. Les premiers jours, on fut
igé de mettre des gardes à la porte de la cure, pour retenir
foule indiscrètement empressée, qui demandait à le voir
ore, à recevoir une dernière bénédiction. On ne put
mer cette ferveur qu'en avertissant du moment où le Saint,
relevant sur son lit de douleur, donnerait une bénédiction
nérale...

« C'est vraiment un sentiment bien profond et bien in-
finissable que celui qui remplit nos âmes. Je comprends
aintenant la tristesse des apôtres, lorsque le Seigneur leur
nonça qu'il allait les quitter. »

Pour donner une idée de l'intérêt qu'inspirait
tat du serviteur de Dieu dans un grand nombre
familles chrétiennes, à une grande distance

d'Ars, nous citons la réponse qui fut faite à ces lignes :

« Je pleure avec vous; je sens avec amertume l'étendue de votre perte; je vois avec douleur s'éteindre cet astre qui brillait avec tant d'éclat au milieu des ombres de la mort, cette vie surnaturelle, dégagée des sens et de la matière, au milieu d'un monde incroyant et matérialiste. Je regrette vivement l'influence salutaire qu'exerçait au loin le spectacle extraordinaire de foi et d'ardeur religieuse qui se manifestait autour de lui; mais je n'ose demander la prolongation de ces jours laborieux qu'une éternité bienheureuse réclame. J'adore les desseins de Dieu toujours admirable dans ses saints, et j'ai la ferme confiance que celui-ci vous sera conservé ou enlevé, selon que son existence terrestre ou sa glorification céleste vous seront plus avantageuses. »

Dès le cinquième jour, une consultation avait eu lieu. Reconnaissant dans les symptômes antérieurs et actuels l'existence d'une pleuro-pneumonie, trois docteurs des plus accrédités du pays furent d'avis d'agir par des réactifs. La violence et la continuité de la fièvre leur firent craindre que le délire ne survînt; ils défendirent, sous peine d'accidents graves, de faire parler M. Vianney, et enjoignirent aux personnes qui lui donnaient des soins d'écarter de lui toute cause d'émotion. En effet, le vénérable malade éprouvait à chaque instant des faiblesses, des syncopes, des évanouissements. Il avait une si grande impressionnabilité nerveuse; que l'instituteur de la commune, son garde-malade ordinaire, était

obligé de se tenir caché derrière les rideaux du lit pour éviter de fatiguer sa vue et de réagir sur son cerveau. Les personnes admises près de lui quittaient leur chaussure pour entrer dans sa chambre et pour circuler dans les pièces voisines. Le confesseur du Curé d'Ars crut devoir presser l'administration des derniers sacrements, avant l'emploi d'un remède qui pouvait provoquer des vomissements. Cette résolution fut soudaine, et au même moment, sept ecclésiastiques se trouvaient réunis pour donner une véritable solennité à la cérémonie. En un instant le village aussi fut sur pied. Tous auraient voulu accompagner le saint Viatique jusque dans la chambre du malade, entendre ses dernières paroles, être témoins de sa joie, des ravissements et les transports d'amour avec lesquels cette âme si pure s'élancerait vers le divin Maître pour s'unir à lui dans un suprême embrassement, mais cette faveur ne put être accordée qu'à un très-petit nombre de privilégiés. La foule resta agenouillée le long de l'escalier, dans la cour et jusque sur la place, priant et répandant des larmes.

Le lendemain de cette imposante cérémonie, le curé de Fareins célébrait la messe à l'hôtel de Sainte-Philomène. Dans le moment même, le malade que la fièvre n'avait pas quitté s'endormit pour la première fois d'un paisible sommeil. « Je ne sais ce qui se passa, dit Catherine, mais depuis lors il a été de mieux en mieux jusqu'à son complet rétablisse-

ment. » La voix de tout le village, moins discrète que Catherine, prétend savoir ce qui s'est passé... C'est une opinion générale que sainte Philomène est apparue à M. Vianney, et qu'il s'est dit, dans ce colloque mystérieux, des choses qui ont fait, jusqu'au terme de sa longue vie, la consolation du saint prêtre.

Voici sur ce sujet le témoignage de l'instituteur, qui, jour et nuit, était à son chevet :

« Avant que le saint sacrifice commençât, M. le Curé me parut être dans l'attitude d'une personne qui s'effraye. Je remarquai en lui quelque chose d'extraordinaire. J'observai tous ses mouvements avec un redoublement d'attention; je crus que l'heure fatale était arrivée, et qu'il allait rendre le dernier soupir. Mais dès que le prêtre fut à l'autel, il se trouva tout à coup plus tranquille. Il me fit l'effet d'un homme qui voit quelque chose d'agréable et de rassurant. La messe était à peine finie, qu'il s'écria : « Mon ami, il vient de s'opérer en « moi un grand changement... Je suis guéri !... » Je restai convaincu que M. Vianney venait d'avoir une vision, car je l'avais entendu murmurer plusieurs fois le nom de sa protectrice, ce qui me porta à croire que sainte Philomène lui était apparue, mais je n'osai pas l'interroger. »

A dater de ce moment, le Curé d'Ars entra en convalescence. On devine quel fut son plus pressant besoin, dès qu'il se crut en état de se soulever et de

ire un pas hors du lit, à qui sa première pensée, ›ur qui sa première sortie, et le premier usage de s forces à peine revenues. Le vendredi 19 mai, il fit porter plutôt que conduire à l'église. Il tomba genoux devant l'autel et s'abîma dans un senti-ent de reconnaissance et de conformité à la volonté ı Maître qui l'appelait à vivre et à continuer ses avaux. Après avoir adoré Notre-Seigneur, il alla prosterner dans la chapelle de sa *chère petite inte* et y pria longtemps avec une ferveur et une ›nsolation admirables. « Pendant huit jours, dit le ›n instituteur, je conduisis moi-même M. le Curé l'église, entre minuit et une heure. Il était si ›uisé qu'il n'aurait pas pu attendre jusqu'au matin ns prendre quelque nourriture. Dès qu'il était ıtré, la cloche donnait le signal, et la population courait pour assister à sa messe. »

La paroisse d'Ars était encore tout entière à l'al-;resse que lui causait le retour à la santé de omme qu'elle avait cru perdre; elle en jouissait nme l'avare du trésor qu'il s'est presque vu en-er, quand de nouvelles alarmes se répandirent ıt à coup.

Nous avons grand'peur, écrivait-on le lendemain de l'As-sion, que notre saint Curé ne nous échappe et qu'il nous le le pleurer vivant après avoir salué avec tant de bonheur joies de sa résurrection. Nous ne pouvons nous le dissi-ler, le saint homme croit avoir fini sa tâche. Il s'était dit : irai jusqu'à ce que je succombe. » Il a succombé sous le

poids de son apostolat. Il a demandé la vie pour se préparer à la mort, dans le silence et la solitude. La vie lui a été rendue : et il lui semble qu'avec sa guérison le ciel lui a donné la liberté. »

Après la guérison de M. Vianney, le pèlerinage avait pris une activité prodigieuse. Il semblait que la foule voulait se dédommager d'avoir été privée de son thaumaturge par une impatience de le voir de jour en jour moins contenue. Mgr Devie, prenant en considération les fatigues excessives auxquelles une fois déjà le Curé d'Ars avait failli succomber, comprit qu'il était temps de le soulager ; et il lui donna pour auxiliaire M. l'abbé Raymond, curé de Savigneux. En voyant à ses côtés un prêtre jeune et ardent, qu'il estimait valoir mieux que lui, M. Vianney crut qu'il pouvait enfin, puisqu'il laissait la paroisse en des mains plus habiles, chercher ce petit coin de terre inconnu où il avait rêvé d'abriter *sa pauvre vie.*

« Ce fut dans la nuit du 11 au 12 septembre, raconte Catherine Lassagne, que M. Vianney essaya de mettre à exécution la pensée dont il était tourmenté depuis longtemps. Il n'avait parlé de son projet à personne, excepté la veille au soir qu'il s'en ouvrit à sa maison de *Providence*, en nous recommandant le secret. Mais une personne du dehors qui se trouvait à la porte, par une permission de Dieu, entendit cette confidence et n'eut rien de plus

essé que de la répandre. Grande rumeur dans le llage. On vint chez nous aux informations : on utait de la vérité. Cependant on se tint sur ses rdes et on veilla toute la nuit. Tout à coup, entre le heure et deux heures, on vit une petite lumière M. le Curé, qui sortait du presbytère par une rte de derrière. Une troupe de personnes qui attndaient autour de l'église le moment où l'on ouirait pour entrer, se mettent à courir. Les uns ulent encore lui parler, d'autres lui faire bénir es objets de dévotion : il continue sa route sans y rendre garde. Il portait sous son bras quelques nges pliés dans un mouchoir de poche qui conteait aussi sa petite bourse. Quand il arriva chez on père à Dardilly, il avait les pieds meurtris et échirés; il se trouva mal et fut obligé de se mettre u lit. »

Une lettre écrite du château d'Ars, le 16 septembre, omplète cette relation :

« Je vous ai appris la fuite de notre Curé, le jour où elle eu lieu. Depuis lors, nous avons même perdu les espénces qu'il nous semblait permis de conserver. Le saint mme espère fuir le concours et l'espèce de célébrité qui poursuivait. Son humilité l'empêche de voir qu'il en sera sédé, quel que soit le lieu qu'il choisisse pour sa reite. M. des Garets, ne prenant conseil que de son zèle, intervertissant les rôles de la parabole du bon pasteur à la herche de sa brebis, a été bien vite sur les traces de son ré. Il a fait dix lieues dans la journée, et cela pour apprendre

que M. Vianney était parti une heure auparavant, sans dire où il allait, ni combien de temps il demeurerait absent. Il lui a écrit, de Dardilly même, une lettre que le Saint doit y retrouver. »

On a su du Curé d'Ars que cette lettre lui avait fait impression, et qu'il l'avait lue plusieurs fois. Au reste, il n'avait point quitté Dardilly, comme on le supposait. A peine installé chez son frère, il avait repris ses habitudes de vie pénitente et mortifiée. Après de courtes visites à d'anciennes connaissances, auxquelles il tenait à donner cette marque de bon souvenir, il n'était plus sorti que pour aller à la cure. Le jour où le maire d'Ars, M. le comte des Garets, vint à sa recherche, prévoyant cette tentative dont il devinait l'objet et qu'il voulait esquiver à tout prix, parce qu'il doutait de son cœur et qu'il ne se sentait pas la force de résister à d'aussi touchantes sollicitations, M. Vianney prit le parti de disparaître le matin, sans dire où il allait; pour éviter qu'on eût recours à un mensonge, il avertit seulement son neveu d'avoir à répondre à ceux qui le demanderaient, qu'on ne savait pas où il était.

Le saint fugitif reçut aussi une lettre de Catherine; cette brave fille était seule dans le secret; M. Vianney ne lui cachait rien, parce qu'il n'avait rien à redouter de cette âme façonnée à la plus parfaite obéissance. Nul peut-être ne souffrait plus qu'elle des douleurs de la séparation, et cependant elle ne

emandait rien au Seigneur, sinon que sa sainte olonté s'accomplît. Elle apprenait à M. le Curé qu'il ur restait encore *quinze petites ;* elle le conjurait, ı nom du bon Dieu, d'avoir soin de sa santé, enfin le l'informait des démarches réitérées de M. l'abbé aymond auprès de Mgr Devie, pour régulariser situation. N'ayant pas trouvé le prélat à Bourg, il ait allé jusqu'à Belley. Il en revenait avec deux ttres. Il y en avait une à l'adresse de M. des Garets, ıns laquelle Mgr Devie lui disait :

« Je déclare au bon Curé que mon désir est qu'il reste à s, malgré les motifs qu'il croit avoir d'aller ailleurs. spère qu'il se rendra à mes raisons. Cependant pour ne s le heurter trop fort, je lui indique deux autres postes où pourrais le placer. C'est en lui montrant des dispositions mblables que je le détournai du projet de s'éloigner d'Ars, y a quelques années. J'espère un peu obtenir le même sultat. Vos instances, celles de vos paroissiens et des curés isins contribueront, j'espère, à le fixer auprès de vous ; ais, dans tous les cas, il est persuadé aujourd'hui que je ne i permettrai jamais de quitter le diocèse de Belley. Je crois perdre un trésor. »

Cependant Ars n'était plus dans Ars ; Ars, ou du oins son pèlerinage, était à Dardilly. Le serviteur Dieu ne prenant plus autant de précautions pour cacher, les pèlerins qui avaient suivi sa piste et i rôdaient aux environs, y affluèrent ; sa parenté la ıs lointaine accourut aussi. L'humble maison des ınney ne désemplissait pas. C'est l'embarras des

siens, en présence de ce concours d'étrangers, qui fit réfléchir le Curé d'Ars et influa sur sa détermination.

D'ailleurs M. Raymond était à Dardilly depuis le 16 septembre, résolu de mener à bonne fin sa mission, qui était de restituer au diocèse de Belley le trésor qu'il était menacé de perdre. Seulement le négociateur s'aperçut que cette victoire diplomatique lui serait vivement disputée. On n'eut pas plutôt éventé ses projets d'enlèvement, qu'il se vit en butte à la défiance universelle. Les habitants de Dardilly avaient comploté de garder le Saint et de le demander plus tard pour curé. Dès le premier pas, l'abbé Raymond s'embarrassa dans cette trame : il ne rencontrait que des visages soupçonneux; il n'obtenait que des réponses dilatoires. C'est à peine si, à force de souplesse et de persévérance, en tendant tous les ressorts de sa politique, il put arriver le second jour jusqu'au Curé d'Ars. Le résultat de l'entrevue fut un rendez-vous, pour le lendemain, chez un confrère du voisinage. Dès lors la partie était gagnée. L'abbé Raymond prit congé de M. le Curé de Dardilly chez qui il était descendu; celui-ci l'accompagna assez loin hors des confins de sa paroisse, pour être bien sûr que ce n'était point une retraite simulée, et qu'on n'avait pas à craindre, de la part du négociateur, un retour offensif.

Le lundi, de bonne heure, l'abbé Vianney alla réveiller son frère, lui fit part de son projet et le pria

l'accompagner. Ils se mirent en route, au petit ur, pour ne pas provoquer l'attention des habitants ii étaient sur le qui-vive. Le Curé d'Ars était si cablé des efforts qu'il avait faits pour se rendre à ırdilly, qu'il lui eût été impossible de fournir la urse à pied. Son frère fit seller un cheval qu'il nduisit lui-même par la bride jusqu'à l'entrée du llage d'Albigny, où ils allaient. Là eut lieu la paration. M. Vianney aborda seul l'abbé Raymond ii l'attendait, et après avoir célébré la messe, partirent ensemble pour visiter la chapelle de eaumont, où Mgr Devie proposait au saint prêtre transporter sa résidence.

La route éprouva beaucoup le pauvre fugitif, qui ait peine à marcher, et les cahots d'un dur et auvais véhicule, qu'on lui avait procuré, ne le fa-guaient pas moins. On passa devant une église; le ıré d'Ars voulut y entrer. Les deux voyageurs agenouillèrent pour réciter une partie de l'office. uand ils se levèrent pour sortir, ils virent, à leur and étonnement, que l'église était pleine de fidèles, mme si on les eût appelés au son de la cloche. lors, M. Raymond dit à son compagnon qu'il pouvait se dispenser d'adresser la parole à ses aves gens. M. Vianney se mit donc à parler et fit avec une force merveilleuse.

A quelque distance de là, ils s'arrêtèrent dans ne cure voisine de Beaumont, pour y passer la uit; et, le lendemain, au point du jour, ils dirent

tous deux la sainte messe dans le vieux et rustique sanctuaire de la Mère de Dieu. Ils faisaient ensemble une dévote action de grâces, lorsque M. Vianney, se penchant tout à coup à l'oreille de l'abbé Raymond, lui dit du ton le plus résolu : « Retournons à Ars. »

Une voiture fut bientôt prête. On la prit jusqu'à Savigneux. Dans cette dernière paroisse, pendant que le serviteur de Dieu se reposait et réparait ses forces, l'abbé Raymond dépêchait à la hâte sa domestique pour annoncer aux habitants d'Ars que leur bien-aimé pasteur allait leur être rendu.

En un instant, la population fut sur les portes et dans une inexprimable attente. On allait, on venait, on s'attroupait, on s'interrogeait. « C'est M. le Curé! » Ce mot eut bientôt fait le tour du hameau : la place se couvrit de monde : les ouvriers quittaient leur travail; les batteurs de blé jetaient leur fléau; les femmes laissaient leur ménage... On avait échelonné sur la route des vedettes pour signaler de loin l'arrivée du saint homme, la foule se portait de préférence sur tous les points par où on s'attendait à le voir paraître. Enfin un grand cri s'élève : « Voilà le Saint! » On se précipite à sa rencontre : c'est à qui l'apercevra le premier; c'est un empressement, un mélange, une confusion inouïe. On ne savait exprimer sa joie que par des pleurs; on se jetait à genoux devant lui pour recevoir sa bénédiction. Plus il s'humiliait, plus les marques de respect redoublaient. Les uns lui baisaient les pieds

ımme le royaume des cieux dont il est la prépara-
›n, souffre violence en ce monde. Cela même était ur le fondateur du petit orphelinat un gage d'es-rance : il y voyait le cachet ordinaire des œuvres Dieu : « L'essentiel, disait-il, est de savoir que ce que l'on fait est bien. Après cela, il faut laisser lire, et marcher en avant avec la prudence né-cessaire. »

Mais le moment allait venir où les préventions qui taient lentement amassées contre cet humble asile vaient en amener la transformation. Ç'a été ut-être l'épreuve la plus douloureuse de la vie du ıré d'Ars. Dieu ne pouvait l'atteindre plus profon-ment et à un endroit plus sensible que par la des-uction d'une œuvre où son zèle puisait un aliment ıotidien, en même temps que son esprit y trou-it une agréable diversion, et son âme une conso-tion et un repos. Dans toutes les circonstances fficiles et importantes, il mettait en prière ses ères petites filles, et toujours, a-t-il avoué depuis, était exaucé : le cri de l'innocence et de la fai-esse est si puissant auprès de Dieu ! C'était une s pratiques favorites du serviteur de Dieu de mander des neuvaines à la *Providence* pour la nversion des pécheurs. On voyait, à la suite de s neuvaines, arriver à Ars des flots d'étrangers. est ainsi que le pèlerinage s'est formé durant les mées 1825, 1826 et 1827.

Il faut donc, pour comprendre cette dure épreuve,

remonter d'abord à la volonté adorable qui, pour enrichir de nouveaux mérites l'âme d'un saint, lui impose les sacrifices les plus incompréhensibles au sens humain. Voulant ôter à cette âme prédestinée jusqu'aux derniers vestiges de l'amour-propre, Dieu permit que les préjugés contre la pauvreté de cette maison se répandissent et s'enracinassent partout. Ce n'était pas de la pauvreté aux yeux du monde et de la société officielle de ce temps-là, c'était du désordre, de la mauvaise tenue, une intolérable hygiène, quelque chose d'illégal enfin... Que d'illégalités de ce genre n'y a-t-il pas dans l'Évangile! Nous ne croyons pas aux pouvoirs humains la force de les supprimer.

A ces reproches, mis en circulation par les inspecteurs de l'Université soutenus de l'administration civile, le public faisait écho. Quelques-uns des habitants d'Ars contribuèrent aussi, par un sentiment de vanité et d'orgueil mal entendu, à discréditer l'œuvre de M. Vianney. Il leur répugnait d'envoyer leurs enfants en classe dans une maison où on élevait les pauvres. Toutes ces causes firent croire à la nécessité d'un changement.

Laissons ici parler Catherine. Jamais le langage de cette digne fille n'a eu un aussi touchant caractère de sincérité; il revêt un charme de plus, quand on songe qu'elle a eu une part si grande et si personnelle dans le sacrifice :

« Le démon, jaloux du bien qui s'opérait dans

tte maison de *Providence*, commença à faire son ssible pour rendre les efforts de M. le Curé inues. Au dehors, c'étaient des calomnies sans fin. semblait qu'on ne pouvait supporter ces pauvres tites ; qu'elles étaient à charge à tout le monde ; plus âgées surtout attiraient la malveillance et méchants propos du public : « N'est-ce pas une honte, disait-on, de voir de grandes filles, qui pourraient si bien gagner leur vie en travaillant, n'être occupées du matin jusqu'au soir qu'à marmotter des prières ? »

« Les maîtres et maîtresses venaient en foule ur les louer. On plaçait bien celles qui avaient ssé dans la maison le temps suffisant; mais on fusait les autres, ce qui faisait murmurer et iller à tout propos. Il est vrai, quelques filles, nt la conversion n'avait pas été sincère, se sont ouvées faibles et n'ont pas continué à donner le n exemple. Toutefois le nombre en fut bien tit.

« Ce n'est pas tout : des personnes de marque, ire des ecclésiastiques, ont jugé que cette maison venait trop nombreuse; qu'il ne convenait pas le ce fussent des séculières, dont le travail mourit avec elles, qui la tinssent plus longtemps, mais le congrégation religieuse, qui ne meurt pas, et i perpétuerait la bonne œuvre.

« On disait encore que les filles chargées des asses n'y entendaient rien; qu'elles n'étaient pas

instruites. Cela était vrai jusqu'à un certain point; mais, pour élever de pauvres domestiques, des cuisinières et des filles de peine, est-il donc nécessaire d'en savoir si long? ne suffit-il pas de leur apprendre à lire, un peu à écrire et à travailler? »

Ces critiques, inquiétèrent le serviteur de Dieu. Il tenait beaucoup à sa *Providence*, mais il appréhendait que l'opinion qui s'était formée contre elle ne fût un obstacle à sa prospérité, et que, dans le cas où il cesserait de vivre, elle ne lui survécût pas. Y renoncer était pour lui un sacrifice immense, c'était renoncer à l'œuvre de son cœur. Cependant, tout considéré, il se décida avec son humilité habituelle, sur les instances de l'autorité diocésaine, à en céder la direction aux Sœurs de Saint-Joseph. Au mois de novembre 1847, le grand vicaire et la supérieure générale de la Congrégation, qui avaient été mandés à Ars, après quelques pourparlers rapides, passèrent un compromis et dressèrent un acte par lequel M. Vianney cédait à la communauté de Saint-Joseph sa maison et sa chapelle.

Le Curé d'Ars semble avoir eu le pressentiment des destinées de sa *Providence* et de sa transformation finale. Il avait dit une fois à Catherine : « Saint « Joseph m'a demandé quelque chose, mais j'ai « pensé qu'un autre le ferait après moi. » Sur quoi la bonne fille repartit : « Il faut bien faire ce que « veut saint Joseph. — David, répondit-il, voulait

élever un temple au Seigneur; il ne l'a pas fait : c'est Salomon qui l'a bâti. »

Cette conversation était-elle une échappée de vue r l'avenir, une sorte d'intuition prophétique? ı parlant de saint Joseph, qui lui demandait quel-.e chose, M. Vianney faisait-il allusion à la Conégation de Bourg? Le projet de lui céder sa *Proience* était-il en germe dans ces paroles? Quoi ı'il en soit, ce que l'on ne peut dissimuler, c'est ıe le serviteur de Dieu ne se rendit qu'à la derère extrémité, lorsque des avis qu'il devait rescter exercèrent sur lui une influence telle qu'il ıit par consentir à la transformation jugée nécesıre.

La douleur qu'il en éprouva fut très-vive; le ciel ut que nos sacrifices nous coûtent; mais cette uleur resta sainte; il ne mêla pas d'amertume à sa .nteté. Bien des années après, s'en ouvrant à une rsonne qui possédait sa confiance, à propos d'un nseil qu'elle lui demandait, et qui avait quelque pport à cela, il lui disait, avec sa figure sounte : « J'avais là soixante à soixante-dix enfants ramassées dans les chemins de la Dombes. Ces pauvres filles ignoraient les premières vérités de la religion : il y en avait qui, à l'âge de la première communion, ne savaient ni *Pater*, ni *Ave*, ni *Credo*. Il en est sorti beaucoup de religieuses, bon nombre d'excellentes domestiques, de braves mères de famille. Le monde criait contre les plus

« grandes, les traitant de fainéantes : ce sont celles « qui ont donné le plus de consolation. Je n'avais « rien pour entretenir tout cela que la Providence : « elle ne m'a jamais fait défaut. » Et il continua à parler un instant sur ce précieux abandon à la Providence qui n'est jamais trompé : « Que Notre-« Seigneur, disait-il en finissant, nous donne la « joie du sacrifice ! Jamais il ne prouve son amour « autrement que par les souffrances. Il semble « qu'il ne saurait parvenir à son but sans cette « voie : c'est la seule qui conduit au ciel. Tout est « bien si nous portons bien notre croix. »

On lui a entendu répéter souvent : « Du temps « de ma *Providence*, j'avais soixante personnes à « nourrir : les choses allaient un peu à la *bour-« difaille*, mais l'argent venait de tous les côtés; « j'en avais plus qu'il n'en fallait. Depuis qu'on « a voulu y mettre de l'ordre, les sources ont bien « diminué. »

Dieu ne laisse jamais l'épreuve sans consolation. Si le Curé d'Ars ne vit plus le bien s'accomplir sous la forme qu'il avait d'abord conçue, il le vit se perpétuer et s'étendre sous une autre forme. Sa *Providence*, devenue une école gratuite et un pensionnat dirigés par les Sœurs de Saint-Joseph, dont la France entière connaît le dévoûment, produisit parmi les jeunes filles d'Ars des fruits excellents, qui adoucirent un peu ses regrets. Son plan avait été modifié et restreint, mais il subsistait dans une

'tie essentielle. Dieu lui accorda le surcroît pro-
ià ceux qui ne cherchent ici-bas que le triomphe
;a justice en lui inspirant de fonder des missions.
vait semblé, dans ses conseils adorables, lui en-
;r le moyen de sauver des âmes, et c'est, au
traire, qu'il préparait le salut d'un plus grand
ıbre. A côté des grands sacrifices il y a toujours
grandes bénédictions. Le pèlerinage d'Ars en
la preuve.

LIVRE QUATRIÈME

Vie apostolique de M. Vianney

DEPUIS L'ORIGINE DU PÈLERINAGE JUSQU'A SON APOGÉE
(1826-1858)

CHAPITRE PREMIER

Origine du pèlerinage. — Sa physionomie pendant vingt-cinq ans.

Ils ne sont pas rares autour de nous les hommes qui, tout en ayant au fond du cœur le respect et l'amour des vérités religieuses, se laissent aller à penser et à dire qu'elles n'ont plus, de nos jours, l'influence que Dieu leur a donnée autrefois. Il n'y a, pour répondre à ces chrétiens timides et découragés, qu'à montrer les signes éclatants qui font de notre siècle un de ceux où Dieu a le plus manifesté son pouvoir. Parmi ces signes, je crois qu'il nous est permis de compter le pèlerinage d'Ars.

Sans doute ce n'était pas la première fois qu'on avait vu se produire dans le monde ce grand phénomène d'attraction qui soulève les masses, les arrache à leur indifférence et les précipite tout émues sur les pas d'un saint. Ces mouvements populaires remplissent le moyen âge. Dès qu'un homme paraît avec l'auréole de la sainteté, le bruit qui se fait autour de son nom, le courant qui s'établit autour de sa personne, continuent sur son tombeau. Tels furent Pierre l'Ermite, saint Bernard, saint Dominique, saint François d'Assise, et, à une époque moins éloignée de nous, saint François de Paule, saint Philippe de Néri, saint Vincent Ferrier, saint Jean-François Régis. Mais on pouvait croire que ces temps avaient fui sans retour; que l'affaiblissement où les cœurs étaient tombés protestait contre toute manifestation d'enthousiasme et de foi; que, devant une génération désabusée, et à la lumière d'une impitoyable liberté d'examen, les peuples n'étaient plus susceptibles de ce degré d'exaltation qui permet de les dominer et de les conduire.

A cette opinion aussi fausse qu'affligeante le pèlerinage d'Ars est venu donner un solennel démenti. Dans un siècle où l'indépendance de la pensée a été portée à ses dernières limites, n'est-ce pas chose merveilleuse que de voir, au sein du peuple le plus spirituel et le plus éclairé de l'Europe, de hautes et fières intelligences se courber devant un pauvre curé de campagne comme devant un Père de l'Église?

Je ne sais s'il y a eu un exemple d'une telle puissance depuis saint Bernard.

Les premiers qui vinrent à Ars furent des âmes d'élite, avides d'une direction plus haute et plus ferme, des âmes troublées cherchant le repos de la conscience, mais surtout des pauvres espérant recueillir une part dans les aumônes du serviteur de Dieu, et des malades en réclamant une autre dans ses prières. On commença à se dire à la ronde combien le Curé d'Ars était doux envers les coupables, patient envers les scrupuleux, indulgent envers les faibles, compatissant envers les malheureux, secourable envers tous. Les pécheurs venaient trouver ce bon prêtre, qui les accueillait en pleurant; les pauvres accouraient vers ses mains bienfaisantes, qui n'avaient rien à donner et qui donnaient toujours; les affligés savaient que ses lèvres étaient une source abondante de lumière et de consolation; ceux qui étaient agités de doutes savaient qu'elles donnaient une force victorieuse à la vérité. Les justes venaient aussi, car son cœur était un foyer d'amour auquel se réchauffaient tous les cœurs.

Connue d'abord d'un petit nombre, la vertu de M. Vianney se répandit de proche en proche et lui amena tous les jours de nouveaux admirateurs. Les exemples d'austérité que nous avons rapportés au livre précédent, les faits merveilleux qui se rattachent à la fondation de la *Providence*, d'autres encore que nous ne connaissons pas eurent bientôt

fait le tour de la Bresse, du Beaujolais, du Lyonnais, du Forez, du Dauphiné et de la Bourgogne. Il y eut une chronique d'Ars qui se mit à courir de ville en ville, de chaumière en chaumière, déposant dans la mémoire du peuple un immortel fondement à la réputation du serviteur de Dieu. C'est ainsi que le concours s'établit entre 1825 et 1830.

De nombreuses guérisons opérées coup sur coup devant les reliques de sainte Philomène, dans les années qui suivirent, accréditèrent son culte. « Mais ce qui a le plus augmenté l'affluence, c'est M. le Curé par ses prières pour la conversion des pécheurs. LA GRACE QU'IL OBTENAIT ÉTAIT SI FORTE, QU'ELLE ALLAIT LES CHERCHER, SANS LEUR LAISSER UN MOMENT DE REPOS [1]. » Voilà en deux mots l'origine du pèlerinage d'Ars ; la Providence a voulu que, pendant trente ans, les populations du XIXe siècle, si amoureuses de toutes les vanités, vinssent en foule rendre hommage à l'humilité et à la simplicité. Pendant que les beaux esprits de nos jours s'évertuaient contre la confession et ses influences, le peuple leur répondait en allant se confesser à Ars. C'est autour du CONFESSEUR que le mouvement s'est fait d'abord.

Les étrangers qui commencèrent à assiéger M. Vianney à son poste d'honneur et de souffrance, s'estimaient assez récompensés des privations et des

[1] Notes de Catherine.

longues fatigues du voyage par le bonheur de l'avoir vu, d'avoir déposé à ses pieds les secrets de leur cœur, et par la paix de la conscience qu'ils remportaient après être rentrés en grâce avec Dieu. Ils n'oubliaient plus sa bonté à les accueillir, sa patience à les entendre, sa douceur à les consoler.

La rareté et le peu de commodité des logements étaient capables d'arrêter les progrès du pèlerinage, si c'eût été une affaire de pure curiosité ou de fantaisie; comme c'était l'œuvre de Dieu, non-seulement il se soutint, mais encore il augmenta miraculeusement. On a vu des personnes du plus haut rang, habituées aux raffinements du luxe dans leurs splendides demeures, se contenter, pendant plusieurs semaines, de cette pauvre hospitalité de village. Les pèlerins étaient souvent entassés les uns sur les autres. Les maisons d'Ars, petites et étroites, étaient peu propres au logement de tant d'étrangers. Dans une chambre de quelques mètres carrés, il y a eu jusqu'à huit ou dix personnes réunies à la fois. La nourriture était à l'avenant.

Cependant on comprit bientôt qu'il fallait pourvoir aux nécessités matérielles les plus urgentes, et peu à peu on vit s'élever des maisons plus commodes et plus spacieuses. La plupart des constructions qui se groupent autour du clocher, datent de ce temps-là. Un service régulier de voitures publiques, ayant ses bureaux à Lyon et à Ars, fut établi en 1835. De nouvelles routes furent créées. Toutes ces améliora-

tions, coïncidant avec l'établissement des paquebots et la facilité de la navigation sur la Saône, fournirent aux pieux visiteurs des moyens de transport qui accrurent rapidement l'importance du pèlerinage. Dès lors l'ébranlement devint général et le mouvement vers Ars quasi européen. On a calculé que, par les seuls omnibus qui mettent le village en communication avec la Saône et la gare de Villefranche, il était arrivé dans le cours d'une année ordinaire plus de 80,000 pèlerins.

D'où viennent ces flots d'étrangers? De partout: de toutes les provinces de la France, de tous les points de la Savoie, de la Belgique, de l'Angleterre et de l'Allemagne. Qui les a conviés? Personne, hormis ceux qui reviennent et qui ont vu; car les journaux n'ont pas encore parlé du Curé d'Ars. Cette foule est composée comme le monde; toutes les classes, toutes les conditions, tous les rangs y sont représentés et s'y donnent la main. Les pauvres, habitués à vivre avec la douleur, y coudoient les riches qui ont épuisé les moyens de la repousser. Les uns apportent des offrandes, les autres demandent des aumônes, tous implorent la guérison du corps et de l'âme. Des boiteux, des aveugles, des sourds, des épileptiques, des maniaques, des infirmes de toute sorte arrivent de cent et de deux cents lieues, marchant à pied, soutenus par une invincible confiance. Les grands affluent à Ars comme les petits, pour peu que la main de Dieu ou celle des hommes les

ait meurtris. Les veuves et les orphelins, les heureux et les malheureux, les jeunes gens pleins d'illusions et les vieillards blasés, les hommes dégoûtés du monde et les femmes lasses de frivolités, les pécheurs surtout y accourent en foule, attirés par une vertu et une science également surnaturelles à leurs yeux. On compte même beaucoup de curieux et quelques opposants. On y rencontre les complications les plus bizarres et les contrastes les plus heurtés, des vertus au milieu des vices, sous des dehors qui font envie des misères qui font pitié, des situations sans issue si ce n'est par la voie du Calvaire, des malheurs sans espoir si ce n'est du côté du ciel.

Le Curé d'Ars voyait, tous les jours et tout le long du jour, défiler sous ses yeux ces interminables séries d'embarras et d'infortunes, ces variétés du monde dont la tristesse est toujours le fond. Son âme en était douloureusement affectée, et, le soir, quand il rentrait dans sa chambre en compagnie des missionnaires, il se laissait aller à toute sa sensibilité; il fondait en larmes : « Il « faut venir à Ars, disait-il, pour savoir ce que « c'est que le péché, *cette misérable graine d'Adam*. « On ne sait qu'y faire : on ne peut que pleurer et « prier. »

La foule comprenait l'importance des bienfaits dont M. Vianney était le dispensateur, et rien ne peut donner une idée de son empressement à les

recevoir. Si matinal que fût le serviteur de Dieu, les pèlerins l'avaient devancé et l'attendaient à la porte de son église. Un grand nombre passaient la nuit sous le porche, transformé en dortoir, pour être assurés de ne pas le manquer. On avait établi une certaine règle, et l'arrivée de chacun déterminait son rang. Mais il y avait les privilégiés; quelquefois le Curé d'Ars les distinguait au milieu de la foule et les appelait lui-même. Le peuple prétendait que le discernement du bon Père lui faisait reconnaître, à première vue, ceux qui ne pouvaient attendre, ou qui apportaient à Ars des besoins plus sérieux et des nécessités plus pressantes que les autres.

Souvent aussi les pèlerins recouraient d'eux-mêmes à diverses industries pour gagner du temps, et arriver plus vite au saint prêtre. Il y avait les moyens humains qui consistaient à entretenir des intelligences avec les missionnaires, les logeurs et les logeuses, les gardiens et les gardiennes. Il y avait aussi les moyens surnaturels, que beaucoup de personnes assurent avoir employés avec succès. Elles s'adressaient au bon ange de M. Vianney et l'intéressaient à leur cause. Le Curé d'Ars sortait alors du confessionnal et venait droit à elles, ou bien une circonstance heureuse et imprévue les plaçait su son chemin, et amenait la rencontre désirée. E dehors de ces voies régulières, les passe-droi étaient rares : M. Vianney ne s'y prêtait pas. S

préférences, lorsqu'il croyait devoir en faire, étaient pour les pauvres et les malheureux.

Dans le nombre des pèlerins, il devait s'en trouver dont le but n'était que la satisfaction d'une curiosité tout humaine. La foule suit la foule, et se porte là où il y a de la renommée et du bruit. M. Vianney eut à subir inévitablement bien des obsessions égoïstes, bien des engoûments ridicules, des fantaisies vaniteuses, des excentricités parasites qui ne manquent jamais de harceler les célébrités de tout genre. Mais ces *non-valeurs* étaient à l'instant écartées et remises à leur place avec l'ascendant d'une humilité polie, qui ne laissait ni l'espoir du succès ni la tentation du retour : « Il ne valait pas la peine « de vous déranger pour si peu, disait l'humble « prêtre... » ou bien : « Vous ne serez pas si content « que la reine de Saba, et vous ne direz pas comme « elle : « Ce que j'ai vu surpasse ce que j'avais « imaginé... » Ce sera tout le contraire. »

Ordinairement les voyages à Ars avaient un meilleur motif. On venait y chercher des conseils et des prières, la paix du cœur et la grâce de Dieu. On était le bienvenu quand on apportait des doutes sincères à éclaircir, des difficultés sérieuses à résoudre, des complications à dénouer, des chagrins à partager, des plaies à guérir et surtout des péchés à pardonner. Comme le bon Curé se montrait alors affectueux, tendre et cordial! comme les intérêts de ses clients devenaient aussitôt les siens! comme il ré-

douze voitures publiques, c'était un cadre paisible et silencieux qui disposait aux pensées graves. Rien n'y ressemblait à ce qu'on voit ailleurs. Les figures y étaient reposées, les conversations sérieuses, l'animation même qui y régnait n'excluait pas le recueillement. On n'était plus en France et au XIX[e] siècle; on pouvait se croire en plein moyen âge, dans un de ces grands cloîtres au seuil desquels les bruits de la terre finissent.

Le paysage lui-même, par sa tranquillité et sa douceur, contribuait à former ces religieuses impressions. Elles devenaient plus vives à mesure qu'on approchait de l'église et du presbytère, en sorte que la source d'où elles découlaient paraissait être surtout dans ces lieux. On se trouvait si bien à Ars qu'on n'aurait plus voulu s'en aller, si ce n'est pour monter au ciel sans repasser par le monde. On aurait souhaité d'y finir sa vie, d'y avoir son tombeau. On ne se contentait pas de le désirer, plusieurs personnes de différentes conditions ont réellement quitté leur résidence et leurs relations dans le monde pour s'ensevelir dans cette solitude, à l'ombre de la sainteté, et y préparer leur âme à la seconde vie. Ce n'est pas sans émotion que nous avons lu sur une croix de bois, qui marque au cimetière la sépulture d'un étranger, cette belle inscription : UBI CRUX IBI PATRIA.

CHAPITRE II

Comment la vénération et la confiance publiques furent attestées par les lettres que le Curé d'Ars recevait de toutes les contrées de l'univers.

Tous les jours, à l'heure du courrier, la petite table de chêne, qu'on voit encore dans la chambre du Curé d'Ars, se couvrait d'une masse de lettres venues des quatre parties du monde. M. Vianney les ouvrait en dînant et les parcourait d'un œil rapide. Quelques-unes de ces lettres commençaient par des formules laudatives : « La grande réputation de sainteté que vous vous êtes acquise... La vénération que j'ai pour vous... L'estime que vous m'inspirez... La confiance que j'ai dans vos lumières... » Alors il n'en achevait pas la lecture, il les froissait avec une sorte d'indignation et les jetait au feu. Débuter par un compliment ou un hommage était, comme on voit, le bon moyen de n'être pas lu. Un grand nombre l'ignoraient, et, croyant écrire à un homme ordinaire, ils usaient sans défiance des phrases obséquieuses qui sont de

de vie religieuse et rester dans le monde pour chercher à y faire une alliance. On voit par cette lettre que ce jeune gentilhomme s'est converti à Ars, et qu'il a fait une retraite chez les Pères jésuites, d'après le conseil de M. Vianney. Ce sont trois vieillards, bien respectables d'ailleurs, et très-honorés dans le pays qu'ils habitent, qui refusent les secours de la religion. Leur famille se désole pour eux, à la pensée que le grand jour approche, et les recommande avec instances aux prières du saint Curé.

Là, c'est une pauvre victime du monde, une jeune fille gâtée par les lectures qui voudrait revenir à Dieu ; mais les passions les plus violentes la retiennent à l'entrée de la voie étroite. Elle tourne autour de la vertu, voulant la connaître et n'osant l'approcher : « O vous qui êtes l'ami de Dieu, dit-elle, et qu'il écoute favorablement, priez-le pour moi ; obtenez que mes pensées incertaines se fixent en lui... Le monde m'appelle, il me sourit... Je suis encore jeune ; on dit que j'ai de l'esprit. De faux amis ont applaudi à mes premiers essais littéraires et m'engagent à écrire encore... Mon Père, que Dieu aie pitié de moi ! Si cette lutte se prolonge, je deviendrai folle... J'avais eu la pensée d'aller à Ars pour vous raconter ma vie, — c'est une lamentable histoire ! — pour prendre vos conseils, entendre ce que votre expérience sacerdotale vous suggérerait... Au nom de Dieu, mon Père, dites-

oi : Venez !... et je suis à vos pieds recueillant vos intes paroles. »

Là, c'est une malheureuse fille, infirme, âgée, ıns ressource, presque délaissée, assaillie par des preuves sans nombre, affligée dans son corps par es douleurs et des infirmités cruelles, dans son ne par de terribles tentations, dans son esprit par es troubles, des ennuis, des tourments indéfinissables, qui conjure le Curé d'Ars d'user envers elle cette charité dont tant d'autres ont éprouvé les fets consolants : « Elle ne cherche son secours ılle part ailleurs que dans la prière, et ne veut nir son salut que de Dieu seul. S'il plaît à Notre-eigneur de la retirer, par le ministère de son grand erviteur, de la situation lamentable où elle est longée, elle promet à M. Vianney non pas une aine reconnaissance, dont sa parfaite abnégation e soucie peu, mais le zèle le plus ardent pour faire ervir à la gloire de Dieu la santé et les facultés u'elle aura recouvrées. »

C'est un homme de lettres, rédacteur en chef un journal de province, dont la vie n'a été qu'un ıchaînement d'infortunes. « Il a des dettes ; il vouait les payer. L'idée de mourir insolvable le ésespère. La vieillesse avance à grands pas avec le rtége d'infirmités qui l'accompagnent. Il craint s'être fourvoyé jusque-là, car toutes ses entre-ises ont échoué. Il sait qu'il a mérité ces épreuves de plus grandes encore ; que le bon Dieu, en le

châtiant, exerce envers lui une œuvre de miséricorde. Depuis que les yeux de son âme se sont ouverts aux admirables lumières de la foi, il n'a pas cessé de demander la grâce de connaître la volonté de Dieu. Les ténèbres persévèrent, et avec les ténèbres les tribulations. Il s'est dit : Je suis indigne d'obtenir du bon Dieu la faveur que je lui demande; mais si un saint la demande pour moi, elle me sera accordée. Fort de cette espérance, il s'adresse au vénérable Curé d'Ars. Ce qu'il lui dira de faire, il le fera. Il acceptera la position qu'il voudra bien lui assigner de la part de Dieu; elle ne sera jamais assez humiliante pour lui; mais il voudrait du moins savoir si la route qu'il suit est la bonne. »

Un jeune homme de dix-huit ans écrit de Londres au Curé d'Ars, pour qu'il veuille bien demander à Dieu, si c'est sa volonté, la cessation d'une peine morale qui le fait cruellement souffrir.... « Peut-être cette épreuve m'est-elle bonne, ajoute ce pieux jeune homme, mais peut-être aussi notre grand Dieu, qui est riche en miséricorde, pourrait-il me procurer par d'autres moyens le bien qu'elle me fait, c'est-à-dire m'accorder gratuitement les mêmes avantages, en retour de mes prières. »

Un pauvre déporté lui écrit du camp de Sidi-Brahim, le 28 décembre 1854 : « Ma sœur me mande combien elle a été heureuse de passer huit jours près de vous. Elle a fait vœu, aux pieds de sainte Philo-

si je recouvrais la liberté, de m'amener à e pourrais-je moi-même réclamer vos prières de votre vénérée Sainte et lui promettre, si ıs cette chère liberté, d'aller, avant de voir ur, rendre grâce à la glorieuse martyre et re- votre bénédiction ? »

'adressait surtout à M. Vianney pour obtenir agement des douleurs de l'âme; on lui de- it souvent des conseils de direction avec la de qu'il lisait dans les cœurs et qu'il avait le : la pénétration des esprits. On lui mandait is : « On dit, mon Père, que vous lisez à livre dans les consciences. Ah! regardez dans la e, et aidez-moi à découvrir quel mal secret a paix de l'âme. En apparence, je remplis mes s; je jouis d'une considération que je ne mé- int. Des peines très-vives m'ont désillusionnée t. Je méprise la vie, et j'ai peur de la mort. Il nble que quelque chose met en moi obstacle âce de Dieu, et je ne puis le définir. Souvent e que c'est un orgueil raffiné, quelquefois un que je me déguise à moi-même. O vous pour ; cœurs n'ont point de secret, ne craignez pas dire mon mal et sa dangereuse profondeur!... i tout ce que vous me conseillerez.... »

oix de l'Épiscopat ne pouvait manquer à ce t. Les princes de l'Église écrivaient au Curé pour réclamer une part dans ses prières et ses :es, quelques-uns même pour le consulter

dans des questions délicates concernant l'administration de leurs diocèses.

Le supérieur général d'une société de Missionnaires, qui compte plusieurs établissements en France et aux États-Unis, lui écrivait dans un moment où il avait à prononcer sur l'existence de ces établissements lointains : « Veuillez, Monsieur et vénérable confrère, porter cette intention spéciale aux pieds de Notre-Seigneur, et si dans sa miséricorde il daignait vous communiquer quelque lumière j'ose espérer que vous voudrez bien m'en faire part. Il y va de l'intérêt d'un grand nombre d'âmes. »

Quelquefois, dans les lettres qui venaient de loin, on insistait pour obtenir une réponse ; comme si le commerce épistolaire, même restreint, n'eût pas été chose incompatible avec cette série d'occupations qui commençaient à une heure de la nuit et se prolongeaient, sans la moindre interruption, jusqu'à huit ou neuf heures du soir, ne laissant au martyr du zèle et de la charité que le temps de se recueillir devant Dieu, de faire sa lecture ordinaire dans la *Vie des Saints*, et de prendre un peu de sommeil! Mais, à moins d'avoir observé de près les habitudes du Curé d'Ars, il était difficile de se faire une idée d'un genre de vie aussi extraordinaire.

CHAPITRE III

Des guérisons obtenues à Ars.

lous savons qu'il est très-facile de faire hausser épaules à une foule ignorante en prononçant ant elle le mot de miracle. Mais qu'est-ce que ı prouve contre la raison, contre l'histoire et itre la toute-puissance de Dieu? Dieu peut-il faire miracles et peut-il, comme il l'apromis, accorder lon des miracles à qui il lui plaît? Cette question résolue en même temps qu'elle est posée, pour conque croit à l'existence de Dieu. Et quant à la lité du miracle, c'est un fait qui se constate, ıme tous les autres faits extérieurs, par le témoige. Ce chapitre ne sera donc qu'une longue au-ɔn de témoins, devant lesquels nous nous hâtons déposer la plume, heureux de n'avoir pour le nent qu'à écouter.

'est d'abord Catherine Lassagne que nous allons ndre: c'est le plus ancien et le mieux renseigné témoins. « M. le Curé, écrivait dès 1830 cette

simple et digne fille, cache autant qu'il peut les grâces de guérison qu'il obtient, mais il en obtient beaucoup... Je crois qu'il aimerait mieux guérir les âmes. » Catherine ne se trompait pas, et M. Vianney disait souvent dans son langage naïf : « J'ai demandé « à sainte Philomène de ne pas tant s'occuper des « corps, et de penser aux âmes, qui ont bien plus « besoin d'être guéries. »

« Une des directrices de la *Providence* se mourait d'une fièvre maligne accompagnée de délire et de transport au cerveau. Les médecins l'avaient abandonnée. Elle ne voyait plus, n'entendait plus; on pensait qu'elle ne passerait pas la journée. C'était un samedi. Quand l'heure de l'agonie parut arrivée, on lui fit la recommandation de l'âme; elle ne s'en aperçut pas. Mais voilà que tout à coup elle ouvre les yeux et dit : « Je suis guérie !... » Le cierge, qui devait éclairer ses derniers moments et veiller auprès de son cadavre, brûlait encore. Elle demanda : « Qu'est-ce que ce cierge fait là ? » On lui dit qu'on venait de réciter les dernières prières pour son âme. Elle voulut se lever, ce qu'elle fit avec l'aide de sa compagne ; elle resta assise un moment ne sentant plus aucun mal. On appela le médecin, qui ne lui trouvant pas de fièvre ne pouvait en croire ses yeux. Il déclara que c'etait un miracle. M. le Curé avait dit la veille : « J'ai presque grondé sainte Philo- « mène. J'ai été tenté de lui reprocher la chapelle « que j'ai bâtie en son honneur. » Ce qui fait voir

qu'il avait prié pour cette guérison. Elle arriva en 1838.

« Une de nous, continue Catherine, fit un jour à une pauvre femme l'aumône d'un vieux bonnet qui ne servait plus à M. le Curé. Cette femme, en coiffant de ce bonnet la tête de son fils, pensait : Le Curé d'Ars est un saint. Si j'avais la foi, mon enfant guérirait. Ce petit garçon s'était fait une blessure à la tête. Quand la mère voulut visiter l'abcès et faire le pansement, le mal avait disparu et la plaie était sèche. »

Deux protestants de marque vinrent à Ars et furent introduits dans la pauvre chambre du serviteur de Dieu. L'un d'eux, ministre de la religion réformée, mit la conversation sur les miracles, et ne voulait pas les admettre : « Comment ! dit M. Vian-« ney, vous niez les miracles ? Mais je puis vous « certifier que j'en ai vu moi-même, et des plus « étonnants. » Où avait-il vu des miracles, si ce n'est à Ars ? Nous prenons acte de cet aveu qui confirme les faits que nous allons raconter.

« Au mois de juillet 1842, nous écrit un respectable Curé de notre diocèse, je fis le pèlerinage d'Ars pour la première fois ; je n'oublierai jamais l'impression que j'en ai rapportée. Le saint Curé faisait son catéchisme dans une grande salle de la *Providence;* j'eus le bonheur d'y assister en compagnie de quatre-

vingts orphelines. Au sortir de là, j'eus un quart d'heure d'entretien avec M. Vianney. J'avais entendu parler beaucoup et diversement de la guérison miraculeuse d'une dame de Bourg; je lui fis part de quelques velléités d'opposition que ce fait avait rencontrées.

« Mon ami, me répondit-il, laissons dire les gens
« du monde. Hélas ! comment verraient-ils ? Ils sont
« aveugles. Notre-Seigneur ferait aujourd'hui tous
« les miracles qu'il a faits en Judée, qu'ils n'y croi-
« raient pas. Celui à qui tout pouvoir a éte donné
« n'a pas encore perdu son pouvoir. Par exemple la
« semaine dernière, un pauvre vigneron de l'autre
« côté de la Saône a apporté sur ses épaules un
« petit garçon de douze ans, estropié des deux
« jambes et qui n'avait jamais marché. Ce brave
« homme a fait une neuvaine à sainte Philomène,
« et son petit a été guéri le neuvième jour; il s'en
« est allé en galopant devant lui... Autrefois Notre-
« Seigneur guérissait les malades, et ressuscitait
« les morts. Il y avait des gens qui étaient présents,
« qui voyaient de leurs yeux ces prodiges et qui
« n'y croyaient pas. Les hommes sont toujours et
« partout les mêmes. Si le bon Dieu est puissant,
« le diable l'est aussi; il se sert de son pouvoir
« pour aveugler le pauvre monde. »

Un homme se présente un jour à M. Vianney pour implorer la guérison de son enfant qui était

firme. Le Curé d'Ars l'engage à se confesser. Il a
la peine à s'y résoudre, parce que son métier
t de faire danser les villageois et qu'il ne veut
s l'abandonner. Cependant il s'exécute, et la grâce
rle à son cœur, ainsi qu'il arrive toujours après
t acte d'humilité et de repentir. De retour chez
i, il prend son violon, le met en pièces sous les
ux de sa femme et en jette les débris au feu. A
heure même son enfant saute de joie et s'écrie :
Je suis guéri ! »

La guérison suivante reporte naturellement la
nsée sur l'officier de Capharnaüm, qui demande
divin Maître, avec une confiance si ferme
une humilité si touchante, la guérison de son
s. L'homme dont nous allons parler n'était qu'un
mple gendarme, mais sa foi était aussi vive que
lle du Centenier. Il venait de perdre sa femme et
avait qu'un fils âgé de six ans, dont les jambes
aient nouées, et qui ne marchait pas. Son humble
lde ne lui permettant pas de payer une domestique,
allait être forcé de quitter le service pour prendre
in de son petit orphelin. Il eut l'idée de faire le
lerinage d'Ars ; il obtint une permission de trois
urs et se rendit à Lyon. Quand il fut au bureau des
itures, quelques personnes le virent portant son
fant sur ses bras et lui dirent : « Où allez-vous
avec ce petit malheureux ? Vous êtes bien simple !
Le Curé d'Ars n'est pas médecin. C'est aux incu-

« rables qu'il faut le porter. » Le bon gendarme ne se laissa pas détourner par ce persiflage ; il se rendit auprès de M. Vianney et lui raconta ses malheurs : « Mon cher ami, lui dit le serviteur de « Dieu, votre fils guérira. » Cette phrase n'était pas achevée qu'un léger craquement se fit entendre ; la jambe infirme se redressa, et l'enfant se mit à marcher.

En 1848, un jeune homme fit une chute de cheval qui occasionna des lésions graves. Après avoir inutilement fait appel à l'art des médecins, ses parents prirent le parti de le conduire à Ars. Ce malheureux souffrit cruellement pendant le trajet. Le saint Curé ayant conseillé une neuvaine en l'honneur de la sainte Vierge et de sainte Philomène, chaque jour on le portait à l'église pour y faire les prières prescrites. Ses douleurs étaient parfois si aiguës qu'elles lui arrachaient des cris à fendre l'âme. Dès les premiers jours, il avait commencé sa confession, mais de grands obstacles s'opposaient à son retour à Dieu. La première neuvaine fut inutile. Le malade en commença une seconde avec des dispositions moins équivoques ; son état s'améliora sensiblement ; il put marcher à l'aide de béquilles. Un sentiment de reconnaissance le porta à faire une troisième neuvaine, au bout de laquelle il finit sa confession, communia avec beaucoup de piété et recouvra en même temps la santé

de l'âme et du corps. Il voulut rester encore quinze jours à Ars pour recevoir les conseils de son bienfaiteur; il y édifia tout le monde par son recueillement, sa ferveur, sa présence continuelle à l'église. Plusieurs témoins disent avoir vu ce jeune homme après sa guérison. Rien dans sa démarche ne trahissait les suites de son terrible accident.

Dans les premiers jours de mai 1851, il vint à Ars un homme dans la force de l'âge, dont les yeux étaient malades par suite d'une congestion. Les médecins avaient épuisé sur lui tous les genres de traitement. Après deux jours passés à Ars, il ne se trouva point soulagé et partit sous le poids d'un découragement profond. Une jeune nièce, fort pieuse, qui l'accompagnait, ne partageant pas sa défiance, le suivit au départ; mais elle revint presque aussitôt, et, sur l'avis de M. le Curé, elle fit une neuvaine à l'intention de son oncle. Cette neuvaine touchait à son terme, et il n'arrivait aucune nouvelle satisfaisante. Tout à coup M. Vianney lui dit : « Ma « petite, je crois que vous pouvez partir. La personne « à laquelle vous vous intéressez ne souffre plus. » Arrivée chez son oncle, la jeune fille eut la joie de le trouver parfaitement guéri.

Cet homme ne fut point ingrat; il vint à plusieurs reprises remercier Dieu de sa guérison dans le lieu où il l'avait obtenue. Il avait déjà fait trois fois le pèlerinage d'Ars en 1855. Ses yeux étaient par-

faitement sains : « Je suis convaincu, disait-il, « que c'est aux prières du vénérable Curé d'Ars « et de mon angélique nièce que je dois ma gué- « rison. Je l'attribue aussi à la sainte Vierge que « j'ai toujours invoquée, même quand le souci des « affaires me détournait de mes devoirs. C'est pour « m'y ramener que Dieu a permis cette épreuve.... « Je ne veux plus m'occuper désormais que du salut « de mon âme. »

Une jeune veuve, du Puy-en-Velay, était venue à l'hôpital de Lyon demander sa guérison à la science des médecins. Depuis six mois, elle souffrait cruellement d'une tumeur au genou et ne marchait qu'avec des anilles. N'obtenant rien des remèdes et des soins prodigués par les Sœurs de l'hospice, elle arrive à Ars. Pendant quinze jours, elle prie ; elle se recommande à M. le Curé, à sainte Philomène, à Notre-Seigneur, avec qui elle s'était mise en grâce par le bienfait de l'absolution et de la communion. Enfin elle s'en va guérie, ayant déposé ses bâtons sur l'autel de la thaumaturge.

Pendant son séjour à Ars, cette veuve avait parlé d'un de ses cousins, atteint depuis dix ans d'une affection de la peau. Tout le monde admirait sa patience; mais personne ne pouvait l'approcher, tant ses plaies étaient infectes et repoussantes. « Il « est peut-être mort maintenant, disait-elle, ou aban- « donné de tous... S'il guérissait, ce serait un des

plus grands miracles qu'on ait vus. » Encouragée ır la bonté du serviteur de Dieu, elle lui recom-anda son parent, en lui dépeignant sa triste situa-›n : « Oui, mon enfant, dit M. Vianney, je prierai pour lui. Vous lui remettrez, de ma part, une médaille de sainte Philomène, en lui conseillant de faire une neuvaine à cette bonne petite Sainte.» le partit tout heureuse, et en arrivant au Puy, première visite fut pour son cousin. « Je suis guérie, lui dit-elle, mais l'hôpital de Lyon n'y est pour rien. Je ne dois ma guérison qu'à M. le Curé d'Ars. Tenez, voici une médaille qu'il m'a chargée de vous remettre. Faites une neuvaine à sainte Philomène et ayez confiance. Celui qui m'a guérie, priera pour vous. » Le malade commença neuvaine avec ferveur. Bientôt il se trouva ieux. Trois mois après il vaquait à ses travaux.

Au mois de février 1857, une femme du peuple nt à Ars, portant à son cou un enfant de huit ans ıi ne marchait pas. Pendant vingt-quatre heures tte femme s'attacha avec l'opiniâtreté du déses-›ir à tous les pas de M. Vianney, faisant sentinelle ıx abords de son confessionnal, se précipitant à rencontre dès qu'il apparaissait, et lui montrant n enfant avec un geste et un regard si expressifs ıns leur suppliante énergie, qu'on en était ému squ'au fond des entrailles. Rien d'aussi misé-ble et d'aussi touchant que ce groupe, et nous

n'avions pas le courage de faire comme les apôtres, qui s'indignaient des cris de la Chananéenne et auraient voulu que le Maître la renvoyât.

Le Curé d'Ars avait souvent béni cet enfant, et il avait adressé à la mère des paroles de consolation et d'espérance. Après qu'ils furent rentrés tous deux dans le gîte qu'ils avaient choisi pour la nuit : « Mère, dit l'enfant, vous m'achèterez des sabots, « parce que M. le Curé m'a promis que je marche-« rais demain. » Soit que vraiment M. Vianney eût fait cette promesse au petit malheureux, soit que celui-ci l'ait conclu, dans sa naïve confiance, des paroles et des regards d'encouragement qu'il avait reçus, quoi qu'il en soit, les sabots furent achetés d'après le conseil des habitants chez qui ce couple infortuné logeait.

Or, le lendemain, à la stupéfaction générale, l'enfant qu'on avait vu porté si péniblement sur les bras de sa mère, courait dans l'église comme un lièvre, disant à qui voulait l'entendre : « Je suis « guéri !... Je suis guéri ! » La pauvre mère cachait dans l'ombre d'une chapelle sa joie et ses larmes. Nous la vîmes, nous l'interrogeâmes, nous voulûmes la présenter au serviteur de Dieu, au moment où il se préparait à dire la messe. Cette femme avait besoin de le voir, de lui parler, de se jeter à ses pieds ; sa reconnaissance l'étouffait. M. Vianney accueillit notre demande avec un silence froid et presque sévère qui ne nous permit

s d'insister. Après la messe nous fîmes une nou-
lle tentative plus heureuse. « Monsieur le Curé,
cette femme vous prie de l'aider à remercier sainte
Philomène. » Il se retourna et bénit silencieuse-
ent la mère et l'enfant. Puis, de l'air le plus dé-
ppointé et sur le ton du mécontentement le plus
ncère : « *Sainte Philomène*, dit-il, *aurait bien dû guérir ce petit chez lui !...* »

Dans l'été de 1838, il y eut une guérison soudaine
ont furent témoins tous les pèlerins et tous les ha-
tants d'Ars. C'était un jeune homme du Puy-de-
ôme qui ne marchait qu'avec peine, à l'aide de
équilles. Il se présenta au serviteur de Dieu en di-
nt : « Mon Père, croyez-vous que je puisse laisser
ici mes béquilles ? — Hélas ! mon ami, vous en avez
bien besoin, répondit le serviteur de Dieu. » Le
auvre infirme ne se rebuta point. Chaque fois qu'il
n avait l'occasion, il renouvelait sa demande. Enfin
jour de l'Assomption, à l'heure où la foule s'as-
emblait pour l'exercice du soir, il saisit encore
. Vianney au passage de la sacristie à la chaire, et
ui fit son éternelle question : « Mon Père, faut-il
quitter mes béquilles ? — Eh bien ! oui, mon ami,
lui fut-il répondu, oui, si vous avez la foi.... »
. l'instant, le jeune homme se mit à marcher, au
rand étonnement de tout le monde ; il alla déposer
es béquilles au pied de l'autel de Sainte-Philomène,
t oncques il n'en eut besoin. Par reconnaissance,

il a fait depuis profession à Belley, dans l'Institut des frères de la Sainte-Famille.

Le 28 du même mois, une paralytique vint de Cette à Ars; elle ne pouvait faire aucun mouvement; ses articulations étaient monstrueusement nouées et gonflées. Après avoir vu M. Vianney, elle assista à la messe, dans la chapelle de la Sainte-Vierge; elle s'approcha de la sainte table en se traînant péniblement sur ses béquilles. Mais à peine eut-elle reçu Notre-Seigneur qu'elle se trouva guérie. Il y eut dans l'église un mouvement d'admiration si peu contenu, que le célébrant fut forcé de s'interrompre; il acheva de donner la communion après la messe.

Voici un rapport intéressant que nous devons à la reconnaissance de la personne même qui a été l'objet du miracle :

Lapalud, le 2 octobre 1858.

« Mon Père,

« Ma maladie, qui durait depuis près de huit ans, était jugée incurable par les médecins que j'ai consultés et qui en ont suivi le cours. Le seul espoir qu'ils m'aient donné, c'est que les soins pourraient améliorer un peu ma santé et me procurer un léger soulagement. C'est au mois de décembre 1850 que j'en ressentis les premiers symptômes. Je commençai à éprouver des douleurs d'estomac et de violents maux de tête; je devins d'une impressionnabilité telle, que

ıoindre contrariété ou la moindre surprise m'affectait au ıt de me causer les plus vives souffrances. Je perdis ıge de mes jambes et je fus sujette à des spasmes et à des nouissements, qui se succédaient d'heure en heure. Cet dura huit ans avec des phases et des alternatives diverses, s sans amélioration décisive; et si la science a pu, par rvalle, et pour un temps bien court, me procurer quelque lagement, elle a été impuissante à me guérir. Je n'avais s de recours qu'à Dieu et de remède que dans la patience la résignation. Je méditais depuis longtemps le projet ler aux pieds du vénérable Curé d'Ars; diverses circonsces m'avaient retenue. Peut-être Dieu l'a-t-il voulu ainsi, ı de me forcer à épuiser tous les moyens humains, et par ıpuissance reconnue de ces moyens m'amener à mettre en toute ma confiance.

Je partis pour Ars, le 18 août dernier. Il y avait un is environ que j'étais revenue des eaux de Lamalou, et à le faible bénéfice que j'avais cru retirer de mon traitent avait disparu. Ce ne fut que le 21 que je pus voir Vianney. Je lui expliquai le but de mon voyage, et lui dendai instamment le secours de ses prières, afin d'obtenir grâce de pouvoir me mettre à genoux, lire et entendre , assister à la messe et au sermon. Il me donna une daille de sainte Philomène, m'engagea à faire une neune et dit en me quittant : « Je penserai à vous. Si vous z la foi, vous guérirez. » Ces dernières paroles me rappeent celles du Sauveur : « Tout est possible à celui qui it. » Et je demandai au bon Jésus d'augmenter ma foi.

« Le même jour, je commençai ma neuvaine : c'était un nedi. Le vendredi suivant, je fus assez heureuse pour voir le Curé. Je lui demandai s'il pensait que sainte Philomène accordât bientôt la grâce que je sollicitais : « Oui, mon

qui souffrit toutes les contradictions et supporta toutes les douleurs sans se plaindre et sans être un seul jour différent de lui-même ; qui fut humble dans la plénitude des dons de Dieu et dans le rayonnement d'une popularité à laquelle nulle renommée contemporaine ne peut se comparer ; qui vécut quarante ans sans nourriture, sans sommeil et sans repos, dans un labeur de seize à dix-huit heures par jour, et qui acheva sa carrière de souffrance, de fatigue et de gloire sans avoir laissé échapper un signe d'impatience ou un mouvement d'orgueil... En vérité, s'il faisait des miracles, le bon Saint, ce n'était pas sa faute, et surtout ce n'était pas à son profit : de toutes les croix qu'il porta, ce fut assurément la plus lourde. A cause du don des miracles, il fut cruellement exercé dans sa patience, effrayé dans son humilité, tyrannisé par les exigences de la foule. Certes, nous concevons qu'il se soit plaint à sainte Philomène qu'elle les multipliât trop ; qu'il l'ait conjurée de les faire plus loin, à huis clos, sans que le monde s'en aperçût ; de ne pas tant s'occuper des corps, mais de signaler plutôt sa puissance sur les âmes ; et qu'enfin il ait traduit et résumé ces sentiments dans un mot d'une incomparable et ravissante naïveté : SAINTE PHILOMÈNE AURAIT BIEN DU GUÉRIR CE PETIT CHEZ LUI.

ine qui s'est manifestée par des prodiges. Chaque
née, des milliers de malades y sont accourus des
ntrées les plus lointaines, avec une confiance qui
s'est pas démentie pendant trente ans, et que
eu s'est plu souvent à récompenser. Sans doute,
ls n'en ont pas rapporté la santé qu'ils étaient
lus chercher, mais tous y ont trouvé, dans la
sure de leur foi, des grâces de résignation et de
ce, une notion plus chrétienne de la douleur et
e vue plus claire des prérogatives qui y sont atta-
ées. Nul, que nous sachions, ne s'en est allé déçu.
Dans le monde peut-être on ne croira pas ces
ses; les chrétiens qui savent ce que vaut l'hu-
ité devant Dieu les croiront. Ils n'ignorent pas
qu'il en coûte pour faire un saint, et ils estiment
e la guérison d'un malade désespéré est un mi-
le moins grand que celui d'un homme complé-
ment mort à lui-même, ne se recherchant jamais
rien, humble sans murmure dans l'humilia-
n, heureux de souffrir au milieu de conti-
elles souffrances. A ceux qui feraient quelque
ficulté d'admettre les récits et les preuves que
us venons d'accumuler, nous nous contenterons
rappeler qu'il y eut à Ars, pendant un demi-
cle, un miracle plus surprenant que tous les faits
lesquels leur doute et leur négation s'exercent :
miracle de la vie de cet homme si austère et si
, si doux et si fort, si simple et si éclairé, si plein
candeur, d'aimable gaîté et d'invincible courage;

l'a fait revivre. Aucun prodige, à notre sens, n'est comparable à ce prodige. Eh bien ! voilà quels faits se sont accomplis à Ars pendant trente ans, dans des milliers et des milliers d'âmes; voilà ce que l'incrédulité du lecteur aurait à combattre.

En général le Curé d'Ars a trouvé les hommes faciles, bienveillants, préparés à la conquête qu'il souhaitait faire de leur âme à Dieu et à la vérité. Le Seigneur Jésus voulut que ce cœur si humble et si doux entrât en jouissance de l'empire promis à la douceur. Réservant pour lui les saintes violences qui gagnent le ciel, M. Vianney répandait sur ceux qui l'approchaient cet esprit de mansuétude et de paix qui possède la terre. Avec quelle tendresse son âme s'ouvrait sur les pauvres pécheurs! le besoin de pleurer était toujours le premier qu'il éprouvât en leur présence. Il y avait dans ses yeux continuellement voilés de larmes, quelque chose de si doux et de si pénétrant, qu'il convertissait par le regard autant que par la parole. Mais quand il parlait, c'était avec des mots qui faisaient fondre les cœurs.

« Que c'est dommage ! Encore si le bon Dieu « n'était pas si bon !... mais il est si bon !... Non, « on ne peut pas comprendre tant de méchanceté « et d'ingratitude !...

« Mon Dieu ! qu'aimerons-nous donc, si nous « n'aimons pas l'amour ?... Nous fuyons notre ami « et nous aimons notre bourreau... Que c'est dom-

nage !... Le pécheur est vraiment trop malheureux !... »

Et sa voix s'éteignait dans les larmes, et il les uyait sur ses joues du revers de sa main. Un r qu'elles coulaient avec plus d'amertume sur pauvre pécheur agenouillé à ses pieds, celui-ci, nt le cœur était demeuré sec et froid, se sentit nué à la fin. Regardant son confesseur avec nnement : « Mais, mon Père, dit-il, qu'avez-vous ant à pleurer ! — Ah ! mon ami, lui répondit le saint prêtre, je pleure de ce que vous ne pleurez pas. »

On le voit, c'est bien moins par les séductions et artifices du langage, que par toute cette vie de parole humaine, par tout ce feu qui sort du cœur des yeux d'un apôtre, par cette grâce divine que œuvres de la foi et de l'amour font surabonder is les saints et qu'ils répandent sur leurs auditrs, que le Curé d'Ars atteignait les âmes, qu'il éclairait, les touchait, les transformait. Un iple mot sorti de sa bouche, produisait en un tant des miracles que tous les livres et tous les ours n'auraient jamais opérés.

a première conquête que M. Vianney fit à Notregneur fut une femme janséniste de Fareins, im- de tout l'esprit de la secte. Cette femme, à qui orgueil et son entêtement tenaient lieu de nce, était connue pour son attachement à l'err et l'ardeur indiscrète de son prosélytisme. Elle

vint à Ars, on ne sait pourquoi, un jour de fête de la sainte Vierge. Elle observa beaucoup le nouveau Curé pendant les vêpres. Quel ne fut pas l'étonnement du public en la voyant après l'office s'approcher du saint tribunal! La séance qu'elle y fit fut longue naturellement. Chacun se disait : Notre saint Curé viendra-t-il à bout de faire entendre raison à cette entêtée? Il y parvint à force de patience. Ses paroles achevèrent ce que son seul aspect avait commencé. Après les épreuves nécessaires, cette femme reçut les sacrements de pénitence et d'eucharistie; elle se convertit solidement. Afin d'échapper aux sollicitations de ses coreligionnaires, elle prit le parti de se fixer à Ars, où elle fut un sujet d'édification pour tout le monde. Elle ne cessait de gémir sur le malheur de son infidélité passée et de remercier Dieu d'avoir daigné ouvrir ses yeux à la lumière. Elle mourut dans le baiser du Seigneur, avec les sentiments de la foi la plus vive et de la charité la plus ardente.

Quelque temps après, la réputation de M. Vianney commençant à s'étendre, il y eut un événement qui émut beaucoup les esprits : ce fut la conversion d'un savant lyonnais, nommé Maissiat. Un curé de nos amis se trouvait à Ars dans le moment; il désira savoir de cet homme les détails de son retour à Dieu. Voici ce que le nouveau converti lui raconta: « Il y a huit jours que je quittai Lyon pour faire

ne excursion géologique d'un mois à travers les ontagnes du Beaujolais et du Mâconnais. Dans la iture qui me conduisait à Villefranche se trouva, r hasard, un vieillard qui se rendait à Ars; il me des instances pour que je l'y accompagnasse : enez, me dit-il, vous verrez un Curé qui fait des iracles. — Des miracles? répondis-je en riant. ne crois pas aux miracles. — Venez, vous dis-je; us verrez et vous croirez. — Oh! pour le coup, vous réussissez à faire de moi un croyant, c'est ors qu'il faudra crier au miracle!... Eh bien! va ur une promenade à Ars... Ars n'est pas loin du ays que je dois explorer; je vous accompagne. »

« Arrivé ici, mon ami me case chez la veuve aillard; nous occupons la même chambre. De rand matin il me réveille et me dit : « Voulez-vous me faire un plaisir? c'est de venir à la messe avec moi. — A la messe? je n'y ai pas été depuis ma première communion. Ne pourriez-vous pas me demander autre chose? — Vous y viendrez pour me faire plaisir. C'est là que vous pourrez voir et juger le Curé d'Ars. Je ne vous demande que de le bien regarder. Je vous chercherai une place d'où vous puissiez le faire à votre aise. — Quant à cela, j'y tiens fort peu; mais je tiens à ne pas vous désobliger. Vous voulez me mener à la messe? Soit; je suis à vos ordres. »

« Nous voilà dans l'église : mon vieil ami m'installe dans le banc qui fait face à la sacristie. Bientôt

la porte s'ouvre, et le Curé d'Ars en sort avec les ornements sacrés. Ses yeux rencontrèrent les miens: ce ne fut qu'un regard, mais il pénétra jusqu'au fond de mon cœur. Je me sentis écrasé sous ce regard ; je m'inclinai profondément, je cachai ma tête dans mes deux mains. Pendant toute la messe je restai immobile ; après la messe, j'essayai de soulever ma tête appesantie et je voulus sortir; mais en passant devant la sacristie, où se pressait la foule, j'entendis ces mots : « Sortez tous, sortez tous! » En même temps une main osseuse se posa sur ma main, et je fus attiré comme par une force invincible. La porte se referma sur moi; je me trouvai vis-à-vis de ce regard qui m'avait foudroyé. Je balbutiai quelques mots : « Monsieur le Curé, j'ai sur les épaules un poids qui m'écrase. » Une voix d'une douceur angélique, d'un timbre inconnu, qui ne me semblait pas sortir d'une poitrine humaine, me répondit : « Mon ami, il faut vous en débarrasser « au plus vite. Mettez-vous à genoux; vous me ra- « conterez votre pauvre vie, et Notre-Seigneur se « chargera de votre fardeau, car il a dit : « Venez à « moi, vous tous qui êtes chargés, et je vous sou- « lagerai. »

« Alors mon trouble disparut, et sans penser que je faisais une confession, je me mis à raconter à ce saint homme l'histoire de ma vie, depuis ma première communion. Pendant ce temps-là, il m'arrosait de ses larmes. et par moments il

criait : « Que le bon Dieu est bon ! comme il vous a aimé ! » Et moi, je ne pleurais pas ; mais mon énorme fardeau disparaissait ; je finis par en être entièrement soulagé. « Mon ami, ajouta le Curé « d'Ars, vous reviendrez demain. Allez devant l'autel « de Sainte-Philomène ; vous lui direz de demander à « Notre-Seigneur votre conversion. » Je n'avais pas pleuré à la sacristie ; mais j'avoue que je pleurai beaucoup aux pieds de sainte Philomène. Oh ! qu'il y a de volupté dans les larmes !...

« Monsieur l'abbé, ajouta le converti en s'adressant à son interlocuteur, c'est demain que je dois recevoir mon pardon, et, après mon pardon, le corps de Jésus-Christ ; auriez-vous la bonté de dire la messe pour moi, afin que je ne sois pas tout à fait indigne d'une si grande faveur ? »

M. Maissiat assista au saint sacrifice que le Curé offrit à son intention, et alla recevoir la grâce à laquelle il se préparait depuis neuf jours. Il demeura encore quelque temps à Ars ; il renonça à son exploration savante et retourna chez lui pour savourer dans la solitude les joies de son retour à Dieu.

En 1838, un homme attaché à la navigation de la Saône avait accompagné à Ars quelques personnes de sa connaissance. Ce marinier payait un large tribut à l'indifférence et aux préjugés des gens de sa classe et de son époque. Il avait en horreur les prêtres et la confession, et il s'emportait contre

ceux qui osaient
railleries et les
défaut en pareil cas
plet. A son arrivée
curiosité le port
dans le chœur,
confession des
d'une espèce de
prendre l'air. Cela
un secret instinct
de Dieu était
miers pas, il
le corps. Son
somme pieuse qui
remettre et le co
accueil très-pr
à la figure
le jeûne et la
si vive
immédiatement
tant de
pieu
puis et récitant

bonne heure dans un collége de l'État, comme
nt d'autres jeunes gens de son âge il avait été
is en contact avec tous les genres d'incrédulité.
endant huit ans, l'erreur lui fut présentée sous
s formes les plus variées et en même temps les
lus imposantes. Les bonnes habitudes qu'il avait
ontractées au foyer de la famille tournèrent bien-
ôt contre lui, Les sentiments de déférence et de
espect qu'on lui avait inspirés pour les hommes
gés, le livrèrent sans défense aux enseignements
e ses maîtres. Il ne put échapper à une influence
ui l'enveloppait de toutes parts; il commença par
re honteux de ses croyances; puis il devint maté-
aliste et sceptique. Sorti récemment de l'école, il
ait en train de faire des essais, lorsqu'il entendit
arler du saint pèlerinage. Il vint à Ars comme un
hercheur de vérité, ne s'attendant guère à la trouver
, et « disposé plutôt à rire du *comédien* et de la
médie. »

Deux guérisons eurent lieu le jour de son arrivée.
voulut nier, mais plus il examina, plus il in-
errogea, moins il lui fut possible de douter que
eux personnes étrangères comme lui, venues ma-
ades à Ars, s'en fussent retournées guéries. Il se dé-
ida à avoir une conférence avec le serviteur de Dieu
Monsieur, lui dit-il en l'abordant, je n'ai pas la
foi; pourtant je dois vous avouer que je suis un
peu embarrassé pour expliquer les guérisons dont
je viens d'être témoin. Je ne demanderais pas

« mieux que de croire à quelque chose, et je vous « serais obligé de me dire comment il faut m'y « prendre pour cela. — Mon ami, lui répondit « M. Vianney, *approchez-vous de Dieu, il s'appro-* « *chera de vous*. Sa grâce éclairera votre esprit, et « vous croirez. Il faut vous confesser. »

Ces paroles, aidées sans doute de la prière intérieure du saint prêtre, allèrent droit à l'âme du jeune incrédule. Il se troubla, il balbutia, et, après un court moment d'hésitation, il tomba à genoux. On le vit sortir du confessionnal les yeux en larmes, un chapelet à la main. Il fit à Ars un séjour d'un mois pour achever de s'instruire et de s'affermir dans la pratique du bien. A son départ, Notre-Seigneur était formé en lui.

Une dame incrédule, victime dans son enfance d'une éducation qui n'avait développé en elle que les instincts, et plus tard, dans le monde, victime de ces pratiques corruptrices et de ces maximes complaisantes qui divinisent tous les mauvais penchants et encouragent toutes les faiblesses, en était venue à blasphémer les vérités qui la condamnaient, les vertus qu'elle n'avait pas, les devoirs dont elle s'était affranchie. Elle fut amenée à Ars par un sentiment de curiosité, ou plutôt parce que l'heure de la miséricorde avait sonné pour elle, sans qu'elle s'en doutât ni qu'elle l'eût mérité. Elle chercha, dès son arrivée, à obtenir une audience du saint Curé.

coup servir ses bons désirs. Des intérêts commerciaux appelèrent M. N... à Lyon; elle l'y accompagna. Ses affaires terminées, elle lui dit au moment du départ : « Mon ami, si vous vouliez, nous « passerions par Ars, en nous en allant : l'itiné- « raire n'est pas plus long. Il y a ici des voitures « qui y conduisent. Nous verrions ce bon Curé dont « on parle tant. » La proposition fut acceptée : c'était une première grâce de Dieu.

En arrivant à Ars, madame N... eut une entrevue avec M. Vianney. De retour à l'hôtel, elle dit à son mari : « Vous devriez aller voir M. le Curé. C'est « un homme extraordinaire, un saint du temps « passé ; vous ne serez pas fâché de le connaître. » Le mari ne se fit pas prier : la grâce était présente, et c'est à elle qu'il cédait pour la seconde fois sans s'en douter. Introduit à la sacristie, seul en face du serviteur de Dieu, il lui offrit ses civilités, comme pouvait le faire un homme bien élevé, et le complimenta sur sa réputation. Le Curé d'Ars reçut cet hommage en rougissant, avec la timidité d'un enfant qui s'ignore. On parla de choses indifférentes. Le visiteur se disposait à prendre congé, lorsque M. Vianney le retint en lui disant : « Mon ami, vous partez déjà ? « Mais vous avez encore quelque chose à me dire. « — Monsieur le Curé, je vous demande pardon ; je « n'ai plus rien à vous dire. Je ne suis venu ici que « pour avoir l'honneur de vous présenter mon res- « pect. » Le saint prêtre arrêta sur lui un de ces

gards profonds dans lesquels il y avait toute la
ndresse d'un père et toutes les lumières d'un pro-
ète: « Mettez-vous là, lui dit-il en lui montrant
son confessionnal.—Monsieur le Curé, lui répondit
son interlocuteur visiblement ému, je ne suis pas
venu pour me confesser; je le ferai peut-être un
jour, mais je ne suis pas disposé pour le moment. »
Cependant le regard de l'homme de Dieu était
ujours fixé sur lui, et il lui semblait lire dans la
mme expressive de ce regard : « Pourquoi dif-
férez-vous? Je n'accepte point votre refus, et
vous ne me quitterez pas que vous ne soyez à
Dieu. » Il reprit: « Mais, Monsieur le Curé, je ne
peux pas... Je n'y ai pas songé... Il faut que j'y ré-
fléchisse. » Et, tout en disant: « Je ne peux pas, »
tombait involontairement à genoux et commen-
ait son *Confiteor*. Le lendemain, il y eut une se-
onde séance, dans laquelle le pénitent fit les der-
iers efforts pour lutter contre la grâce. A peine
it-il demeuré quelques minutes au saint tribunal,
u'il sortit brusquement de la sacristie et traversa
chœur sans saluer l'autel. Sa pauvre femme était
osternée dans un coin de l'église. En le voyant
rtir si précipitamment, elle ne savait que craindre
qu'espérer. Elle le suivit, dans un trouble ex-
ême : « Qu'avez-vous? lui dit-elle, êtes-vous ma-
lade? — Non, répondit le mari d'un ton bourru,
mais partons vite. »

Bouleversée par ces paroles, madame N... mit tout

en œuvre pour calmer son mari et pour le distraire; quelques personnes se joignirent à elle. Cette grande émotion s'apaisa : M. N... ne parla plus de partir. Le jour suivant, il consentit à entendre la messe du saint Curé; il ne l'eut pas plutôt vu à l'autel que son cœur se trouva changé. Il se rendit spontanément à la sacristie pour continuer sa confession interrompue la veille. A partir de ce moment, il ne fut plus le même homme. On le vit, pendant une longue suite de jours, dans la chapelle de la Sainte Vierge, un catéchisme à la main, étudiant, sous les yeux de la céleste Avocate des pécheurs, ces vérités sublimes auxquelles il n'avait pas accordé depuis si longtemps un seul quart d'heure d'attention sérieuse. Il acheva sa confession et communia avec une ferveur édifiante. Nous renonçons à peindre la joie de sa femme. Pour perpétuer le souvenir d'une si grande faveur, elle fit construire dans sa maison un petit oratoire où elle plaça la statue de la sainte Vierge. Chaque jour la prière s'y fait en commun. Et quand des amis viennent le voir, M. N... ne manque jamais de les conduire devant la sainte image et de leur demander un *Ave* pour sa persévérance.

En 1842, un personnage important vint à Ars, attiré par la grande réputation du Curé. Il fut introduit dans la sacristie où M. Vianney confessait. Je ne sais ce qui se passa en ce moment dans l'âme

du visiteur, mais il sauta au cou du saint prêtre en l'abordant et le tint embrassé quelques secondes. Le Curé d'Ars se laissa faire, sans témoigner ni embarras ni surprise. Après cette étreinte, il montra son prie-Dieu et dit: « Mon ami, mettez-vous à « genoux; je vais entendre votre confession. » L'étranger n'objecta pas un seul mot. La vue du serviteur de Dieu, sa parole et son geste, avaient plus fait en un instant que tous les raisonnements. Cet homme, qui ne s'était pas confessé depuis quarante ans, fut tellement touché de l'onction du Curé d'Ars, qu'il fit une retraite de plusieurs jours sous sa direction, et ne partit qu'après avoir rempli tous ses devoirs de chrétien.

Au mois de mai 1855, nous fûmes témoins de la conversion subite d'un vieillard octogénaire. Il était très-impie et ne faisait que blasphémer. Le nom de Dieu et celui du Curé d'Ars le mettaient en fureur. Il appelait M. Vianney *un vieux sorcier, un vieil hypocrite...* Le bon Père, qui avait été prévenu, eut la charité de venir voir, à son hôtel, ce malheureux endurci; car il était impossible de l'amener à l'église. Il monta dans sa chambre, se jeta à genoux devant lui, en pleurant à chaudes larmes et lui disant: « Sauvez votre pauvre âme!!! sauvez votre « pauvre âme!!! » Le vieillard se mit à pleurer et à réciter l'*Ave, Maria*, qu'il n'a presque pas cessé de dire pendant le temps qu'il est resté à Ars. M. le

curé venait le [illegible]
et ferventes [illegible]
Dieu de ce pauvre [illegible]
[illegible]

Sylvain-Louis-[illegible]
(Hérault), curé [illegible]
excès, il avait contracté [illegible]
d'autres infirmités qui [illegible]
forcèrent de rentrer [illegible]
en passant dans une [illegible]
derrière la vitrine [illegible]
d'Ars ; il crut devoir [illegible]
l'accompagnait, [illegible]
« elle ; si tu avais [illegible]
« pourrais peut-être [illegible]
Le militaire rit de [illegible]
à de nouvelles [illegible]
étrange. Le curé [illegible]
une pomme qu'il [illegible]
pomme commença [illegible]
être quelque [illegible]
[illegible]

la sainte communion sur le marchepied de
el, il fut porté dans la sacristie, auprès du
. Il s'écria alors : « Que je suis heureux! je
i jamais éprouvé de ma vie un pareil conten-
nent!... » Reconduit à l'hôtel, il se jeta dans les
de sa mère, et lui dit en pleurant : « La joie
cette communion m'a fait oublier mes souf-
nces. Je ne veux plus quitter ce saint homme.
veux mourir ici. » La nuit suivante, il rendit
âme à Dieu.

lendemain était un dimanche, le 6 décembre
, et M. le Curé, dans son catéchisme, fit al-
on à la mort de ce jeune homme : « Pauvre
fant, dit-il, il est bien heureux maintenant!
était juste. Il a dit beaucoup de mal de moi; je
i devais de prendre soin de lui. Oh! qu'il est
ureux! »

ne autre fois, le Curé d'Ars vit entrer dans sa
istie un personnage en qui il était facile, à son
à sa tenue, à son langage, de reconnaître
nme du grand monde. L'inconnu s'approche
respect, et le bon Père, croyant deviner son
ation, lui montre, de la main, la petite escabelle
l avait coutume de faire agenouiller ses péni-
s : « Monsieur le Curé, » se hâte de dire l'homme
belles manières, qui comprit parfaitement ce
ce geste signifiait, « je ne viens point me con-
er; je viens raisonner avec vous.

— Oh ! mon ami, vous vous adressez bien mal ; je ne sais pas raisonner... mais si vous avez besoin de quelque consolation, mettez-vous là... (son doigt désignait l'inexorable escabelle), et croyez que bien d'autres s'y sont mis avant vous et ne s'en sont pas repentis.

— Mais, Monsieur le Curé, j'ai déjà eu l'honneur de vous dire que je ne venais pas pour me confesser, et cela par une raison bien simple : c'est que je n'ai pas la foi.

— Vous n'avez pas la foi, mon ami ? Oh ! que je vous plains ! vous vivez dans le brouillard... Un petit enfant de huit ans en sait plus que vous avec son catéchisme. Je me croyais bien ignorant, mais vous l'êtes encore plus que moi, puisque vous ignorez les premières choses qu'il faut savoir. — Vous n'avez pas la foi ? Eh bien ! mettez-vous là ; je vais entendre votre confession. Quand vous vous serez confessé, vous aurez la foi.

— Mais, Monsieur le Curé, c'est une comédie que vous me conseillez de jouer avec vous.

— Mettez-vous là, vous dis-je ! »

La persuasion, la douceur, le ton d'autorité tempéré par la grâce avec lesquels ces mots furent répétés, firent que cet homme se trouva à genoux sans s'en douter et presque malgré lui. Il fit le signe de la croix qu'il n'avait pas fait depuis longtemps, et commença l'humble aveu de ses fautes. Il se releva, non-seulement consolé, mais parfaite-

›nt croyant, ayant éprouvé que, pour arriver à foi, le plus court chemin et le plus sûr est d'en re les œuvres, selon l'éternelle parole du Maître s hommes: « CELUI QUI FAIT LA VÉRITÉ VIENT A LA LUMIÈRE [1]. »

En sortant de cette petite sacristie où il avait trouvé la paix de l'âme si longtemps et si vaine-ent cherchée ailleurs, l'incrédule de tout à l'heure pouvait contenir sa joie: « Quel homme! disait-il... Si on s'y était pris de la sorte, il y a long-temps que je me serais confessé. »

Ces scènes étaient de tous les jours et de tous les stants. Un curé nous a dit qu'il comptait dans sa roisse dix hommes convertis par le serviteur de eu. Un autre assurait qu'il lui était facile de dis-ner parmi ses ouailles celles qui avaient fait le erinage d'Ars; que c'était sans contredit ce qu'il vait de mieux dans le pays.

Nous ne savons pas si jamais personne a échappé, s de M. Vianney, à cet invisible réseau de la per-sion que le divin Maître a donné pour toute arme es disciples, quand il les envoya par le monde en r annonçant qu'ils seraient *pêcheurs d'hommes*, que notre humble apôtre lançait autour de lui c tant d'adresse et de bonheur.

Il aimait à citer ce mot d'un pauvre pécheur qui disait, dans les transports de sa joie : « Mon Père, que je suis heureux! J'avais un creux ici,

[1] S. Jean, x, 21.

« — il montrait son cœur, — vous avez rempli ce « creux ; je ne le sens plus. Il ne me manque rien. « Tout est plein... »

C'est aux grands coupables que s'adressaient de préférence son zèle et sa sollicitude. Plus une âme était enfoncée dans le vice, plus sa pitié pour elle était vive et tendre, plus il tâchait, à force de bonté et d'effusion, de l'arracher à Satan, pour la jeter dans les bras du Seigneur Jésus, le divin ami des pécheurs. Il comprenait que si dans sa détresse l'innocent a deux aides qui ne peuvent lui manquer, Dieu et sa conscience, le coupable n'en a point : il n'ose lever les yeux vers Dieu qu'il a offensé ; il n'ose descendre en lui-même où il est sûr de rencontrer le remords ; son dernier asile est la pitié du prêtre.

Les larmes du bon Père tombaient sur les plaies de la conscience comme l'huile du Samaritain. En même temps qu'il sondait ces plaies, le Curé d'Ars les guérissait ; il guérissait avec la même facilité et les blessures les plus récentes et les affreux ravages de la corruption la plus ancienne et la plus profonde. Les conversions qui se faisaient à Ars avaient cela de particulier qu'elles étaient durables. Des hommes abandonnés à leur sens réprouvé, enclins à des passions presque inguérissables, comme l'intempérance et la débauche, des êtres immoraux, tombés au dernier degré de l'abrutissement, cédaient tout à coup à la force de la grâce

agissait et exhortait en lui. Ceux mêmes dont
telligence était moins appliquée aux choses di-
es, ou que les erreurs du monde rendaient inca-
les de bien comprendre le Curé d'Ars, éprou-
ent, sous la suave autorité de sa parole, un
rme qui les troublait doucement et les invitait
ne vie meilleure. Beaucoup sentaient le besoin
voir la conscience pure pour s'approcher du
viteur de Dieu, de la garder pure après l'avoir
et entendu. Leur âme rendue délicate était plus
intive du mal et plus accessible au bien.

'our d'autres, l'éclat de sa vertu était un re-
rds. Ils rapprochaient involontairement leur vie
type si pur qu'ils avaient sous les yeux, et les
eurs en ressortaient par le contraste : de là un
aise et un embarras douloureux. L'admiration
ait point un sentiment auquel ils pouvaient
er leur âme en liberté ; ils se reconnaissaient
différents et trop indignes de leur objet.

ous se sentaient subjugués près de lui ; et n'au-
nt plus voulu s'en aller. Une force mystérieuse
haînait leur âme et leur corps. Ils n'étaient pas
is qu'ils songeaient à revenir. Il était plus facile
ivre sans connaître cet aimable Saint, que de se
gner à ne plus le revoir quand on l'avait connu.

CHAPITRE V

De la puissance de consolation que Notre-Seigneur avait mise en M. Vianney, et de l'efficacité de ses prières.

Ce qui affluait en plus grand nombre autour de M. Vianney, outre les malades et les pécheurs, c'étaient les affligés. Dans cette pauvre enceinte de l'église d'Ars se pressaient, jour et nuit, toutes les conditions de l'humanité, mais surtout ses infortunes et ses plaies. Les extrémités du luxe et de la misère, de la puissance et de la faiblesse, s'y coudoyaient incessamment, et quelquefois s'y rencontraient pour se rapprocher et se faire du bien : car les uns apportaient ce que venaient chercher les autres.

Rien n'était plus saisissant que ce mélange des rangs et des classes, ce contraste des situations les plus diverses se touchant en un seul point : l'égalité devant la douleur. Tous avaient souffert de la vie ; tous étaient accueillis avec la même affabilité compatissante ; et s'il y avait quelque nuance dans cette

ıpartiale tendresse, elle était en faveur du pauvre
du petit.

Chagrins domestiques, revers de fortune, désas-
es soudains, ménages troublés, réputations com-
omises, affections trahies, faibles opprimés, in-
cents persécutés, tous les genres de disgrâces
ient représentés dans cette foule qui entourait
Curé d'Ars et remplissait son église. Que de
nfidences ces murs ont reçues! que de pleurs
ont vus couler! M. Vianney entendait des
oses à fendre l'âme. Alors il s'arrêtait, il joi-
ait les mains, il levait au ciel ses yeux humides
larmes et pleins d'une ardente supplication;
uis il les rabaissait sur les malheureux, qui trou-
aient un commencement d'espérance et de conso-
tion dans la profonde sympathie de ce regard tout
argé de bénédictions célestes et de divines pro-
esses. Il y avait là comme une source intarissable
chacun venait puiser des rafraîchissements pour
âme: le jeune homme, la force contre ses pen-
nts; la jeune fille, le dernier mot de sa vocation;
nère de famille, le secret du dévoûment, le con-
des situations difficiles et la consolation des
rs mauvais; l'homme mûr, le pardon des erreurs
sa jeunesse; le vieillard, la grâce de bien mourir.
nquiétude y laissait ses agitations; le vice, ses
illures et ses hontes; la faiblesse, ses tentations
découragement, et le désespoir, ses projets de
icide. Tous emportaient de leur visite des pensées

plus sereines, une attente plus douce et plus paisible de l'avenir, plus de courage à supporter les tristesses présentes.

La puissance de consolation du *bon Saint* était immense. Il n'avait qu'à parler, et d'un mot il atteignait le mal dans sa racine; il cicatrisait la blessure; il endormait la douleur; il adoucissait tout ce qu'il y avait de cuisant et d'enflammé dans les regrets, d'âpre et de rongeur dans les ressentiments et les colères, et cela sans emphase, sans ces dehors qui aident le discours, qui imposent, qui persuadent ou qui gagnent les cœurs. Il ne cherchait rien et ne disait rien de lui-même : c'est Dieu qui parlait par lui et qui rendait sa parole efficace.

Une jeune mère de famille ne pouvait se résigner à laisser après elle sur la terre cinq petits orphelins. Le Curé d'Ars vint auprès de la mourante; quand il l'eut exhortée, non-seulement elle était disposée à vouloir ce que Dieu voudrait, mais elle avait fait le sacrifice de sa vie; elle désirait la mort et l'appelait de tous ses vœux, « heureuse, disait-elle, de confier l'avenir de ses enfants à la sagesse et à la providence d'un Être en qui tout est parfait. »

Nous avons connu une femme qui avait perdu son fils unique. Son désespoir était comme celui de Rachel. M. Vianney sut calmer cette inconsolable douleur maternelle par des paroles venues du ciel.

Une autre en mourant avait laissé sept petits

fants. Cette troupe d'orphelins fut amenée à Ars r leur malheureux père. Le saint Curé aurait nnu la jeune mère défunte, il l'aurait dirigée, 'il n'aurait pas mieux parlé de cette vie angélique i faisait tant de vide sur la terre... Il montra au re et aux enfants la place près de Dieu de celle 'ils avaient perdue. Il releva leurs pensées affais- es sur la tombe, et, sans les arracher de ce lieu où es voulaient rester, il les tourna du côté du ciel. tte famille s'en alla consolée.

Un jour, deux femmes en deuil se rencontrèrent Ars, deux mères qui avaient l'une et l'autre en- veli toutes leurs espérances d'ici-bas. Elles ne s'é- ent jamais vues, mais les grandes infortunes se mprennent. Au premier coup d'œil, ces deux fem- es se connurent, se tendirent la main, s'embras- rent et pleurèrent ensemble. Avant d'avoir vu le int Curé, elles avaient ainsi déjà trouvé l'une et utre, sinon un adoucissement, du moins un en- uragement dans leurs peines.

Une de ces deux affligées était une vraie chré- nne : sa vie s'était consumée dans la pratique as- lue des vertus, des prières et des bonnes œuvres. tait au pied des autels, où se passait la plus grande rtie de ses jours, qu'elle avait été frappée coup r coup et avec une persévérance extraordinaire. e avait vu mourir tour à tour ses trois fils ; et au pouillement où elle se trouvait désormais réduite,

à son immense douleur, se joignait le chagrin de toute une famille dont le nom illustre allait s'éteindre. L'autre malheureuse était une de ces créatures frivoles qui laissent sommeiller la foi qu'elles ont reçue au baptême et qu'une éducation chrétienne a nourrie quelque temps dans leur cœur. Elle courait aux plaisirs, et, au milieu des délices du monde, des honneurs de la terre, des sourires et des fêtes, elle avait été atteinte dans ses affections et avait vu mourir son fils unique. Celle-ci fut la première introduite auprès du bon Curé.

Le serviteur de Dieu écouta ses gémissements et gémit lui-même; il pleura, lui parla un langage tendre et compatissant, et la faisant mettre à genoux, s'agenouilla et pria avec elle. Un père n'aurait pas eu pour sa fille des recherches plus affectueuses. Auprès de la chrétienne, au contraire, le sage directeur fut ferme sinon sévère. Il ne lui reprocha pas ses larmes, mais il la mit en garde contre l'excès de sa douleur : et comme elle avait pour ceux qu'elle pleurait des assurances de salut, il la réprimanda de cette affection naturelle, égoïste et rabaissée, qui lui faisait envisager avec regret le bonheur de ses enfants. Il replaça ce pauvre cœur, un instant étonné et bouleversé, dans les hautes et sublimes régions de la foi, présentant à son courage les amertumes fortifiantes de la croix, comme il avait offert à l'autre affligée le lait et le miel destinés aux petits enfants.

donné du calme, ces jours-ci, au milieu d'inquiétudes suffocantes. Soyez béni pour la consolation que votre lettre m'a apportée dans un moment où j'en avais un si pressant besoin! La phrase du saint Curé d'Ars : *voir Dieu en tout et jouir de tout ce que Dieu veut*, est un inépuisable sujet de méditations; j'espère que le bon Dieu me fera la grâce d'en profiter.

« La pensée qu'un aussi saint homme va prier pour moi me donne un nouveau courage. Le bon Dieu frappe bien fort sur notre famille, mais avec une miséricorde évidente.

« Je me prosterne respectueusement aux pieds du saint Curé, en lui rappelant sa promesse. »

Les lignes suivantes nous ont été adressées quelques jours après la mort du serviteur de Dieu :

« Je prie Notre-Seigneur de me permettre de retourner encore à Ars. J'ai besoin de respirer cet air si pur... Pendant la vie du cher *Saint*, rien ne m'effrayait : j'étais assurée de trouver auprès de lui conseil et force. Trois ou quatre fois chaque année, je venais me retremper à cette source vive et y puiser le courage de cheminer dans la vie en surmontant mieux les peines qui s'y rencontrent à chaque pas. Car on ne le quittait jamais que le cœur rempli de force et d'espoir. Aujourd'hui, je suis comme un vaisseau démâté...

« On ne saurait dire le vide que l'absence d'un pareil homme fait dans le monde... »

ous ceux qui venaient à Ars ne se confessaient
tous n'avaient pas des doutes à soumettre au
'iteur de Dieu, des lumières et de la force à pui-
dans ses conseils ; mais tous voulaient lui être
mmandés, tous désiraient avoir part à ses suf-
es, tous comprenaient que sa véritable puis-
e était dans la prière. Les personnes qui le
aient le plus souvent et qui l'entouraient de
près étaient convaincues que Notre-Seigneur
ui refusait rien, et que, pour obtenir une grâce
lconque, il n'avait qu'à la demander.

Pour me rendre l'usage de mes yeux, disait un
une homme aveugle, M. le Curé n'aurait cepen-
nt qu'à dire une fois : JE VEUX. » Beaucoup de
ades, d'infirmes et d'affligés tenaient le même
gage. Nous aimons ce mot d'un bon paysan du
ujolais, qui disait un jour en parlant du Curé
s et des miracles qu'il faisait : « Quand on est
rviteur de Dieu, Dieu obéit à son serviteur.....
Curé d'Ars est un serviteur de Dieu. »

s faits ne manquent pas à l'appui de cette
ance. On se souvient, à Ars, qu'une maison du
eau des Gardes s'étant écroulée, l'aïeule et la
e-fille furent prises sous les décombres. La jeune
e échappa au danger, mais elle était folle de
leur; elle courait par le village en criant : « La
e ! la petite est tuée ! ! » et elle voulait s'arra-
la vie... Son mari, quand il la vit venir à lui,
que la malheureuse avait perdu l'esprit, et

que, dans un moment de délire, elle avait donné la mort à son enfant. On alla en toute hâte avertir M. Vianney. A cette nouvelle, il se mit à genoux et fit une prière, puis il se rendit sur le lieu de l'accident, et, arrivé en face des ruines, il donna sa bénédiction. On n'eut pas de peine à retirer la grand'mère, qui n'avait que de légères contusions, mais on ne trouvait pas l'enfant; on n'entendait pas ses cris. M. Vianney priait d'un air de compassion et encourageait les fouilles, donnant bon espoir à tous. Enfin on découvrit la petite fille, qui se mit à sourire en revoyant la lumière, et qui demanda aussitôt, par ses pleurs, le sein de sa mère. Elle n'avait pas la moindre blessure.

M. Vianney guérissait, convertissait et consolait de loin par l'efficacité de ses prières.

Une personne d'Ars reçut un jour une lettre par laquelle on lui demandait d'intéresser le saint Curé en faveur d'un jeune homme malade depuis longtemps. La commission fut faite et le serviteur de Dieu répondit : « J'y penserai. » Quelque temps après, nouveau message : « Vous avez donc oublié notre « pauvre malade? Nous croyons que si le *Saint* d'Ars « avait parlé de lui au bon Dieu, il en aurait res« senti les effets. » Nouvelle démarche auprès de M. Vianney, qui répond encore : « J'y penserai. » Le malade était toujours plus souffrant. On écrit une troisième fois; on n'épargne pas les reproches;

ı donne à entendre que si la grâce n'est pas obte-
ıe, le jeune homme se perd pour l'éternité.

Ému à cette lecture, effrayé des suites que pou-
ıit avoir sa négligence, le correspondant court à
. le Curé : « Mon père, voilà trois fois que je viens
vous supplier de prier Dieu pour un pauvre ma-
lade digne de votre compassion : vous avez dû
penser à lui, puisque vous me l'avez promis ; et ce-
pendant le mal persévère. Je vous conjure de me
dire pourquoi Dieu ne veut pas avoir pitié de cet
infortuné. — Le bon Dieu ne peut pas prendre
patience plus longtemps. Il ne veut pas que ce
jeune homme périsse, et il lui envoie cette maladie
« pour l'arrêter dans ses désordres. — Mon père,
« demandez à Dieu, s'il vous plaît, qu'il le guérisse
« pour cette fois ; il sera bien reconnaissant ; il
« aura une meilleure conduite. — Non, il ne sera
« pas reconnaissant ; au contraire, il désire sa gué-
« rison pour continuer à offenser Dieu. A l'heure
« qu'il est, il murmure, il blasphème... — Mon père,
« voulez-vous que je lui transmette vos paroles ?
« — Non, cela ne servirait qu'à l'irriter. — Eh bien !
« puisqu'il en est ainsi, demandez à Dieu d'aug-
« menter ses souffrances, de l'éprouver longtemps,
jusqu'à ce qu'il se convertisse, mais de lui envoyer
en même temps la patience et la résignation.
Qu'il lui fasse connaître pourquoi il souffre ; et
lorsqu'il l'aura purifié, qu'il le reçoive dans le
ciel ! — J'y penserai, je vous le promets. »

Quelque temps après, la personne charitable qui sollicitait au nom du jeune malade vint à Ars. Elle avait reçu, pour toute réponse à sa dernière lettre, le conseil de faire une neuvaine à sainte Philomène. « Comment va votre jeune homme, lui demanda-« t-on ? — Oh ! répondit-elle, mon jeune homme « est plus souffrant que jamais, et il demande à Dieu « de le faire souffrir davantage. C'est un ange de « patience. Ceux qui l'ont connu autrefois et qui le « voient maintenant, ne peuvent revenir de leur « admiration. »

Les prières du serviteur de Dieu avaient obtenu à ce jeune homme une grâce qui passe avant la santé, la grâce de bien user de la souffrance.

En 1845, une religieuse carmélite du monastère du Saint-Esprit, à Amiens, dont les austères attraits avaient quelque rapport avec ceux du serviteur de Dieu, fit une très-grave maladie. Deux médecins que leur expérience et leur savoir faisaient regarder comme des oracles, avaient déclaré qu'il ne restait aucune chance de salut ; qu'il n'y avait rien à faire sur un petit corps si frêle et si exténué. La malade fut recommandée aux prières de M. Vianney. En peu de jours, sa guérison fut si parfaite que, pour correspondre à cette grâce, on crut qu'on devait lui laisser reprendre ses austérités, dans lesquelles elle persévère encore.

Le 15 février 1857, pendant que nous prêchions

Ars la station quadragésimale, nous recevions us-même ces lignes d'une mère :

« Je suis bien inquiète et bien affligée. Mon petit Joseph malade. Cet enfant, jusqu'à présent si beau de santé, est proie à une fièvre violente qui ne le quitte pas depuis atre jours. L'idée m'est venue ce matin de le recommander x prières du saint homme que vous avez le bonheur d'adrer tous les jours, et j'ai compté sur vous pour l'y intéisser d'une manière plus intime et plus particulière.

« Je sens que ni mon pauvre mari ni moi nous n'aurions force de supporter une épreuve comme celle que j'entreis avec terreur. »

Suivait cette apostille :

« La lettre de ma femme a été portée trop tard, hier, à la ste; l'intention y était.... Puisse Dieu nous en tenir compte! le nuit s'est écoulée. Rien de changé dans la position de tre bien-aimé petit malade. Évidemment nous nous trouns en face d'une fièvre continue du caractère le plus grave. le le tout-puissant médecin en modère les ravages et nous rde cet enfant, sur lequel se concentrent tant d'affections! l'ai donné à Dieu quand il est venu au monde, et Dieu t que je désirais en faire un instrument de son règne et de gloire!... Je lui en demande la conservation à ce titre, as qu'il en rejaillisse rien sur ses parents. Faites prier le nt Curé; obtenez-nous la conservation de notre enfant ou résignation. Ah! quelle sera difficile si Dieu ne nous en t la grâce et le don! »

Nous lûmes cette lettre à M. le Curé; il versa des rmes en nous écoutant, et promit une messe pour

le lendemain. Il nous chargea d'écrire aux p
d'avoir confiance et nous donna pour eux u
daille de sainte Philomène.

Or, voici les nouvelles que nous reçûme
jours après :

« Je viens immédiatement vous faire part, à vous,
teur de cette grâce éclatante, de la guérison de m
Joseph. Je dis *guérison* et non convalescence, car la
tion a été si brusque, si soudaine, que d'un état alar
l'ai vu hier, mardi, vers huit heures du matin, —
précise où le Curé d'Ars disait la messe, — pour a
transformé.... J'appelle cela d'un nom que je crois
miracle, ou une grâce accordée d'une manière et
circonstances telles, qu'il est impossible de n'y pas
naître une intervention de l'ordre surnaturel. Il n'y a
besoin d'être médecin pour voir ce qu'il y a eu de
dans ce fait.

« Veuillez dire à M. le Curé que Dieu l'a exaucé ;
enfant est *sauvé;* j'ose dire ce mot, bien que nous n
qu'au lendemain de la transformation. Qu'il cont
prier pour l'âme comme il a prié pour le corps. Héla
sirais qu'il priât pour le corps en vue de l'âme, non
petit Joseph doive jamais avoir une plus belle â
l'heure présente.... mais enfin, pour qu'il ait une â
ritante et dévouée au salut d'autres âmes et à la g
Dieu. Mille louanges à Dieu ! mille bénédictions à so
serviteur et fidèle ami ! »

Nous pourrions nommer ici un grand non
curés qui depuis qu'ils sont venus recomm

aroisses aux prières du serviteur de Dieu,
əsté qu'elles n'étaient plus reconnaissables;
; offraient le plus heureux contraste avec les
tions environnantes.

se passait pas de jour que, dans la volumi-
correspondance dont nous avons mis des
; sous les yeux de nos lecteurs, des lettres
euses n'apportassent l'expression de la re-
ssance de ceux que les prières du saint Curé
: soulagés, guéris, consolés ou ramenés à

CHAPITRE VI

Comment le Curé d'Ars fut visité par des peines intérieures très-vives et très-continuelles.

Quand on cherche la raison qui a valu au Curé d'Ars un rôle si important dans l'Église de France et une si belle place dans l'amour et la vénération des peuples, on la trouve dans les deux grands attributs du prêtre : la prière et le sacrifice. Pour attirer les âmes à lui, pour les pénétrer et les transformer au foyer de sa charité, pour rendre plus facile aux pécheurs l'aveu de leurs fautes et leur faire ressaisir le pouvoir auguste et surnaturel d'agir en chrétiens, il n'eut pas seulement à exhorter, il eut à prier et à expier. Le disciple dut, comme le Maître, s'offrir en holocauste, donner du trop-plein de sa vie sainte pour que cette séve exubérante instillée dans les âmes flétries y fît circuler la lumière avec l'amour. Tout ce que la croix touche, elle le féconde. Là est le secret de ces longues immolations volontaires et aimées qui ont été dites au livre précédent, et dont plus d'un lecteur se sera peut-être étonné. En ce temps de faible intelligence et de plus faible

urage, le monde ne sait pas qu'un grand cœur ne
ırrête point dans l'amour, et que l'amour sans me-
re produit le sacrifice. Aussi Notre-Seigneur vient-
souvent en aide, dans ses apôtres, à cette soif de
uffrances, en y ajoutant un surcroît de douleurs
ès-saintes, quoique très-amères et très-incisives,
ıi viennent directement de lui.

M. Vianney devait passer par cette initiation la-
rieuse. Après qu'il se fut consacré comme une
stie offerte sur l'autel; après qu'il eut livré son
rps aux jeûnes, aux veilles et aux privations, ses
ns à la pénitence, toute sa vie aux travaux ingrats
'un apostolat de campagne, il fut encore visité par
es peines intérieures si continuelles et si vives,
u'on n'en pourra jamais dire qu'imparfaitement le
ombre et l'intensité. Afin d'augmenter ses mérites
; de désintéresser son zèle, Notre-Seigneur lui met-
ait un voile sur les yeux, en sorte que le Curé d'Ars
'apercevait pas le bien immense qui s'opérait par
ıi. Il se croyait un être inutile; il se voyait sans foi,
ns piété, sans intelligence, sans discernement, sans
rtu. Il n'était bon qu'à tout gâter, à tout compro-
ettre, à mal édifier tout le monde; il était un ob-
acle au bien. L'humilité de son cœur lui faisait ré-
ındre de vraies larmes sur sa misère, son indévotion,
n ignorance; ces larmes ne pouvaient être essuyées
ıe par la générosité de son courage, qui le pressait
 se jeter à corps perdu, avec toutes ses impuis-
ınces, entre les bras de Notre-Seigneur.

« Dieu m'a fait, disait-il, cette grande miséricorde « de ne rien mettre en moi sur quoi je puisse m'ap- « puyer, ni talent, ni science, ni sagesse, ni vertu... « Je ne découvre en moi, quand je me considère, que « mes pauvres péchés. Encore le bon Dieu permet- « il que je ne les voie pas tous, et que je ne me con- « naisse pas tout entier. Cette vue me ferait tomber « dans le désespoir. Je n'ai d'autre ressource contre « cette tentation du désespoir que de me jeter au pied « du tabernacle *comme un petit chien aux pieds de* « *son maître.* »

Ainsi, chose à peine croyable ! cet homme, la merveille de son siècle, l'admiration de tous, l'objet d'un culte si populaire, qui n'a attendu ni la mort ni les décisions de l'Eglise pour éclater autour de lui avec une spontanéité sans exemple, cet homme que nous avons entendu appeler une RELIQUE VIVANTE, près de qui tant d'hommes sont venus chercher appui, lumière et consolation, était sous le pressoir d'un ennui et d'un dégoût de lui-même accablants.

Le véritable motif de cet ennui n'était pas la lassitude, la satiété de la vie, la fatigue d'esprit ou de corps, le besoin invincible de tranquillité et de repos qui est au fond de toutes les existences trop occupées; ce n'était pas même le chagrin de se voir si imparfait : c'était la crainte de mal faire en toute rencontre. Il aurait supporté volontiers la vue de sa laideur et de ses difformités spirituelles, le poids de ses aridités et de ses sécheresses, l'horreur de ses

ténèbres intérieures, le sentiment de son incapacité jointe à la redoutable nécessité d'agir quand même, de parler, d'exhorter, de résoudre, de faire comme si tout dépendait de son initiative personnelle ou de l'assiduité et de l'excellence de son travail. Il se serait volontiers résigné à toutes les souffrances qui résultent du mécontentement de soi-même, s'il avait pu croire que Dieu fût content; mais cette consolation ne lui était pas même laissée. Quand la ferveur sensible souffre ces douloureuses interruptions, en l'absence de la grâce et sous le poids des peines intérieures, le juste n'a plus la conscience de sa vertu. Dans l'incertitude poignante si ce qu'il fait est agréable à Dieu, s'il est digne d'amour ou de haine, son humilité penche toujours du côté de la défiance et de la sévérité. De là naissait tour à tour, chez M. Vianney, la confusion d'une faute commise ou la frayeur d'une faute à commettre. C'est au prix de ces douleurs qu'il acquit ces trois choses qui rendirent son ministère si pur, si suave et si fructueux : la science des voies divines, l'indulgence avec laquelle il jugeait tous les autres meilleurs que lui, la compassion qu'il ressentait pour des épreuves semblables aux siennes.

Sans doute, dans ces heures troublées, la grâce venait, comme l'ange à Notre-Seigneur, apporter au Curé d'Ars un peu de réconfort. Pour lui, le Thabor était toujours près du Jardin des Olives; l'oraison fortifiait son âme et allégeait ses peines, mais sans

les faire disparaître. Il avait la vertu du secours sans la sentir, tandis qu'il sentait très-bien la persistance de la désolation. Une grande et profonde tristesse remplissait le fond de son âme ; une de ces tristesses sans remède, parce que, bien qu'on en souffre, on ne voudrait jamais en guérir : elles tiennent à ce qu'on a de meilleur. Parfois, il lui arrivait d'en laisser transpirer quelque chose dans ses conversations intimes, ainsi qu'on peut le voir par l'entretien qui nous allons rapporter.

M. Vianney parlait un jour, avec une douleur profonde, de la difficulté pour le prêtre de correspondre à la sainteté de sa vocation. Son interlocuteur lui dit : « Monsieur le Curé, il y a pourtant de très-braves « gens dans le clergé.

« — Que dites-vous, mon ami ? répondit M. Vian-« ney ; bien sûr qu'il y a d'honnêtes gens parmi « nous ! Où seraient-ils, grand Dieu ! s'ils n'étaient « pas là ?... Mais, continua-t-il en s'animant, POUR « DIRE LA MESSE IL FAUDRAIT ÊTRE UN SÉRAPHIN !... » Et il se mit à pleurer à chaudes larmes... Il reprit après un moment de silence : « Ah ! mon ami, SI « ON SAVAIT CE QUE C'EST QUE LA MESSE, ON MOUR-« RAIT ! On ne comprendra le bonheur qu'il y a de « dire la messe que dans le ciel !... Hélas ! mon « Dieu ! qu'un prêtre est à plaindre quand il fait « cela comme une chose ordinaire !... (Ici les larmes « du saint Curé redoublèrent.) Oh ! que c'est mal-« heureux un prêtre qui n'est pas intérieur !...

« Mais pour cela il faut la tranquillité, le silence, « la retraite, mon ami, la retraite!... C'est dans la « solitude que Dieu parle... Je dis quelquefois à « Mgr Devie : « Si vous voulez convertir votre dio- « cèse, il faut faire des saints de tous vos curés... » « Ah! mon ami, que c'est effrayant d'être prêtre! « La confession! les sacrements! quelle charge! « Oh! si on savait ce que c'est que d'être prêtre, on « s'enfuirait comme les saints dans les déserts pour « ne pas l'être!... Le moyen d'être bon prêtre serait « de vivre en séminariste... Mais on ne peut pas « toujours... Ce qui est un grand malheur pour « nous autres curés, c'est que l'âme s'engourdit. « Au commencement, on était touché de l'état de « ceux qui n'aimaient pas Dieu; après, on finit « par dire : En voilà qui remplissent leur devoir, « tant mieux! en voici qui s'éloignent des sacre- « ments, tant pis!... Et l'on n'en fait ni plus ni « moins.... »

M. Vianney confiait un jour ses peines à un confrère qu'il aimait : « Je sèche d'ennui sur cette « pauvre terre, lui disait-il, mon âme est triste jus- « qu'à la mort. Mes oreilles n'entendent que des « choses pénibles et qui me navrent le cœur... Je « n'ai pas le temps de prier le bon Dieu. Je ne « peux plus y tenir. Dites-moi, serait-ce un grand « péché que de désobéir à mon Évêque en partant « d'ici secrètement? — Monsieur le Curé, lui ré- « pondit son confident, si vous voulez perdre d'un

« seul coup tout le fruit de vos travaux, vous
« qu'à succomber à cette tentation. »

En approchant de sa fin, les douleurs d
homme l'ont pressé plus que jamais. Il r
quelques mois avant de mourir, avec une d
voilée d'une ineffable peine : « Oh! que la
« triste! Quand je suis venu à Ars, si j'avais
« les souffrances qui m'y attendaient, je sera
« d'appréhension sur le coup... »

Mais du moins le travail assidu, sans relâ
la chaire et du confessionnal, ne devait-il pas
traire? On pouvait le penser; il n'en était rien
confiance qu'on lui témoignait était un farde
lequel il ployait et gémissait sans cesse; il
avec le sentiment de l'épreuve, souffrant alo
blement et de son intime douleur et de la v
qu'il était obligé de se faire. Ce prodigieux c
ouvrait dans son âme une source nouvelle
jours renaissante d'inquiétude et d'effroi; il
son humilité; il redoublait sa crainte de m
et augmentait le poids déjà si lourd de sa re
bilité pastorale. Au lieu d'en conclure qu'il
en lui quelque chose du ciel, une grâce parti
une vertu, un charme qui attirait les mult
il en concluait qu'il était un hypocrite... Imp
d'expliquer autrement la persistance de ta
trangers à venir le voir et le consulter.

Enfin une chose le désespérait plus que
reste : il acceptait bien l'anxiété, l'humiliat

tristesse, mais il ne pouvait accepter le péché. La vue du mal excitait en lui les mouvements d'un fils qui voit outrager son père. Elle lui arrachait des cris de douleur et lui causait des défaillances mortelles. Chaque coup qui tombait sur Dieu l'atteignait dans la partie la plus vive et la plus sensible de son être. Le sentiment qu'il éprouvait à ce spectacle ne s'attiédit jamais par l'habitude ; il était de ceux que rien n'épuise, que rien n'endort, qui éclatent d'eux-mêmes, et quoi qu'on fasse. Cela explique ce qu'il répétait souvent, qu'il ne connaissait personne de si malheureux que lui.

« Mon Dieu ! s'écriait-il un jour, que le temps me « dure avec les pécheurs ! Quand donc serai-je avec « les saints !...

« On offense tant le bon Dieu, disait-il d'autres « fois, qu'on serait tenté de demander la fin du « monde !... S'il n'y avait pas, par là, quelques « belles âmes pour reposer le cœur et consoler les « yeux de tant de mal qu'on voit et qu'on entend, « on ne pourrait pas se souffrir en cette vie... Encore « si le bon Dieu n'était pas si bon ! mais il est si « bon !... Quelle honte nous aurons, quand le jour « du dernier jugement nous fera voir toute notre « ingratitude ! Nous comprendrons alors, mais il ne « sera plus temps. »

Ces considérations se terminaient par l'éternel cri de douleur : « Non ! les pauvres pécheurs sont « trop malheureux !... trop malheureux !... »

« Hélas! disait-il encore, le visage inondé de lar-
« mes, et avec l'accent de la plus amère désola-
« tion, il n'y a rien au monde de si malheureux
« qu'un prêtre! A quoi se passe sa vie? A voir le
« bon Dieu offensé : Le prêtre ne voit que cela; il
« n'entend que cela... Il est toujours comme saint
« Pierre au prétoire de Pilate; il a toujours sous les
« yeux Notre-Seigneur insulté, méprisé, raillé, cou-
« vert d'opprobres... Les uns lui crachent au visage,
« les autres lui donnent des soufflets; d'autres lui
« mettent une couronne d'épines; d'autres frappent
« sur lui à grands coups. On le pousse, on le jette
« par terre; on le foule aux pieds; on le crucifie;
« on lui perce le cœur... Ah! si j'avais su ce que
« c'était qu'un prêtre, au lieu d'aller au séminaire,
« je me serais bien vite sauvé à la Trappe. » A quoi une voix inconnue, partie tout à coup du milieu de la foule, répondit une fois : « Mon Dieu, que c'eût été dommage!... » Ces scènes n'étaient pas rares à Ars. Les émotions les plus profondes y étaient si vivement excitées, qu'à chaque instant la situation tournait au drame.

Ces douleurs divines augmentaient d'intensité à certains jours plus spécialement consacrés à la mémoire des souffrances de Notre-Seigneur. Le vendredi, par exemple, on remarquait que la physionomie du serviteur de Dieu était toute changée; on lisait sur son visage pâle et dans son regard voilé de larmes l'expression d'une pensée amère et profonde.

Pour l'ordinaire, cependant, rien ne perçait au lehors de ses luttes avec lui-même, tant il possé-lait son âme dans une patience énergique. On ne oyait que le calme et la sérénité là où il n'y avait ue la tempête. Seulement ses traits, dont la bien-iellance était le plus vif reflet quand il regardait es autres, s'imprégnaient d'une morne et involon-ire tristesse, quand il se recueillait en lui-même, arce qu'il se retrouvait en face de ses défauts, de s faiblesses *et de toutes les misères de sa pauvre e*. Il courbait alors la tête et laissait passer rage; il ne changeait rien à ses résolutions et à conduite; il priait plus qu'à l'ordinaire; il redou-ait ses jeûnes, ses disciplines, ses macérations; il tenait plus uni à Dieu, et il ne travaillait pas oins. Quel que fût l'aspect du ciel et l'état de son ur, il allait dans sa voie, du même pas allègre et même air tranquille et satisfait. Jamais la tour-ente ne lui a fait lâcher pied ou ne l'a forcé de dé-r de son droit chemin.

Ce martyre intérieur se compliquait souvent de uses particulières qui en augmentaient la rigueur, milieu du courant toujours plus large et plus ofond qui lui apportait les misères et les scan-les du monde entier : « Ah ! c'est à Ars, disait-il, qu'il faut venir pour savoir le mal que le péché d'Adam nous a fait ! »

CHAPITRE VII

Des honneurs rendus à la sainteté du Curé d'Ars et de quelques visites célèbres qu'il a reçues.

Nous ne savons pas si un homme a joui, dans notre siècle, d'une renommée aussi populaire et aussi universelle que le Curé d'Ars. Et quand on songe que cet homme n'a eu d'autre titre à l'admiration de ses contemporains que son éminente piété; que, chez lui, aucune auréole d'aucune sorte ne s'ajoutait à celle de la vertu; que sa vertu même, pour imposer au monde, a dû triompher de cette simplicité qu'il appelait son *ignorance*, et qui, avant d'avoir reçu la consécration des miracles, du don de prophétie et des qualités infuses, pouvait en effet paraître excessive et lui valoir bien des rebuts; quand on a reconnu ce prodige renouvelé des âges les plus beaux du christianisme; quand on a vu de près les précautions que M. Vianney n'a cessé de prendre pour éviter l'éclat et le bruit, le supplice que toute marque de respect trop directe et

rop démonstrative infligeait à sa modestie, le fait e cette célébrité hors ligne devient quelque chose e plus caractéristique. On se prend à croire que e sens moral des peuples n'est pas aussi profondément affaibli qu'il le paraît, et qu'il suffirait peut-tre de la présence de quelques saints dans cette ociété décrépite, pour y renouveler la foi qui sauve e monde.

Les étrangers venus à Ars, pendant que le Curé vivait, quel qu'ait été l'état de leurs convictions, et à quelque classe de la société qu'ils appartinssent, en ont rapporté la même impression. Tous contemplaient, sinon avec les yeux de la foi, — beaucoup n'avaient pas ce bonheur, — du moins avec le respect qu'inspire une incontestable supériorité morale, les combats de ce vaillant athlète de la pénitence et le la charité apostolique. On ne s'arrachait pas facilement à ce spectacle. On y trouvait réunis le merveilleux, le pathétique, le simple, le sublime, , pour tout dire, la grandeur épique d'une race hommes oubliés, naïfs comme des enfants et forts mme des géants. Plus l'intelligence était élevée, us l'effet produit par ce spectacle était considérable.

Un poëte célèbre voulut connaître le Curé d'Ars, n'étant plus maître de son émotion après l'avoir et entendu, il s'oublia jusqu'à dire en sa préence : « Jamais je n'ai contemplé Dieu de si près ! — C'est vrai, mon ami, reprit M. Vianney, en lui

« montrant le Saint-Sacrement exposé sur l'autel, « Dieu n'est pas loin. Nous l'avons là dans le sanc- « tuaire de son amour. » Comme le poëte enchérissait sur sa première exclamation par des phrases de plus en plus louangeuses, le Curé lui prit les mains, et l'interrompant doucement : « Mon ami, si on « nous connaissait, on dirait de nous plus de mal « que de bien. » En se retirant après avoir reçu la bénédiction du Curé d'Ars, Jasmin disait : « Quel « type de sainteté! Cet homme est plus grand que « son nom! Je n'oublierai jamais cette tête ceinte « déjà de l'auréole des bienheureux, ce regard de « feu, cette simplicité d'enfant..... »

Marceau, le marin missionnaire, vint à Ars, au retour de son dernier voyage dans les îles de l'Archipel océanien. On lui demanda ce qu'il pensait du vénérable Curé, s'il avait trouvé en lui de la science : « De la science humaine, non, dit-il, mais « de la science divine, oh! oui!... Le prodige qui « m'a frappé, c'est que j'ai vu dans le Curé d'Ars « un enfant comme Notre-Seigneur les aimait. C'est « un des plus beaux modèles de l'enfance chré- « tienne : c'est pour cela que Dieu est avec lui. »

Nous n'essayerons pas d'énumérer les marques de confiance et les témoignages de vénération et d'amour que M. Vianney a reçus dans le cours de son apostolat. Nous avons dit, et tout le monde sait, qu'Ars a été, pendant trente ans, un centre si couru de visites, de demandes, de prières et de consul-

ons, que la gloire des plus anciens pèlerinages a été un instant éclipsée. La liste des hommes nents, magistrats, militaires, littérateurs, reli-ıx, prêtres, évêques qui s'y sont rencontrés, est ıie. Nous avons eu la curiosité de parcourir un ' quelques pages d'un registre d'hôtel; nous y ıs vu figurer les noms les plus illustres de ıce, de Belgique et d'Angleterre, des notabilités ondres, de Dublin, d'Édimbourg, de Bruxelles, Cologne, de Munich, des voyageurs venus des s du Mississipi, de l'Ohio et de la Plata.

ırmi les princes de l'Église dont la présence à a été un hommage rendu à l'humble prêtre ce qu'il y a de plus élevé dans la hiérarchie ée, nous pourrions citer bien des noms connus. Dupanloup, le grand évêque d'Orléans, est venu ieurs fois s'édifier à Ars; il a vu M. Vianney au t tribunal, et il a confié a des amis, que le bon : avait essayé de calmer ses craintes à propos de ıarge pastorale dont s'effrayait l'illustre prélat, ıi disant : « Il y a beaucoup d'évêques dans le éviaire, et presque point de Curés. C'est à moi, nseigneur, de trembler... »

3 mai 1845, le Curé d'Ars venait de terminer rcice du mois de Marie. La foule des pèlerins onnait autour de l'église, en attendant que le t parût, lorsqu'on vit arriver, dans une modeste ıre, un prêtre enveloppé d'un manteau noir. tôt, sous les plis du manteau, on aperçut une

robe blanche, et chacun de s'écrier : « Voilà l
« cordaire ! » C'était lui, en effet, et le lendem
habitants d'Ars purent contempler l'illustre
nicain écoutant dans un humble recueillem
avec une attention respectueuse le prône
Curé. Le génie s'oubliait devant la sainteté
paraissant sous sa forme la plus simple. M. V
fut touché, et il dit à quelqu'un : « Savez-
« réflexion qui m'a frappé, pendant la vi
« P. Lacordaire ? Ce qu'il y a de plus
« dans la science est venu s'abaisser devant
« y a de plus petit dans l'ignorance... Les d
« trêmes se sont rapprochés... »

Le P. Lacordaire fut très-ému de la chal
exhortation dans laquelle il avait entendu l'
de Dieu presser et conjurer ses paroissiens
quer le Saint-Esprit, et d'appeler en eux la
tude de ses dons. Il ajouta qu'il était heu
pouvoir se dire que, s'il avait à traiter un ser
sujet, il le ferait non pas dans les mêmes
mais sous la même inspiration : « Ce saint p
« moi nous ne parlons pas la même langue
« j'ai le bonheur de pouvoir me rendre ce
« gnage que nous sentons de même, enc
« nous ne disions pas de même. » L'orateu
entendu le *Saint*, mais le *Saint* voulait en
l'éloquent religieux : aussi annonça-t-il que
aux vêpres, *on dirait bien mieux que lui*. Le
hésita et ne consentit que lorsqu'il fut bi

[illegible] du Curé d'Ars était [illegible]
[illegible] et de soumission. [illegible]
[illegible]
[illegible] demander des conseils et
[illegible] soit aux pieds de la [illegible]
[illegible] avec une humilité [illegible]
[illegible] que chacun [illegible]
[illegible] gloire qui [illegible]
[illegible]
[illegible] Mermet, fondateur [illegible]
[illegible]
[illegible] Dieu [illegible]
[illegible]

reconnaissait l'esprit des saints, et son immense mémoire, toute remplie de la lecture de saint Bernard et de saint Bonaventure, faisait d'heureux rapprochements et découvrait d'intéressantes harmonies entre le langage de ces grands mystiques et celui du Curé d'Ars.

Les chaires de Paris et de la province retentirent souvent du nom de M. Vianney et de son panégyrique anticipé. Quelques années avant la mort de M. Vianney, le R. P. Petetot prêchait à Saint-Sulpice, en l'honneur de saint Charles, patron du séminaire. Il parlait de la gloire des saints, et de ce que Dieu fait pour ceux qui se donnent à lui sans réserve. Tout à coup il s'interrompit pour dire d'une voix émue : « J'ai vu un saint dans ma vie; je l'ai « entendu exhorter la foule... Toute son éloquence « consistait à dire : MES ENFANTS, AIMEZ BIEN LE BON « DIEU... IL EST SI BON !... AIMEZ-LE BIEN... » Puis s'adressant aux séminaristes groupés en face de la chaire, le vénérable oratorien ajouta : « Eh bien ! « Messieurs, le saint que j'ai le bonheur de connaître, convertit plus d'âmes avec ces simples paroles, que nous n'en convertissons, nous autres, « avec de longs discours... »

Nous aurions à signaler, s'il ne fallait nous restreindre, bien d'autres rencontres intéressantes qui ont eu lieu à Ars. Les pères y amenaient leurs enfants, les époux chrétiens leurs femmes; les chefs d'institution y conduisaient leurs élèves, les supé-

rieurs de communautés leurs religieux et leurs novices. Les conférences de Saint-Vincent de Paul en faisaient le but de leurs pèlerinages.

L'ambition des pèlerins ne se bornait pas à voir le Curé d'Ars, à lui parler et à entendre une réponse à leurs paroles; elle allait encore à vouloir posséder un souvenir de lui, un objet qu'il avait bénit, une image qu'il avait signée, quelque chose qui lui avait appartenu. De là, l'habitude prise par M. Vianney, bien qu'il en coûtât de continuels efforts à son humilité, de bénir, après la messe, les croix, les médailles et les chapelets, et de mettre les initiales de son nom sur les images et sur les livres qu'on lui présentait.

Au commencement, lorsque le Curé d'Ars quittait un instant l'église, il ôtait son surplis et le déposait sur le mur du cimetière pour le reprendre ensuite; mais il a été bientôt forcé de ne plus s'en séparer : on le coupait par morceaux. On faisait de même de son chapeau qu'il ne pouvait, pendant les longues séances du confessionnal, défendre contre ce pieux vandalisme; c'est pourquoi il résolut de ne plus s'en servir. Plusieurs fois on a donné des coups de ciseaux à sa soutane. Des femmes, pendant son catéchisme, se glissaient auprès de sa stalle et avisaient à lui couper quelques mèches de cheveux; de temps en temps, lorsqu'elles tiraient trop fort, il se retournait et leur disait d'un ton calme : « Laissez-moi tranquille! » Ordinairement il feignait de

ne pas s'en apercevoir, mais il en souffrait intérieurement. On a souvent détaché des pages de son bréviaire, qu'il était obligé de soustraire à la vue des pèlerins. Il est inutile de parler de l'avidité avec laquelle on se disputait les choses qui avaient été à son usage, ou qu'il avait simplement touchées. Les meubles de sa pauvre chambre ont tous été vendus plusieurs fois. Nous ne pouvions faire visiter la cure aux étrangers sans avoir à constater ensuite quelques dégâts ou quelques larcins. On enlevait la paille de son lit, on mutilait ses chaises, on entaillait sa table, on déchirait ses livres, on ouvrait ses tiroirs pour lui voler ses plumes, ses crayons, son papier; on s'arrachait ces trésors. Quand on n'avait pas eu part au butin, on brisait en passant une branche de la touffe de sureaux qui croissaient dans sa cour; les plus discrets cueillaient une des petites fleurs qui s'y épanouissaient sous l'herbe.

Ceux qui ne pouvaient jouir de la présence du Curé d'Ars voulaient avoir son portrait. L'exhibition continuelle de ce portrait, s'étalant sous toutes les formes et quelquefois sous les formes les plus ridicules, aux portes de toutes les maisons du village, offusquait la vue du bon Curé et blessait son âme. Ce dut être pour lui, dans le commencement, une véritable obsession. Il avait fini par s'y habituer comme à tant d'autres souffrances; pourtant, quand il faisait son petit trajet journalier du presbytère à l'église, en passant par la maison des missionnaires,

ursuivi le long du chemin par les ovations de la
ıle, on aurait pu remarquer qu'il baissait la tête
ne savait que faire de ses yeux; il avait l'air d'un
tient. S'il lui arrivait, par mégarde, d'apercevoir
ie de ces images qui tapissaient les murs, il échap-
it à cette importune vision par une aimable
illie : « Toujours ce vilain portrait [1] !... Voyez
comme je suis malheureux ! On me pend, on me
vend !... Pauvre Curé d'Ars ! »

En 1852, un artiste avignonnais, frappé de l'air
sainteté répandu sur la figure de M. Vianney,
ussit à la reproduire de mémoire, d'une manière
sez heureuse. Ce fut, avant l'œuvre si remarqua-
e de M. Cabuchet, ce que l'on posséda de mieux.
l en fit une lithographie qui se vendait deux ou
ois francs. En voyant apparaître cette nouvelle édi-
n de son portrait, le Curé d'Ars dit, avec le sou-
e malin dont il assaisonnait une réflexion pi-
ante : « Hélas ! on est bien averti, à chaque
nstant, du peu qu'on vaut. Quand on me don-
nait pour deux sous, j'avais encore des acheteurs;
lepuis qu'on me vend trois francs, je n'en ai
plus. »

Nous ne parlerons ici que pour mémoire du ca-
il que M. Vianney reçut des mains de Mgr Cha-
don et de la croix d'honneur qui lui fut envoyée,
 le rapport du comte Emmanuel de Coëtlogon,

[1] M. Vianney, pour marquer le mépris qu'il faisait de son por-
t, l'appelait en riant son *carnaval*.

préfet de l'Ain, [illegible]
tellane, sous-préfet [illegible]
porta son conseil qui [illegible]
il en souffrit plus qu'il [illegible]
années auparavant [illegible]
le mettre hors de [illegible]
neur, il fallut, pour qu'[illegible]
ceptée, lui faire [illegible]
qu'on lui offrait.

« Hé! là! fit-il [illegible]
« lorsqu'il est [illegible]
« ce n'est que [illegible]
caire : « Tenez, mon [illegible]
« s'est trompé. [illegible]
« que j'en ai à vous le [illegible]

Rappelons, avant de [illegible]
débats singuliers qui [illegible]
temps et qui font [illegible]
la mort d'un des [illegible]
de l'admirable saint [illegible]
serviteur de Dieu. [illegible]
nos contrées et dans [illegible]
les habitants de [illegible]
convoitise sur le [illegible]
rent au moyen de [illegible]
[illegible]

plus précieux que l'or et l'argent ; on le suppliait rendre sa dépouille mortelle à sa paroisse na-.e. Le bon Curé ne refusa pas, il ne savait pas re-ser; il fit le testament comme on le désirait. Le cret transpira, et l'alarme fut grande à Ars et dans ut le diocèse de Belley. L'évêque dut intervenir; demanda au Curé pourquoi il voulait quitter, rès sa mort, la paroisse où il avait tant travaillé, quelle raison il avait de désirer que son corps posât à Dardilly : « Ah ! dit M. Vianney, pourvu que mon âme soit auprès de Dieu, peu importe e lieu où sera le reste. » Alors Mgr Chalandon lama ce pauvre corps, et le Curé d'Ars, mortifié ionteux de telles prétentions, promit de faire un re testament.

'e pareils faits révèlent mieux que tout ce qu'on rrait dire le sentiment populaire, et donnent la sure du respect et de la confiance qui entourè-t, de son vivant et après sa mort, l'homme prodi-ıx dont nous écrivons l'histoire.

CHAPITRE VIII

Le Curé d'Ars au milieu de la foule distribuant ses conseils.

Le Curé d'Ars était, pour nous servir d'une comparaison de saint François de Sales, comme ces grands abreuvoirs publics où tout le monde a le droit de puiser. Lorsque, dans une situation difficile, on avait besoin de lumière et de conseil, on venait les chercher près de lui. Beaucoup, n'ayant que peu de mots à dire au saint prêtre et désespérant de percer la foule qui environnait son confessionnal d'un cercle impénétrable, se contentaient d'épier ses mouvements et s'efforçaient de le saisir au passage.

C'était un des spectacles les plus extraordinaires et les plus émouvants qu'on pût voir que celui de M. Vianney, accomplissant à midi son trajet ordinaire de la cure à l'ancienne maison de la *Providence* où logeaient les missionnaires, escorté des hom-

es, des respects et des empressements de la
ə. Dès qu'il paraissait, toutes les têtes se décou-
ənt, toutes les bouches acclamaient son nom,
; les bras étaient tendus vers lui, tous les cœurs
ient à sa rencontre. Sa présence effaçait tout,
.inait tout. Les regards, les aspirations, les
sées ne gravitaient plus que vers cette physio-
ıie transfigurée par la pénitence, la contempla-
et les ardeurs de l'amour divin. Le désir de
procher n'était pas moindre que celui qui écla-
sur le passage des saints les plus illustres, et
ımment de saint Dominique, qui ne pouvait se
ıtrer nulle part sans être suivi des grands et
peuple, qu'on s'estimait heureux de toucher et
ıi on coupait des morceaux de sa chape pour en
ə des reliques. La même chose est arrivée sou-
t à M. Vianney. Mais lui, comme si ces marques
énération se fussent adressées à un autre, s'en-
ppant de son humilité, s'en allait sans paraître
hé de ce qui se passait ou se disait autour de
attentif seulement aux questions dont on l'acca-
t en ce moment.
u reste, le bon Père, — c'est ainsi que l'appe-
ıt tous ces étrangers, venus de diverses con-
s du monde et le voyant pour la première fois :
Père, le bon Père, le saint Père; ils compre-
nt que ce nom cher et vénérable était celui qui
imait le mieux les sentiments que sa présence
ıit naître : l'homme qui a renoncé à la paternité

du sang pour se faire sur les âmes, par la fécondité du sacrifice, une paternité plus généreuse, porte devant nos respects ce titre glorieux et doux, — le bon Père se prêtait, de la meilleure grâce du monde, à toutes les exigences de la foule, de quelque nature qu'elles fussent. Jamais une interrogation, à moins qu'elle ne fût par trop absurde et ridicule, ne restait sans réponse. Rien n'égalait la promptitude et la netteté de ces réponses, qui n'attendaient pas toujours pour se formuler que la question fût achevée : particularité d'autant plus remarquable que le Curé d'Ars était aussi modeste que consciencieux, et qu'il s'agissait souvent des intérêts les plus graves et des solutions les plus importantes.

Il excellait à tirer chaque question du faux jour où l'avaient placée la passion, l'amour-propre et l'intérêt; il la regardait au grand jour pour la mieux voir; le grand jour d'une sainte âme, c'est l'éternité. Aussi était-on sûr, après avoir recueilli en chemin tout ce qui se disait à haute voix ou se murmurait à voix basse, de rencontrer près de lui une face nouvelle et inédite de la vérité, quelque chose qu'on n'avait pas entendu, qui n'appartenait qu'à lui seul, parce qu'il ne l'avait cherché qu'en Dieu. Cette lucidité ne lui était pas toujours départie dans la même mesure; il n'était que l'instrument des grâces divines, et ces grâces étaient surtout accordées à la bonne foi des personnes qui venaient

l'interroger. Dieu l'éclairait par compassion pour elles et lui octroyait, en faveur de ces âmes, les lumières qu'elles désiraient. Ordinairement, il conseillait une neuvaine au Saint-Esprit ou au Saint Cœur de Marie pour les nécessités de l'âme, et à sainte Philomène pour les nécessités du corps.

Quiconque apportait à Ars de vrais besoins et un désir sincère d'obtenir des lumières et des grâces, les obtenait, dans la mesure de ses besoins et de ses désirs. Mais une fois que l'éclair avait lui, une fois que le trait de lumière était parti, il fallait s'en contenter. Beaucoup se recherchant eux-mêmes, trouvant leur volonté dans leurs sacrifices, s'obstinaient, attendaient, revenaient à la charge, insistaient avec importunité pour avoir une décision qui contentât leur vanité, répondît à leurs vues ambitieuses et à leur besoin d'être ou de paraître. Il y en a qui semblaient vouloir monopoliser le saint homme avec toutes ses grâces et tous ses privilèges. Ces ardélions du pèlerinage n'obtenaient rien que de vague et d'évasif : ou M. Vianney ne répondait pas, ou sa réponse ne renfermait aucune lumière. Il arrivait à ces personnes comme aux mendiants indiscrets ; le riche qu'ils poursuivent de leurs adjurations, et qui s'est déjà montré généreux, les repousse en leur disant : « Je ne peux pas vous donner. »

Tout était pour le serviteur de Dieu l'occasion de placer un bon conseil et une pieuse pensée. Le ser-

monneur ne paraissait pas, le maître ne se faisait pas sentir ; mais sa parole affectueuse, appropriée à chacun, s'insinuait dans les cœurs et y traçait un sillon lumineux. On était vaincu avant d'avoir songé à se défendre. Les saints, qui savent la puissance d'une parole dite au nom de Jésus-Christ, même à qui ignore le doux Maître, se regardent comme envoyés par lui vers toute créature qu'ils rencontrent, et ils s'efforcent de ne pas la quitter sans avoir déposé en elle un germe de salut. M. Vianney avait à l'adresse de tous des mots inoubliables; il lui suffisait souvent d'un seul de ces mots pour infiltrer dans une âme la lumière et la vie. Ce mot détruisait le mal dans son principe ou l'arrêtait dans ses progrès; il rompait le charme funeste de l'erreur et signalait la vérité ; il fermait des blessures anciennes ou il indiquait les remèdes les plus efficaces pour en réparer les suites. Soit que la parole du Curé d'Ars fût empreinte de plus d'onction ou de plus de sécheresse, de plus de douceur ou de plus de sévérité, elle était toujours ce qu'il fallait ; elle manquait rarement son effet. Dieu seul connaît ce qui s'est passé dans ses entrevues fugitives, ce qui s'est fait obscurément pour son service et pour sa gloire, dans le secret de ces confidences par lesquelles le saint prêtre préparait les changements qui s'achevaient ensuite dans les entretiens plus intimes du confessionnal.

Il était impossible que l'extrême défiance que

Vianney avait de lui-même, son détachement ab-
lu de son propre sens, son humilité d'esprit, ne
ssent pas récompensés par un discernement et une
udence célestes. Que de fois ne lui est-il pas ar-
ré de voir réunies autour de lui des personnes qui
aient toutes grand désir de servir Notre-Seigneur
ıns l'état le plus parfait! Chose étonnante! il con-
illait à l'une d'entrer en religion, à l'autre de se
arier, à une autre de vivre dans le célibat sans
rtir du monde. L'avenir faisait voir que chacune,
ı suivant son conseil, avait été fidèle à la voix de
ieu.

Un professeur de petit séminaire écrivait, le
avril 1856 : « J'ai besoin de parler au Curé d'Ars,
je n'ai qu'un jour à ma disposition, le jour de la
entecôte. Il me serait dur de manquer mon but,
rès un voyage long, dispendieux et fatigant. Puis-je
oir la certitude d'être admis auprès de M. Vianney,
à quelle heure? » Ce jeune ecclésiastique était à
s au jour et à l'heure dits. Il avait fait cent lieues
ur avoir trois minutes d'audience. Nous le vîmes
suite. Il descendait du Thabor; son visage était
nineux. « Quel homme! s'écria-t-il. Votre *Saint*
ı tranché en deux mots une question que per-
onne n'avait voulu décider avant lui. Il a fixé
outes mes incertitudes. »

Un curé du diocèse d'Autun avait à résoudre un
s de justice et de restitution très-embrouillé. Il
ait beaucoup fait en vain pour s'éclairer; il avait

lu, réfléchi, consulté; le doute persévérait. Il
Ars, où sa question fut résolue d'emblée :
comme si un nuage se déchirait. M. Vianney
dit qu'un mot, mais ce mot simple et décisif, pe
ne le lui avait dit auparavant; il ne l'avait
dans aucun traité; et toutefois ce mot répo
tout. Il jeta une clarté si vive et si instantané
point le plus obscur de la question, que l'int
teur du Curé d'Ars ne put s'empêcher de dire
parlant à lui-même: « Il y a certainement que
« qui le conseille! Cet homme a un *souffleu*
Et il ajouta à voix haute: « Monsieur le Cu
« avez-vous donc fait votre théologie? » M. Vi
lui montra silencieusement son prie-Dieu.

On ne peut pas dire que chez le Curé d'Ar
sûreté de vue, cette rapidité de coup d'œil e
rectitude de sens vinssent d'une grande persp
naturelle, ni qu'elles fussent un bienfait de
mière éducation. Cette faculté résultait encore
de lectures suivies, d'études sérieuses, de l
réflexions ou de connaissances acquises. Il se
y avoir plutôt dans l'esprit de l'humble prê
critérium latent, mais infaillible, une clef
servait à ouvrir les portes du cœur les plus s
et les mieux gardées, un fil qui l'aidait à se
ver dans le dédale des consciences, une corde
brait à l'unisson de tout ce qui était droit et j
qui résonnait en désaccord de tout ce qui éta
et inexact.

A côté de questions vulgaires ou se rattachant à des intérêts privés, M. Vianney avait à en résoudre de plus graves. Grâce à la présence du *bon Père*, Ars a été pendant longtemps l'officine où le génie de la foi et de la charité a préparé et fait consacrer ses bienfaisantes conceptions. Qui pourrait dire combien d'œuvres catholiques sont nées là? combien, nées ailleurs, ont reçu là le baptême et la fécondité?

De toutes parts, on appelait les encouragements du saint prêtre, ses bénédictions et ses suffrages sur des fondations, sur des établissements, sur des communautés, sur des écrits, sur des œuvres destinées quelquefois à une grande célébrité. Dieu montrait visiblement par lui son pouvoir souverain. D'une parole, il faisait ce qu'il disait, ce qu'il voulait, ce qu'il demandait. Il décidait une vocation, il faisait bâtir un monastère, sortir de terre une école, une *Providence*, une salle d'asile, un hospice. Son merveilleux bon sens apercevait du premier coup d'œil les difficultés d'une entreprise, les raisons pour et contre sa création. Il rejetait impitoyablement les projets sans portée, sans utilité réelle, qui viennent d'un zèle indiscret, de la volonté propre, de l'amour du bruit ou de l'activité inquiète d'un esprit sans discipline. Mais ses sympathies les plus chaleureuses et son concours le plus efficace étaient toujours au service des institutions dont la pensée était pure et le but franchement chrétien. On retrouvait quelque chose de lui, une inspiration, un conseil, une prière,

une bénédiction, une aumône, dans la plupart des œuvres contemporaines. Il félicitait les fondateurs, il les remerciait de leurs peines; il se réjouissait de leur mérite; il les traitait avec des égards particuliers; il les encourageait et les prémunissait contre les désenchantements et les mécomptes inséparables de tout commencement.

Ici nous aurions trop à raconter. Bornons-nous à parler d'une congrégation que M. Vianney a spécialement aimée et encouragée.

Le 1er novembre 1853, une chrétienne généreuse se sentait inspirée, en présence du Très-Saint-Sacrement, d'établir une association de prières pour les âmes du purgatoire. Elle demanda à Notre-Seigneur une marque de sa volonté à cet égard : ce signe lui fut donné comme elle l'avait souhaité. Le lendemain, jour des Morts, pendant son action de grâces, elle réfléchit qu'il y avait des ordres religieux pour tous les besoins de l'Église militante, qu'il n'y en avait pas pour ceux de l'Église souffrante. Il lui sembla que Dieu la sollicitait de combler ce vide. Elle fut d'abord effrayée de la mission qui venait de lui apparaître, et elle pria le Seigneur Jésus, par ses cinq plaies, de lui accorder encore des preuves de sa volonté sur ce point.

Du mois de novembre 1853 au mois de juillet 1856, cette pensée ne la quitta plus. Elle obtint les manifestations demandées. Elle se sentait invinciblement poussée vers le but qu'elle n'osait regarder en face,

lorsqu'elle se souvint du Curé d'Ars, dont elle avait entendu parler quelque temps auparavant pour la première fois. L'idée que ce saint prêtre était l'homme choisi par la Providence pour l'aider à faire son œuvre, devenant de plus en plus fixe, elle désira qu'un moyen lui fût donné par Notre-Seigneur d'entrer en rapport avec lui. Après neuf jours d'attente, une de ses amies lui proposa de se charger de ses commissions pour Ars. Cette amie lui communiqua, au mois d'août, une réponse favorable du serviteur de Dieu.

Le 30 octobre, elle supplia M. Vianney de méditer son projet, le jour des Morts. Le saint Curé resta longtemps la tête entre ses mains; il pleura et dit ensuite : « Voici l'œuvre que Dieu demandait depuis si longtemps. » Il fit répondre, le 11 novembre, que l'idée de fonder un ordre pour les âmes du purgatoire venait directement du Cœur de Notre-Seigneur et qu'il bénirait ce sublime dévoûment.

La fondatrice, prévoyant des obstacles du côté de sa famille, recourait encore au Curé d'Ars, et recevait cette réponse, le 25 novembre : « A ma grande surprise, M. Vianney, qui ne conseille pas aux jeunes filles de contrarier leurs parents, mais d'attendre plutôt leur consentement et de patienter jusque-là, n'a pas hésité pour vous. Il dit que *les larmes de la tendresse naturelle seront plutôt taries que celles qu'on répand en purgatoire*. Il priera pour que ce duel

terrible de la nature et de la grâce se termine par le triomphe de la grâce. »

Sur le conseil de M. Vianney, la fondatrice se rendit à Paris, le 19 janvier 1856. Des croix de tous genres assaillirent le début du petit groupe d'auxiliatrices qu'elle réussit à former : pas de travail, pas d'argent, beaucoup de souffrances. Au récit de ces épreuves, le Curé d'Ars se contenta de sourire. « Elle a bien « réfléchi avant de prendre une détermination, dit-il « à son missionnaire, elle a prié, consulté, pesé d'a- « vance dans sa pensée les sacrifices à faire ; elle a « toutes les garanties possibles : que lui manque- « t-il ? Il ne lui manquait que des croix : elle en a. « Dites-lui que ces croix sont des fleurs qui donne- « ront des fruits. »

Soutenue par ces vivantes paroles, la petite communauté redoubla ses prières. Peu après, elle trouva la maison qu'elle occupe aujourd'hui. Elle en prit possession le 1er juillet 1856. Depuis cette époque, elle a vécu, recevant du Père qui est aux cieux le pain de chaque jour, et consacrant au soin des malades pauvres le temps que ne réclament pas les exercices religieux. A mesure que le nombre des sœurs augmente, la Providence augmente ses dons, et de nouveaux dons et de nouveaux effets de sainteté naissent de ce double accroissement. Les dames auxiliatrices de la rue de la Barouillère remplissent le sens complet de la devise qu'elles ont adoptée : « PRIER, SOUFFRIR, AGIR pour les âmes du purgatoire. »

. Vianney quittait rarement les hauteurs où son
› planait au milieu des joies pures de la contem-
tion, pour redescendre parmi les hommes et se
ler à leurs affaires. On l'y contraignait à force de
›stions. C'est ainsi qu'on a eu, de loin en loin, son
ement sur les choses du temps, et qu'on a re-
illi de lui quelques cris d'alarme sur l'immi-
ıce de telle ou telle crise politique et de tel ou tel
ıger social, signalés de loin par l'homme de Dieu.
. été très-réservé sur les temps où nous sommes.
endant il pressentait, dans cette situation qu'au-
ıe sagesse humaine ne pouvait prévoir, le côté
. en est le plus douloureux. Il voyait la défail-
ce des bons, et les esprits tourner au mal avec
ɔocrisie et lâcheté. La tristesse de son âme s'é-
ıppait en accents profonds; sa parole jetait parfois
ı lueurs prophétiques.

Vous nous rappelons ses angoisses mortelles au
ment de la guerre d'Italie. Nous ne les compre-
ıns pas parfaitement, hélas! ui-même était censé
ıorer le premier mot de la question politique.
is ce qu'il voyait, et ce qui était pour lui un sujet
ncomparable douleur, c'était la lutte engagée
tre deux nations catholiques, c'était les armées
la croix foulant et ensanglantant un sol catho-
ue. Ce qu'il redoutait, c'était que les torches de
ıcendie, qu'on promenait au delà des Alpes, ne
assent jusque sur la demeure sacrée du Père de
famille chrétienne. Il savait que la cause que

nous allions défendre était celle d'un gouvernement qui avait persécuté et spolié l'Église. Il regrettait qu'avant d'accorder à ce gouvernement parricide le bénéfice de son alliance, la fille aînée de l'Église ne l'eût pas obligé à se réconcilier avec sa Mère. A mesure que la lutte se prolongeait, son trouble et son anxiété augmentaient. Il pleura beaucoup pendant le chant du *Te Deum* qui suivit les batailles de Magenta et de Solferino. Quelques jours avant la paix de Villafranca, il nous disait, lui si réservé sur l'appréciation des événements de ce monde, auxquels il ne prenait d'ordinaire aucun intérêt : « Est-ce que « ça va continuer encore longtemps?... CE SERAIT « DE L'ÉGAREMENT. » Nous lui avions demandé nous-même, trois jours auparavant, combien de temps durerait cette guerre? « AUSSI LONGTEMPS QUE NOS « PÉCHÉS ! » avait-il répondu. Le lendemain, c'était l'octave de la Fête-Dieu, nous lui dîmes : « Mon-« sieur le Curé, vous allez tenir tout à l'heure dans « vos mains le Dieu de paix; priez-le donc de nous « donner la paix. -- La paix ! ah ! mon ami, il faudrait « d'abord la faire en soi-même... » Lorsque cette paix si désirée eut été conclue entre les empereurs, nous nous en réjouissions avec M. Vianney, qui prenait plaisir à nous entendre exprimer les espérances nées de cet accord des deux grandes puissances catholiques. Tout à coup il nous arrêta pour nous dire avec un profond soupir : « Hélas! ce n'est pas « fini ! »

CHAPITRE IX

Le Curé d'Ars au saint tribunal.

Le Curé d'Ars avait d'autres titres, sans doute, à la vénération de ses contemporains, il en aura d'autres devant l'histoire; mais le caractère de confesseur dominait tout aux yeux des pèlerins. C'était principalement au confesseur que ces flots d'étrangers, arrivant à Ars des quatre coins du monde, voulaient avoir affaire. La vie de M. Vianney s'est passée dans le confessionnal : sur les dix-huit ou vingt heures qui composaient sa journée de travail, il ne prenait que le temps de vaquer à l'oraison, de prier dans le missel et dans le bréviaire, et de faire à midi un semblant de repas. On a peine à comprendre qu'il sortît de séances aussi longues sans fatigue et sans brisement de tête, avec la plénitude de ses facultés.

Lorsque le serviteur de Dieu avait fini sa journée, à neuf heures en été et à sept heures en hiver, on voyait la foule s'agglomérer dans le petit vestibule

de l'église faisant face au presbytère. Chacun gardait sa place avec une sollicitude jalouse jusqu'à l'ouverture des portes, qui avait lieu le plus souvent à minuit, quelquefois à une heure, ou à deux heures au plus tard. Nous connaissons de grandes dames qui, ambitionnant une de ces places, ont offert de l'argent à de pauvres paysannes pour l'acheter et qui ont été repoussées par ces simples paroles: « Merci, Madame! mais que voulez-vous? chacun « est ici pour son compte. » D'autres personnes se relevaient après un court sommeil et venaient faire sentinelle, aux abords de la cure, pour saisir le saint homme au passage, et échanger avec lui ne fût-ce qu'un mot à la dérobée. Il leur répondait sans s'arrêter.

M. Vianney avait parfois beaucoup de peine à pénétrer dans l'église où la multitude s'engouffrait avec une vivacité qui témoignait du désir qu'on avait d'occuper les premières places autour du confessionnal. Un jour, les prétentions déraisonnables d'une étrangère, qui pour passer avant son tour avait brusquement écarté ses voisines, amena dans la foule alignée sur deux rangs, en travers de la nef, des murmures, des plaintes, des protestations énergiques et jusqu'à des voies de fait, en sorte qu'il devint impossible à M. Vianney d'entendre sa pénitente et d'en être entendu. Jusque là il avait pris patience, mais enfin il se leva tranquillement de sa place, traversa avec dignité la

bruyante cohue, et alla s'agenouiller au pied de l'autel de Sainte-Philomène. Aussitôt le tapage cessa. Quelquefois il arrivait que des personnes, moins entreprenantes, qui n'osaient employer la force pour s'ouvrir un passage à travers la mêlée, ou pour se défendre contre ses envahissements, après avoir passé plusieurs nuits sous le porche, n'étaient pas plus avancées que le premier jour. Le Curé d'Ars les discernait, et, lorsqu'elles pouvaient le joindre et lui faire connaître leur position, il usait envers elles de la plus douce condescendance.

A six ou sept heures du matin, suivant la saison, M. Vianney sortait du saint tribunal pour monter à l'autel. La foule en ce moment était si épaisse sur son passage, qu'on était obligé de lui frayer un chemin et de le garantir des importunités de quelques-uns qui le tiraient par le bras, par son rochet ou par sa soutane. Arrivé à grand'peine dans le sanctuaire, il s'agenouillait devant le maître-autel et restait un instant immobile comme ravi en la présence de Notre-Seigneur; on eût dit qu'il le voyait. revêtait ensuite ses ornements sacerdotaux, et on se disputait le bonheur de servir sa messe. Le plus souvent ce privilége était accordé à des personnages éminents ou à des prêtres.

Après la messe, M. Vianney bénissait les objets de piété qu'on lui présentait, puis il rentrait au presbytère et prenait un peu de lait : c'était son déjeuner, depuis qu'on avait obtenu de lui qu'il

déjeunât. Il confessait ensuite les homme rangés sur deux lignes dans le chœur, atten depuis l'ouverture des portes, que leur tour A dix heures, il interrompait son travail, mait dans la sacristie, et, à genoux par terr point d'appui, il récitait dévotement ses L'office terminé, il passait dans la petite piè est à droite sous le clocher, pour recev infirmes et d'autres personnes qui ne po prolonger leur séjour à Ars. Il fallait voir on s'encombrait à l'entrée! On avait beso fois d'user de beaucoup de fermeté pour ger le saint homme et empêcher que la sacristie ne fût envahie. Souvent l'autorité c diens était méconnue, et leurs efforts pour c tout ce monde restaient impuissants.

A onze heures, le serviteur de Dieu faisai téchisme. En descendant de sa petite chaire, plus que jamais entouré et pressé de toutes on l'interpellait, on le tirait par ses habits forçait à recevoir des lettres, de l'argent, de précieux; on lui demandait sa bénédiction harcelait pour avoir une médaille, un chapel image, un souvenir. Des mères lui apportaien enfants, des infirmes se mettaient à genoux lui et lui barraient le passage. Ceux qui n' pas encore pu l'aborder lui faisaient des gest pliants. Il était difficile de pénétrer ce remp main et de conduire M. Vianney dans une d

pelles du bas de l'église, où il donnait encore audience à quelques personnes. On s'y portait à sa suite avec une telle impétuosité, que deux hommes étaient presque toujours nécessaires pour contenir et régulariser ce mouvement.

Le Curé d'Ars rentrait chez lui pour prendre son repas en fendant la presse comme il pouvait. Quelquefois il trompait l'attente des pèlerins, soit en allant visiter un malade, — et encore sa cohorte le suivait-elle, — soit en rentrant au presbytère par un chemin détourné. Souvent il trouvait dans la cour quelques privilégiés qu'on y avait furtivement introduits, afin qu'il les vît à l'insu des autres. Pendant qu'il dînait, une multitude impatiente stationnait au dehors, surveillant toutes les issues, et, lorsqu'à une heure moins un quart, il passait sur la place pour se rendre à la *Providence*, où l'attendaient ses missionnaires, afin de s'entretenir avec eux de ce qui intéressait la paroisse et le pèlerinage, on se précipitait à sa rencontre, on se ruait sur lui; il fallait habituellement deux hommes pour le protéger. Il ne faisait que traverser la salle à manger des missionnaires et ne s'y asseyait jamais. Les quelques minutes qu'il consacrait à cette visite étaient partagées entre ses collaborateurs et les pèlerins qui avaient obtenu une entrée de faveur, et qui remplissaient sur son passage les chambres et les couloirs.

Lorsque M. Vianney revenait à l'église, il trouvait les deux inévitables lignes de fortifications vivantes

qui s'étaient reformées en son absence. C'est là su-
tout que l'emploi de la force devenait nécessa
pour comprimer de véritables émeutes, et l'instal
dans sa chapelle à travers les murmures des uns
les violences des autres. Il disait d'abord ses vêp
à genoux, et confessait ensuite jusqu'à cinq heur
De là il passait à la sacristie, où déjà, le matin,
avait entendu les hommes, et, par intervalle, il
cevait encore derrière le maître-autel quelqu
femmes qui ne pouvaient pas attendre. Il y av
toujours presse devant ses pas lorsqu'il se porta
d'un endroit de l'église à un autre.

Le grand nombre de ceux qui venaient à Ars
faisaient une confession générale. M. Vianney
prêtait volontiers à ce rude ministère. Il savait q
c'était le moyen d'arracher bien des âmes à l'enf
par la réparation des sacriléges. Peut-être ce fru
du pèlerinage a-t-il été le plus consolant. On a sou
vent comparé l'église à un hôpital : Ars était vra-
ment le grand hôpital des âmes. Toutes les infirm
tés, toutes les plaies morales, toutes les formes
toutes les variétés de la casuistique s'y étalaien
comme dans un cabinet d'anatomie s'étalent le
membres humains avec leurs maladies et leurs le
sions diverses. Malgré la sublime sainteté du serv
teur de Dieu, les pécheurs se sentaient attirés à l
comme en dépit d'eux-mêmes, et tous recevaient
ce contact béni quelqu'une de ces heureuses ble
sures qui ne se ferment plus.

On pourrait supposer que des travaux si absorbants et si continuels détournaient forcément le Curé d'Ars de l'attention à donner à chaque âme en particulier : on se tromperait. Il n'était pas un seul de ses pénitents qui ne pût se croire l'objet d'une sollicitude spéciale. Au milieu de cette foule toujours près de dégénérer en cohue, il entendait la personne qui était à ses pieds comme s'il n'avait rien eu d'autre à faire; il donnait, il est vrai, peu de temps à chacun de ses pénitents, afin d'en avoir pour tous; il préférait les revoir plus souvent et les entendre moins longtemps. La grâce accompagnait ses moindres paroles. Il savait l'endroit du cœur où il fallait frapper; et le trait manquait rarement son but. Il y a des hommes à qui Notre-Seigneur accorde, dès cette vie, une intuition des choses divines qui imprime à leur voix un accent surnaturel et un irrésistible ascendant. On pouvait dire de M. Vianney ce que l'Esprit-Saint dit du prophète Élie, « que sa parole était de feu, et brûlait comme une torche enflammée ; » ou encore, « qu'elle était comme un marteau qui brise la pierre. » Ce que d'autres n'auraient pu par de longs discours, il l'opérait d'un seul mot. Ce mot était si plein de grâce et d'onction, qu'il lui suffisait pour entr'ouvrir une âme et y faire pénétrer les rayons de la lumière éternelle.

« Que c'est dommage, disait-il, de perdre une « âme qui a coûté tant de souffrances à Jésus-« Christ!... Dites-moi, mon ami, quel mal vous

« fait Notre-Seigneur pour le traiter de la sorte?...
« Si les pauvres damnés pouvaient revenir sur la
« terre!... s'ils étaient à votre place!... Oh! que
« nous sommes ingrats! Le bon Dieu nous appelle
« à lui et nous le fuyons. Il veut nous rendre heu-
« reux et nous ne voulons point de son bonheur;
« il nous commande de l'aimer et nous donnons
« notre cœur au démon. Nous employons à nous
« perdre un temps qu'il nous a ménagé pour
« nous sauver. Nous lui faisons la guerre avec
« les moyens qu'il nous a donnés pour le servir!...
« Quand nous offensons le bon Dieu, si nous re-
« gardions notre crucifix, nous entendrions Notre-
« Seigneur nous dire au fond de l'âme : Tu veux
« donc te mettre aussi du côté de mes ennemis? tu
« veux donc me crucifier de nouveau? Jetez les
« yeux sur Notre-Seigneur attaché à la croix, et
« dites-vous : Voilà ce qu'il en a coûté à mon Sau-
« veur pour réparer l'injure que mes péchés ont
« faite au bon Dieu!... Un Dieu qui descend sur la
« terre pour être victime de nos péchés, un Dieu
« qui souffre, un Dieu qui meurt, un Dieu qui
« endure tous les tourments parce qu'il a voulu
« porter le poids de nos crimes... A la vue de cette
« croix, comprenez la malice du péché et la haine
« que vous devez en avoir. Rentrez en vous-même;
« voyez ce que vous avez à faire pour réparer votre
« pauvre vie... Le bon Dieu vous dira à la mort :
Pourquoi m'as-tu offensé, moi qui t'aimais tant?

offenser le bon Dieu, qui ne nous a jamais fait que du bien! contenter le démon, qui ne peut nous faire que du mal : quelle folie! »

Ces paroles, sorties du cœur et prononcées d'une voix qui se perdait dans les larmes, brisaient les natures les plus fières et les plus rebelles.

Quelquefois Dieu venait en aide à l'éloquence de son ministre et hâtait le triomphe de la grâce par des signes éclatants qui terrassaient le coupable et le forçaient de se jeter dans les bras de la miséricorde. Un jour que ni ses prières, ni ses exhortations, ni ses larmes n'avaient pu vaincre l'obstination d'un malheureux pécheur, le saint Curé le vit tout à coup tomber à genoux en sanglotant et promettre de s'amender : il venait d'apparaître à cet endurci la tête environnée d'un nimbe lumineux.

Le Curé d'Ars était bon envers tous, et nous avons dit ailleurs ses condescendances pour les pécheurs; mais cette bonté universelle avait un caractère plus touchant à l'égard des personnes consacrées à Dieu par le vœu de chasteté et par la profession des vertus évangéliques. Il reconnaissait en elles l'hôte des régions que son âme habitait. Il les recevait avec une véritable effusion, comme un ami reçoit son ami. Il y avait dans cet accueil plus que de la bienveillance, il y avait de la cordialité, cette joie du cœur qui éclate à la vue d'une personne tendrement aimée.

Ceux qui avaient
vers les hauteurs
venir à Ars, s'y
vait eux, les y
savait qu'il était du
gnards des Alpes
dans ses courses à
qui lui découvrent
ginent point d'en
mêmes, le Curé d'Ars
lui demandait son
il ne songeait qu'à
se réjouir avec elle

Toutes les douleurs
son confessionnal, les
du courage, les
paix, les doutes qui
qui appelaient la
leur convenait
de ton selon le
que ses avis s'adap
intimes faiblesses
lui et qu'il voyait

Ce qui

ls le trompaient en confession. C'est journelle-
it qu'il disait, à première vue, aux âmes qui
prochaient, quels étaient leurs attraits, leur voca-
, et par quelles voies Dieu voulait les conduire.
n vieux pécheur vint un jour à Ars : nul ne
iit dans sa paroisse depuis combien de temps
e s'était confessé. M. Vianney, en fondant en
ıes, l'engageait à remplir ce devoir : il résistait.
erviteur de Dieu lui dit en lui mettant la main
le cœur : « Il y a là quelque chose qui ne va
ıs bien. Depuis combien de temps ne vous êtes-
ous pas confessé ? — Depuis quarante ans. —
on ami, il y a plus que cela : il y a quarante-
uatre ans. »
n ouvrier du chemin de fer, déshabitué depuis
ı longtemps des pratiques les plus importantes
a religion, se sent porté par une inspiration su-
à aller voir lui-même si tout ce que l'on disait
Curé d'Ars était vrai. Il se présente à la sacristie,
M. Vianney le reçoit avec ces paroles : « Mon
mi, depuis combien d'années ne vous êtes-vous
as confessé ? — Ma foi, Monsieur le Curé, il y a
longtemps que je ne m'en souviens plus. — Ré-
échissez un peu... il y a vingt-huit ans... —
'est bien vrai ! — Et encore vous n'avez pas
ommunié. » Cette double révélation acheva de
r tous les obstacles qui s'opposaient dans cet
ıme à son retour au bien.
n mauvais sujet que chacun redoutait, après

avoir détroussé les voyageurs sur les grands chemins et commis bien d'autres excès, avait contracté des infirmités cruelles. Apprenant que les malades, qui venaient à Ars, obtenaient leur guérison, il veut en faire l'essai : il se présente à M. Vianney, qui d'abord refuse de le recevoir. Cet homme fort mécontent se disposait à repartir, lorsque l'idée lui vient de retourner à l'église. Le serviteur de Dieu le voit et le fait appeler. Il entre dans la sacristie, se disant à lui-même : « Le Curé d'Ars veut que tu te confesses; mais tu ne diras bien que ce que tu voudras. » Quand il a fini sa prétendue confession, M. Vianney, qui jusque-là avait gardé le silence, l'interroge : « Est-ce tout? — Oui, répond le péni-« tent — Mais, réplique le Curé d'Ars, vous ne « m'avez pas dit que tel jour, en tel endroit, vous « aviez commis tel crime. » Et il se met à lui faire l'histoire de sa vie mieux qu'il ne l'aurait faite lui-même. Inutile de dire que cet homme changea. Il obtint de plus sa guérison, et devint un modèle de régularité.

Une orpheline de la *Providence* avait été renvoyée plusieurs fois du saint tribunal sans recevoir l'absolution. Ne la voyant pas communier, les maîtresses s'inquiétèrent et lui dirent : « Vous allez « vous confesser aussi souvent que vos compagnes, « pourquoi ne faites-vous pas vos dévotions avec « elles? Vous n'êtes peut-être pas franche au confes-« sionnal; vous ne dites pas tout? » L'enfant rougit,

! avoua qu'elle cachait un péché grave, et que
puis qu'elle l'avait commis, M. le Curé ne lui
nnait plus l'absolution. Elle prit son grand cou-
;e et fit cette accusation pénible. M. Vianney
ingea aussitôt de conduite à son égard et l'en-
'a à la table sainte.

En 1847, trois dames, la mère, la fille et la pe-
-fille étaient à Ars depuis plusieurs jours. En-
yées d'une longue et stérile attente, à la suite
de séance de plusieurs heures à l'église, elles
ient pris mentalement la résolution de partir,
is elles ne s'étaient point communiqué leur pen-
: Au même instant, le Curé d'Ars sort de son
fessionnal; il fixe sur elles son regard étince-
t et fait signe à la jeune fille de le suivre à la
ristie. Cette enfant était dans une situation de
science délicate; elle s'était laissé entraîner, à
su de ses parents, dans une de ces impasses qui
ttent en péril la réputation et le salut... Elle
it été devinée. Elle n'eut presque pas besoin de
'e de révélation. Elle mit ordre aux affaires très-
npliquées de son âme. Elle s'en alla, consolée,
fermie et éclairée.

Un jeune homme voulait tromper M. Vianney en
nulant le repentir, et se flatter ensuite d'avoir
s sa perspicacité en défaut. Il aborde son confes-
ır d'un air contrit : « C'est un grand pécheur,
ui dit-il, qui vient à vous. » Le Curé d'Ars
répond sèchement : « Je n'ai pas le temps. Il

il ne s'est pas plutôt mis à genoux qu'il
pénétré d'un désir sincère de conversion. Il
sente alors au saint prêtre, qui le reçoit ce
avec une tendresse et une effusion de cœu
rables.

Dieu donne sa grâce aux humbles, mais il
aux superbes; le Curé d'Ars leur résistai
Il nous souvient d'une personne, que de
revers après de grands égarements avaien
née à Ars, et qui souffrait plus de ses h
tions que de ses remords. Cette femme s'é
de ne pas trouver dans le serviteur de Dieu
dresse de cœur et l'indulgente bonté qu'ell
entendu vanter. Elle s'en plaignit un jou
« sens, dit-elle, que je fais horreur à c
« homme. » On lui répondit: « Non; mais il
« vous quelque chose qui lui déplaît... Hu
« vous rattachez vos malheurs à vos fautes;

… exemples de pécheurs aux-
… dit après leur confession :
… pas tout déclaré : vous ne m'avez
… … Vous ne vous êtes pas
… trompé jusqu'ici vos confesseurs,
… été avec telle personne, d'avoir
… enclin à telle pas-
… fois, il disait simplement : « Ce
… Ou bien … « Vous oubliez une
… passait pas de jour où, discernant
… pécheur plus coupable, plus
… il ne lui fit signe de …
[illegible]

CHAPITRE X

Le Curé d'Ars dans ses Catéchismes.

On a représenté le Curé d'Ars comme un homme sans moyen : c'est une erreur. Si la nature avait peu fait pour lui, la grâce avait refait l'œuvre de la nature, et, en l'enrichissant des dons les plus éminents de l'Esprit-Saint, elle l'avait encore pourvu des qualités et des talents que le monde recherche et honore. « Quel maître avez-vous eu en théolo- « gie ? » lui disait-on un jour avec une intention légèrement ironique. « Le même Maître que saint « Pierre, » répondit avec simplicité le serviteur de Dieu. Comment pourrait-on en douter quand on a eu le bonheur d'assister à quelques-uns de ses catéchismes, d'entendre cette parole étrange qui ne ressemblait à aucune parole humaine, quand on a vu l'effet irrésistible produit sur les auditeurs de toute classe par cette voix, cette sensibilité, cet élan, cette intuition, cette flamme et l'éclatante beauté de ce français inculte, presque trivial, mais trans-

ré et pénétré du feu sacré jusque dans la forme, rangement, l'harmonie des mots et des syllabes ? pourtant M. Vianney ne disait pas des mots, il ait des choses, et il les disait dans un style prodi- ux. Son âme tout entière passait dans celle de la le pour la faire croire, aimer, espérer avec lui. st là le but suprême et aussi le triomphe de oquence évangélique.

l est arrivé souvent aux personnes qui ont en- du le Curé d'Ars discourir du ciel, de l'huma- é sainte de Notre-Seigneur, de sa passion, de sa sence réelle dans l'Eucharistie, de la bienheu- se Vierge Marie, de ses amabilités et de ses gran- irs, du bonheur des saints, de la pureté des anges, la beauté des âmes, de la dignité de l'homme, tous ces sujets qui lui étaient familiers, il leur arrivé de sortir de cet entretien, convaincus que bon *Père* voyait les choses dont il venait de parler c une telle plénitude de cœur, une éloquence si ue, des accents si passionnés, une si grande ndance de larmes ; et de fait, sa parole s'impré- ait alors d'un caractère de tendresse divine, de ve douceur et d'onction pénétrante auquel on peut rien comparer. Il y avait dans sa voix, dans geste, dans son regard, sur sa face transfigurée, éclat si extraordinaire, une puissance si merveil- se, qu'il était impossible de rester froid en l'écou- t. Les vues et les pensées que la lumière divine nmunique ont une bien autre portée que celles

qu'on acquiert par le travail. En présence d'une exposition si simple et si lumineuse à la fois, devant une certitude si grande, le doute s'en allait des cœurs les plus rebelles, et les admirables clartés de la foi prenaient sa place.

La parole du Curé d'Ars avait d'autant plus d'efficacité, qu'il prêchait par tout son être. Sa présence seule était déjà une apparition de la vérité. C'est bien de lui qu'on pouvait dire qu'il était l'*orateur des yeux*, et qu'il aurait ému et convaincu même par son silence. Quand on voyait apparaître en chaire ce visage pâle, osseux, diaphane; quand on entendait cette voix grêle, perçante, ressemblant à un cri, jeter à la foule des pensées sublimes sous une enveloppe naïve et populaire, on croyait être en présence d'une de ces grandes figures bibliques parlant aux hommes la langue des prophètes. On était déjà saisi de respect, rempli de confiance et disposé à entendre, non pour jouir, mais pour profiter.

Avant de commencer, le vénérable catéchiste promenait sur l'auditoire son regard, qui préparait le chemin à sa parole. Quelquefois ce regard devenait fixe; il semblait fouiller jusqu'au fond d'une âme qu'il avait entrevue tout à coup, et dans laquelle on eût dit qu'il allait chercher le texte de son entretien. Combien ont pu croire qu'il n'avait parlé que pour eux! combien se sont reconnus dans la peinture qu'il faisait de leurs faiblesses! combien y ont retrouvé l'histoire secrète de leurs défaillan-

;, de leurs entraînements, de leurs troubles et de ırs remords!...

Pour ceux à qui il a été donné d'assister à ces téchismes, il y avait deux choses également re-ırquables : le prédicateur et l'auditeur. Ce n'était s une parole que faisait entendre le prédicateur, tait plus qu'une parole, c'était une âme, une ıe sainte, toute trempée de foi et d'amour, qui panchait devant vous, dont vous subissiez le ntact immédiat, dont vous sentiez le rayonne-ent sur votre âme. Quant à l'auditeur, il n'était s sur la terre; il était transporté dans ces pures gions d'où descendent les dogmes et les mys-es. A mesure que le serviteur de Dieu parlait, de uveaux et clairs horizons s'ouvraient à la pensée : ciel et la terre, la vie présente et la vie future, les oses du temps et les choses de l'éternité se mon-ıient sous un jour qu'on n'avait pas encore aperçu. Lorsqu'un homme venu du monde et en rappor-nt les idées, les sentiments, les impressions qu'on respire, s'asseyait pour entendre cette doctrine, le l'étourdissait, le terrassait... elle jetait un si ignant défi au siècle et à tout ce que le siècle oit, aime et préconise! C'était d'abord du vertige de le stupeur qu'il éprouvait, puis l'attendrisse-ent le gagnait peu à peu, et il se surprenait à pleu-r comme les autres. Quelle éloquence a provoqué us de larmes! quelle parole a pénétré plus avant ns les cœurs! elle s'y ouvrait une issue par le

feu et par la flamme; les plus endurcis se fondaient comme la cire à ses ardeurs; elle brûlait, elle rayonnait, elle triomphait; elle faisait mieux que de charmer l'esprit, elle dominait l'âme tout entière et la ramenait à Dieu, non par la voie souvent longue et difficile de la discussion, mais par les sentiers de l'émotion, qui abrégent et conduisent directement au but.

Un médecin distingué de Lyon nous a raconté que la première fois qu'il fit, avec une caravane de parents et d'amis, le pèlerinage d'Ars, il n'était pas incroyant, il avait reçu de bons principes, mais il n'avait pas la moindre idée de ce que c'était qu'un saint et du spectacle qui l'attendait. Le catéchisme commença, et, dès les premiers mots, le nouvel auditeur fut pris d'une envie de rire immodérée. Ne voulant pas scandaliser la foule des bonnes gens qui l'entouraient, il cacha son visage dans ses mains. Au bout de cinq minutes, il ne riait plus: des larmes, de vraies larmes, qu'il ne songeait même pas à dissimuler, coulaient le long de ses joues. Ce qu'il entendait était si loin de ce qu'il avait imaginé, qu'il croyait faire un rêve. Ce qui l'impressionnait surtout, c'était la conviction qui accompagnait chaque parole et la gravait au plus profond de l'âme des auditeurs, en qui toute l'âme du *Saint* passait.

On écoutait M. Vianney comme un nouvel apôtre que Jésus-Christ envoyait à son Église, pour y

renouveler la sainteté et la ferveur de son divin sprit, en un siècle dont la corruption l'a si profonément altéré dans l'âme de la plupart des hommes. t c'est une grande merveille que ne proposant, omme les apôtres, qu'une doctrine incompréhenble à la raison humaine et très-amère au goût épravé du monde; car il ne parlait que de croix, 'humiliations, de pauvreté, de pénitence; cette octrine fût si bien accueillie. Ceux qui ne l'avaient as encore dans le cœur étaient bien aises d'en nourr leur esprit. S'ils n'avaient pas le courage d'en ire la règle de leur conduite, ils ne pouvaient empêcher de la trouver admirable et de désirer la ivre.

Il n'est pas moins remarquable que, ne parlant le son idiome naturel, c'est-à-dire le français inrrect et grossier des gens élevés à la campagne, pût cependant presque dire de M. Vianney, mme des apôtres, qu'il a été entendu de toutes nations du monde, et que sa voix a résonné par ite la terre. Il était l'oracle que l'on allait consul pour apprendre à bien connaître Jésus-Christ. on-seulement les simples, mais les savants, nonulement les parfaits, mais les indifférents, y trouient je ne sais quelle onction divine qui les pénéit et leur faisait désirer de la goûter encore. us on l'entendait, plus on voulait l'entendre, et n revenait toujours avec amour au pied de cette aire, comme en un lieu où l'on avait trouvé le

beau et le vrai. Rien ne faisait mieux voir que le Curé d'Ars était plein de l'Esprit de Dieu, qui seul est plus grand que notre cœur : on a beau puiser en lui, on ne l'épuisera jamais, et la divine satiété qu'il donne ne fait qu'exciter un plus grand appétit, qui nous laisse toujours plus affamés.

M. Vianney parlait sans autre travail préparatoire que sa continuelle application à Dieu; il passait sans délai et sans transition du confessionnal à la chaire, et toutefois, il y apportait une imperturbable assurance, une merveilleuse indépendance d'âme qui ne naissait nullement de la certitude, mais plutôt de l'oubli complet et absolu de lui-même. Au reste, on n'était pas tenté de le juger. Les hommes ne jugent d'ordinaire que ceux à qui il n'est point indifférent d'être jugés par eux. On avait bien autre chose à faire quand on entendait le Curé d'Ars : il fallait se juger soi-même.

M. Vianney n'avait aucun souci de ce qu'on pouvait dire ou penser de lui. Quelle que fût la composition de son auditoire, bien que des évêques et d'autres illustres personnages soient venus souvent se mêler à la foule qui entourait sa chaire, jamais sa parole n'a trahi la moindre émotion, ni le moindre embarras provenant d'une crainte humaine. Lui, si timide et si modeste, quand il traversait les rangs pressés de l'assistance, souvent imposante, qui remplissait l'église à l'heure du catéchisme, il n'était plus le même homme ; il avait

l'air d'un triomphateur. Il portait la tête haute; son visage était tilluminé; ses yeux lançaient des éclairs. « Votre auditoire ne vous a jamais fait peur? » lui demandait-on un jour. — « Non, répondait-il, au « contraire. Plus il y a de monde, plus je suis « content. » Pour donner le change, il ajoutait : « Les orgueilleux croient toujours bien faire. » Il aurait èu le pape, les cardinaux, les rois au pied de sa chaire, qu'il n'aurait dit ni plus ni moins, ne pensant qu'aux âmes et ne faisant penser qu'à Dieu. Cette véritable domination oratoire suppléait chez lui le talent et la rhétorique ; elle donnait aux choses les plus simples une majesté singulière et une irrésistible autorité.

Ce qui ne fortifiait pas moins les discours de M. Vianney, c'est la haute opinion que les pèlerins avaient de sa sainteté. Dans le catéchiste d'Ars, c'était la vertu qui prêchait la vérité. Lorsqu'il parlait amour de Dieu, humilité, patience, mortification, sacrifice, ses exemples donnaient un poids immense à ses paroles. Un homme est bien fort pour convaincre et pour persuader, quand on voit qu'il pratique tout ce qu'il enseigne.

La forme qu'employait le Curé d'Ars n'était pas autre chose que l'enveloppe la plus transparente que prenne l'idée afin de paraître le plus possible telle qu'elle est, créant elle-même l'expression qui lui convient. Il savait mettre les vérités de l'ordre le plus élevé à la portée de toutes les intelligences;

il les revêtait d'un langage familier; il attend
par la simplicité; il ravissait par la doctri
science qui n'est pas cherchée est celle qui al
elle coule comme l'eau de la source vive que
maritaine ne connaissait pas et dont le Sauve
enseigna la vertu. Ainsi, les considérations
péché, sur l'injure qu'il fait à Dieu et le ma
fait à l'homme n'étaient pas un jeu de son
mais le travail douloureux de sa pensée; e
pénétraient, le consternaient : c'était le trait
enfoncé dans sa poitrine. Il soulageait son â
l'épanchant.

La parole du Curé d'Ars avait de la soudai
du trait; il la décochait comme une flèche, e
son âme semblait partir et s'élancer avec el
avait dans ces effusions de belles et saisis
choses. Le pathétique, le profond, le subli
rencontraient souvent à côté du simple et d
gaire. On y retrouvait tout l'abandon, tout
sordre, mais aussi toute la spontanéité et to
puissance d'une improvisation. Nous avons
quelquefois d'écrire ce que nous venions d'
dre; il nous a été impossible de saisir les
qui nous avaient le plus ému, et de leur
une forme; elles se figeaient au bout de la p
c'était une lave refroidie. Voici pourtant qu
paroles dans lesquelles on retrouvera plus
souvenir et un écho, le Curé d'Ars lui-mêm
âme et son cœur dans leur naïve expressi

avait parfois de hautes et profondes pensées comme celles-ci :

« Aimer Dieu : oh ! que c'est beau !!.. Il faut le ciel pour comprendre l'amour.... La prière aide un peu, parce que la prière, c'est l'élévation de l'âme jusqu'au ciel.... »

« Plus on connaît les hommes, moins on les aime. C'est le contraire pour Dieu : plus on le connaît, plus on l'aime. La connaissance de Dieu embrase l'âme d'un si grand amour, qu'elle ne peut plus aimer ni désirer que Dieu.... L'homme a été créé par amour : c'est pourquoi il est si porté à aimer. D'un autre côté, il est si grand que rien ne peut le contenter sur la terre. Il n'y a que lorsqu'il se tourne du côté de Dieu qu'il est content.... Tirez un poisson hors de l'eau, il ne vivra pas. Voilà l'homme sans Dieu. »

« La terre est un pont pour passer l'eau ; elle ne sert qu'à soutenir nos pieds.... Nous sommes en ce monde, mais nous ne sommes pas de ce monde, puisque nous disons tous les jours : NOTRE PÈRE QUI ÊTES AUX CIEUX.... Il faut donc attendre notre récompense quand nous serons chez nous, dans la maison paternelle. C'est pour cela que les bons chrétiens sont dans les croix, les contradictions, les adversités, les mépris, les calomnies.... on s'étonne de cela. Il semble que parce qu'on aime un peu le bon Dieu, on doit n'avoir rien qui contrarie, rien qui fasse souffrir.... Les épreuves, pour ceux que Dieu aime, ne sont pas des châtiments, ce sont des grâces.... Il ne faut pas considérer le travail, mais la récompense. Un négociant n'envisage pas la peine qu'il a dans son commerce, mais le gain qu'il en retire.... Qu'est-ce que vingt ans, trente ans, comparés à l'éternité?... Qu'avons-nous

donc tant à souffrir? Quelques humiliations, quelque
sements, des paroles piquantes : Cela ne tue pas. »

« Notre langue ne devrait être employée qu'à prier
cœur à aimer, nos yeux à pleurer. »

« Nous sommes beaucoup, et nous ne sommes rie
n'y a rien de plus grand que l'homme, et rien de plu
Il n'y a rien de plus grand, quand on regarde son âm
de plus petit, quand on regarde son corps.... On s'occ
son corps, comme si on n'avait que cela à soigner :
au contraire que cela à mépriser.... »

« Comprendre que nous soyons l'ouvrage d'un Die
facile; mais que le crucifiement d'un Dieu soit no
vrage: voilà qui est incompréhensible.... »

« Dans le monde, on cache le Ciel et l'Enfer : le Ciel
que si on en connaissait la beauté, on voudrait y aller
prix; on laisserait bien le monde tranquille! l'Enfer,
que si on connaissait les tourments qu'on y endure, o
tout pour les éviter. »

« Le ciel se fondait dans l'âme des saints. C'était un
lement du ciel, dans lequel ils se baignaient et se noyai
Comme les disciples sur le Thabor ne virent plus que
seul, les âmes intérieures, sur le Thabor de leur cœ
voient non plus que Notre-Seigneur. Ce sont deu
qui ne se lassent jamais l'un de l'autre!... »

« Si un damné pouvait dire une seule fois : « Mon D
vous aime! » il n'y aurait plus d'enfer pour lui....
hélas! cette pauvre âme! elle a perdu le pouvoir d
qu'elle avait reçu, et dont elle n'a pas su se servir. Son

t desséché comme la grappe quand elle a passé sous le 'essoir. Plus de bonheur dans cette âme, plus de paix, arce qu'il n'y a plus d'amour.... »

« L'enfer prend sa source dans la bonté de Dieu. Les damnés iront : « Oh ! si du moins Dieu ne nous avait pas tant aimés, ious souffririons moins ! l'enfer serait supportable !... Mais ious avoir tant aimés ! quelle douleur ! ! ! »

A côté des pensées profondes, M. Vianney en avait de fortes et de saisissantes.

« Nous ne sommes sur la terre, disait-il, que par entrepôt,)our un tout petit moment.... Il semble que nous ne bou-geons pas, et nous marchons à grands pas vers l'éternité, comme la vapeur. »

« Si les pauvres damnés avaient le temps que nous per-lons, quel bon usage ils en feraient ! S'ils avaient seulement ine demi-heure, cette demi-heure dépeuplerait l'enfer. »

« En mourant nous faisons une restitution : nous rendons ı la terre ce qu'elle nous a donné.... Une petite pincée de poussière grosse comme une noix : voilà ce que nous devien-lrons. Il y a bien de quoi être fier ! »

« Il faut travailler en ce monde, il faut souffrir et com-attre. On aura bien le temps de se reposer toute l'éternité. »

« Si nous comprenions bien notre bonheur, nous pour-ons presque dire que nous sommes plus heureux que les iints dans le ciel. Ils vivent de leurs rentes ; ils ne peu-ent plus rien gagner ; tandis que nous, nous pouvons à iaque instant augmenter notre trésor. »

Nos fleurs sont

ménagés des

M. Vianney

enseignement aux

les empruntait

peuple auquel il

campagne, aux

venirs de son

fraîcheur, et il ne

de revivre un moment

de vieillard, au milieu

de son jeune âge.

il prenait les événements

les plus vulgaires, les

sous ses yeux pour

en faisant le thème de

s'était fait une

choses invisibles

n'y avait pas

il ne

forêts, d'arbres,

lis, de baume,

leurs pensées,

[illegible] langage [illegible] goût [illegible] Mais [illegible] pauvreté [illegible] avait-il appris à former ces [illegible] qui lui avait fait pénétrer [illegible] avait donné de s'en servir avec un tact [illegible] ingénieux [illegible] Écoutons :

[illegible] belle colombe blanche, qui sort du milieu [illegible] pures, pour distiller en elles le [illegible] dans une âme pure [illegible]

est cachée dans un coquillage, au fond de la mer, personne ne songe à l'admirer. Mais si vous la montrez au soleil, cette perle brille et attire les regards. C'est ainsi que l'âme pure, qui est cachée aux yeux du monde, brillera un jour devant les anges, au soleil de l'éternité. »

« La miséricorde de Dieu est comme un torrent débordé: elle entraîne les cœurs sur son passage.... »

« Le bon Dieu aura plus tôt pardonné à un pécheur repentant, qu'une mère n'aura retiré son enfant du feu. »

« Les élus sont comme les épis de blé qui échappent aux moissonneurs et comme les grappes de raisin après la vendange. »

« Figurez-vous une pauvre mère obligée de lâcher le couteau de la guillotine sur la tête de son enfant : voilà le bon Dieu quand il damne un pécheur !... »

« Quel bonheur pour les justes quand, à la fin du monde, l'âme embaumée des parfums du ciel viendra chercher son corps pour jouir de Dieu pendant toute l'éternité ! Alors nos corps sortiront de la terre comme le linge qui a passé par la lessive.... Les corps des justes brilleront au ciel comme de beaux diamants, *comme des globes d'amour*. »

« Quel cri de joie quand l'âme viendra s'unir à son corps glorifié, à ce corps qui ne sera plus pour elle un instrument de péché ni une cause de souffrance ! Elle se roulera dans le baume de l'amour, comme l'abeille se roule dans les fleurs... Voilà l'âme embaumée pour l'éternité. »

On voit que le Curé d'Ars était poëte sans s'en

uter, poëte dans la plus haute et la plus sincère ception du mot : c'est-à-dire que, doué excellemment de la faculté de sentir, son cœur s'ouvrait our laisser échapper la note juste et l'accent vrai. 'est bien la plus simple et la meilleure manière être poëte.

« Une fois, disait-il, j'allais voir un malade; c'était au intemps; les buissons étaient remplis de petits oiseaux qui *tourmentaient la tête à chanter.* Je prenais plaisir à les outer et je me disais : *Pauvres petits oiseaux, vous ne savez s ce que vous dites! que c'est dommage! Vous chantez les uanges du bon Dieu....* »

M. Vianney mêlait à ses discours d'heureuses miniscences de sa vie de berger :

« Il faudrait faire comme les bergers qui sont en champ ndant l'hiver, — la vie est bien un long hiver! — ils font feu; mais de temps en temps ils courent ramasser du bois tous les côtés pour l'entretenir. Si nous savions comme s bergers toujours entretenir le feu de l'amour de Dieu dans tre cœur par des prières et de bonnes œuvres, il ne s'éteinrait pas. »

« Quand vous n'avez pas l'amour de Dieu, vous êtes bien auvres. Vous êtes comme un arbre sans fleurs et sans fruits. » ans l'âme unie à Dieu, c'est toujours le printemps. »

« Je ne trouve rien de si à plaindre que ces pauvres gens u monde. Ils ont sur les épaules un manteau *doublé 'épines :* ils ne peuvent pas faire un mouvement sans se pi-

quer, tandis que les bons chrétiens ont un manteau *doublé de peau de lapin.* »

« Quand nous nous abandonnons à nos passions, nous entrelaçons des épines autour de notre cœur. »

« Les pauvres pécheurs sont engourdis comme des serpents pendant l'hiver. »

M. Vianney était de l'école de saint François d'Assise, de saint Bonaventure, du bienheureux Suso, et de tous ces aimables contemplatifs qui ne dédaignaient pas de parer des grâces naïves de l'expression l'austérité de leurs idées, soit par une miséricordieuse condescendance pour leurs disciples, soit par un attrait naturel qu'éprouvent ceux qui sont bons pour ce qui est beau. Le christianisme, si souvent accusé de fouler aux pieds la nature, a seul appris à l'homme à la respecter et à l'aimer véritablement, en faisant paraître le plan divin qui la soutient, l'éclaire et la sanctifie. C'est à cette lumière que M. Vianney considérait la création : il en parcourait tous les degrés pour y adorer les traces de son Dieu. Il retrouvait CELUI qui est souverainement beau dans les créatures belles; il ne dédaignait pas les plus petites. En paix avec toutes choses, et revenu en quelque sorte à l'innocence primitive et à la condition de l'Éden, lorsque Adam voyait les créatures dans la clarté divine et les aimait d'une fraternelle charité, son cœur débordait d'amour non-seulement pour les hommes, mais pour tous les

êtres visibles et invisibles. On sentait respirer dans ses paroles une affectueuse sympathie pour la création entière, qui lui apparaissait sans doute dans sa noblesse et sa pureté originelles. Il voyait en elle une sœur qui, d'une autre manière, exprimait les mêmes pensées que lui, et chantait le même amour. Là où d'autres yeux n'apercevaient que des beautés périssables, il découvrait, comme d'une seconde vue, les saintes harmonies et les rapports éternels qui lient l'ordre physique avec l'ordre moral, les mystères de la nature avec ceux de la foi. Il en usait de même dans le domaine de l'histoire. Les siècles, les événements et les hommes n'étaient pour lui que symboles et allégories, prophéties et accomplissements, voix qui interrogent et se répondent, figures qui mutuellement se répètent.

CHAPITRE XI

Le Curé d'Ars dans ses Homélies du dimanche.

Tous les dimanches, à l'*Angelus*, paroissiens et étrangers remplissaient l'église d'Ars. Il était plus que jamais difficile, même en devançant l'heure, de se faire une place dans les rangs serrés et impénétrables de cette assistance, où les conditions et les classes se trouvaient confondues, et qui offrait, comme le pèlerinage lui-même, l'image des variétés et des dissonances sociales les plus étranges. Après une attente plus ou moins longue, abrégée par le chant des cantiques, on voyait apparaître le vénérable Curé, passant immédiatement du confessionnal à la chaire pour y parler sur l'Évangile du jour.

Ceux qui n'ont entendu M. Vianney que dans ses catéchismes ne le connaissent qu'à moitié. Ils savent ce qu'il y avait dans sa parole de lumière infuse, de grâce surnaturelle, de solidité, de transparence, et parfois d'élévation, de profondeur et

:iginalité; ils ne savent pas ce qu'il y avait mouvement, de chaleur et de vie. C'est dans homélies du dimanche que le missionnaire, omme apostolique, l'oracle, le prophète inspiré, saint consumé de la soif du salut des âmes, montrait sous son rare et inimitable aspect, ns toute la force et tout le prestige de sa puis-nte individualité. Ce qui caractérisait ces dis-urs, c'était un mélange d'exaltation et de sensibi-é, de foi vive et ardente, de zèle impétueux, d'où sultaient dans le prédicateur, l'onction à sa plus ute puissance, et dans l'auditeur l'émotion à son us haut degré. De là, ces merveilleux effets qu'on eu si souvent l'occasion de remarquer à Ars : ce iangement des cœurs, cet assouplissement des vo-ntés, cet attendrissement, ces larmes, ce travail :ofond qui commençait au pied de la chaire et qui achevait dans les secrets entretiens du confession-al. Ce qui ajoutait à l'éloquence de la voix, c'était éloquence du corps : ce front large, entouré d'une iréole de cheveux blancs, ces traits fortement prc-lés, cette expression béatifique qui faisait le fond : la physionomie du saint homme, et surtout le u incessamment mobile de son regard portait avec i une sorte de fascination naturelle, sous laquelle ous avons vu souvent les plus fiers esprits se urber irrésistiblement, et le scepticisme se dé-arer vaincu.

Le genre que M. Vianney avait adopté dans ses

de la force surnaturelle et du charme divin de l'
vangile, qui, prêché dans toute sa simplicité,
triomphe pas moins de la pauvreté de celui qui l'
nonce, que des exigences diverses et souvent e
gérées de ceux qui l'écoutent.

Les prédications du Curé d'Ars commença
par Notre-Seigneur Jésus-Christ et finissaient
lui. Il l'avait toujours sur les lèvres, parce qu'il
vait toujours dans le cœur. Un jour de fête d
Présentation, il disait :

« Avez-vous médité sur l'amour dont le cœur du viei
Siméon était consumé, pendant son extase? Car, bien
qu'il était en extase, quand il avait l'Enfant Jésus dans
bras. Il avait demandé au bon Dieu de voir le Sau
d'Israël, le bon Dieu le lui promit. Il passa cinquant
dans cette attente, appelant ce moment de tous ses v
Lorsque Marie et Joseph entrèrent dans le temple, Die
dit : « Le voici!... » Prenant alors dans ses bras, et

ilons.... Il ne vient pas seulement dans nos bras, mais s notre cœur.

O homme, que tu es heureux, mais que tu comprends ton bonheur! Si tu le comprenais, tu ne pourrais pas re.... Oh! non; bien sûr, tu ne pourrais pas vivre!. mourrais d'amour!... Ce Dieu se donne à toi.... tu peux nporter si tu veux.... où tu veux.... il ne fait qu'un avec ... »

.e reste du sermon ne fut plus qu'une suite d'ex-mations entrecoupées de larmes et de sanglots. urrivait souvent que, vaincu par son émotion, le nt homme était forcé de s'arrêter. Quelquefois ı discours n'était qu'un cri sublime d'amour, de e ou de douleur. Il nous souvient que lorsqu'il pliquait l'Évangile du deuxième dimanche de ca-ne, le ravissement des apôtres sur le Thabor ré-llant en lui l'idée du bonheur de l'âme appelée à ir de la sainte humanité de Notre-Seigneur dans :laire vision du ciel, il s'écria, transporté hors de -même : « Nous le verrons! nous le verrons!...) mes frères! y avez-vous jamais pensé? Nous errons Dieu! nous le verrons tout de bon! ious le verrons tel qu'il est... face à face! » Et ıdant un quart d'heure, il ne cessa de pleurer et répéter : « NOUS LE VERRONS! NOUS LE VER-ONS!!! »

'ne autre fois, il avait pris pour sujet de son ins-:tion le jugement dernier, et, s'arrêtant tout à p sur les termes de la terrible sentence : « Allez,

maudits ! » il éclatait en larmes et en sanglots ne pouvait plus que redire : « Maudits de Dieu « comprenez-vous, mes frères? maudits d'un D « qui ne sait que bénir! maudits d'un Dieu qui « sait qu'aimer et pardonner! maudits! mau « sans rémission ! pour toujours ! Ah ! quel horri « malheur!!! » L'auditoire était atterré.

Ses discours s'imprégnaient quelquefois de couleur des événements contemporains et réfléch saient tour à tour les joies et les tristesses de son âı

En 1830, ayant appris que sur quelques points la France on avait abattu les croix : « Ils aur « beau faire, » s'écria-t-il au milieu de son ca chisme dans un mouvement de sublime indigı tion, qui impressionna vivement son auditoi « ils auront beau faire ! la croix est plus fc « qu'eux, ils ne la renverseront pas toujours. Qu « Notre-Seigneur paraîtra sur les nuées du ciel « ne l'arracheront pas de ses mains ! »

Trois années après, c'étaient les représailles Dieu. Le choléra avait visité Marseille, Paris menaçait Lyon. Le saint Curé commençait son truction par ces graves paroles : « Mes frères, l « *est en train de balayer le monde*... » On raconte ce simple mot et le ton dont il fut prononcé imp sionnèrent profondément un artiste qui se trou dans l'auditoire, et qu'ils furent le point de dé de sa conversion.

Nous n'entreprendrons pas une étude sur l'

nble de la doctrine du Curé d'Ars. Il y avait bien ne sorte d'enchaînement qui en liait les parties, ais non les inspirations soudaines qui s'en échapient, les jets de lumière qui se croisaient en tous ns. En général, ses catéchismes défiaient l'anase, et nous craindrions de les défigurer en leur êtant l'unité d'un système théologique. L'esprit Dieu s'était plu à graver dans le cœur de ce saint être tout ce qu'il devait savoir et enseigner aux itres, et d'autant mieux l'y avait-il gravé, que ce eur était plus pur, plus libre, plus simple, plus de de la vaine science des hommes : c'était comme marbre bien net et bien poli qui n'attend que le irin de l'ouvrier.

La foi du Curé d'Ars était toute sa science; son re, c'était Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il ne cherait pas la sagesse ailleurs qu'en Jésus-Christ, ins sa mort et dans sa croix. Il n'y avait pas pour i d'autre sagesse véritable, pas d'autre sagesse ile. Ce n'est pas dans la poussière des bibliothèles, ce n'est pas à l'école des savants, c'est dans la ière, à genoux aux pieds du Maître, en couvrant s pieds divins de larmes et de baisers; c'est en résence des saints tabernacles, où il passait ses urs et ses nuits, dans le temps que la foule ne lui vait point encore ôté la liberté de ses jours et de es nuits, c'est là qu'il avait tout appris.

LIVRE CINQUIÈME

Vie intime de M. Vianney.

SON PORTRAIT. — SES QUALITÉS NATURELLES ET INFUSES. — SES VERTUS. — SES DONS.

CHAPITRE PREMIER

Portrait du Curé d'Ars.

M. Vianney présentait dans sa personne tous les caractères qui constituent, s'il est permis de parler ainsi, la *physiologie du saint*. On se rappelait en le voyant cet éloge que M. Olier a fait du P. de Condren : « Il n'était qu'une apparence et une écorce de ce qu'il paraissait être. Il était comme une hostie de nos autels : au dehors, on voit les accidents et les apparences du pain, mais au dedans c'est Jésus-Christ [1]. » Le Curé d'Ars fut favorisé à un très-

[1] *Mém. auth.* de M. Olier, t. I, p. 238.

gré de ce don merveilleux de paraître aux tous l'image de Jésus-Christ, un autre Jést. C'est là ce qui explique son étonnante ;e sur les cœurs. Lorsqu'on avait une fois :é son regard ou entendu sa parole, cette t ce regard vous fascinaient. L'œil restait ébloui et l'oreille sourde à tout le reste. On t, on n'entendait plus rien. Des hommes du accoutumés à subir d'autres séductions, ont avoué que, depuis qu'ils avaient approché d'Ars, cette image ne les quittait plus; ce r les suivait en tous lieux; ils ne pouvaient . autre chose. On aurait eu peine, en effet, résenter une figure qui éveillât plus vivens l'esprit l'idée du SAINT.

ınney était petit de taille; ses formes étaient a complexion, sans exclure l'idée d'une cergueur, indiquait une nature éminemment e. L'âge et les travaux n'avaient rien enlevé ımbres de leur souplesse et de leur élasti; ressorts étaient neufs, les articulations lies mouvements vifs et prompts. On voyait é de ses membres que son enfance robuste éveloppée au milieu des mâles exercices de ıampêtre. Par un rare privilége, il conserva ı dernier moment le plein exercice des ordes facultés dont il avait besoin pour remıission. Ainsi l'ouïe chez lui avait toute sa la vue toute sa netteté, l'esprit toute sa lu-

cidité et la mémoire toute sa fraîcheur. Pourtant son corps était arrivé à ce degré d'exténuation qu'on l'aurait cru presque immatériel. La soutane du Curé d'Ars semblait ne rien cacher sous ses larges plis. Sa démarche, quoique pesante, était rapide comme celle de l'homme qui compte les heures et qui, épuisé, se hâte néanmoins de reprendre le service de Dieu. Sa tête allongée, anguleuse, empreinte de la pâleur des macérations et des veilles, tombait légèrement sur sa poitrine par l'habitude du recueillement et de l'adoration. Sa chevelure était restée abondante : c'était une sorte de blanche auréole qui entourait cette tête calme, expressive, rayonnant d'une majesté douce, où l'on pouvait démêler peut-être quelques traits de la rudesse primitive, propre à l'habitant des campagnes, mais d'une rudesse désormais vaincue et tempérée par la bienveillance. Sur cette face amaigrie et détruite, pour ainsi dire, on ne lisait rien de terrestre ni d'humain, on ne voyait que le sceau de la grâce divine : c'était comme l'enveloppe fragile et diaphane d'une âme qui ne tient plus à la terre. Les yeux seuls marquaient la vie; ils brillaient d'un incomparable éclat. Ce qui caractérise l'âme, le regard, était en M. Vianney je ne sais quel éclair d'un feu surnaturel qui variait d'intensité et d'expression. Ce regard se dilatait et dardait des étincelles, quand le saint homme parlait de l'amour de Dieu; il se voilait d'un nuage de larmes, quand c'était du

il était tour à tour perçant et doux, terrible
ssant, naïf et profond. C'était un foyer de
se et de miséricorde, quand il se fixait sur
'un. Il avait alors cette puissance mystérieuse
candeur attractive que le Seigneur accorde
qui lèvent souvent leurs yeux vers lui. Chose
ble! ce regard, qui scrutait les cœurs et sous
les fronts s'inclinaient, n'a jamais effrayé
ne.
ue le Curé d'Ars avait de plus remarquable
es yeux, c'était le profil, dont les lignes
grandes, harmonieuses et fortement accu-
uoiqu'on devinât, à la douceur et à la séré-
son visage, la paix divine dont il jouissait
urement, le cachet propre de sa physionomie,
'elle était au repos, son expression la plus fa-
e était cette mélancolie surnaturelle que
le sentiment des choses invisibles. Le con-
sidu de tant de misères et la vue de tant de
augmentaient encore cette disposition et le
aient souvent dans d'amères pensées : leur
riste apparaissait alors sur sa figure, dont le
nerveux et mobile traduisait dans ses plus
es nuances toutes les émotions de son âme.
uand il sortait de son recueillement pour con-
avec la foule, il se présentait « gracieuse-
rné de l'Esprit-Saint, » suivant le mot d'un
les premiers siècles. Il avait un sourire de
qui répondait de côté et d'autre à tous les re-

gards. Il n'y avait
semblât
Tout le monde a
nité que la
lui de Voltaire. On
cher le buste du
de vérité qui orne la
ney : on sera frappé
et du contraste des
singulier de la
deux hommes qui
de distance, sont
par des voies si
nir à deux villages
bres depuis? Ars a
tons, que Ferney a
qu'Ars n'est pas si
temps encore,
monde entier, on
contera ses
rifiera sa mémoire
lieux où ni l'
sonnage de

CHAPITRE II

Qualités naturelles de M. Vianney. — La vivacité de son esprit et les grâces de sa conversation. — Ses reparties aimables.

C'est une grande erreur de se figurer que la piété nuit dans l'homme au développement régulier de ses qualités naturelles; qu'elle comprime et étouffe l'essor de la pensée; qu'elle est incompatible avec une certaine étendue d'esprit. On ne suppose pas qu'il puisse y avoir chez les personnes vouées à Dieu une intelligence élevée, un cœur noble et généreux; quelle singulière distraction! comme si l'idéal de la beauté des sentiments humains ne se formait pas de leur lutte contre eux-mêmes, en présence du devoir qui les exalte et les domine! comme si c'était tarir les sources que de les sanctifier! La sainteté, loin de déflorer ce qu'elle touche, l'élève et le purifie; elle ajoute aux heureuses dispositions qui sont en nous l'œuvre de la nature, un surcroît de force et de sagesse qui est l'œuvre de l'Esprit-Saint.

Ce perfectionnement intellectuel et moral, *cet* agrandissement des facultés humaines sublimisées par la grâce était frappant chez M. Vianney. Nous avons vu ce qu'il était, jeune homme; nous l'avons suivi dans sa maturité; nous ne faisons aucune difficulté d'avouer qu'il n'avait pas des connaissances humaines variées et étendues; où, quand et comment les aurait-il acquises? Mais il avait, ce qui supplée le savoir et au besoin l'expérience, la foi qui a tout prévu et qui sait tout; il avait une grande sagesse pratique, un sens profond des voies de Dieu et des misères de l'homme, une sagacité admirable, un coup d'œil sûr et prompt, un esprit fin, judicieux, pénétrant. Il était, en outre, doué d'une mémoire surnaturelle, d'un tact exquis et d'une finesse d'observation qui aurait pu devenir redoutable aux personnes qui l'approchaient, si sa grande charité n'avait pas été là pour imprimer à tous ses jugements le cachet de l'indulgence. Du petit coin de terre ignoré où la Providence l'avait placé, plutôt sous le boisseau que sur le chandelier, il n'a pas laissé que de briller aux yeux du monde d'un incomparable éclat; il a montré en lui-même une triple représentation de Notre-Seigneur, en portant devant les âmes, avec la bonté qui captive et la vertu qui édifie, la vérité qui éclaire.

« Il y a de la sainteté dans le Curé d'Ars, » disait-on devant un savant professeur de philosophie, « mais il n'y a que de la sainteté.

« — Il y a, répondit-il, des lumières, de grandes « lumières... Il en jaillit de ses entretiens sur toute « espèce de sujet, sur Dieu et sur le monde, sur les « hommes et sur les choses, sur le présent et sur « l'avenir... Oh ! que l'on voit clair et beau quand « on voit par le Saint-Esprit ! à quelle hauteur de « sens et de raison la foi nous élève ! »

Bien qu'absorbé par les fonctions de son ministère de prière, d'enseignement et de direction, le Curé d'Ars ne restait indifférent à aucune des questions extérieures qui intéressent soit directement, soit indirectement, l'ordre religieux et l'ordre social. Il avait des aperçus clairs et nets sur une multitude de questions, indécises souvent pour les plus habiles, qui se résolvaient toujours, dans sa pensée, au point de vue de la gloire de Dieu et du salut des âmes. Au sortir d'une entrevue avec M. Vianney, un homme d'une grande distinction écrivait : « Nous avons été dans l'admiration de l'esprit *progressif* de votre *Saint*. Rien de tel que la sainteté pour élever très-haut les idées du plus humble des hommes ! »

Cet homme, si dur à lui-même, qui portait sur toute sa personne les traces des plus effroyables pénitences, était aimable ; il savait sourire ; il avait des paroles gracieuses, des à-propos charmants, des reparties fines et spirituelles. La séduction la plus douce reposait sur ses lèvres en même temps que la vérité et la consolation s'en échappaient. Quand il se trou-

vait avec des prêtres ou des chrétiens qu'il connaissait et qu'il aimait, il s'ouvrait volontiers. Il apportait dans ce commerce intime une aisance parfaite, une gaîté de bon goût, un tour naïf, une ingénuité pleine de grâce, le don heureux de raconter en souriant, en s'attendrissant, ces vives saillies, ces mots bienvenus, qui vont au cœur de tous et qui font le charme de la conversation du monde, avec la raillerie de moins, et de plus, la tendre effusion de la charité.

Il y aurait ici un chapitre admirable et doux à faire. Que de traits ravissants! que de délicieuses paroles à enregistrer! que de parcelles d'or à recueillir!... Malheureusement il nous manque beaucoup de détails qui porteraient la lumière jusque dans les derniers replis de cette belle et sainte intelligence. Eussions-nous tous ces détails, la tâche resterait encore au-dessus de nos forces. Le sourire ne se raconte pas, et les conversations du Curé d'Ars étaient comme le sourire de son âme. Il ne riait jamais, sinon de ce sourire de l'âme qui quittait rarement ses lèvres, encourageant la gaîté, inspirant la confiance et provoquant l'abandon. L'esprit de Dieu qui était en lui donnait à ses moindres paroles une justesse, une simplicité et une opportunité incomparables. Les mots heureux viennent du cœur; comme le cœur de M. Vianney était doué d'une sensibilité exquise, cette sensibilité se faisait jour à travers l'expression; elle l'animait,

l'échauffait, la colorait. On ferait un recueil de ces mots.

Ainsi, le bon Curé pleura longtemps mademoiselle d'Ars ; il lui garda toujours un souvenir plein de tendresse et de vénération. Lorsqu'il fit sa première visite aux nouveaux habitants du château, il se laissa aller devant eux à toute la vivacité de ses regrets ; puis, craignant d'avoir manqué de délicatesse envers les héritiers de sa bienfaitrice, et se reprochant tout à coup sa sensibilité et ses larmes, il ajouta avec un tact suprême : « Et cependant !... « nous avons tort de nous plaindre. Le bon Dieu « nous traite comme il a traité son peuple : en lui « retirant Moïse, IL LUI LAISSA CALEB ET JOSUÉ. » Peu de temps après, en répondant à des souhaits de nouvel an, il disait encore à la famille, qui allait bientôt prendre place dans son cœur à côté de mademoiselle d'Ars : « Je voudrais être saint Pierre ; je « vous donnerais pour étrennes les clefs du paradis. »

L'évêque de Belley, dans une de ses fréquentes visites, lui ayant dit avec cette bonne grâce qui relève les plus petites choses : « Mon bon Curé, vous « me permettrez bien de célébrer la messe dans « votre église ? » il répondit aimablement : « Mon-« seigneur, je regrette que ce ne soit pas Noël pour « que vous en disiez trois. »

Lorsque le P. Hermann parut à Ars pour la première fois, on voulait le faire prêcher. Le bon Curé lui offrit de catéchiser la foule à sa place. Le reli-

gieux se garda bien
ment à dire quelque
de Dieu aurait parlé
comme à l'ordinaire
« fants, il y avait
« bien voulu
« Notre-Seigneur, qui
« lonté de ceux qui
« cette faveur. Il vit
« mit à chanter devant
« tendu une si belle
« ment, et il s'écria
« Si vous continuez,
« dame lui dit : « Ne
« chant, car ce que
« rien. Je ne suis
« vas entendre la
« sainte Vierge
« si beau, si beau,
« mort de plaisir
« mourir !...

nation formé la veille. Il dit en montrant la jeune famille qui entourait les degrés du trône préparé à Notre-Seigneur : « Voilà des flambeaux ar- « dents et luisants que le vent n'éteindra pas. » Au retour de la procession, qui avait été très-longue, on voulut lui faire prendre des rafraîchissements ; il les refusa, disant : « C'est inutile : je n'ai besoin « de rien. Comment serais-je fatigué? JE PORTAIS « CELUI QUI ME PORTE. »

Pendant les inondations du mois de mai 1856, il se trouva qu'une nuit les pèlerins, qui attendaient dans l'église, avaient tiré sur eux le verrou de la porte. A une heure du matin, le serviteur de Dieu se présente et heurte doucement; on ne l'entend pas; il heurte encore. La pluie tombait par torrents : il la reçoit pendant quelques minutes, et se met au confessionnal sans s'inquiéter davantage des suites de sa mésaventure. A l'heure de la messe, quand il vient à la sacristie pour revêtir les ornements sacrés, on s'aperçoit que l'eau ruisselle de sa soutane. On le presse de se changer; on lui fait mille questions. Il se contente de répondre en souriant : « Laissez, « laissez donc! ce n'est rien... Cela prouve que je ne « suis pas de sucre. »

M. Vianney faisait un jour sa tournée de malades par un rude soleil du mois de juillet. Le prêtre qui l'accompagnait, voyant sa tête nue, lui offrit son chapeau. « Vous feriez mieux, mon ami, lui dit « M. Vianney, de me donner votre science et vos

« vertus. » Voilà

lui faisait

autre chose

ble, ou, qu'en

ment

— « Que

« à quelqu'un

« tant de

« vice du bon Dieu

— Monsieur le Curé

« teux

— Oui

« Monsieur le Curé

« nous aimez bien

« pour le ciel, il faut

— Mon ami

« un

A propos de

inspiration

humiliation pour le

cuit devoir

teur lui

seul

vit le piége, et il

mail et sa croix d'honneur : « Pour que ce fût complet, dit-il, il faudrait écrire dessous : VANITÉ, ORGUEIL, NÉANT. »

Une autre fois, on faisait encore allusion à ces différentes dignités : « Oui, répondit-il, je suis chanoine honoraire par la trop grande bonté de Monseigneur, chevalier de la Légion d'honneur par une méprise du gouvernement, et... berger d'un âne et de trois brebis par la volonté de mon père. »

M. Vianney savait faire à propos des réponses auxquelles on ne résistait pas. Un soi-disant esprit fort vint lui déclarer un jour qu'il y avait dans la religion des choses auxquelles il lui était impossible de croire.

« Par exemple ? lui dit le bon Curé.

« — Par exemple : l'éternité des peines.

« — Mon ami, je vous conseille de ne jamais parler de religion.

« — Et pourquoi n'en parlerais-je pas ?

« — Parce qu'il faudrait auparavant apprendre « votre catéchisme. Que dit le catéchisme ? Qu'il « faut croire à l'Évangile, parce que c'est la parole « de Notre-Seigneur. Croyez-vous à l'Évangile ?

« — Oui, Monsieur le Curé.

« — Eh bien ! l'Évangile a dit : « Allez au feu « éternel ! » Que voulez-vous de plus ? Il me semble « que c'est assez clair. »

Un jour qu'une entrevue avait été ménagée à un

riche protestant avec le Curé d'Ars, le serviteur de Dieu ignorant que l'homme à qui il venait de parler de Notre-Seigneur et des saints, comme il savait en parler, eût le malheur d'appartenir à une secte dissidente, lui mit en finissant une médaille dans la main. Celui-ci dit en la recevant : « Monsieur le « Curé, vous donnez une médaille à un hérétique; « du moins je ne suis qu'un hérétique à votre point « de vue. Malgré la diversité de nos croyances, j'es- « père qu'un jour nous nous retrouverons au ciel. »

M. Vianney prit la main de son interlocuteur, et fixant sur lui des yeux dans lesquels se peignaient la vivacité de sa foi et l'ardeur de sa charité, il lui dit avec un profond sentiment de tendresse compatissante : « Hélas! mon ami, nous ne serons unis « au ciel qu'autant que nous aurons commencé à « l'être sur la terre ; la mort n'y changera rien. Où « l'arbre tombe, il reste.

« — Monsieur le Curé, je me fie au Christ, qui a « dit : « Celui qui croira en moi aura la vie éternelle. »

« — Ah! mon ami, Notre-Seigneur a bien dit autre « chose. Il a dit que celui qui n'écoutait pas l'Église « devait être regardé comme un païen. Il a dit qu'il « ne devait y avoir qu'un troupeau et qu'un pasteur, « et il a établi saint Pierre pour être le chef de ce « troupeau. » Puis, prenant une voix plus douce et plus insinuante : « Mon ami, il n'y a pas deux ma- « nières de servir Notre-Seigneur, il n'y en a qu'une « bonne : c'est de le servir comme il veut être servi. »

[illegible] d'Ars, disparut [illegible] d'un trouble salutaire [illegible] d'un orphelinat célèbre [illegible] l'opportunité de se concilier [illegible] presse, l'attention et les faveurs [illegible] du faire du bruit dans les journaux [illegible] serviteurs de Dieu, faites-en à la [illegible] les plus humbles et les plus [illegible] qui venait de quitter la [illegible] eut un jour un entretien [illegible] qui arrivait de l'Orient. [illegible] qu'il avait conseillé [illegible] pour utiliser ses [illegible]

« — O mon ami ! gardez-vous en bien, repartit le « serviteur de Dieu. L'entrée du ciel est étroite, — « et il jetait un regard malin sur son interlocuteur, « — nous resterions tous deux à la porte. »

Il craignit ensuite que ces paroles, dites en riant et de la meilleure grâce du monde, n'eussent affecté son visiteur; il lui en fit ses excuses dans les termes les plus humbles et les plus polis.

Malgré son goût prononcé pour la solitude, M. Vianney avait un esprit ouvert et prodigue d'épanchements. Dans la conversation, il était à la fois abondant et réservé. Pour éviter les remarques dont son humilité aurait eu à souffrir, et auxquelles, par expérience, il savait être exposé, il n'interrogeait jamais et ne donnait pas aux questions le temps d'arriver; il gardait le plus qu'il pouvait la parole, et paraissait craindre de fournir la réplique. S'il parlait de lui, ce qui arrivait rarement, l'amour-propre dont il n'avait plus le germe, n'embarrassait pas la spontanéité de ces communications : au contraire, c'était de son humilité que provenait en partie son besoin d'expansion. La liberté de s'ouvrir à quelques-uns lui semblait un appui accordé à sa faiblesse. Ne pouvant pas dire à tout le monde ce qu'il pensait de lui, il se soulageait en le confiant à des cœurs discrets; et la matière de ces confidences était toujours ce qui l'effrayait et l'humiliait le plus. D'ailleurs, il ne se révélait jamais tout entier; il vous condui-

t jusqu'à la porte de son âme et vous arrêtait là.
A la fin de ces journées lourdes, fatigantes, c'é-
t le moment où le Curé d'Ars se manifestait avec
plus de familiarité et d'abandon. Debout, au
in de la cheminée ou devant sa petite table, sui-
nt le besoin qu'il avait de sentir la flamme du
rer sur ses membres engourdis, le visage rayon-
nt, le regard dilaté, l'innocence et la joie de son
ne s'épanouissaient en mille jets étincelants, en
lle propos pleins d'images et de suavité.
Nous avons remarqué que, suivant le conseil de
int Paul, il évitait les discours vains et profanes,
s questions oiseuses qui prêtent à la controverse
qui passionnent plus qu'elles n'édifient. Si quel-
ie léger débat s'engageait devant lui, il gardait
i modeste silence, comme s'il eût craint, en se
ononçant, de désobliger l'une des parties. Lors-
n en était prié, il intervenait par un mot gra-
eux et conciliant, ou par un de ces grands prin-
pes qu'on ne discute pas et qui remettent la paix
tre les adversaires, en les amenant non sur le
rain qui divise, mais sur celui qui unit et où la
tte n'est plus possible. Son âme planait toujours
-dessus de la mêlée des passions et des intérêts
lgaires. Il envisageaiet tout de ce point de vue,
nilier aux saints, où réside la lumière sans
nbre. La conscience était son seul horizon.
Depuis la maladie si grave qu'il avait faite au
ois de mai 1843, après laquelle il passa quinze

jours de convalescence et de demi-repos dans sa famille, à Dardilly, il n'avait plus quitté sa cure et son église; il n'avait pas dérogé un seul jour, une seule heure, à son mode de vie habituel, que tout le monde connaît. Son unique récréation était la visite des malades et une courte apparition chez les missionnaires. Il ne trouvait de bon, d'agréable, d'intéressant, que ce qui lui parlait de Dieu. Le cœur est là où est le trésor. Le Souverain Bien l'attirait à ce point qu'il ne pouvait en détourner sa pensée. Sa conversation était plus divine qu'humaine; elle était tellement dans le ciel qu'elle en exhalait tous les parfums. Il parlait des mystères de l'autre monde comme s'il en fût revenu, et des vanités de celui-ci avec une ironie si douce et si plaisante qu'on ne pouvait s'empêcher d'en rire. A mesure qu'il parlait, l'intimité se faisait plus grande, la chaleur de son âme augmentait, et l'effusion coulait à plein bord.

Si quelque fâcheux venait à parler des choses humaines, pour peu sérieuses et importantes qu'elles fussent, le serviteur de Dieu ne l'interrompait pas; il était trop honnête et trop condescendant pour cela; mais il souffrait visiblement; il était mal à l'aise; il se taisait, et rien ne saurait mieux peindre son état que le dicton populaire du poisson hors de l'eau. Du reste, ces rencontres étaient rares. Il régnait autour de lui je ne sais quelle atmosphère divine qui ne permettait pas d'y introduire des

lestions de l'ordre profane, de peur d'en troubler pureté.

Dans ce siècle de mouvement, de nouveauté et progrès industriel, le Curé d'Ars ne formait aun souhait; il n'éprouvait aucun désir, il ne senit aucun besoin de rien connaître de ce monde, nt la figure passait autour de lui sans qu'il y fît moindre attention; tant il en était venu à user s choses comme n'en usant pas, à jouir comme jouissant pas; tant son esprit, son cœur, son le étaient tendus et appliqués à un autre objet! Vous parlez quelquefois de chemin de fer, Monsieur le Curé, lui disait-on, savez-vous ce que c'est? — Non, ni je n'ai envie de le savoir; j'en parle parce que j'en entends parler. » Cet homme, à qui chemins de fer amenaient tous les jours deux à trois cents étrangers, est mort sans avoir vu un chemin de fer et sans être à même de faire une idée. Mais, s'il demeurait étranger x choses du monde matériel, tout ce qui lui nait au contraire de cet autre monde divin, qui l'Église de Jésus-Christ, l'intéressait, le passionit, faisait battre son cœur. Si sublime que fût ntretien, le bon Curé y conservait la simplicité i est le vrai caractère des enfants de Dieu. Tout parlant du ciel et des choses divines, il gardait langage familier et ne connaissait que les comraisons populaires. Dans ces longs et doux épanments, les délices eucharistiques, la félicité des

bons, le malheur des méchants, l'attente des joies éternelles se mêlaient à de nobles sollicitudes pour l'accroissement du règne de Jésus-Christ, l'exaltation de la sainte Église et le triomphe de la justice et de la vérité dans le monde.

M. Vianney parlait souvent des saints ; il n'en parlait qu'avec des larmes. A entendre ses récits pleins de drame, de menus détails et de poésie touchante, on était tenté de croire qu'il avait connu ces bons saints, qu'il avait vécu avec eux dans la plus étroite intimité. Il savait d'eux des choses complétement inédites et qu'on croyait entendre pour la première fois. Dans la vie des serviteurs de Dieu, le côté légendaire charmait son imagination et son cœur. Il avait ce courage de la foi qui ne recule devant rien de ce qui peut renverser l'orgueil de la raison humaine et scandaliser les impies. « Le soleil, disait-il, « ne se cache pas de peur d'incommoder les oiseaux « de nuit. » Pour lui cette puissance adorable qui se joue dans l'univers et qui est si souvent en Dieu au service de la bonté, ne brillait jamais d'un assez vif éclat. Ce qu'il y avait de plus prodigieux et de plus contraire au cours ordinaire des choses était ce qui le ravissait le plus. « Je crois que si nous « avions la foi, disait-il, nous serions maîtres des « volontés de Dieu ; nous les tiendrions enchaînées, « et il ne nous refuserait rien. » Puis il ne tarissait plus sur le chapitre des condescendances divines à l'égard des saints ; il avait mille histoires à raconter,

outes plus belles et plus merveilleuses les unes que es autres. Ces histoires eussent rencontré peut-être les esprits dédaigneux. Pour nous, nous avouons le bon cœur qu'elles nous édifiaient et nous charmaient, qu'elles nous faisaient rire et pleurer. Elles empruntaient une séduction de plus de la tendre simplicité avec laquelle cet homme, resté enfant par le cœur, nous les racontait, s'animant par degrés, s'exaltant et s'attendrissant aux bons endroits. Rien ne nous paraissait plus délicieux et plus attrayant que ces larmes si fréquentes, ces sourires l'ange, ce naïf abandon à toutes les impressions, es jeux innocents de l'âme, qui s'épanouit dans e sein du Père céleste, mêlés à des pensées si hautes, des habitudes de vie si austères, à des sacrifices si énibles, à un apostolat si laborieux. Dans un temps ù la simplicité est morte dans les cœurs et tend à isparaître des rapports qui lient les hommes, quinque a conservé le sens chrétien ne saurait étuier, sans émotion et sans envie, comment s'est évélée à l'âme de ce saint prêtre l'adorable parole u Seigneur : QU'IL FAUT DEVENIR SEMBLABLE A DES NFANTS.

CHAPITRE III

Son aménité de caractère, sa politesse, sa simplicité, sa bonté.

Si le monde se trompe en pensant que la piété rétrécit les idées, il se trompe encore plus en supposant qu'elle dessèche le cœur. Le cœur de M. Vianney, comme celui des saints, était *liquide.*

La vie intérieure semblait développer en lui chaque jour sa sollicitude pour le prochain; il était plus tendre à l'égard des autres à mesure qu'il redoublait de sévérité pour lui-même; il possédait toutes les prévoyances et toutes les délicatesses. A l'exemple du Sauveur, en qui nous sont apparues pour la première fois la grâce et la bonté, il pensait à tout, veillait à tout, n'oubliant que soi et s'oubliant tout à fait; il n'avait besoin de rien, pas même de consolations, ni de témoignages de sympathie; il s'en croyait indigne.

Le Curé d'Ars avait non la politesse froide et maniérée des gens du monde, mais cette politesse toute

trempée de charité, de cordialité et de sincérité qui met chacun à l'aise. Il ne s'asseyait jamais devant personne et ne permettait pas qu'on se tînt debout devant lui. Lorsqu'il entrait et qu'on se levait à son aspect, on voyait sa figure se couvrir des marques d'une vive confusion : « Asseyez-vous ! asseyez-vous ! » disait-il, en accompagnant ces mots d'un geste expressif, et il insistait jusqu'à ce qu'on se fût assis. Au moment où les rares privilégiés qui avaient le bonheur d'être reçus chez lui le soir, prenaient congé, tout las et tout harassé qu'il était, il les accompagnait courtoisement jusque sur le palier; il était impossible d'obtenir de lui qu'il restât dans sa chambre. Sa formule, en saluant les visiteurs, était toujours: *Je vous présente bien mon respect.* S'il en avait connu une plus humble, il l'aurait employée. Mais ce respect qu'il offrait à tout le monde, il n'en voulait point pour lui. On ne pouvait faire entrer ce mot dans aucune phrase à son adresse, sans qu'il en fût offensé; il vous arrêtait tout court pour vous dire : « Oh ! je « ne mérite pas vôtre respect... Donnez-moi vôtre « amitié : c'est tout ce qu'il me faut ! »

Le Curé d'Ars n'était pas de ceux qui, se fondant sur une fausse interprétation de l'Évangile et peut-être égarés, à leur insu, par un secret orgueil, se font les contempteurs de toute supériorité et les niveleurs de toute hiérarchie sociale; il croyait que Notre-Seigneur venant tout réparer avait sanctifié les deux états, celui de la misère par sa vie pauvre

et souffrante, et celui de la grandeur par sa vie glorieuse. Il voyait dans les représentants de la classe élevée la grandeur même et la royauté de Jésus-Christ, et c'est ce souverain Seigneur qu'il entendait honorer en leur personne. Mais s'il honorait les grands du monde, il mettait encore plus de soin et d'attention à leur faire honorer Dieu. Sa politesse n'avait d'égal que son courage apostolique. Ainsi ses complaisances de jugement et d'expression pour les personnes ne l'entraînèrent jamais à porter la tolérance des doctrines et des actes au delà des limites fixées par la loi chrétienne et la plus sévère orthodoxie. Il savait, quand il fallait, prononcer le NON LICET, en se mettant au-dessus de toute crainte servile. On ne se figure pas l'ascendant que cette noble et fière indépendance, soutenue de la pauvreté, de la mortification et du désintéressement, lui donnait sur tous. C'est ainsi qu'il obtenait d'un seul mot les sacrifices les plus durs à la nature et les plus méritoires pour le salut.

Jamais il n'est arrivé à M. Vianney de blesser ni de repousser personne par le plus léger semblant de froideur ou d'indifférence. Une gaîté douce et franche, un aimable abandon présidait à ses relations intimes, et toutefois cet abandon ne tournait pas à une trop grande familiarité; le respect était toujours là pour en tempérer les saillies.

C'est une difficile épreuve, où parfois les meilleurs succombent, que de conserver le calme dans

l'activité, le recueillement dans les travaux extérieurs les plus absorbants, l'entière et libre possession de soi-même et l'union constante avec Dieu, au milieu de l'encombrement et du bruit. Le Curé d'Ars a été supérieur à cette épreuve. Comme un courant d'eau pure qui traverse l'Océan sans rien prendre de son amertume, il entendait tous les jours le bruit des passions humaines et subissait leur contact sans y rien laisser de la paix et de la pureté de son âme. Il n'a pas connu ces ondulations qui font si souvent vaciller le cœur des plus forts. A quelque moment qu'on le vît, environné, pressé, assailli par la multitude indiscrète, harcelé de questions oiseuses et absurdes, obsédé de demandes impossibles, tiraillé dans tous les sens, interpellé de partout, ne sachant à qui répondre, on le voyait toujours égal à lui-même, toujours gracieux, toujours aimable, toujours compatissant, toujours prêt à condescendre et à accorder ce qu'on lui demandait, toujours la figure reposée et souriante. Jamais on n'a pu surprendre en lui le moindre signe de dépit, jamais la moindre brusquerie, jamais sur son front l'ombre d'un nuage, jamais sur ses lèvres de reproche ni de plainte, jamais un mot plus haut que l'autre. Était-il entouré des marques du respect, de la confiance, de l'admiration la plus bruyante et la moins contenue, acclamé, escorté, porté en triomphe par la foule; voyait-il cette foule s'attacher à ses pas, se suspendre à ses lèvres, s'agenouiller

sur son chemin, s'incliner pour recevoir sa bénédiction, on le retrouvait encore le même, ingénu comme un enfant, simple, modeste et bon, n'ayant pas l'air de se douter que sa vertu fût pour quoi que ce soit dans cet étonnant concours, dans ces miracles célébrés par les multitudes, dans ce prodige que notre pays a offert pendant trente ans.

Ce qui nous a souvent frappé, c'est qu'il n'y avait pas un seul moment où le Curé d'Ars ne portât avec une dignité suprême cette pure et délicate auréole de la sainteté. Dans quelque état qu'on le surprît, quelque part qu'on le vît et l'entendît, le SAINT apparaissait constamment. Il y a pour tous des jours mauvais, des heures de faiblesse et d'obscurité, où les cœurs les mieux trempés fléchissent, les plus mâles courages se démentent : il n'en était pas ainsi pour lui. On pouvait l'observer de près et à loisir, sonder son âme dans ses plus intimes profondeurs, scruter sa vie dans ses plus minutieux détails, il n'avait rien à perdre à cette analyse. On ne l'a jamais vu agir autrement que de la manière la plus parfaite, adoptant le parti le plus sage et le plus héroïque, choisissant l'objet le plus excellent, apportant à tout les plus pures intentions et la plus grande intensité de ferveur, en sorte que nous ne savons pas, en vérité, comment on s'y serait pris pour lui reprocher d'avoir moins bien fait les choses qu'il pouvait mieux faire. Ses moindres actions parlaient avec la même éloquence, et c'est ce qu'il importe de constater pour

ue le double enseignement de sa parole et de ses œuvres lui survive, et continue cette merveilleuse armonie dans le bien, en face de laquelle la prévenion même reste désarmée. Ce qui apparaissait de ette existence miraculeuse, ce que le monde en a su l'est rien auprès de ce qui s'y est caché. Beaucoup ont connu la vie active de ce saint prêtre de Jésus-Christ : elle est au-dessus de l'admiration; à quelque point de vue qu'on la considère et de l'aveu de ous, c'est un miracle. Plusieurs ont été témoins de a vie mortifiée : elle eût été effrayante à une époque où la pénitence était chose moins rare. Très-peu ont été initiés à sa vie intime : elle est ravissante!... Et 'est là-dessus principalement qu'il faut le juger.

O a dit que la puissance des saints tenait à leur implicité. Comme c'était vrai du Curé d'Ars! La implicité le revêtait de la tête aux pieds de ses harmes puissants; c'est elle qui donnait à toutes es œuvres un cachet inimitable de grâce, qui isait que la persuasion découlait de ses lèvres vec une merveilleuse éloquence, que tout en lui, isqu'à son silence et à son inaction, respirait je ne ais quoi de céleste, qui chassait le mal et produiait le bien. On se sentait pur et bon lorsqu'on était vec lui. Une transpiration de sagesse et de chaité s'épanchait de son cœur. Ses larmes étaient ouces; ses manières suaves et attrayantes, comme ne vision du ciel, inspiraient à la fois la paix et un espect mêlé de confiance et d'amour.

Ce qu'il y avait encore d'éminent dans le
teur de Dieu, c'était sa bonté. Au fond d'une
si virile on trouvait une délicatesse et une se
lité exquises. En s'inclinant devant la Cro
Sauveur, et en s'épanchant à ses pieds, les
ments les plus tendres s'épurent et s'exalten
prennent un degré de plus d'énergie dans cett
toire permanente de la mortification et de l'hu
chrétienne sur les sens et l'orgueil. Il est un
taine mesure de bienveillance qui ne se
qu'aux sources divines. La bienveillance pro
en M. Vianney, comme la politesse, de l'oubli
plet de soi-même, de l'effacement absolu
personnalité en toute chose, disons mieux e
clairement, de son humilité : les âmes hu
sont les seules qui aiment, les seules qui reç
et qui renvoient quelques rayons de la bont
veraine. On ne peut pas dire comme le Curé
était bon ! On aurait pressé son cœur comm
éponge qu'il n'en serait pas sorti une goutte d'
tume. Il était bon envers tous, il était bon tou
mais il était bon en particulier pour les pa
les infirmes, les ignorants et les pécheurs : c
là les quatre grandes misères de l'âme et du

Il se montrait continuellement appliqué à écarter de ceux qui vivaient autour de lui le plus petit mécompte, à leur épargner la plus légère contrariété. Autant il était dur au travail, indifférent à la peine, impitoyable pour lui-même, autant il était sensible, tendre, prompt à s'alarmer, dès qu'il s'agissait de la santé de ses collaborateurs. S'il les voyait souffrants, il les forçait au repos, il leur interdisait la chaire et le confessionnal, il prenait sur lui toute la besogne.

M. Vianney ne recevait que pour donner : donner était sa passion. Les objets pieux dont on lui faisait cadeau, les seuls auxquels il attachât quelque prix, ne faisaient que passer par ses mains. Il s'en dépouillait en faveur du premier venu, auquel il pensait que ce présent dût être agréable. Que de fois devant un précieux reliquaire, une belle croix d'or, un beau tableau, nous lui avons entendu dire : « Voilà qui sera pour moi : je le garderai ! » Venait-il quelqu'un à qui il devinait que cet objet pût faire plaisir, il ne résistait pas à la tentation de s'en priver aussitôt. Il se serait arraché les yeux pour les donner.

CHAPITRE IV

Vertus de M. Vianney, sa foi, son espérance, son amour pour Jésus-Christ, sa dévotion à la très-sainte Vierge et aux saints.

Le Curé d'Ars avait reçu le don de la foi dans une perfection éminente. L'Esprit-Saint répandait au centre de son âme une lumière si claire, qu'il voyait les choses divines d'une vue simple, avec une certitude, un goût et une suavité qui lui causaient des ardeurs intérieures, des ravissements, des larmes, et faisaient acquiescer délicieusement son esprit aux vérités qui lui étaient montrées. Son union intime avec Dieu lui avait pour ainsi dire rendu sensibles et palpables ces vérités. Ce que nous percevons de loin, vaguement, confusément, à travers un nuage et dans une énigme, il le voyait en lui-même, d'un regard fixe et direct.

La foi du Curé d'Ars était toute sa science; elle lui expliquait tout et il expliquait tout par elle. De jour en jour son intelligence grandissait, attirée par

ténèbres sacrées et lumineuses, qui en effrayent t d'autres, et dans lesquelles il savait que l'es- ; trouve Dieu, en se perdant lui-même.

La foi de M. le Curé est si vive, dit Catherine ıs ses Mémoires, qu'il semble voir les choses. Il si pénétré de la présence réelle de Notre-Seigneur Très-Saint Sacrement, qu'il en parle dans pres- ; toutes ses instructions. Alors l'amour lui donne forces, et il ne sent plus son épuisement. « Si ous aimiez Notre-Seigneur, nous disait-il un jour, ous auriez toujours devant les yeux de l'esprit ce ıbernacle doré, cette maison du bon Dieu. Lors- ue vous êtes en route et que vous apercevez un locher, cette vue doit faire battre votre cœur, omme la vue du toit où demeure son bien-aimé ait battre le cœur de l'épouse. Vous ne devriez ıas pouvoir en détacher vos regards. »

.e Curé d'Ars répétait souvent : « Que nos yeux ont heureux de contempler le bon Dieu ! » Et il ait ces mots avec un accent si profond et un vi- ;e si rayonnant de plaisir, qu'on pouvait croire 'il jouissait de la vision de Dieu. On voyait de ıps en temps passer dans ses yeux des éclairs ın bonheur que ne saurait donner l'aspect des ›ses créées. Il disait encore : « Nous n'avons u'une foi éloignée de trois cents lieues de son bjet, comme si le bon Dieu était de l'autre côté es mers. Si nous avions une foi vive, pénétrante, omme les saints, nous verrions comme eux

« Notre-Seigneur. Il y a des prêtres qui le voient
« tous les jours à la messe... »

« Ceux qui n'ont pas la foi ont l'âme bien plus
« aveugle, disait M. Vianney, que ceux qui n'ont
« pas d'yeux... Nous sommes dans ce monde comme
« dans les brouillards; la foi est le vent qui les dis-
« sipe et qui fait luire sur notre âme un beau
« soleil... Voyez, chez les protestants, comme tout
« est triste et froid! c'est un long hiver. Chez nous
« tout est gai, joyeux et consolant... »

On a remarqué que, lorsque M. Vianney prêchait du pied de l'autel, il était tellement impressionné par la présence réelle de Notre-Seigneur et le voisinage de la divine Eucharistie, qu'il en perdait presque la voix. Son embarras était visible, et quelque effort qu'il fît pour parler d'autre chose, il en revenait toujours à ce grand objet.

Quoique retenu dans les liens du corps, le Curé d'Ars n'était guère moins appliqué à Dieu que ces pures intelligences qui brillent toujours devant lui par la lumière d'une charité éternelle. Il a parlé souvent d'écrire un livre sur les *délices de la mort*. Tandis que les autres ont besoin de toutes leurs forces pour se résigner à mourir, lui, il avait besoin de toutes les siennes pour se résigner à vivre.

Dans ses catéchismes, les plus gracieuses comparaisons avaient trait à ce désir du ciel. Il se servait souvent de celle de l'hirondelle qui ne fait que raser la terre et qui ne se pose presque jamais, de celle

la flamme qui tend toujours en haut, de celle du ıllon qui s'élève dans les airs quand on a rompu s cordes qui le retiennent en bas.

Un jour, en parlant du ciel, de ce ciel où nous ›rrons Dieu *tout de bon*, il s'écriait, les yeux baiʼnés de larmes, avec un frémissement d'amour : Alors nous dirons au bon Dieu : Mon Dieu! je vous vois! je vous tiens! vous ne m'échapperez plus! jamais! jamais! » Une autre fois, après une avissante instruction sur le ciel, quelqu'un lui deıandait : « Que faut-il donc pour obtenir cette récompense, dont vous nous avez fait un si magnifique tableau? — Mon ami, répondit-il, LA GRACE ET LA CROIX. »

Pour donner une idée de ce que fut en M. Vianey l'amour de Notre-Seigneur, il faudrait dire ce ui peut se concentrer dans une âme humaine, idée par la grâce, de plus doux, de plus fort et e plus généreux. Toutes les facultés de son âme, ›utes les lumières de sa raison, toute l'énergie e sa volonté étaient au service de ce sentiment ıprême. Jésus-Christ était sa vie, son ciel, son venir, et l'adorable Eucharistie le seul étancheıent possible à la soif qui le consumait. Il ne ›uvait cesser de penser à Jésus-Christ, d'aspirer à ›sus-Christ, de parler de Jésus-Christ; et alors ce étaient pas des paroles, c'étaient des flammes qui ›rtaient de son cœur et de sa bouche. Il y avait dans . manière dont il prononçait l'adorable nom de

Jésus et dont il disait : NOTRE-SEIGNEUR ! un accent dont il était impossible de n'être pas frappé. Il semblait que son âme se répandît sur ses lèvres.

Ce que M. Vianney avait le mieux retenu de ses lectures, ce qui revenait le plus souvent dans ses discours, c'était les paroles enflammées par lesquelles l'amour des saints envers le divin Maître s'est le plus vivement exprimé. Il aimait à citer ce mot de Notre-Seigneur à sainte Thérèse : « J'attends « le jour du jugement pour faire voir aux hommes « combien tu m'as aimé ! » Et cet autre : « Quand les « hommes ne voudront plus de moi, je viendrai me « cacher dans ton cœur. » Il ne les citait jamais sans être interrompu par ses larmes. Il racontait, en s'attendrissant beaucoup, que sainte Colette disait à Notre-Seigneur : « Mon doux Maître, je voudrais « vous aimer, mais mon cœur est trop petit. » Aussitôt elle vit descendre un grand cœur tout enflammé et en même temps elle entendit une voix, qui lui dit : « Aime-moi maintenant tant que tu voudras. » Et son cœur fut inondé d'amour.

« O Jésus ! s'écriait-il souvent, les yeux remplis « de larmes, vous connaître, c'est vous aimer !... Si « nous savions comme Notre-Seigneur nous aime, « nous mourrions de plaisir ! Je ne crois pas qu'il y « ait des cœurs assez durs pour ne pas aimer en se « voyant tant aimés... C'est si beau la charité ! c'est « un écoulement du Cœur de Jésus, qui est tout « amour... Le seul bonheur que nous ayons sur la

terre, c'est d'aimer Dieu et de savoir que Dieu nous aime... »

Il disait encore avec tristesse : « Je pense quelquefois qu'il y aura peu de bonnes œuvres récompensées, parce qu'au lieu de les faire par amour pour Dieu, nous les faisons par habitude, par routine, par amour de nous-mêmes... Que c'est dommage !

« Pauvres pécheurs ! quand je pense qu'il y en a qui mourront sans avoir goûté seulement pendant une heure le bonheur d'aimer Dieu !... Quand nous nous lasserons de nos exercices de piété et que la conversation avec Dieu nous ennuiera, allons à la porte de l'enfer, voyons ces pauvres damnés qui ne peuvent plus aimer le bon Dieu. Si l'on pouvait se damner sans faire souffrir Notre-Seigneur, passe encore ! Mais on ne le peut pas. »

M. Vianney finissait souvent son catéchisme par ces mots : « Être aimé de Dieu, être uni à Dieu ; vivre en présence de Dieu, vivre pour Dieu : O belle vie !... et belle mort ! »

Un jour qu'il entendait les oiseaux chanter dans la cour, il se prit à dire en soupirant : « Pauvres petits oiseaux ! vous avez été créés pour chanter, et vous chantez... L'homme a été créé pour aimer Dieu, et il ne l'aime pas. Pouvons-nous dire que nous l'aimons tant que nous ne sommes pas arrivés à ce degré d'amour où TOUT CE QUI COUTE FAIT PLAISIR ? »

M. Vianney recommandait surtout trois dévotions : la dévotion à l'Eucharistie, la dévotion à la sainte Vierge et la dévotion aux âmes du purgatoire. Il appelait la divine Eucharistie des noms les plus suaves et les plus tendres; il inventait des expressions nouvelles pour en parler dignement : c'était son sujet favori, et il y revenait sans cesse dans ses catéchismes. Alors son cœur se fondait de reconnaissance; son front s'illuminait; les larmes étouffaient sa voix : « O mes enfants! s'écriait-il, que fait « Notre-Seigneur dans le sacrement de son amour? « Il a pris son bon cœur pour nous aimer; il sort « de ce cœur une transpiration de tendresse et de « miséricorde pour noyer les péchés du monde. » Il appelait la sainte communion un *bain d'amour*... « Quand on a communié, disait-il, l'âme se roule « dans le baume de l'amour, comme l'abeille dans les « fleurs. » Il aimait à raconter le trait de saint Jean de la Croix et de sainte Thérèse. Quand ils s'entretenaient ensemble des joies de la communion, *l'amour de Notre-Seigneur, allant de l'un à l'autre, faisait fondre leur cœur au point que saint Jean de la Croix tombait d'un côté et sainte Thérèse de l'autre, noyés tous deux dans le baume de l'amour...*

« Lorsque M. le Curé, dit Catherine, annonçait la procession de la Fête-Dieu et les bénédictions de l'Octave, il semblait que son cœur nageait dans l'amour et la tendresse pour ce divin Sacrement. Il disait : « Ah! si nous voulions, nous obtiendrions

ut cette semaine! Deux fois par jour le bon Dieu
. nous bénir... O mon Dieu, que c'est dommage
ıe nous ne soyons pas pénétrés de votre sainte
'ésence!... Quand vous parcourez le chemin qu'a
ıivi la procession, vous pouvez dire : « LE BON
EU A PASSÉ LA! »
La dévotion de M. le Curé envers le Saint-Sacre-
ıt, rapporte encore Catherine, est admirable.
nt qu'il y eût tant de monde, il lisait toujours
office à genoux, prosterné sur le pavé du chœur,
s aucun point d'appui; souvent il faisait des
ses et regardait le tabernacle avec des yeux où se
;nait une joie si vive, qu'on aurait pu croire
l voyait Notre-Seigneur. Lorsque le Saint-Sacre-
ıt est exposé, il ne s'assoit pas, excepté quand il
quelque prêtre étranger, pour ne pas faire au-
nent que lui. Alors il se tourne du côté de l'au-
avec son bienheureux sourire. Un de ses con-
es, le surprenant un jour dans cette attitude,
;a instinctivement ses regards vers le tabernacle,
ıme s'il avait dû voir quelque chose. Il ne vit
ı; mais l'expression du visage de M. Vianney
ait tellement frappé, qu'il dit : « Je crois qu'il
ıdra un temps où le Curé d'Ars ne vivra que de
ıcharistie. »
'opinion que le serviteur de Dieu voyait Notre-
;neur à l'autel, qu'il le reconnaissait *à la fraction*
pain, venait à tous ceux qui ont eu le bonheur
ısister à sa messe. Il n'était pas possible de con-

templer une figure exprimant mieux l'adoration, ou s'illuminant à un si haut degré de cet éclat céleste qui manifeste l'action du Saint-Esprit. On aurait dit qu'il tombait sur lui un rayon de la gloire divine. Le cœur, l'âme et les sens semblaient également absorbés, et ils l'étaient effectivement. On ne pouvait saisir une seconde de distraction dans sa prière. Au milieu de la foule, et sous l'influence de tant de regards attachés sur lui, il communiquait avec Notre-Seigneur aussi librement que s'il avait été dans la solitude de sa pauvre chambre. Il répandait en sa présence des pleurs d'amour ; il arrosait ses pieds divins d'une abondante effusion de larmes saintes. Ordinairement ses larmes ne tarissaient pas, tout le temps que duraient les saints mystères.

M. Vianney n'était ni trop lent ni trop prompt à l'autel; il consultait plutôt l'utilité de tous que son attrait et sa piété. « En lui servant la messe, dit un pèlerin, j'avais l'occasion de remarquer le seul moment où il était plus long que les autres prêtres: c'était avant la communion. Les prières liturgiques étant terminées, il y avait un colloque mystérieux, qui se trahissait au dehors, entre Notre-Seigneur Jésus-Christ et son serviteur. M. Vianney regardait la sainte hostie avec amour. Sa bouche proférait des paroles : il s'arrêtait, il écoutait, il reprenait, et par un effort visible de l'ami qui se sépare de son ami, après un instant d'hésitation, il consommait les saintes espèces. »

Le Curé d'Ars avait reçu à un degré suréminent don d'oraison. Son âme était plus unie à Dieu qu'à n corps. S'il désirait la solitude, ce n'était que ur livrer son cœur et toutes ses facultés à cette nversation intérieure qui commence le ciel sur la re. Au milieu des plus grands travaux, il ne se âchait point de la sainte contemplation, demeu-it toujours en la présence de Dieu et le regardant c une tendresse amoureuse en toutes ses créa-es. Son esprit, dégagé des vapeurs qui obscurcis-it l'intelligence et lui ôtent sa lucidité, recevait, lieu des notions bornées et incomplètes de la ence humaine, des clartés transcendantes, qui lui rmettaient de comprendre le rapport de toutes oses avec le Créateur et leur destination dans rdre admirable de ses desseins. De cette pénétra-n lumineuse des secrets du ciel, découlaient une ultitude d'autres priviléges qui le rapprochaient l'état béatifique où sont les élus qui jouissent de vue de Dieu. Perdu dans cette contemplation ntinuelle, qui transportait sa pensée dans une gion supérieure à la terre, il ne se servait de ses is, purifiés par l'effusion divine de la grâce, que ur la pratique des vertus. Sa volonté tendait uni-ement vers le Bien suprême; mais tout restait fermé dans le sanctuaire invisible de l'âme; la rtie sensible n'y avait point de part. Aucun signe révélait ordinairement les opérations de la grâce, ce n'est un maintien doux et recueilli, qui annon-

çait une grande concentration intérieure, sans avoir rien d'affecté. Il n'avait pas l'air de vouloir « épouvanter le bon Dieu par son air triste et sévère ; » il lui donnait ce qu'il pouvait, gaîment et de bon cœur. Il était loin de toute exagération extérieure et ne l'aimait pas dans les autres. Il n'avait qu'une pensée, une seule, mais une pensée ardente, infatigable : aimer et faire aimer Dieu : Dieu, et rien que Dieu ! Dieu toujours ! Dieu partout ! Dieu en tout !... Toute la vie de M. Vianney est là. Trente ans de cette sublime monotonie ! toujours l'œuvre de Dieu ! jamais de distraction, jamais de repos, jamais un instant de répit.

L'amour de Dieu, dans le Curé d'Ars, en produisait un autre, moins compris, moins connu, et qui pourtant naît infailliblement du premier dans les cœurs vraiment catholiques : l'amour de l'Église, cette Mère si vénérable et si chère des enfants de Dieu, l'Épouse de Notre-Seigneur, que ce divin Maître s'est acquise par son sang, qui est sortie de ses plaies, et dans laquelle il se survit par sa vérité, sa grâce et ses sacrements. Cet amour renfermait implicitement tout ce que l'Église, représentée par son chef, aime, accepte et propose. On ne pouvait lui parler de Rome sans provoquer des larmes, des soupirs, des regrets de mourir avant d'avoir vu la patrie des âmes, le reliquaire du monde, le tombeau des Apôtres et des Martyrs.

La piété du Curé d'Ars lui faisait rechercher tout ce qui de près ou de loin se rapportait au culte et à la gloire de Dieu. Le plus petit objet lui devenait cher et sacré dès qu'il avait une signification dévote. Il aimait les images, les croix, les scapulaires, les chapelets, les médailles, l'eau bénite, les sacramentaux, les confréries, les reliques surtout. Son église, sa chapelle de la *Providence*, sa chambre en étaient remplies. Nous lui avons entendu dire, un jour, d'un air de grande satisfaction, qu'il en avait plus de cinq cents.

Il était insatiable de la parole de Dieu pour lui et pour les âmes confiées à sa sollicitude pastorale. Il assistait au sermon autant qu'il le pouvait; il y prêtait la plus religieuse attention, sans jamais tourner la tête ou se laisser aller au sommeil. Il savait au besoin, et toujours avec une parfaite bienveillance, exprimer son opinion sur un prédicateur, ne s'attachant qu'aux qualités, sans voir les défauts. C'est ainsi qu'il disait de deux missionnaires, dont l'un était plus solide et l'autre plus brillant : « Le premier nous mène au ciel en nous faisant passer « sur un pont de pierre, et le second sur un pont « de fleurs. »

Après les ministres et les dispensateurs de la parole sainte, les religieux étaient l'objet de sa prédilection ; il les regardait comme la gloire et l'ornement de l'Église ; il aimait à s'entretenir avec eux de Dieu et des choses célestes. A cette âme pour

qui la terre était un exil, le religieux apportait des nouvelles du pays et de la maison paternelle. Au reste, M. Vianney vénérait tous ses confrères ; il avait pour eux de grands égards; il leur accordait le même privilége qu'aux infirmes et aux malheureux, celui de les entendre aussitôt qu'ils réclamaient son ministère.

Quant aux pratiques particulières de dévotion, le serviteur de Dieu respectait toutes celles qui sont en usage dans l'Église et les conseillait volontiers. Il était du Tiers-Ordre de Saint-François et de plusieurs confréries. Il aimait à réciter l'office divin en union avec Notre-Seigneur, et, pour faciliter cette union, il avait attaché aux différentes heures du bréviaire le souvenir des différentes scènes de la Passion : à Matines, il honorait l'agonie de Jésus-Christ au Jardin des Olives, à Laudes sa sueur de sang, à Prime sa condamnation, à Tierce le portement de sa croix, à Sexte son crucifîment, à None sa mort, à Vêpres sa déposition, à Complies son ensevelissement. Il goûtait beaucoup les psaumes. « Quand je pense à ces belles prières, disait-il, je « suis tenté de m'écrier : *Felix culpa !* car, si David « n'avait pas eu à pleurer ses péchés, nous ne les « aurions pas. » Pour soutenir et diriger ses intentions pendant la semaine il se proposait, le dimanche, d'adorer la très-sainte Trinité, le lundi, d'invoquer l'Esprit-Saint, afin de bien employer son temps pour la gloire de Dieu et pour son salut. Il priait aussi ce

ur-là pour les âmes du purgatoire et offrait à leur
itention tous ses mérites. Le mardi était consacré
ıx Anges gardiens : il remerciait le bon Dieu d'a-
›ir donné à ces purs esprits un si ardent amour
: sa gloire, une promptitude si grande à exécuter
s ordres, tant de constance et de fidélité dans
preuve, tant de bienveillance pour les hommes.
mercredi était employé à louer toute la cour
s bienheureux. Le jeudi était le jour de l'Eucha-
tie, le vendredi le jour commémoratif de la Pas-
n de Notre-Seigneur. Le samedi, il remerciait le
n Dieu d'avoir créé la sainte Vierge Immaculée
de lui avoir donné un si bon cœur pour les pau-
ès pécheurs.

Ce n'était pas là la seule pratique de dévotion
ie le Curé d'Ars eût envers la très-sainte Vierge :
aimait à célébrer la messe à son autel le plus
uvent qu'il le pouvait; il n'y manquait jamais
samedi. Tous les jours il récitait le *Regina cœli* en
tion de grâces des faveurs qui lui étaient venues
r Marie ; tous les soirs à la prière il disait en
aire le chapelet de l'Immaculée-Conception. De-
is son vicariat, il avait organisé une association
prières en l'honneur de la sainte Mère de Dieu.
pratique fondamentale consistait à réciter l'*Ave
ıria*, quand l'heure sonnait, avec l'invocation :
*nie soit la très-sainte et Immaculée Conception de la
ènheureuse Vierge Marie, Mère de Dieu !... O Marie,
e toutes les nations glorifient, que toute la terre in-*

voqué et sentait
l'Immaculée Concep
il avait attaché
Lorsque la voix du
se fut fait enten
« J'ai toujours
« l'éclat des vérit
C'est à ce titre
M. Vianney se
il ne négligea rien
très-sainte Vierge
nage, ces fêtes se
pompe et un
communions écla
nels; il y avait
fruit de l'exemple
en augmentait. Il
Ars que dans le jo
de Dieu. Son image
sur la façade de l'é
rieur des maisons
Le Cœur de la
Curé d'Ars dans
il empruntait
servait pour

« Marie est si tendre pour nous, que ceux de toutes
« les mères réunies ne sont qu'un morceau de
« glace auprès du sien. Je pense qu'à la fin du
« monde, la sainte Vierge sera bien tranquille, mais
« tant que le monde dure, *on la tire de tous les*
« *côtés*.... La sainte Vierge est comme une mère
« qui a beaucoup d'enfants. Elle est continuelle-
« ment occupée à aller de l'un à l'autre. On com-
« pare souvent la sainte Vierge à une mère, mais
« elle est encore bien meilleure que la meilleure
« des mères; car la meilleure des mères punit
« quelquefois son enfant qui lui fait du chagrin.
« La sainte Vierge, elle, est si bonne qu'elle nous
« traite toujours avec amour et ne nous punit ja-
« mais. Le Fils a sa justice, mais la Mère n'a que
« son amour. »

Les saints étaient pour le Curé d'Ars de vrais amis, en la société desquels il vivait par l'esprit et par le cœur; il les appelait ses CONSULS. Il avait pour leurs images et pour leurs restes sacrés une véritable passion. Il n'imaginait pas qu'on pût faire un plus beau présent que celui d'une relique. Parler de *ces bons saints* était toute sa joie, et quand il était sur ce chapitre, il ne s'arrêtait plus. Les traits, les épisodes, les détails charmants et inédits, les circonstances les plus minutieuses de leur vie, s'offraient à sa mémoire avec une abondance et une précision admirables. Il ne se lassait pas de raconter, et on ne se lassait pas de l'entendre.

Nous avons dit la part privilégiée que le Curé d'Ars avait faite à sainte Philomène dans son culte et dans sa vénération. Dès le début la chère Sainte répondit aux attraits de son serviteur; mais leurs cœurs allèrent s'unissant de plus en plus, au point qu'il y avait entre eux, dans ces dernières années, non plus une relation à distance, mais un commerce immédiat et direct : et dès lors, le Saint vivant eut avec la Bienheureuse la familiarité la plus douce et la plus intime. C'était d'une part une perpétuelle invocation, de l'autre une assistance sensible et une sorte de présence réelle.

Parmi les saints dont le Curé d'Ars se plaisait à faire l'éloge dans ses entretiens, il était aisé de voir qu'il accordait une place de faveur à ceux qui, ayant le plus travaillé et le plus souffert, avaient montré par là un plus grand amour pour Notre-Seigneur. Après saint Joseph, saint Jean-Baptiste saint Jean l'Évangéliste et les saints Apôtres, c'étaient saint François d'Assise, saint François Régis, saint Louis, roi de France, saint Louis de Gonzague, saint Stanislas de Kostka, saint Nicolas de Tolentin, sainte Catherine de Sienne, sainte Colette, sainte Thérèse, qu'il invoquait le plus souvent. Il admirait surtout le séraphique Père saint François, à cause de l'esprit d'amour et de sacrifice dont il était enflammé, et pour avoir entrepris de donner un époux « à cette divine pauvreté, restée veuve depuis la mort de Jésus-Christ. » Il aimait également à parler

de sainte Claire, cette autre amante de la Croix et de la sainte pauvreté, « si modeste, qu'on ne la vit qu'une seule fois dans sa vie lever sa paupière pour demander au pape sa bénédiction, et qu'on connut seulement alors la couleur de ses yeux. »

Le Curé d'Ars avait une grande dévotion aux âmes du Purgatoire; il encourageait toutes les entreprises qui avaient pour objet de les soulager. Le concours qu'il a donné aux *Auxiliatrices*, et le rôle important qu'il a eu dans la fondation de cette œuvre admirable le prouvent assez. Comme saint Dominique, dont il est dit qu'il faisait trois parts de son sang, il faisait dans son cœur trois parts de ses travaux, de ses souffrances et de ses larmes : la première pour ses péchés, la seconde pour les péchés des vivants, la troisième pour les péchés des morts.

CHAPITRE V

Charité de M. Vianney, son zèle, son amour des pauvres, sa libéralité.

Lorsque Notre-Seigneur vit réellement dans un cœur, il lui inspire les sentiments d'un zèle pur et ardent pour le bien des âmes, jusque dans les relations les plus simples que la bienséance, l'amitié et la politesse exigent. Il en était ainsi du Curé d'Ars; la bienveillance envers tout le monde, sans aucune acception de personne, était son état habituel; non cette bienveillance qui est à la surface et dans les mots, que l'on peut affecter par calcul et pratiquer même avec banalité, mais cette bienveillance qui procède de la charité parfaite et qui se traduit par des actes du plus pur dévoûment. Cette âme si généreuse et si fidèle ne se rebutait pas des défauts et des faiblesses d'autrui; elle savait y condescendre, les expliquer, les atténuer, en espérer et en poursuivre l'amendement, comptant sur les ressources inépuisables de la miséricorde divine.

La sollicitude incessante de M. Vianney pour les soins spirituels et temporels du prochain ne lui levait rien du recueillement, de la pureté d'in-ıtion et de la préférence constante à donner sur ıte chose à l'UNIQUE NÉCESSAIRE; elle n'était 'une application de la divine charité, qui, unis-nt l'homme à Dieu, le rend à ses semblables divi-sé et centuplé d'action. Le monde ne comprend s cette grande loi de dévoûment; il ne voit que le sultat extérieur et qui tombe sous les sens; la use lui demeure cachée. Il serait pourtant naturel ı'il cherchât la théorie d'un dévoûment à autrui ıns lequel un homme sacrifie pendant quarante ıs, sans compensation appréciable, son bien-être, santé, ses goûts, sa liberté.

La nuit, qui est pour tous le temps du repos, ait pour le Curé d'Ars le moment de ses grandes ttes contre les peines de l'esprit et les défaillances la chair. Il avait demandé à souffrir, le jour ur la conversion des pécheurs, la nuit pour la livrance des âmes du purgatoire; et Dieu l'avait aucé. La fièvre le brûlait sur son pauvre grabat; toux qui lui déchirait la poitrine était sans inter-iittence; il se levait de quart d'heure en quart heure, rompu de fatigue, baigné de sueur, pour sayer de trouver hors du lit quelque soulagement son martyre... Et quand la douleur commençait à calmer par son intensité même, quand il allait ouvoir enfin s'assoupir, c'était l'heure où ce vaillant

septuagénaire, par un héroïque effort qu'il renouvelait chaque nuit, s'arrachait au repos avant de l'avoir goûté, et reprenait gaîment sa longue et rude journée. Il était si faible alors, si endolori, qu'il n'allait qu'en se traînant d'une chaise à l'autre, en tombant sur ses meubles, en s'appuyant aux murs de sa chambre. Quel homme, à sa place, n'eût cédé à la tentation de rester au lit quelques instants de plus? Mais cette tentation ne lui venait même pas. Il y avait là, à sa porte, des âmes retenues dans les liens du péché. L'amour de ces âmes, la soif de leur salut lui rendait légers tous les sacrifices. Il allait sans marchander, tant qu'il pouvait aller. D'ailleurs, une fois établi dans son confessionnal, le Maître qu'il servait et qui a toujours soin de proportionner les forces à la peine, lui accordait tous les secours dont il avait besoin pour recommencer le lendemain l'humble dévoûment de la veille.

Il est impossible de comprendre combien le Curé d'Ars avait à cœur le salut des âmes! Il gémissait continuellement sur leur perte. Nous lui avons souvent entendu répéter avec un cœur pénétré : « Quel « dommage que des âmes, qui ont coûté tant de « souffrances à Notre-Seigneur, se perdent pour « l'éternité! » Dans ses diverses fondations de messes, il leur a fait une large part. Il recommandait, comme une chose particulièrement agréable à Dieu, la prière pour *ces pauvres pécheurs*, afin que, par leur endurcissement, ils ne rendissent

pas inutiles la mort et la passion de notre très-saint Rédempteur.

« Vous avez prié, disait M. Vianney à un curé qui « se plaignait à lui de ne pouvoir changer le cœur « de ses paroissiens, vous avez prié, vous avez « pleuré, vous avez soupiré. Mais avez-vous jeûné, « avez-vous veillé, avez-vous couché sur la dure, vous êtes-vous donné la discipline? Tant que vous n'en serez pas venu là, ne croyez pas avoir tout fait. »

« Monsieur le Curé, lui disait un jour son missionnaire, si le bon Dieu vous proposait, ou de monter au ciel à l'instant même, ou de rester sur la terre pour travailler à la conversion des pécheurs, que feriez-vous? — Je crois que je resterais, mon ami. — Oh! Monsieur le Curé, est-ce possible? Les saints sont si heureux dans le ciel! plus de tentations, plus de misères!... » Avec un doux sourire, il répondit : « C'est vrai, mon ami; mais les saints sont des *rentiers!* Ils ont bien travaillé, puisque Dieu punit la paresse et ne récompense que le travail; mais ils ne peuvent plus, comme nous, glorifier Dieu par des sacrifices pour le salut des âmes. — Resteriez-vous sur la terre jusqu'à la fin du monde? — Tout de même. — Dans ce cas, vous auriez bien du temps devant vous : vous lèveriez-vous si matin? — Oh! oui, mon ami, à minuit! Je ne crains pas la peine... Je serais le plus heureux des hommes, n'était cette

« pensée, qu'il ...
« avec ma pauvre ...
grosses larmes ...

Après les péchés ...
cupaient le plus ...
Notre-Seigneur ...
prenait que ...
peines et ...
besoin d'être ...
aux indigents, aux ...
heureux de toute ...
affluaient ...
avait plus de ...
charité ne s' ...
qui vient d' ...
sensibles pour ...
tive autant que ...
l'infortune ...
sous le voile ...
plus ...
douleur que ...
amères ...
cherché à pénétrer ...
la condition des ...
vreté qui ...

ndre à des prix très-élevés de vieux souliers, de eilles soutanes, de vieux surplis, et, lorsqu'il fut enu à n'avoir plus rien, de vendre jusqu'à sa dernière dent, faisant céder son humilité à la charité, ui est la première des vertus. « Qu'importe, après tout, disait-il, pourvu que j'aie de l'argent pour mes pauvres?... » Il est certain que, s'il eût continué à se mêler de son vestiaire, sa charité l'eût duit à n'avoir pas de quoi se changer. Lorsqu'on i donnait des vêtements neufs, il s'obstinait à rder les vieux, surtout si ceux qu'on lui fourssait étaient d'un prix élevé et d'un drap plus fin. ns ce cas, il les faisait vendre pour en acheter de s conformes à la sainte pauvreté.

Un jour, un pauvre arrête M. Vianney au moment il sortait de la *Providence*. Ce pauvre avait les eds à vif et tout ensanglantés. Le bon Curé ôte s souliers et ses bas, les lui donne, et regagne n presbytère comme il peut, ayant soin de se isser, afin de dissimuler sous les plis de sa soune traînante ses pieds et ses jambes nus. Un autre ur, un mendiant s'approche de lui; le Curé d'Ars fouille et ne trouve rien dans ses poches que son ouchoir; il le donne au mendiant en s'excusant e ne pouvoir mieux faire.

Plus tard, afin de n'être pas pris au dépourvu. I. Vianney portait toujours avec lui une somme estinée à ses aumônes; il y puisait incessamment t les yeux fermés. Plusieurs fois il a fait recher-

chez dans le fau
du village des
n'avoir pas
Un voleur
avait trouvé
fourchettes
passant dans le
il était occupé à
phelines de la
surprit : « Que
« — J'avais faim,
avoir fait une
Dieu, qui
comme il disait
ajouta : «
« vite de peur
est allé une
volé 900 francs
a fait une
ne volât plus.
Le bien a
que le partage
et que,
main gauche
la terre, parce qu'il
et

t lui arrivaient de la France, de la Belgique, de
ıgleterre et de l'Allemagne, par mille canaux in-
bles. Il n'avait positivement qu'à vouloir pour
enir aussitôt le secours nécessaire à l'achèvement
ne œuvre ou d'une fondation. Il a reçu souvent
sommes considérables dont la provenance est
jours demeurée un secret. Quelquefois, mais
ement, il semblait que la source allait tarir :
rs il se mettait à prier : *Je casse la tête à mes bons
its*, disait-il, et le flot mystérieux recommençait
ouler. Il trouvait de l'argent, sur lequel il ne
ıptait pas, dans ses poches, sur sa table, dans
tiroirs et jusque dans les cendres de son foyer.
e ce grand monde, que M. Vianney n'allait pas
rcher, mais qui venait à lui, il avait fait son tré-
ier, le protecteur de ses œuvres. Il était heureux
fournir aux riches l'occasion de s'enrichir en-
e en donnant à Notre-Seigneur. C'est ainsi qu'il
arrivé à couvrir au loin le pays de ses bienfaits.
liste de ses fondations serait infinie, et combien
bonnes œuvres qu'on ne connaît pas, pendant
gt ans qu'il a opéré le bien sans contrôle !
In jour, dans la visite qu'il nous fit après dîner,
ıs lui trouvâmes un visage plus épanoui que de
tume et nous lui dîmes : « Monsieur le Curé,
ous êtes tout rayonnant aujourd'hui ? — Je crois
ien, mon ami, répondit-il, on serait content à
ıoins. J'ai découvert, ce matin, que j'étais riche à
)0 mille francs ! Et, ce qu'il y a de mieux, c'est

« que ce capital est placé, à gros intérêts, sur une « banque comme il n'y en a point. J'ai prêté aux « trois personnes les plus riches du monde. » Nous ne comprîmes pas tout de suite cette énigme, et nous en demandâmes l'explication à quelqu'un, qui, pour toute réponse, nous présenta le registre des fondations. Elles s'élevaient, pour la seule œuvre des missions diocésaines, à 200,000 francs.

C'est dans le cours de l'année 1848, que le Curé d'Ars eut la pensée de doter sa paroisse d'une école gratuite pour les garçons; il en parla à son peuple, qui répondit à cet appel par des dons spontanés; il acheva, en aliénant une petite rente dont il jouissait, le capital de 20,000 francs nécessaire à cette fondation, et il confia le nouvel établissement aux frères de la Sainte-Famille de Belley. Dieu bénit cette œuvre, qui n'a cessé de croître et de prospérer. La petite école est devenue un pensionnat florissant, et elle continue à rendre, sous la direction des bons frères, que tous les habitants d'Ars aiment et vénèrent, les soins les plus dévoués à la jeunesse du pays et les plus grands services au pèlerinage.

Le Curé d'Ars a fondé, en outre, plus de 1,000 messes annuelles. L'argent ne faisait que passer dans ses mains, sans y séjourner jamais; Dieu seul a pu compter les dons de sa main droite, toujours ignorés de sa main gauche. Telle était sa disposition à se dépouiller de tout ce qu'il avait, qu'il dut prendre contre lui-même certaines précautions, afin de

sauvegarder l'argent de ses messes. Il en a remis pendant longtemps le dépôt à une veuve qui avait sa confiance, et il lui disait : « Claudine, je vous « confie cet argent : gardez-le bien ! Mais surtout « défiez-vous du Curé d'Ars ; et, s'il vous en de- « mande, refusez-lui tout net. »

Un prêtre bâtisseur d'église, et à ce titre fort à court de numéraire, lui dit un jour : « Monsieur le « Curé, enseignez-moi donc votre secret : il me se- « rait bien utile, pour ne pas laisser en chemin la « construction de ma pauvre église. — Mon ami, « lui répondit le Curé d'Ars, mon secret est bien « simple, le voilà : TOUT DONNER ET NE RIEN GAR- « DER. »

L'habitude que le serviteur de Dieu s'était faite de tout considérer du point de vue de la foi, était cause que, dans ses libéralités, il jouissait profondément par la pensée du mauvais tour qu'il jouait au démon : « Le *grappin*, disait-il, est furieux, « quand il voit que de ce même argent, dont il se « sert pour corrompre et perdre les âmes, nous « faisons sortir leur salut. »

Il nous reste à ...
le plus d'éclat ...
s'entrelaçant l'...
tion aient ...
croyons néce...
faire ressortir ...
de notre héroïne ...
Pour qui ne ...
eût des choses qui...
autour de lui ...
foule, il était ...
atmosphère de ...
était aussi son ...
épreuve, en effet ...

presque de découragement : « Ah ! mon ami, nous « dit-il, si seulement je n'étais pas tenté de déses- « poir ! » Le recueillement, la vigilance, l'union avec Dieu le préservaient de tout retour sur lui-même au milieu de tant d'hommages extérieurs qu'il ne pouvait fuir. Enveloppé de sa modestie, voyant clair dans son néant, pénétré du sentiment de son abjection, triomphant de tout par le mépris de lui-même, il était en sûreté au milieu de ces apothéoses, et son humilité y brillait d'un singulier éclat, une humilité sincère, pleine d'horreur pour lui-même et pour ses péchés, et qui allait sans cesse stimuler au fond de son cœur le besoin de pénitence et d'humiliation. Il recherchait l'obscurité et le silence avec autant de sollicitude et d'ambition que la plupart en apportent dans la recherche de la faveur populaire, de la renommée et du bruit. Il aimait mieux être humble que de le paraître. Impossible à l'œil le plus exercé de découvrir sur son visage l'expression de la gêne ou du malaise, les traces d'une préoccupation personnelle et d'un retour sur lui-même qui sentît les joies ou les anxiétés de l'amour-propre.

« J'ai reçu deux lettres par le même courrier, « disait-il un jour : dans l'une on prétendait que « j'étais un grand saint, dans l'autre que j'étais un « hypocrite et un charlatan... La première ne m'a- « joutait rien ; la seconde ne m'ôtait rien. On est ce « qu'on est devant Dieu ; *et puis pas plus !...* »

Une autre fois il disait : « Le bon Dieu m'a choisi « pour être l'instrument des grâces qu'il fait aux « pécheurs, parce que je suis le plus ignorant et le « plus misérable des hommes. S'il y avait eu dans « le diocèse un prêtre plus misérable que moi, Dieu « l'aurait pris de préférence. »

M. Vianney avait franchi les différents degrés de l'humilité; il en était venu à se haïr sincèrement lui-même, et à ne rien voir dans les ouvrages de Dieu d'aussi méprisable que sa personne. Il n'y avait pour ceux qui l'approchaient, et qu'il mettait si bien à leur aise à force de simplicité et d'abandon, qu'une préoccupation gênante : c'était la crainte de lui faire de la peine en laissant échapper un mot qui blessât son humilité. L'humilité était chez lui un sens spécial et d'une extrême finesse : c'était la fibre la plus délicate et qu'on avait le plus d'intérêt à ménager, si l'on voulait garder une place dans son cœur. Il n'était certes pas capable de la moindre antipathie, toutefois, nous croyons que l'habitude de lui dire des choses flatteuses aurait eu facilement pour conséquence un peu de désaffection. M. Vianney se faisait une application littérale et personnelle de cette sentence, qui revenait souvent dans son catéchisme : *On dit du mal de vous, on dit ce qui est vrai ; on vous fait des compliments, on se moque de vous... Lequel vaut le mieux pour vous, qu'on vous éclaire, ou qu'on vous trompe?*

Les éloges étaient des coups de verge pour le serviteur de Dieu. Si l'on s'avisait de lui dire quelque chose d'agréable, il répondait par une courte et humble parole; mais il était facile de s'apercevoir à son maintien et à son silence que ce propos l'avait douloureusement affecté. Mgr Devie s'oublia un jour jusqu'à l'appeler: « Mon saint Curé! » Ce fut un vrai désespoir : « Que je suis malheureux, s'é-« criait-il, il n'y a pas jusqu'à Monseigneur qui ne « se trompe sur moi!... » On l'a vu plus d'une fois quitter précipitamment sa stalle, se réfugier dans la sacristie et en fermer la porte, parce que le prédicateur disait quelques mots à sa louange.

M. Vianney ne parlait jamais de lui le premier. Si on l'interrogeait, il répondait avec une modestie qui commandait la réserve et un laconisme qui réduisait l'interlocuteur au silence. Puis il coupait court pour tout ce qui le regardait et ne cherchait qu'à détourner l'entretien. Au reste, il épuisait en pareille rencontre toutes les formes du mépris, et son humilité était ingénieuse à en inventer de nouvelles. Il faisait l'éloge d'un prêtre qu'il estimait, et disait, dans son langage imagé et pittoresque, qu'il y avait en lui *de l'hirondelle et de l'aigle.* « Et « en vous, Monsieur le Curé, qu'y a-t-il?

« — Oh! ce qu'il y a? On s'est servi pour former le « Curé d'Ars d'*une oie, d'une dinde et d'une écrevisse.*»

« Que vous êtes bon, » disait le saint homme à un missionnaire récemment arrivé à Ars, « que vous

« êtes bon de venir nous aider! Vous voyez que, « quand vous êtes là, ça va encore; mais, quand je « suis tout seul, je ne vaux rien. Je suis comme les « zéros qui n'ont de valeur qu'à côté des autres « chiffres... Je suis trop vieux, je ne suis bon à rien. « — Monsieur le Curé, vous êtes toujours jeune par « le cœur et par l'âme. — Oui, mon ami, je peux « dire, comme ce saint à qui on demandait son « âge, que je n'ai pas encore vécu un jour. »

Dans le besoin que M. Vianney éprouvait de s'amoindrir et de se rapetisser, il y avait un mot dont il faisait un emploi continuel : c'était toujours sa *pauvre* âme, son *pauvre* cadavre, sa *pauvre* misère, ses *pauvres* péchés. Il avait incessamment la langue levée pour reconnaître ses fautes, et, à l'en croire, sa vie entière n'aurait pas suffi à les pleurer; il n'avait que des accusations à former contre lui-même : il se reprochait tout. On aurait cru qu'il était le plus vil et le plus malheureux des pécheurs. « Que « Dieu est bon, disait-il souvent, de supporter mes « immenses misères! » Il est beau de parler ainsi, mais à la condition de penser comme l'on parle. La preuve qu'on est sincère, c'est de prendre plaisir à savoir que les autres pensent et parlent de même. Or, on a remarqué que M. Vianney avait une tendresse particulière pour toutes les personnes qui le critiquaient, qui le déprimaient, qui contrariaient et blâmaient ses desseins ou qui pouvaient lui être un sujet d'humiliation et de froissement; il les ai-

mait comme les saints aiment leur croix. Il croyait si sincèrement que tout le monde avait le droit de le traiter avec mépris, qu'il s'affligeait tout de bon de n'en être pas assez méprisé. Il demandait de bonne foi à ses missionnaires de le réprimander, et se plaignait souvent de ce qu'ils manquaient à ce devoir.

L'humilité se persuade que les reproches et les mauvais traitements sont la seule chose à laquelle elle ait droit. La moindre marque de bonté semble une faveur inappréciable à l'homme qui a un sentiment vif et délicat de sa propre indignité. Aussi fallait-il voir la surprise ingénue et l'effusion de gratitude sincère qu'amenait toujours la plus petite attention dont le Curé d'Ars se voyait l'objet : « Vous m'apprenez, disait-il à ses missionnaires, « ce que c'est que la charité. »

M. Vianney était du petit nombre de ceux qui parlent de l'humilité humblement. « Monsieur le « Curé, comment faudrait-il faire pour être sage? lui « demandait un jour quelqu'un. — Mon ami, il fau- « drait bien aimer le bon Dieu. Eh! comment faire « pour aimer le bon Dieu? Ah! mon ami, HUMILITÉ! « HUMILITÉ! C'est notre orgueil qui nous empêche « de devenir des saints. L'orgueil est la chaîne du « chapelet de tous les vices, l'humilité la chaîne du « chapelet de toutes les vertus. Hélas! on ne conçoit « pas comment et de quoi une si petite créature que « nous peut s'enorgueillir. Le diable apparut un jour

« à saint [illegible]
« battre, et il lui [illegible]
« tu jeûnes, moi [illegible]
« moi je ne dors [illegible]
« tu fais et que je [illegible]
« — L'humilité [illegible]
« rut... » Il y a des [illegible]
« en fuite en disant [illegible]

M. Vianney était [illegible]
tous les saints, qu'[illegible]
détachement ; que [illegible]
vivifier ; que [illegible]
les chaînes qui [illegible]
l'attachant aux [illegible]
de l'Évangile [illegible]
consent à la [illegible]
tout et de soi-même [illegible]
même en Dieu [illegible]
chose lui avait [illegible]
jamais l'ennemi [illegible]
de prononcer [illegible]
[illegible]

passa dans la maison paternelle, il vécût d'aumônes. A Écully, aux Noës, à Ars, partout il trouva des personnes heureuses de lui donner le pain de la charité, qu'il était heureux de recevoir d'elles. A Ars, c'était Catherine Lassagne, aidée de quelques chrétiennes dévouées et généreuses, qui le nourrissait et prenait soin de son vestiaire.

Le foyer de sa cuisine n'a jamais vu de feu. De toutes les pièces qui composaient le presbytère, sa chambre à coucher seule était logeable. Les pauvres meubles qui la garnissaient ne lui appartenaient pas : ils avaient tous été vendus et rachetés plusieurs fois. Il n'y avait pas de religieux ayant fait vœu de pauvreté dont la cellule fût plus modeste. Dans cette petite pièce laide, noire, enfumée, éclairée par deux fenêtres sans rideaux, tout avait et tout a conservé jusqu'aujourd'hui un air de vétusté et de délabrement. De naïves peintures sur verre, les images de Notre-Seigneur, de la très-sainte Vierge et de quelques saints bien-aimés, le portrait des évêques de Belley décorent çà et là les murailles, revêtues d'un vieux papier en loques qui achève de disputer ses restes de couleur à la fumée. En face de la porte, se voit une série de rayons chargés de vieux livres; à l'angle opposé, une antique armoire dont les tiroirs, souvent remplis et vidés, contenaient sa provision de croix et de médailles; au milieu, une petite table en bois de chêne. En mettant le pied dans cet intérieur à la

fois si pieux et ... son émotion ... c'était bien en ... la pénitence et de ... y avait là une ... ment pour la ... vre chambre elle ... mobilier, ont ... des pénitents s'y ... frapper le carreau ... larmes.

L'argent ne ... le méprisait et ... comme moyen, ni ... que tout le reste ... cherche avant tout ... Il ne voyait dans l'... ble de salut et d'... lui déplaisait. En... ble qu'il avait ... « sait-il, si l'on ... « mais... on l'... il alluma par ... de banque, et ... vant lui : « Oh ! ... « cela que, ...

« venue me dire : « Monsieur le Curé, il y a quel-
« que temps que je vous ai donné 100 francs pour
« que vous m'obteniez ma guérison. Je ne suis pas
« guérie : rendez-moi mon argent. » — Et vous le
« lui avez rendu ? — Bien sûr !... Par bonheur, on
« m'avait donné 100 francs un instant auparavant ;
« je suis vite allé les chercher. — Et vous n'avez
« fait aucune observation à la grande dame ? — Je
« m'en serais bien gardé. — Mais c'était peut-être
« une voleuse ! — Non : c'était bien vrai qu'elle
« m'avait donné 100 francs en pièces d'or. Je me
« le suis bien rappelé. »

Le Curé d'Ars était désintéressé jusque dans les bonnes œuvres qu'il entreprenait. Il dit un jour à une chrétienne bienfaisante qui lui offrait de participer à ses fondations : « Je ne veux point de votre « argent; vous en trouverez bien le placement. « Vous avez assez à faire chez vous. »

Catherine Lassagne avait cru bien faire en remplaçant par une tasse en faïence la vieille écuelle de terre, qui était depuis longtemps à l'usage de son Curé. Il eut peur de ce luxe. « On ne pourra « donc pas venir à bout d'avoir la pauvreté dans « son ménage, » dit-il, en grondant l'auteur de ce méfait !

CHAPITRE VII

Comme M. Vianney était mortifié, doux et patient.

C'est toujours sur les ruines de la nature et sur les afflictions de la chair que la grâce établit sa domination souveraine. Ceux qui vivent de la vie des sèns et se répandent dans tous les objets qui les environnent ne trouvent pas Dieu ; il ne vient dans l'âme en y apportant ses plus sublimes dons qu'après que nous avons tout donné et tout sacrifié pour son amour. Le Curé d'Ars l'avait compris ; aussi, tout était mortifié en lui, le cœur, l'esprit et les sens. C'est bien de cette grande âme qu'on pouvait dire qu'elle était maîtresse absolue du corps qu'elle habitait. Le corps, pour lui, n'était rien ; il ne l'appelait jamais autrement que son *cadavre*. Il y a toute une théorie de la mortification dans ce mot qu'il prononçait avec l'accent du dédain le plus sincère. Il ne pouvait souffrir qu'on lui demandât des

nouvelles de son *cadavre : « Adam*, disait-il, va « toujours trop bien... » Il était sujet à de cruelles douleurs d'entrailles : ces douleurs ne l'arrêtaient jamais; il s'en souciait aussi peu que s'il avait été hors de son corps; il n'en laissait rien paraître: c'est par hasard qu'on s'en apercevait. Nous avons vu que dès ses plus jeunes années les joies austères de la pénitence s'étaient révélées à son cœur. Il s'était fait une habitude précoce de cette vertu; la vie des champs l'y avait initié. Depuis lors son attrait avait toujours grandi. « Dans cette voie, disait-il, il « n'y a que le premier pas qui coûte. La mortification a un baume et des saveurs dont on ne « peut plus se passer quand on les a une fois « connus; on veut épuiser la coupe et aller jusqu'au « bout... Il n'y a qu'une manière de se donner à « Dieu dans l'exercice du renoncement et du sacrifice : c'est de se donner tout entier, sans rien « garder pour soi. Le peu que l'on garde n'est bon « qu'à embarrasser et à faire souffrir.... Je pense « souvent que je voudrais bien pouvoir me perdre « et ne plus me retrouver qu'en Dieu.... »

M. Vianney en était venu à pratiquer littéralement ce qu'on raconte des saints, et ce qui paraît souvent une fantaisie légendaire plutôt qu'une vérité historique. L'esprit de pénitence qui s'était naturalisé en lui l'avait transformé en holocauste vivant, d'autant plus heureux dans son union avec Dieu, qu'il trouvait plus d'occasions de lui témoi-

gner son amour par de nouvelles immolations. Il s'imposait de ne pas sentir une fleur, de ne pas boire quand il brûlait de soif, de ne pas chasser une mouche, de ne pas paraître s'apercevoir d'une mauvaise odeur, de ne jamais manifester de dégoût devant un objet répugnant, de ne jamais se plaindre de quoi que ce soit qui intéressât son bien-être, de ne jamais s'accouder quand il était à genoux. Il craignait beaucoup le froid, mais jamais il ne voulut prendre aucun moyen pour s'en préserver. L'un de ses missionnaires s'avisa, pendant un hiver rigoureux, de placer sous son confessionnal un plancher à coulisse, dans lequel se cachait une bouillotte. Le tour réussit à merveille, le saint homme s'y trompa: « Dieu est bien bon! disait-il. Cette année qu'il a « fait si froid, j'ai toujours eu les pieds chauds. »

Un autre conspirateur n'eut pas la main si heureuse, lorsque, ayant connu que, par suite des longues heures qu'il passait dans la même position, l'infatigable ouvrier du Seigneur avait les chairs écorchées et mises à vif, il essaya de doubler, avec des coussinets, les parois intérieures du confessionnal. Le lendemain, dans un mouvement de sainte indignation, le Curé d'Ars arracha tout et en fit disparaître les lambeaux.

M. Vianney a raconté lui-même que, pendant un hiver rigoureux, ses deux pieds gelèrent: « Quand « je quitte le confessionnal, ajoutait-il, il faut que « je cherche mes jambes et que je les touche pour

« savoir que j'en ai. Bah! au ciel nous serons « bien dédommagés : nous ne penserons plus à « tout ça. »

Nous avons vu nous-même M. Vianney gai, en train, parlant avec son amabilité ordinaire et ne trahissant par aucun signe les atroces douleurs qu'il ressentait jusqu'au moment où, vaincu par le mal, il s'affaissait tout à coup sur une chaise. A nos questions émues il se contentait de répondre avec un doux sourire : « Oui, je souffre un peu. »

Le saint homme se dépensait sans mesure. Lorsque après une journée écrasante on venait lui dire qu'il y avait un infirme qui désirait lui parler, il allait le visiter à domicile. On l'a vu souvent, plié en deux, n'en pouvant plus, s'arrêtant à chaque pas, se traîner jusqu'aux extrémités du village pour remplir cet héroïque ministère.

Une nuit brève succédait aux longs travaux du jour. Ce qui se passait alors dans la solitude de cette petite chambre que nous avons décrite, nul ne le sait, nul n'a jamais osé prendre sur soi d'en épier le secret. On a des raisons de croire qu'après avoir donné sa journée aux hommes, le Curé d'Ars cherchait en Dieu la réparation dont son âme et son corps avaient besoin. C'est là sans doute que le bon Maître lui rendait au centuple, par le charme de sa sainte présence et les enivrements de ses ineffables communications, les jouissances que son serviteur avait sacrifiées, et qu'il lui offrait le repos

délicieux de son Cœur sacré, pour le délasser des fatigues qu'il embrassait continuellement pour lui.

M. Vianney a souvent déclaré qu'il ne dormait pas deux heures, et qu'une heure de bon sommeil aurait suffi pour le *faire galoper comme un jeune cheval.* On ne saurait dire le supplice qu'il endurait en été, lorsque, accablé par la chaleur, épuisé par l'exercice continuel de la parole, il étendait sur son lit son pauvre corps haletant. Il nous a avoué qu'alors *il souffrait comme un malheureux;* il ne faisait que tousser; il était baigné de sueur; il se contractait et se repliait sur lui-même, cherchant une bonne place et n'en trouvant point; il se levait jusqu'à quatre ou cinq fois par heure; il était si faible et si abattu qu'il ne pouvait se tenir debout. Il lui est arrivé de tomber plusieurs fois en allant de sa chambre à l'église. Cet état de prostration ne l'arrêtait jamais, et il finissait par en triompher. Il y avait dans sa constitution je ne sais quoi de nerveux et d'élastique, qui ne fléchissait un instant que pour se redresser ensuite. Il n'était jamais plus près de retrouver sa vigueur qu'à l'heure où on le voyait le plus affaissé. La foule, la chaleur, l'encombrement, la longueur des séances au saint tribunal, tout ce qui aurait dû anéantir ses forces les lui rendait. A mesure que les nécessités du pèlerinage l'exigeaient, on le voyait se multiplier et devenir supérieur à lui-même. Quand il avait besoin d'une augmentation de forces, Dieu les lui donnait; il le relevait sen-

siblement au milieu de la presse qui aurait dû l'écraser.

Les premières années qui inaugurèrent l'apostolat de M. Vianney furent la grande période de ses austérités. Nous les avons racontées ailleurs ; nous n'y reviendrons que pour signaler quelques traits qui nous ont échappé. Ce qu'il accordait à son corps, en ce temps-là, paraissait avoir pour but moins de le conserver que de l'empêcher de mourir. Un soir, il revenait exténué de l'église. Après avoir mangé une pomme de terre il eut la tentation d'en prendre une seconde dans la corbeille où elles moisissaient; il se retint, disant: « La première était pour le be-« soin; la seconde serait pour le plaisir. »

M. Vianney joignait au jeûne bien d'autres rigueurs. Il a avoué à son missionnaire qu'il couchait quelquefois à la cave, sur une poignée de paille, et que, quand il était meurtri d'un côté, il se tournait de l'autre. Plusieurs témoins attestent avoir trouvé dans la chambre de M. Vianney divers instruments de pénitence : des haires, des cilices, des chaînes d'acier, une corde à nœuds terminée par une boule en fer. On a découvert successivement dans la même cachette quatre ou cinq disciplines de fer, polies par l'usage; les branches de ces disciplines étaient armées de morceaux de fer ou de plomb.

Le serviteur de Dieu disait un jour à Catherine et à sa compagne : « Le matin, je suis obligé de me « donner deux ou trois coups de discipline pour

« faire marcher mon *cadavre*. Ça réveille les fibres...
« N'avez-vous pas vu des meneurs d'ours ? Vous sa-
« vez comme ils apprivoisent ces méchantes bêtes,
« en leur donnant des grands coups de bâton. C'est
« ainsi qu'on dompte son corps et qu'on apprivoise
« le vieil Adam. »

« Je ne sais en quelle année, rapporte un témoin grave, M. le Curé commanda au maréchal du village une chaîne dont la grosseur fit trembler les initiés, qui savaient que c'était pour en faire une discipline. Il donna le change à l'ouvrier, afin qu'il ne soupçonnât pas à quel usage cette chaîne était destinée. Il était obligé de renouveler souvent ces instruments de pénitence, parce que la force avec laquelle il se flagellait les avait bien vite brisés. »

Si, vers la fin de sa carrière, alors que son existence ne se soutenait plus que par miracle au milieu de ses immenses travaux, le Curé d'Ars a relâché de sa sévérité envers lui-même, c'est que cet esprit si ferme et si droit avait compris que les infirmités et les maux qui viennent de l'âge, sont des pénitences continuelles que Dieu nous réserve, et qu'il choisit mieux que nous ne le ferions nous-mêmes. D'ailleurs il s'était soumis à ce changement de régime par déférence pour les ordres de ses supérieurs, dans lesquels il était habitué à voir la volonté de Dieu; mais il lui en avait coûté beaucoup. Il se reprochait souvent sa *gourmandise*... Or, au témoignage de la personne chargée de pourvoir à ses besoins, « on ne

peut croire le peu qu'il mangeait; il ne mangeait pas une livre de pain par semaine. Il n'acceptait jamais de viande deux jours de suite, il y avait des semaines entières où il n'en mangeait pas! » Faisant allusion aux légères modifications apportées, sur la fin de sa vie, à ses habitudes d'autrefois : « Si j'avais « fait cela, il y a quelque temps, disait le Curé « d'Ars, je serais bien mort de chagrin. »

Ce qui est l'inimitable cachet de la vertu, pour n'être susceptible ni d'illusion, ni d'amour-propre, et ce qui est éminemment caractéristique dans cette vie si pure, c'est que le vénérable Curé d'Ars avait le même attrait pour la mortification et la souffrance, alors qu'elles ne lui venaient pas de son choix. Dans toutes les occasions de privation et de froissement qui se présentaient, il souffrait tout en silence, avec une sérénité d'âme, un abandon de tout à Dieu, une paix si suave, qu'à ne considérer que sa patience, à ne voir que les épreuves qu'il a traversées, on trouverait de quoi faire un saint et un très-grand saint. Jamais on ne l'a vu sensible à un outrage qui l'atteignait directement. Il pouvait défier quiconque d'avoir envers lui un procédé capable de le blesser ou de le séduire. Si on lui avait fait quelque tort ou quelque injustice, il regardait cela comme rien, et l'excusait avec une indulgence telle qu'elle aurait pu paraître excessive. Mais le Seigneur bénissait et agréait sa bonne intention. Un jour, il reçut une lettre pleine d'inconvenance; peu après, il en reçut

une autre qui ne respirait que la vénération et la confiance : on l'appelait un saint, un prophète, un homme à miracle... « Voyez, disait-il à cette occa-« sion, le danger qu'il y a à s'arrêter aux senti-« ments humains. Ce matin, j'aurais perdu la tran-« quillité de l'âme si j'avais voulu faire attention « aux injures qu'on m'adressait, et ce soir, j'aurais « été tenté d'orgueil si je m'étais fié à tous ces com-« pliments. Oh ! comme il est prudent de ne pas se « prendre aux vaines opinions et aux vains discours « des hommes ! » Dans le temps qu'il était accablé d'épreuves et de contradictions, il fut sur le point d'adresser à son Évêque une lettre qui l'aurait déchargé d'une partie de ses ennuis et en aurait prévenu le retour. La lettre était écrite ; quand on la lui présenta à signer, il la déchira disant : « C'est au-« jourd'hui vendredi, le jour où Notre-Seigneur a « porté sa croix : il faut que je porte la mienne. Au-« jourd'hui, le calice des humiliations est moins « amer. »

M. Vianney a avoué qu'il était né avec un caractère impétueux et qu'il lui avait fallu se faire une extrême violence pour être doux et patient. Et pourtant, nous l'avons vu pressé, étouffé, renversé par la foule sans même que sa physionomie exprimât la moindre contrariété. Nous l'avons vu, au moment où son confessionnal était le plus entouré, se déranger trois fois de suite pour donner la sainte communion à trois personnes qui auraient pu se

présenter ensemble, et cela sans faire aucune observation ni donner aucune marque d'impatience. Nous l'avons vu enfin plus qu'importuné, harcelé à tout instant du jour par la même personne qui voulait obtenir de lui quelque chose qu'il ne voulait pas accorder. Elle y mettait une obstination dépourvue de toute réserve, et par là même très-irritante. Le serviteur de Dieu n'a pas cédé, mais sa fermeté n'a eu d'égale que sa douceur; et chaque fois qu'elle l'abordait, il la recevait comme si c'eût été la première fois.

On n'a pas l'idée de toutes les sottises qu'on se permettait de lui dire en face : qu'il était ignorant, qu'il était bête, qu'avant de le connaître on en avait une haute opinion, mais qu'on en était bien revenu... et cent impertinences semblables qu'il écoutait avec joie et répétait publiquement d'un air si naturel et si convaincu que c'était justice de le traiter ainsi, qu'on ne sait ce qu'on doit le plus admirer de sa profonde humilité ou de son invincible patience.

S'il est vrai que l'amour du repos soit la passion dominante de l'homme, s'il ne travaille que pour arriver au repos, quelle victoire après tant d'autres, pour le Curé d'Ars, que d'avoir su triompher jusqu'au bout de cette tentation qui, en le poussant au désert, avait pour complément d'une part son humilité, de l'autre son aspiration à une vie plus parfaite, plus éloignée de la foule et plus rapprochée

de Dieu ! Bien qu'il
sible du monde et
son âme avait encore
les choses extérieures
N'importe ! il le
de Dieu. Voilà la
sensibilité aux peines
gative, aux joies et
mais la préférence
l'austère pratique de
c'est la loi même de
stoïque des anciens
affectée crie à la
on reconnaît que la
on craint, on lutte
gnances mortelles
« Tout ce que
vous le voudrez
VOLUNTAS SED TUA

CHAPITRE VIII

Qualités infuses de M. Vianney. — Son intuition. — Sa prescience. — Ses dons.

Les lumières divines et infuses que le Curé d'Ars recevait, avaient ordinairement pour objet la conduite des âmes, qui était son ministère perpétuel. [illegible]

[illegible] jeune fille de la [illegible]

[illegible]

Le Curé d'Ars récitait son bréviaire; tout à coup, il fixe ses regards sur elle, l'appelle par un signe et lui dit qu'il a à lui parler. Ses prières terminées, il la conduit au confessionnal, et entre en matière par ces mots : « Mon enfant, vous avez donc toujours « désiré la vie religieuse? — Moi, mon Père? com- « ment le savez-vous? je n'ai pas encore eu le bon- « heur de vous parler... — Oh! ma petite, vous « avez des sœurs qui sont bien sages, surtout la « plus jeune : c'est un ange!... » Qu'on juge de l'émotion de cette enfant! Elle ne pouvait la contenir et s'en allait répétant le mot de la Samaritaine : « J'ai trouvé un homme qui m'a dit tout ce « que j'étais. »

Il y a, au monastère de la Visitation de Bourg, plusieurs religieuses qui, ayant eu recours au serviteur de Dieu, ont obtenu des grâces signalées, dans lesquelles se révèle d'une manière éclatante ce don merveilleux de prescience. Une d'entre elles nous a raconté ainsi l'histoire de sa vocation :

«... Ayant toujours eu l'idée que le Curé d'Ars me dirait l'époque de ma mort, je n'avais jamais voulu aller à lui; sa pensée seule me causait de l'effroi; car la mort a été pendant plusieurs années la terreur de mon âme, le spectre qui apparaissait au milieu de toutes mes fêtes pour les troubler, de toutes mes joies pour les assombrir. Quand mon cœur orgueilleux fut enfin assez brisé et assez humilié pour mériter que Dieu lui parlât, j'entendis sa

voix, et le cloître qui m'avait toujours paru pire que la mort me sembla le seul asile où je pusse l'attendre désormais et la voir sans crainte. Ainsi disposée, je partis pour Ars.

« Je venais au saint Curé avec une foi si vive, si entière; j'étais si bien résolue à recevoir comme un oracle les paroles qu'il me dirait, qu'il ne pouvait manquer d'être inspiré à mon égard. Quand je me trouvai devant lui, je fus saisie d'un sentiment de terreur religieuse mêlée de vénération, au point que je ne sus plus ce que je venais lui demander. Je m'agenouillai plutôt pour me remettre que pour avoir sa bénédiction; je ne savais réellement plus où j'étais. Il me dit: « Que voulez-vous, mon enfant? « — Mon Père, je viens vous consulter sur une vo« cation. — Pour qui? — Pour moi, mon Père. — « Pour vous!... Prenez quatre planches. — Quatre « planches! m'écriai-je avec un sentiment d'effroi « impossible à rendre. — Oui, quatre planches. — « Mais, mon Père, je ne comprends pas.... » Et, par le fait, je n'étais guère capable de comprendre; la terre semblait fuir sous mes pieds; tout tournait devant moi; le saint Curé m'apparaissait en ce moment comme un être qui n'avait plus rien d'humain. J'aurais voulu pouvoir me cramponner à quelque chose; il me semblait que j'allais tomber.... Il reprit: « Eh bien! c'est comme s'il y avait déjà trois « planches, et que vous en prissiez une quatrième « pour vous couvrir; comprenez-vous maintenant? »

Je jetai un cri... mon spectre familier, la mort, était devant moi. Il ajouta, conservant le ton grave et presque sévère avec lequel il m'avait parlé jusque-là « La mort vous fait donc peur, mon enfant? » Puis prenant une voix plus douce et avec une figure céleste : « Ah! la mort, c'est l'union de l'âme avec « Dieu! — Mais, répondis-je, je veux mourir au « cloître. — Et où donc? à la Visitation? Ah! oui, « c'est une si belle vie! tout près d'ici il y a un mo- « nastère qui vous attend. Allez-y, mon enfant, vous « y serez bien. » Où M. Vianney avait-il appris que je songeais à la Visitation, et que déjà j'y avais fait deux retraites? Ce qu'il y a d'étrange, c'est que je sortis calme de cette entrevue, comme si le Saint ne m'avait pas parlé de la chose que je redoutais le plus.

« Vous savez, mon Père, comment je suis devenue religieuse. Maintenant je n'ai plus qu'à mourir pour que tout soit accompli. Puissé-je, avant cette mort complète, mourir si entièrement à moi-même que je ne vive plus qu'en Dieu et pour Dieu! alors je pourrai réaliser le rêve de toute ma vie, mourir heureuse. »

Sœur Marie-Victoire, fondatrice d'une *Providence* de jeunes filles, était à Ars, au commencement de son œuvre, avec deux compagnes dont l'une est actuellement son assistante. Un matin qu'elles se disposaient toutes trois à entendre la messe de M. Vianney, avant leur départ, celui-ci s'approcha d'elles,

et s'adressant à sœur Marie-Victoire, encore séculière, il lui dit : « Il faut vite partir ! — Mais, Monsieur le Curé, lui répondit-elle toute surprise, « nous voudrions auparavant entendre la sainte « messe. — Non, ma fille, partez à l'instant, car « *l'une d'entre vous va tomber malade*. Si vous tardiez, vous seriez obligée de rester ici ; vous ne « pourriez plus vous en aller. » En effet, à une petite distance du pays qu'elles habitaient, l'une des trois voyageuses, celle qui est devenue depuis sœur Marie-Françoise, se trouva tellement indisposée que ses deux compagnes furent réduites à l'emporter à bras jusque chez elle. Ce fut le début d'une maladie que rien ne faisait présager au moment de la prédiction.

Une autre fois encore, ces deux filles, devenues religieuses, firent le pèlerinage d'Ars. A l'entrée du village, n'ayant encore vu personne, elles sont accostées par une inconnue, qui leur dit : « M. le « Curé m'envoie près de vous ; il sait que vous êtes « ici, et il m'a assuré que vous me recevriez dans « votre Institut. » Au même instant, une autre personne vint au nom de M. Vianney leur offrir une enfant pour leur *Providence*.

Un notaire avait trois filles ; la seconde était religieuse, et la plus jeune aspirait à le devenir. Ce nouveau sacrifice était très-pénible au pauvre père. Après bien des combats, il fut résolu qu'on irait à Ars et qu'on s'en rapporterait aux lumières de

l'homme de Dieu. On se présente à lui sans s'être fait annoncer. Il se recueille un instant et dit en se tournant vers l'aînée des deux sœurs : « Mademoi-« selle, il faut vous marier et soutenir votre père. » Puis, s'adressant à la plus jeune : « Vous, Made-« moiselle, il faut entrer au couvent. » Et, voyant les larmes couler des yeux du père : Vous, Monsieur, il « faut accepter votre croix; si vous la portez coura-« geusement, elle vous portera au ciel. »

Le fondateur d'une communauté naissante vint à Ars recommander son œuvre aux prières du serviteur de Dieu. Celui-ci, en le voyant entrer, le salua par son nom, et lui demanda où il en était de sa sainte entreprise, encore peu connue; il entra à ce sujet dans des détails minutieux. Le supérieur n'en revenait pas : « Mais comment me connaissez-« vous, monsieur le Curé? lui dit-il. C'est la pre-« mière fois que j'ai l'honneur de vous voir. — Les « âmes du bon Dieu se reconnaissent partout, » répondit M. Vianney.

Une jeune personne était à Ars pour une retraite. Le saint Curé, l'apercevant dans le vestibule de l'église, s'approche d'elle et lui dit : « Mon enfant, « allez-vous-en vite; on vous attend chez vous... » Une sœur qu'elle avait laissée bien portante, mourrait à l'heure même où le Curé d'Ars lui avait dit : « Allez-vous-en vite ! »

Une dame du couvent de Sainte-Clotilde à Paris, qui avait un parent dans l'armée de Crimée, l'a fait

recommander aux prières du Curé d'Ars. On a cherché, par la même occasion, à l'intéresser en faveur d'une religieuse de la maison, qui était malade: elle n'avait que trente ans. Il a répondu : « Les armes du soldat seront heureuses. Quant à « la religieuse, elle sera plus utile à sa commu- « nauté au ciel que sur la terre. » Le militaire est revenu sans blessures, quoiqu'il ait été très-exposé, et la jeune malade est morte avant la fin du mois qui a suivi cette réponse.

Pendant la guerre d'Italie, bien des mères, des femmes et des sœurs, sont venues interroger le Curé d'Ars sur le sort d'êtres chéris, exposés aux hasards des champs de bataille. Nous nous rappelons une jeune dame qui tremblait pour les jours de son mari : « Que faut-il répondre à cette pauvre enfant, « Monsieur le Curé? lui dit quelqu'un. — Répondez « qu'il n'y a rien à craindre, et que la paix va se « faire. » C'était le 25 juin. L'entrevue de Villafranca eut lieu quelques jours après, comme chacun sait. Nous avons entendu, pendant cette meurtrière campagne, M. Vianney dire, du ton le plus affirmatif, à une mère inquiète de son fils et qui lui demandait avec larmes si elle le reverrait : « Soyez « tranquille, ma petite, oui, bien sûr, vous le re- « verrez. »

Le Curé d'Ars avait reçu du Ciel le don des larmes, de ces larmes saintes et rafraîchissantes qui révèlent dans un cœur la présence d'un trésor de grâces et

de consolations divines. Ce sang de l'âme, comme dit saint Augustin, coulait naturellement de ses yeux. C'était une prière muette, une tendre et silencieuse offrande qui l'associait à toutes les douleurs et à tous les mérites de Jésus-Christ et de ses saints. Il lavait avec ces larmes les péchés de ceux qui venaient s'agenouiller à ses pieds; à la fin de sa vie elles étaient devenues continuelles. Quant aux révélations, aux visions et aux grâces extraordinaires et sensibles dont il a été visité, voici ce qu'une personne respectable, entrée très-avant dans son intimité, nous a confié, le lendemain de sa mort : « Le 3 mai 1859, dans une petite visite que je fis à M. le Curé, je lui parlai de mon attrait pour donner de préférence aux œuvres qui regardent le salut des âmes, et du reproche qu'on semblait me faire à ce sujet. En m'approuvant, il me dit : « J'étais un peu « en peine de connaître la volonté de Dieu. Sainte « Philomène m'est apparue; elle est descendue du « ciel belle, lumineuse, environnée d'un nuage « blanc; elle m'a dit : « Tes œuvres sont bonnes, « parce qu'il n'y a rien de plus précieux que le « salut des âmes. » Pendant qu'il me parlait de cette vision, M. le Curé était debout devant sa cheminée, les yeux élevés au ciel, et la figure rayonnante à ce souvenir, qui semblait le ravir encore.

« De question en question, nous a dit le plus assidu compagnon des travaux du saint homme, j'ai tiré de la bouche de M. Vianney cet aveu, que

Notre-Seigneur lui a donné des signes prodigieux pour lui faire comprendre combien son ministère lui était agréable. Il m'a raconté en particulier qu'il avait eu la nuit un grand saisissement; qu'il avait vu debout, à ses côtés, une personne qui lui parlait doucement : « Ce n'était pas le *grappin*, ajoutait-il, « le *grappin* a la voix aiguë.— C'est donc une sainte « apparition ? » lui dis-je... Il a changé brusquement de conversation, comme un homme qui se repent d'avoir trop parlé.

« Un autre jour, continue le même témoin, il me fit avec beaucoup de simplicité cette confidence : « Il y a deux mois environ, je ne dormais pas; j'é- « tais assis sur mon lit, pleurant mes *pauvres* pé- « chés; j'ai entendu une voix bien douce qui mur- « murait à mon oreille : *In te, Domine, speravi, non* « *confundar in æternum*... Cela m'a un peu encou- « ragé; mais, comme le trouble durait encore, la « même voix a repris plus distinctement : *In te*, « *Domine*, *speravi*. » Ce fut là une des dernières confidences que le Curé d'Ars fit à son missionnaire.

CHAPITRE IX

Mort et funérailles de M. Vianney.

Depuis longtemps, M. Vianney semblait n'avoir plus qu'un souffle de vie. Le petit filet de voix qui lui restait était si faible, qu'il fallait une oreille attentive pour l'entendre. Toute l'énergie de la vie et de la pensée s'était concentrée dans ses yeux, qui brillaient comme deux étoiles, et qui ressemblaient aux soupiraux ardents d'une âme de feu. C'était la force dans la faiblesse et la vie dans la mort.

Les grandes chaleurs du mois de juillet 1859 avaient cruellement éprouvé le saint vieillard; il avait eu plusieurs défaillances. On ne pouvait entrer dans cette église d'Ars réchauffée jour et nuit par un concours énorme, sans être suffoqué. Il fallait que les personnes qui attendaient leur tour de confession sortissent à chaque instant pour retrouver, hors de cette fournaise, un peu d'air respirable. Lui, cependant, ne sortait pas; il ne quitta jamais son poste de souffrance et de gloire; il ne songea point

à abréger la longueur de ces mortelles séances; mais il ne respirait plus, ou il ne respirait qu'un air vicié, brûlant, méphitique, impropre à entretenir la vie. Il est mort à la peine; il a succombé à ce long et douloureux martyre. Rien ne faisait encore pressentir sa fin, tant on était habitué à croire au miracle de sa conservation, tant il avait eu soin lui-même de dissimuler jusqu'au dernier instant les défaillances de la nature! On avait su seulement qu'en se levant au milieu de la nuit pour retourner auprès de ses chers pécheurs, il était tombé plusieurs fois de faiblesse dans sa chambre et le long de son escalier. Et quand on avait remarqué que cette toux aiguë, dont il souffrait depuis vingt-cinq ans, était plus continuelle et plus déchirante, il s'était contenté de répondre en souriant : « *C'est ennuyeux! ça me prend tout mon temps!* »

Le 29 juillet, M. Vianney parcourut encore le cercle ordinaire de ses travaux; il fit son catéchisme, passa seize ou dix-sept heures au confessionnal et termina cette rude journée par la prière. En rentrant chez lui, plus rompu et plus exténué qu'à l'ordinaire, il s'affaissa sur une chaise, en disant: « *Je n'en peux plus!* » Ce qui se passa, après que les missionnaires se furent retirés, dans cette chambre d'où le saint prêtre ne devait plus sortir vivant, pendant cette nuit suprême qui précéda son agonie de quatre jours, nul ne le sait. Personne n'osa jamais épier, ni surprendre le secret de ces nuits sans

sommeil, où le ciel et l'enfer se donnaient rendez-vous autour de son lit de douleur, pour le charmer et le tourmenter tour à tour. Ce que l'on sait, c'est qu'à une heure du matin, quand il voulut se lever pour se rendre à l'église, il s'aperçut d'une insurmontable faiblesse. Il appelle, on arrive. « Vous « êtes fatigué, Monsieur le Curé? — Oui, je crois « que c'est ma *pauvre fin.* »

Il est certain que le Curé d'Ars, à la faveur de cette intuition, dont il est impossible de douter après tous les faits qui l'établissent, a prévu et annoncé sa mort. Au mois de mai 1859, à un sermon du soir auquel tous ses paroissiens avaient été particulièrement conviés, il leur parla ainsi : « Quand « Moïse se sentit près de mourir, il fit assembler « tout son peuple, lui rappela les nombreux bien-« faits dont Dieu l'avait comblé, l'exhorta à lui être « fidèle et reconnaissant, et lui montra la terre pro-« mise. Permettez que je fasse de même, mes Frères, « et que je vous rappelle combien Dieu a été bon « pour vous!... »

Le serviteur de Dieu félicita ensuite avec une grande sensibilité ses chers paroissiens de leur généreux concours aux différentes œuvres qu'il avait entreprises, pendant son séjour au milieu d'eux. Ces paroles semblèrent à quelques-uns le *Nunc dimittis* du saint vieillard; elles laissèrent dans tous une impression de vague tristesse et de mélancolique espérance. Elles furent, en effet, le dernier cri

public de son âme pastorale : on eût dit qu'il en avait le pressentiment, et que Dieu lui avait révélé son heure.

On aurait peine à se figurer la consternation que produisit l'absence de M. le Curé, quand, le matin, on ne le vit pas sortir de son confessionnal à l'heure ordinaire. Une douleur profonde se répandit de proche en proche. Cette douleur, plus expansive chez les uns, plus concentrée chez les autres, avait une expression singulièrement touchante chez quelques personnes dont l'existence était plus intimement entrelacée à la sienne. Pendant trois jours, tous les moyens que la piété la plus ingénieuse peut inspirer furent mis en œuvre pour fléchir le ciel : vœux à tous les saints du paradis, demandes de prières à toutes les communautés religieuses, pèlerinages à tous les sanctuaires... ; mais le dessein de Dieu de couronner son grand serviteur devenait toujours plus manifeste.

Le mardi soir, il demanda à être administré. La Providence avait amené pour cette heure, afin qu'ils fussent témoins de ce grand spectacle, des prêtres venus des diocèses les plus lointains. La paroisse entière y assistait. Une personne qui avait le droit d'approcher le malade, vint, à mains jointes, le supplier en ce moment de demander à Notre-Seigneur sa guérison. Il fixa sur elle son regard brillant et profond, et sans dire une parole il fit signe que non. On vit des larmes silencieuses cou-

croire à un si grand malheur, on comptait sur un miracle, on était persuadé qu'il aurait lieu. Dieu l'avait fait une fois déjà, dix-huit ans auparavant, en des circonstances aussi critiques... Avec cette vie exceptionnelle, on était toujours hors des règles et des prévisions ordinaires. Le *Saint* vivait de ce qui aurait fait mourir tout autre, et cela depuis trente à quarante ans.... Les hommes d'ailleurs avaient tant besoin de lui! Cette énorme affluence de pèlerins, accourant sans cesse de toutes les parties du monde, ces malades de l'âme et du corps, ces pauvres pécheurs, ces affligés... Dieu devait-il rappeler à lui son serviteur avant que tout ce qui souffre fût soulagé, tout ce qui pleure consolé, tout ce qui s'égare remis dans le bon chemin, avant que toute brebis errante fût rentrée au bercail, avant que l'œuvre confiée à l'héritier des saint François Régis et des saint Vincent de Paul eût son entier accomplissement?... On se berçait de ces espérances, on se reposait dans la pensée qu'il resterait encore longtemps sur la terre. Ars ne se concevait pas sans son Curé, sans son église toujours ouverte et toujours pleine, sans son clocher sonnant l'*Angelus* au milieu de la nuit, sans le *bon Saint* qui était le soleil de ce petit coin de terre privilégié, qui lui donnait la vie, qui communiquait à l'atmosphère l'odeur de sa vertu!...

Pendant que ces réflexions se faisaient au dehors, on se pressait de revêtir le mort de l'humble rochet

dans lequel on était habitué à le voir et qui ne le quittait presque jamais. Pendant ce temps, les prières, les invocations et les larmes ne cessèrent point alentour. On décora à la hâte de modestes tentures blanches, semées de fleurs et de couronnes, une pauvre salle basse, et ce fut là que dès l'aube, et pendant deux jours et deux nuits sans fin ni relâche, une foule incessamment renouvelée et toujours grossissante accourut de tous les points de la France, à mesure que la fatale nouvelle y pénétrait.

On avait eu soin de mettre sous le séquestre tous les objets qui avaient appartenu au serviteur de Dieu; et cette précaution n'était pas de trop, car on a lieu de croire que si toute satisfaction eût été donnée au désir de la multitude qui en assiégeait les murailles, il ne resterait plus rien de cette cure qui est maintenant un reliquaire et un trésor de riches souvenirs. Malgré les mesures les plus sévères, il y a bien eu à regretter, çà et là, quelques pieux larcins que la vénération explique sans les justifier. Au reste, le plus grand ordre n'a cessé de régner dans cette foule excitée par un vif empressement, mais contenue par un respect plus vif encore.

Deux Frères de la Sainte-Famille se tenaient auprès du lit de parade, protégé par une forte barrière des contacts trop immédiats, et leurs bras se lassaient de présenter à ces mains habituées à bénir

les objets qu'on voulait leur faire toucher. Dire ce que l'on a appliqué à ces restes vénérés de croix, de chapelets, de livres et d'images, et quand les boutiques si nombreuses du village furent épuisées, de linge, de bijoux, etc., serait impossible.

Malgré l'excessive chaleur, on put conserver le corps à découvert jusqu'à la nuit qui précéda les funérailles, sans qu'il offrît la moindre trace de décomposition. Le serviteur de Dieu semblait dormir. Ses traits avaient leur expression habituelle de douceur, de calme et de bonté; on eût dit même qu'ils subissaient peu à peu une transformation lumineuse.

Samedi, à l'heure dite, Monseigneur étant arrivé, le cortége s'organisa. Dès le point du jour, des masses compactes de population affluaient par tous les chemins. Plus de trois cents prêtres étaient venus des diocèses voisins, quoique la circonstance du samedi et la fête de la Transfiguration en eussent retenu beaucoup. Presque tous les couvents de la contrée avaient là leurs représentants. Jusqu'à la levée du corps, tout fut pour le mieux : femmes et enfants de la paroisse, confréries, membres des communautés religieuses, clergé régulier et séculier, se rangèrent sur deux lignes, dans l'ordre le plus parfait. Mais à peine le cercueil fut-il sorti, qu'on vit se renouveler le mouvement électrique qui éclatait d'une manière si spontanée et si irrésistible, chaque fois que le serviteur de Dieu parais-

sait, et tant qu'a duré la marche triomphale du saint corps à travers le village il fut impossible de maîtriser le flot.

Arrivé sur la place de l'église, l'immense convoi s'arrêta. C'est là que l'évêque de Belley avait résolu de prendre la parole, pour dire, en face de son cercueil, ce qu'avait été *le bon et fidèle serviteur qui venait d'entrer dans la joie de son Maître.* Ce fut le texte de son discours.

La messe solennelle suivit l'oraison funèbre. L'église était vingt fois trop petite pour contenir le peuple qui se pressait aux portes. Il fallut qu'une brigade de gendarmerie en défendît l'enceinte, ouverte seulement au clergé, aux autorités et à la famille. Après l'absoute, faite par Monseigneur, le corps du saint prêtre fut porté dans la chapelle de Saint-Jean-Baptiste, où il avait consommé son martyre, à côté du confessionnal où il répandait d'une main si généreuse les trésors de la miséricorde de Dieu.

Et maintenant, quel triomphe pour la religion! quel spectacle vraiment digne d'étonnement que cette gloire posthume, cette vie de la mémoire qui commence à la tombe, cette canonisation anticipée! Quel enseignement, quelle source de profondes réflexions, que l'on soit croyant ou non, que ces honneurs solennels et inaccoutumés rendus à la vertu cachée d'un pauvre prêtre qui s'ignore, qui se traite d'indigne, de misérable et d'ignorant!... Et il y avait

là, autour de cette tombe, réunies dans un sentiment commun de respect et d'attendrissement, d'amour et de confiance, toutes les classes de la société; les hommes éclairés n'y manquaient pas, et ce n'était pas les moins émus. Encore une fois, quel triomphe! et quelle explication donner à tout cela? Cette explication est simple, le Curé d'Ars n'a été si puissant pour charmer les multitudes, pour les remuer et les attirer à lui, même après sa mort, que parce qu'il était prêtre. Il n'a été si connu, si aimé, si vénéré, si populaire, que pour avoir connu ses devoirs de prêtre et les avoir remplis. Mon Dieu! qu'est-ce donc que le prêtre, et quelle idée en a-t-on dans ce monde que l'on croit si corrompu? Ah! les cœurs, dans leur fond le plus intime, ne sont peut-être pas si mauvais qu'on le suppose! Ah! le vrai, le beau et le bien, quand ils leur apparaissent sans nuage et dans toute leur splendeur, les séduisent encore!... On aura beau dire et beau faire, la sainteté est une puissance, la première puissance de ce monde... Et la France du XIX[e] siècle peut redevenir la France de saint Louis, de saint Bernard et de saint Dominique. Il ne faut pour cela qu'obtenir de Dieu qu'il y fasse naître et mourir des saints.

L'apostolat des saints ne finit pas avec leur vie terrestre; leurs reliques aussi ont une mission. On espère que, de sa tombe, objet d'une si grande vénération, M. Vianney poursuivra la sienne. Les

regards du monde continuent à se tourner vers cette petite église d'Ars, où se sont accomplis tant de mystères d'amour et de miséricorde. On ne peut croire que la source en soit tarie. On est partout dans l'attente des merveilles qui doivent rendre glorieux le tombeau du saint prêtre. Il a tant fui la gloire durant sa vie, qu'il semble qu'elle doive être, après sa mort, la récompense de son humilité!

On signale déjà des grâces extraordinaires obtenues par son intercessien. On cite plusieurs guérisons qui tiennent du miracle. On espère, on demande de plus grands prodiges [1].

En attendant, le pèlerinage se perpétue; la physionomie en est changée, il est vrai; il a gagné en calme et en recueillement ce qu'il a perdu sous tant d'autres rapports, où l'édification tenait à la présence d'un SAINT vivant, et à tout ce que cette présence jetait d'exaltation et de pieux émoi dans les esprits. Plus modérés et plus contenus désormais, le respect et la confiance qui environnaient le Curé d'Ars veillent silencieusement autour de sa tombe. Plusieurs missionnaires y sont à poste fixe, pour annoncer la parole de Dieu, entendre les confessions et pourvoir aux besoins spirituels des paroissiens et

[1] Depuis que cette Vie est écrite les miracles sont venus; ils se multiplient chaque jour. Et les informations canoniques pour la cause de la béatification du serviteur de Dieu sont commencées.

des étrangers. On a institué l'Œuvre des retraites; ces retraites ont lieu deux fois par mois : elles se sont faites jusqu'aujourd'hui avec un concours édifiant et un profit sérieux pour les âmes.

ÉPILOGUE.

Cher et aimable Saint ! agréez ces pages dans lesquelles j'ai voulu faire passer quelque chose de votre amour, de votre cœur, de votre physionomie, de ce que vous fûtes pour tous, et pour moi en particulier; j'ai voulu éclairer d'une lumière discrète l'humble et pieux sanctuaire de votre vie d'apôtre.... Vous ne me l'auriez pas pardonné pendant votre vie, et je n'aurais pas osé le faire.... Mais la mort a cela d'admirable qu'elle donne au souvenir, comme à la reconnaissance, toute sa liberté : elle permet à ceux qui ont vu de lever le voile, à ceux qui ont reçu de publier le bienfait, à ceux qui ont aimé d'épancher leur amour. Nous avons tant vu, tant reçu, tant aimé !

O notre bienfaiteur, notre ami, notre saint ! vous qui fûtes, depuis que nous vous connûmes, le plus pur objet de nos regards ! personne ne comblera le vide que vous nous avez laissé; personne ne fera renaître dans le cœur de nos contemporains les sentiments que vous avez emportés du nôtre ! Demeurés derrière vous sur la terre, nous n'avons plus la

consolation de vous voir, de vous entendre, de sentir nos mains pressées par vos mains vénérables, mais il nous reste celle de vous louer, de vous invoquer, de parler de vous à nos frères et de vous prier de parler de nous à Dieu, de méditer vos souvenirs, de vous imiter de loin, si Dieu nous en fait la grâce, de penser enfin à votre félicité. Vraiment, cher SAINT! c'est un bonheur pour ceux que vous appeliez vos pères, et qui étaient, eux, si fiers de se dire vos enfants, c'est un bonheur, c'est une joie immense que de penser à votre bonheur, à votre exaltation, à votre gloire dans le ciel! Oh! que cette gloire doit être grande, suivant une promesse divine, si elle est proportionnée à votre humilité!

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE PREMIER.

Vie domestique de M. Vianney depuis sa naissance jusqu'à sa nomination à la cure d'Ars (1786-1818).

		Pages.
CHAPITRE Ier.	Naissance de J.-M. Vianney. — Sa première enfance.	1
CHAP. II.	Jean-Marie berger. — Son amour de Dieu et des pauvres.	11
CHAP. III.	Première communion de Jean-Marie. — Il est employé aux travaux des champs. — Ses dispositions à la prière et à la vertu.	16
CHAP. IV.	Jean-Marie Vianney commence ses études chez M. le curé d'Écully.	26
CHAP. V.	Le jeune Vianney enlevé à ses études par la conscription. — Sa retraite dans les montagnes du Forez.	33
CHAP. VI.	Retour du jeune Vianney. — Il reprend ses études chez M. le Curé d'Écully.	44
CHAP. VII.	Entrée du jeune Vianney au petit séminaire de Verrières. — Son cours de philosophie.	48
CHAP. VIII.	Le jeune Vianney commence son cours de théologie. — Nouvelles épreuves. — Son entrée au grand séminaire. — Sa promotion aux saints ordres.	52
CHAP. IX.	M. Vianney est nommé vicaire d'Écully. — Sa charité et sa mortification. — Mort de M. Balley.	59

LIVRE DEUXIÈME.

Vie pastorale de M. Vianney depuis sa prise de possession de la cure d'Ars jusqu'à l'origine du pèlerinage (1818-1828).

Pages.

CHAPITRE Ier. Arrivée de M. Vianney à Ars. — Sa prière continuelle. — Les prémices de son ministère. — Mademoiselle d'Ars. 67

CHAP. II. Renouvellement de la paroisse d'Ars. — M. Vianney établit l'Adoration perpétuelle, la pratique de la fréquente communion, la prière du soir en public et les confréries. 79

CHAP. III. Comment le Curé d'Ars travaille à la réforme des abus, à l'abolition des danses et des cabarets, à la sanctification du dimanche. . . 93

CHAP. IV. Comment le Curé d'Ars pourvoit à la décence du culte et à l'ornement de son église. . . 108

CHAP. V. Le Curé d'Ars signale sa piété par l'érection de plusieurs chapelles. 114

CHAP. VI. Comment le Curé d'Ars aimait les âmes. — Ses travaux évangéliques au dedans et au dehors de sa paroisse. 121

CHAP. VII. La *Providence* d'Ars. — De ses humbles commencements et de plusieurs miracles que Notre-Seigneur fit pour la soutenir. — Des vertus qu'on y pratiquait. 134

LIVRE TROISIÈME.

Vie héroïque de M. Vianney depuis la fondation de la *Providence* jusqu'à sa suppression (1825-1847).

CHAPITRE Ier. Comment le Curé d'Ars s'est fait saint par l'exercice de la pénitence et du renoncement à soi-même. 151

Pages.

CHAP. II. Comment le Curé d'Ars fut persécuté par les démons. 168
CHAP. III. Comment les hommes contredirent le Curé d'Ars. 184
CHAP. IV. Maladie du Curé d'Ars et sa merveilleuse guérison. — Sa première fuite. 197
CHAP. V. Des circonstances qui amenèrent la chute de la *Providence* d'Ars. 212

LIVRE QUATRIÈME.

Vie apostolique de M. Vianney, depuis l'origine du pèlerinage jusqu'à son apogée (1828-1858).

CHAPITRE Ier. Origine du pèlerinage. — Sa physionomie pendant vingt-cinq ans. 221
CHAP. II. Comment la vénération et la confiance publiques furent attestées par les lettres que le Curé d'Ars recevait de toutes les contrées de l'univers. 233
CHAP. III. Des guérisons obtenues à Ars. 241
CHAP. IV. Des conversions opérées à Ars. 257
CHAP. V. De la puissance de consolation que Notre-Seigneur avait mise dans le Curé d'Ars et de l'efficacité de ses prières. 278
CHAP. VI. Comment le Curé d'Ars fut visité par des peines intérieures très-vives et très-continuelles. . 292
CHAP. VII. Des honneurs rendus à la sainteté du Curé d'Ars et de quelques visites célèbres qu'il a reçues. 302
CHAP. VIII. Le Curé d'Ars au milieu de la foule distribuant ses conseils. 314
CHAP. IX. Le Curé d'Ars au saint tribunal. 327
CHAP. X. Le Curé d'Ars dans ses catéchismes. . . . 342
CHAP. XI. Le Curé d'Ars dans ses Homélies du dimanche. 360

LIVRE CINQUIÈME.

Vie intime de M. Vianney. — Son portrait. — Ses qualités naturelles et infuses. — Ses vertus. — Ses dons.

		Pages.
Chapitre Ier.	Portrait de M. Vianney.	366
Chap. II.	Qualités naturelles de M. Vianney. — La vivacité de son esprit et les grâces de sa conversation. — Ses reparties aimables.	371
Chap. III.	Son aménité de caractère, sa politesse, sa simplicité, sa bonté.	388
Chap. IV.	Vertus de M. Vianney : sa foi, son espérance, son amour de Notre-Seigneur, sa dévotion à la très-sainte Vierge et aux saints.	396
Chap. V.	Charité de M. Vianney, son zèle, son amour des pauvres, sa libéralité.	414
Chap. VI.	Humilité de M. Vianney. — Sa pauvreté. . .	424
Chap. VII.	Comment M. Vianney était mortifié, doux et patient.	434
Chap. VIII.	Qualités infuses de M. Vianney.— Son intuition. — Sa prescience. — Ses dons surnaturels. .	445
Chap. IX.	Mort et funérailles de M. Vianney.	454
	Épilogue.	467

PARIS — IMP. DE V. GOUPY, RUE GARANCIÈRE, 5.

LIVRE CINQUIÈME.

Vie intime de M. Vianney. — Son portrait. — Ses qualités naturelles et infuses. — Ses vertus. - Ses dons.

		Pages.
CHAPITRE Ier.	Portrait de M. Vianney.	366
CHAP. II.	Qualités naturelles de M. Vianney. — La vivacité de son esprit et les grâces de sa conversation. — Ses reparties aimables.	371
CHAP. III.	Son aménité de caractère, sa politesse, sa simplicité, sa bonté.	388
CHAP. IV.	Vertus de M. Vianney : sa foi, son espérance, son amour de Notre-Seigneur, sa dévotion à la très-sainte Vierge et aux saints.	396
CHAP. V.	Charité de M. Vianney, son zèle, son amour des pauvres, sa libéralité.	414
CHAP. VI.	Humilité de M. Vianney. — Sa pauvreté. . .	421
CHAP. VII.	Comment M. Vianney était mortifié, doux et patient.	434
CHAP. VIII.	Qualités infuses de M. Vianney.— Son intuition. — Sa prescience. — Ses dons surnaturels. .	445
CHAP. IX.	Mort et funérailles de M. Vianney.	454
	Épilogue.	467

PARIS — IMP. DE V. GOUPY, RUE GARANCIÈRE, 5.







TA

Vie d

CHAPITRE

CHAP. II.

CHAP. III.

CHAP.

